N° 663 37e Année. Tome CLXXXV 1er Février 1926

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



Reproduction et traduction interdites

—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Etranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

FRANCIS JAMMES

Ma France poétique

— POÉSIES —

Un volume in-16. — Prix. . . . . 9 f

La première édition a été tirée à 1100 exemplaires sur vélin pu fil Lafuma, savoir :

1075 ex. numérotés de 243 à 1317, à .. .. 30 f
25 ex. marqués de A à Z .. .. *hors commerce*

Il a été tiré :

22 ex. sur japon impérial, numér. à la presse de 1 à 22, à.. 100 f
220 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 23 à 242, à .. .. 60 f

DU MÊME AUTEUR

De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir . . . . 9 fr.
Le Deuil des Primevères. . . 9 fr.
Le Triomphe de la Vie. . . . . 9 fr.
Clairières dans le Ciel . . . . 9 fr.
Les Géorgiques chrétiennes. 9 fr.
La Vierge et les Sonnets. . . 7,50
Le Tombeau de Jean de La Fontaine. 7,50
Le Premier Livre des Quatrains 5
Le Deuxième Livre des Quatrains. 5
Le Troisième Livre des Quatrains. 5
Le Quatrième Livre des Quatrains 5

Choix de Poèmes, avec une Etude de Léon Moulin. Portrait par J.-E. Blanche. . . . . 9 fr.

LIBRAIRIE AUGUSTE-PICARD

PARIS-VIe - 82, RUE BONAPARTE - PARIS-VIe

HISTOIRE : *Collection de textes pour servir à l'étude de l'histoire* (50 vol. parus). — *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, par M. Chevalier. — *Sources de l'Histoire de France : au moyen âge*, 6 vol. ; *au seizième siècle*, 4 vol. ; *au dix-septième siècle*, 4 vol. parus. — *Dictionnaire des Institutions de la France*, par Marion. — *Formation de la France*, par Longnon. — *Histoire de Lorraine*, par Parisot, etc.

HISTOIRE DE PARIS par M. Poëte, texte et album de 600 illustrations. — *Au Jardin des Tuileries.*

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE DE L'ART : *Collection de manuels* (12 volumes parus, nombreux volumes en *préparation*) : *Archéologie française*, par C. Enlart ; *Préhistorique* par J. Déchelette ; *Byzantine*, par Ch. Diehl ; *Romaine*, par Cagnat et Chapot ; *Egyptienne*, par Jéquier, etc. etc. — *L'Architecture religieuse à l'époque gothique*, par R. de Lasteyrie (en souscription), etc.

ENSEIGNEMENT : *Manuel des études grecques et latines*, par L. Laurand ; *Manuel de paléographie*, par Prou et de Bouard ; *Grammaire historique française*, par Nyrop, etc.

LITTÉRATURE : *Œuvres de Villon*, éd. L. Thuasne. — *Commentaires de Montluc*, éd. Courteault.

HISTOIRE RELIGIEUSE : *Textes et Documents pour l'étude historique du Christianisme* (18 volumes parus) ; *Eusèbe, Tertullien, Pères apostoliques*, etc. — *Histoire du peuple hébreu*, par L. Desnoyers. — *Tradition religieuse chez les Grecs*, par Decharme. — *Religions de la préhistoire*, par Mainage, etc.

ORIENTALISME : *Encyclopédie de l'Islam* (32 fascicules parus : A. Kasan et S.-Samaritains).

LIVRES D'OCCASION

La librairie A. PICARD possède un des Stocks les plus importants de livres d'occasion ***(Histoire Littéraire, Philologie, Bibliographie, Histoire et Sciences auxiliaires**, etc.)* — Service gratuit de nos catalogues sur demande.

En distribution Catalogue 217 varia.

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

oo 103, Boulevard Saint-Michel, PARIS-ve oo



4e ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE :

EMM. DE MARTONNE
Professeur de Géographie à la Sorbonne

TRAITÉ DE GÉOGRAPHIE PHYSIQU

Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences, Prix Binoux, et par la Société de Géographie de Paris

Vient de paraître :

TOME SECOND

LE RELIEF DU SOL

Un vol. in-8 raisin (16×25) de 562 pages, **207 figures et cartes dans l**e texte, **95 reproductions photographiques hors texte, broché. 60 fr**

Relié demi-chagrin, tête dorée......... 90 fr.

Précédemment paru :

TOME Ier

Notions générales — Climat — Hydrographie

Un volume in-8 raisin (16×25), XII-496 pages, **193 figures et cartes dans** texte, **12 reproductions photographiques et 2 planisphères en coule**ur **hors texte**, broché .... **50 f**

Relié demi-chagrin, tête dorée......... 80 fr.

En préparation :

TOME III : **Biogéographie** (En collaboration avec MM. A. Chevalier Cuénot). Un volume in-8 raisin.

Vient de paraître :

XXXIVe

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE (1924)

publiée, avec la collaboration de l'*American Geographical Society*, du *Comitado Ge*ografico *nazionale italiano*, de la *Royal geographical society of London*, et avec le concours de la *Fédération des Sociétés françaises de Sciences naturelles*,

Sous la direction de M. **Elicio COLIN**

Un volume in-8 raisin (16×25) de 464 pages, broché.................... **35 f**



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

oo 103, Boulevard Saint-Michel, PARIS-v^e^ oo



FERDINAND BRUNOT

Membre de l'Institut, Doyen de la Faculté des Lettres
Professeur d'Histoire de la Langue française à l'Université de Paris

HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

DES ORIGINES A 1900

Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
(1er Grand Prix Gobert, 1912)

Vient de paraître :

TOME VII

La propagation du français en France jusqu'à la fin de l'ancien régime

Un volume in-8 raisin (16×25), de 360 pages, broché.............. 50 fr.
Relié demi-chagrin, tête dorée............ 80 fr.

Sept volumes précédemment parus :

Tome Ier : De l'Époque latine à la Renaissance

Un volume in-8 raisin, de 548 pages, broché.. 50 fr.

Tome II : Le Seizième siècle

Un volume in-8 raisin, de 510 pages, broché.. 50 fr.

Tome III : Formation de la Langue classique (1600-1660)

Première partie. — Un volume in-8 raisin, de 456 pages, broché..................... 40 fr.
Deuxième partie. — Un volume in-8 raisin, de 320 pages, broché..................... 35 fr

Tome IV : La Langue classique (1660-1715)

Première partie. — Un volume in-8 raisin, de 670 pages, broché..................... 60 fr.
Deuxième partie. — Un volume in-8 raisin, de 560 pages, broché..................... 50 fr

Tome V : Le français en France et hors de France au XVIIe siècle

Un volume in-8 raisin, de 528 pages, broché.. 40 fr.

Tome VI : L'époque post-classique. Tradition et nouveautés

Un volume in-8 raisin.. (en préparation

Reliure demi-chagrin, tête dorée : pour chaque volume...... 30 fr.

LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie

21, Rue Hautefeuille, 21 — PARIS (VIe) R. C. : Seine 100.412

COLLECTION DES MAITRES ET DES JEUNES D'AUJOURD'HUI

COLETTE

MITSOU

Avec un frontispice en lithographie de DIGNIMONT

Un volume in-8 carré tiré à 1.300 exemplaires, dont 100 h. c., sur vélin des papeteries du Marais.. 35 fr.

DANS LA MÊME COLLECTION :

1re Série. — SEMAINES DE PASSION, par Pierre-Louis Matthey.................................. 15 fr.

MŒURS DE LA FAMILLE POIVRE, par A. Salmon.................................. 20 fr.

PEINES DE RIEN, par A. Bizet.......... 20 fr.

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE, par V. Rachilde.................................. 20 fr.

2e Série. — NAPOLÉON, par Elie Faure.............. 27 fr.

ISABELLE, par Emile Clermont.......... 25 fr.

LA MAISON BLANCHE, par Léon Werth.. 27 fr.

VOYAGES DE PSYCHODORE, par Han Ryner.................................. 30 fr.

LE VITRIOL DE LUNE, par Henri Béraud. 30 fr.

LE MIRACLE DE LA RACE, par Emile Baumann.................................. 30 fr.

L'ENFER, par Henri Barbusse.......... 30 fr.

ILE DE FRANCE, par Paul Fort.......... 35 fr.

LE BAL DU COMTE D'ORGEL, par R. Radiguet.................................. 30 fr.

SOUVENIRS LITTÉRAIRES, par Léon Daudet.................................. 35 fr.

LE MENEUR DE LOUVES, par Rachilde. *épuisé*

Il reste à paraître **VALENTIN**, d'Emile Henriot, qui sera le n° 25 de la 2e série des *Maîtres et Jeunes d'Aujourd'hui* et clôturera cette série.

LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie
21, rue Hautefeuille — PARIS (VIe)
N° au Registre du Commerce : Seine 100.412

R.-H. BENSON

LES NÉCROMANCIENS

Roman traduit de l'anglais par
MAURICE DE COPPET.

volume in-16. . . . . **10** fr.

ÉLIE FAURE

MONTAIGNE
ET SES TROIS PREMIERS NÉS

volume in-16 . . . . **10** fr.

OLLECTION DES « CAHIERS D'AUJOURD'HUI »

MARIUS MERMILLON

. CARRAND & F. VERNAY
deux peintres lyonnais
67 reproductions

vol. in-4° sur papier surglacé. . . . . . . **45** fr.

ÉDITIONS DU SIÈCLE
121, Boulevard Saint-Michel, PARIS-Ve



AMANCE

DIVINITÉ DE FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Germe d'une religion d'Europe.

1 volume in-16....... .... 9 f

L'édition originale sur alfa.......................... 15 f

DANIEL MASSÉ

L'ÉNIGME DE JÉSUS-CHRIST

1 fort volume in-16 jésus .... 15 f

L'édition originale sur alfa .... 25 f

DOCTEUR FRANÇOIS NAZIER

TROIS ENTRETIENS SUR LA SEXUALITÉ

1 volume in-16 .... 9 f

L'édition originale sur alfa.......................... 15

MARCEL COULON

AU CHEVET DE MORÉAS

Avec un portrait, des vers inédits et des autographes de Moréas

1 volume in-16 raisin dont le tirage est limité à 1500 exemplaires,

50 ex. sur japon contenant chacun une page manuscrite de Moréas 168

50 ex. sur hollande van Gelder-Zonen...................... 55

1400 ex. sur pur fil Lafuma 15

(*Taxes comprises*)

ÉDITIONS DU SIÈCLE
121, Boulevard Saint-Michel — PARIS-Ve



MARCEL COULON

L'ENSEIGNEMENT DE REMY DE GOURMONT

En présentant, en moins de cent pages, le caractère et l'œuvre de Gourmont, celui que le grand écrivain nommait *l'anatomiste littéraire*, a accompli un tour de force comme la Critique n'en a guère vu.

Toute la substance gourmontienne est, en effet, contenue dans ce petit livre, ainsi qu'une roseraie dans un flacon d'essence de roses. Pas un aspect du visage prodigieusement multiple et complexe qui ne s'y trouve fixé et qui ne puisse servir à développer un portrait du Maître.

Ce que l'auteur ne dit pas, il le suggère ; qu'il s'agisse chez Gourmont du poète, du dramaturge, du romancier, du conteur, du philosophe, du critique littéraire, du critique scientifique, de l'humaniste, du moraliste, du philologue, du grammairien, du polémiste, du régionaliste normand. Tous ses livres, peu ou prou, sont signalés et situés.

Sur le Gourmont amoureux, l'auteur des *Lettres à Sixtine* et des *Lettres à l'Amazone*, Marcel Coulon donne quelques aperçus vifs et profonds.

Un portrait de Dufy, une lettre inédite en fac-similé, et le fac-similé de quelques pages inédites sur Spinoza enrichissent cet ouvrage.

1 volume in-16 raisin (tirage limité à 750 exemplaires) :

725 exemplaires sur vergé d'Arches.............	28 fr.
20 exemplaires sur Hollande van Gelder Zonen.	56 fr.
5 exemplaires sur Madagascar................	112 fr.

(*Taxes comprises*)

LES ÉDITIONS DE FRANCE
20, Avenue Rapp, PARIS (VIIe) Téléphone : Ségur 83-24

120e Mille

HENRI BÉRAUD

Ce que j'ai vu à
MOSCOU

Un volume in-16 sous couverture illustrée de Bécan.
Prix : **7 fr. 50**

M. Béraud vient de raconter ce qu'il a vu à Moscou dans un livre pr nant, vibrant, sincère, et en outre très instructif. Ce récit a la quali maîtresse de tout ce qu'écrit M. Béraud, il est vivant.
André Chaumeix (*Le Gaulois*).

Tous les Français doivent lire et faire lire l'admirable livre d'Henri Bérau On admirait son talent, il faut maintenant admirer son caractère.
Robert Kemp (*Revue Universelle*).

C'est le recueil des articles de M. Henri Béraud publiés dans le *Journ* que l'on trouvera en entier dans ce volume. Il a écrit ce qu'il a vu, tel qu' l'a vu. Les observations sont précises et loyalement rapportées.
(*Revue des Deux Mondes*).

Le témoignage de M. Béraud est catégorique. Remercions-le pour ce r marquable et courageux ouvrage qui est un livre de bonne foi et une bon action.
Paul Souday (*Le Temps*).

La supériorité éclatante de ce livre sur tous ceux qui l'ont précédé, c'e qu'il donne au lecteur l'essentielle notion de l'âme russe et qu'il la mont en harmonie avec les troubles organiques de la révolution.
Pierre Loewel (*L'Eclair*).

Le livre d'Henri Béraud a certainement porté un coup sensible au bo chevisme. Il est très intéressant, très vivant, comme tout ce qui sort de plume de ce remarquable écrivain.
Léon Daudet (*Action Française*).

Inutile de recommander Moscou. Que ceux de nos amis qui ne l'ont p encore sur leur table se hâtent de réparer cet oubli. C'est un devoir po eux de connaître un tel livre et de le faire connaître
Sébastien-Charles Leconte (*La Victoire*).

Ce n'est pas seulement un grand livre, c'est un grand événement. Au passionnant qu'un roman, le reportage d'Henri Béraud est le coup le pl dur qui ait été porté au communisme et aux Soviets.
Roland Dorgelès.

C'est de l'excellent travail de journaliste avec le coup de griffe d'un m tre écrivain, marqué de pages en pages.
André Billy (*Œuvre*).

BRILLAT-SAVARIN

MORT A PARIS LE 1er FÉVRIER 1826

—

Au mois de janvier 1826, le Président de la Cour de Cassation avertit le Conseiller Brillat-Savarin qu'en haut lieu, on s'étonnait de ne jamais le voir à la cérémonie expiatoire de la basilique de Saint-Denis, le jour anniversaire de la décollation de Louis XVI.

Il n'y avait pourtant dans l'abstention du magistrat aucune pensée politique. Il servait de son mieux, avec une hauteur de conscience, une intégrité, et une humanité aussi, auxquelles ses collègues, sans exception, rendaient hommage, la monarchie restaurée, dans la charge qui lui avait été confiée, jadis, par le Premier Consul. Au surplus, issu de petite aristocratie provinciale, du seigneur de Pugieu, procureur du roi, il avait siégé à la Constituante comme député de Belley; plus tard il avait dû fuir à pied jusqu'en Suisse sous les rafales de la Terreur ; il avait alors connu l'amertume des jours d'émigration aux Etats-Unis, subsistant médiocrement d'un emploi de premier violon au théâtre de New-York et de leçons de français. Encore tout animé du drame révolutionnaire, il s'était retrouvé, un jour, attaché à l'état-major d'Augereau; puis, du poste où il avait été appelé en fin de compte à la Cour de Cassation, il avait vu défiler le drame épique de l'Empire, de la Restauration, des Cent jours... C'est dire que Brillat-Savarin avait connu assez de traverses, de régimes, d'hommes, d'occurrences,

de contingences, et, comme dit Rabelais, de choses fortuites pour avoir puisé dans ces vicissitudes un certain détachement sceptique et une certaine propension à ne pas s'attarder aux obligations conventionnelles.

D'ailleurs il avait donné d'autre part assez de preuves de son indépendance d'esprit pour se permettre de céder, à l'occasion de cette séance du 21 janvier, aux suggestions de son Président. Par exemple, il n'avait pas hésité à braver, jadis, Bonaparte lui-même : siégeant comme juge au procès du général Moreau, il avait courageusement — c'est Chateaubriand qui nous l'apprend dans les *Mémoires d'outre-tombe* — favorisé, à la demande de sa cousine, Mme Récamier, l'entrée du tribunal à la femme de l'accusé. Et pourtant le maître d'alors ne prisait guère ces velléités d'indépendance.

Ayant traversé ces tempêtes et osé affronter les ressentiments de Napoléon, il avait pu sans veulerie apposer négligemment, à quelques jours de distance, sa signature sur l'adresse au roi, sur l'adresse à l'empereur, retour de l'île d'Elbe, puis, de nouveau, sur le souhait de bienvenue au souverain retour de Gand.

Il avait en plus, en cet an de grâce 1826, une bonne raison, une raison péremptoire pour tenir compte de l'avertissement qu'il recevait : il se savait malade à mort. Quelques jours avant d'être invité impérativement à commémorer l'exécution du Bourbon, il écrivait à un de ses parents qu'il se sentait « en assez mauvais charroi, car j'ai, ajoutait-il, sur les yeux une fluxion qui ne veut pas s'en aller et sur la poitrine un rhume qui me secoue comme un tremblement de terre et me fait quelquefois cracher du sang ». Les épicuriens ont toujours eu une tendance à mépriser la mort et à aimer mourir... pour rien, par bravade. Brillat-Savarin ne manqua pas à cette règle pétronienne : *Nous avons su vivre, nous saurons mourir*... Il se rendit donc à la messe commémorative. Dix jours plus tard, il n'était plus.

Dans *la Physiologie du goût*, parue quelques semaines avant qu'il ne disparût, lui-même avait, aux dernières pages, en deux strophes de poésie médiocre, mais de sentiment profond, prévu et décrit sa fin :

Dans tous mes sens, hélas, faiblit la vie ;
Mon œil est terne et mon corps sans chaleur.
Louise est en pleurs et cette tendre amie,
En frémissant, met la main sur mon cœur.
Des visiteurs la troupe fugitive
A pris congé pour ne plus revenir ;
Le docteur part et le pasteur arrive :
Je vais mourir.

Je veux prier, ma tête s'y refuse,
Je veux parler, je ne puis m'exprimer,
Un tintement m'inquiète et m'abuse ;
Je ne sais quoi me paraît voltiger.
Je ne vois plus. Ma poitrine oppressée
Va s'épuiser pour former un soupir :
Il errera sur ma bouche glacée...
Je vais mourir.

Ces deux strophes devaient primitivement prendre place dans la *Méditation XXVI* de *la Physiologie* que le philosophe gourmand avait consacrée à la mort, au milieu de plus grasses et de plus plaisantes : il attestait ainsi sa parfaite liberté à l'égard des biens qu'il avait le plus ardemment chantés, ayant éprouvé que, comme les roses de l'Ecriture, les plaisirs terrestres, fussent-ils de la plus noble essence, ont toujours un arrière-goût de cendre. Mais, qui douterait que cet aimable voluptueux ait compté la mort au nombre des voluptés n'aurait qu'à relire l'anecdote mélancolique qu'il a bien eu soin de ne pas oublier dans cette capitale *Méditation XXVI* : veillant l'agonie d'une tante presque centenaire, il ne manqua pas, naturellement, de lui proposer un verre de son meilleur vin vieux. Elle était de la famille et nous allons voir que le goût d'Anthelme pour les choses de la table n'y était pas une exception. Elle accepta. En échange de cette ultime jouissance que

lui offrait son neveu, elle résolut de lui léguer un bon avis et lui dit, levant sur lui des yeux pleins de reconnaissance : « Grand merci... de ce dernier service ; si jamais tu viens à mon âge, tu verras que la mort devient un besoin tout comme le sommeil. »

D'ailleurs, on avait accoutumé de trépasser héroïquement parmi les siens. Sa sœur, Pierrette, s'en était allée en beauté. Agée de 99 ans et 11 mois, elle soupait comme on savait souper chez les Savarin, dans son lit. Par la porte ouverte, elle cria à la servante : « Je sens que je vais passer, apportez-moi vite le dessert ! » Et elle retomba morte sur l'oreiller.

Donc, le 1er février 1826, Brillat-Savarin mourut. On lui fit de dignes funérailles ; on lui consacra quelques souvenirs bien dus au magistrat exemplaire, à l'homme aimable, de bonne compagnie, expert en l'art de la chère, qu'il avait été, à l'auteur d'un livre dont on commençait à parler quelque peu, bien que, faute d'éditeur, il eût été obligé de le publier à ses frais. Mais qui se serait douté alors qu'un grand écrivain venait de disparaître ? Et n'accusons pas ses contemporains d'injustice. Un siècle a passé depuis que s'éteignit le grand Bugiste.. Peu de gens encore comprennent la valeur exacte de *la Physiologie du goût*. Pour les uns, l'écrivain demeure une sorte de joyeux drille, — si ce n'est un joyeux goinfre. Pour les autres, il tient du cuisinier et du traiteur. D'autres enfin, curieux de formules succulentes ou inédites, se précipitent sur son œuvre célèbre comme sur un livre de recettes, alors qu'elle n'en contient que trois : l'omelette au thon. le faisan à la Sainte-Alliance et la fondue. Presque personne encore ne s'est avisé de la place que Brillat-Savarin tient dans les lettres.

Indiquons tout de suite son apport personnel et nouveau. Il a introduit dans la littérature pure une passion, un élément qui en avait disparu depuis la Renaissance : le raffinement épicurien. Il a démontré comment et dans quelle mesure il était générateur de sentiments et d'actions, il a

marqué en traits définitifs la place qu'il occupe dans notre vie affective. Ce qu'il y a au fond de cette théorie de l'hédonisme qui, sous la plume de Brillat-Savarin, a enrichi la matière littéraire, le romantisme souriant auquel elle aboutit, nous le verrons plus loin.

Qu'il ait été un épicurien, un amateur de vie large, de tables somptueuses, un connaisseur exceptionnel en matière épulaire, aucun doute — encore que quelques-uns appartenant à la race des démolisseurs de gloires établies — dont Carême — se soient plu à lui contester même la compétence gourmande. Haussons les épaules. Il n'y a qu'à regarder sa maison natale, à visiter son petit domaine de Vieu en Valromey pour être convaincu que ces puissantes maisons familiales, qui plongent leurs assises dans la terre du monde où l'on cuisine le mieux, ne pouvaient être l'abri que d'une gastronomie raffinée. Il n'y a qu'à contempler le buste de Vermare, la sensualité de ces traits d'ailleurs fins et distingués, la ligne voluptueuse de la bouche, le gonflement des narines frémissantes, pour être certain de l'éminente compétence du gourmet et de la légitimité de sa renommée.

Mais suivons Brillat-Savarin en quelques-unes des étapes de sa vie mouvementée. Il ne restera aucun doute à quiconque sur sa vocation. Voici 1793. Le maire de Belley est dans une situation qui n'eût pas incité une âme vulgaire aux plaisirs de la table. Chevauchant sa bonne bête qu'il a appelée — remarquez bien ce nom — la Joie, il court le Jura pour joindre à Dôle le conventionnel en mission Prost. Seul, il peut lui donner le sauf-conduit qui l'empêchera « d'aller en prison et probablement ensuite à l'échafaud ». Le danger est pressant. Mais... à Mont-sous-Vaudrey, il tombe sur quelques bons compagnons groupés autour d'un feu vif au-dessus duquel tourne une broche de cailles, de perdrix et « de ces petits râles à pieds verts qui sont toujours si gras ». Qu'est-ce que la guillotine en face d'un tel régal ? Il s'arrête et déguste.

Voici 1794. Le sauf-conduit n'a pas été inutile. Brillat-Savarin a dû, à pied, au prix de mille difficultés, passer en Suisse. Il y retrouve M. de Rostaing. La situation des deux proscrits n'a rien de réjouissant. Mais, écrit notre auteur, « quels bons dîners nous faisions en ce temps à Lausanne au *Lion d'Argent* » ! Il faut avouer qu'un goût qui engendre un tel moral devient une vertu.

L'exil ne faisait que commencer. Il devait conduire l'ancien constituant jusqu'aux Etats-Unis. Pour vivre, il s'éreinte en leçons de français, il s'improvise premier violon, nous l'avons vu. Les distractions sont rares, une partie de chasse de temps à autre... « Mais un autre coq d'Inde venant aussitôt se lever à la portée de mon fusil, je le tirai et, de ce coup, il tomba mort à terre. Il était beau, gras, lourd et d'une très bonne mine. Je pensai que convenablement farci d'oignon, d'ail, de champignons et d'anchois, il devait être un morceau délicieux... »

La tempête s'est éloignée. Brillat-Savarin, rentré en France, comprend qu'une ère est ouverte où il n'y a d'avenir qu'à l'armée. Et le voici attaché à l'état-major d'Augereau, où sa haute taille et son aspect « colonel » ne sont pas déplacés. Il devait déjà être renommé comme amateur de plaisirs épulaires et connaisseur de bonne chère, puisqu'on lui confie immédiatement le ravitaillement du mess des officiers. On n'eut pas tort :

Nous étions alors à Offembourg, et on se plaignait à l'état-major de ce que nous ne mangions ni gibier ni poisson.

Cette plainte était fondée, car c'est une maxime de droit public que les vainqueurs doivent faire bonne chère aux dépens des vaincus. Aussi, le jour même, j'écrivis au conservateur des forêts une lettre fort polie, pour lui indiquer le mal et lui prescrire le remède.

Le conservateur était un vieux reître, grand, sec et noir, qui ne pouvait pas nous souffrir et qui, sans doute, ne nous traitait pas bien, de peur que nous ne prissions racine dans son territoire.

Sa réponse fut donc à peu près négative et pleine d'évasions :

les gardes s'étaient enfuis, de peur de nos soldats ; les pêcheurs ne gardaient plus de subordination, les eaux étaient grosses, etc.

A de si bonnes raisons, je ne répliquai pas, mais je lui envoyai dix grenadiers pour les loger et nourrir à discrétion jusqu'à nouvel ordre.

Le topique fit effet : le surlendemain, de grand matin, il nous arrive un chariot bien et richement chargé. Les gardes étaient sans doute revenus, les pêcheurs soumis, car on nous apportait en gibier et en poisson de quoi nous régaler pour plus d'une semaine ; chevreuils, bécasses, carpes, brochets. C'était une bénédiction.

A la réception de cette offrande expiatoire, je délivrai de ses hôtes le conservateur malencontreux. Il vint nous voir ; je lui fis entendre raison, et pendant le reste de notre séjour dans ce pays, nous n'eûmes qu'à nous louer de ses bons procédés.

Nous ne nous donnons pas ici le ridicule de démontrer une vérité évidente, à savoir « que Brillat-Savarin fut un subtil gourmet, un profond connaisseur des voluptés de la table, un magnifique ordonnateur de raffinements culinaires ». S'il ne s'agissait pas de documents qui n'ont encore pas trop traîné et où l'on saisit à ses débuts le goût pour la fine dégustation de cet homme, qui ne devait l'affirmer en littérature que quelques semaines avant sa mort, nous n'aurions peut-être même pas insisté sur l'illustrissime gourmandise de l'ex-maire de Belley.

C'est volontairement, avec intention, que nous nous sommes abstenu de décerner à Brillat-Savarin le titre de « gastronome » que la postérité accole obstinément à son nom. Réservons-le à Grimod de la Reynière qui, lui, ne s'est occupé que de nourriture à l'exclusion de toute autre chose. Est « gastronome » celui qui a consacré toute son existence aux choses de la table, comme est « agronome » celui qui a consacré sa vie à l'agriculture. Ce n'est nullement le cas de Brillat-Savarin. Au cours de sa vie agitée, tour à tour homme politique, administrateur, premier violon, professeur de français, militaire, magistrat, il a rempli, et toujours avec une conscience et une activité dont nous

avons des preuves, des fonctions qui ne lui permirent de s'occuper de la table qu'accessoirement. Et pourtant, c'est ce « violon d'Ingres » qui l'a rendu célèbre et lui a conféré l'immortalité ! Oui, son « violon d'Ingres » ! Car, en somme, jusqu'à ce qu'il eût publié *la Physiologie du goût* (1826) — et ce fut son chant du cygne — Brillat-Savarin était tout simplement un aimable homme qui mettait avec ardeur en action le XXe des aphorismes qu'il méditait déjà : « Convier quelqu'un, c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'il est sous votre toit. »

Ah oui ! sa maison était bonne. Non qu'on y fît quotidiennement une chère magnifique. Quand il mangeait seul, il satisfaisait son robuste et inépuisable appétit avec un repas régulièrement frugal et qui prouvait bien que la nourriture était loin d'être sa préoccupation constante. Mais quand il recevait dans son appartement de la rue Richelieu, quand il attendait M. Pasquier dont il fréquentait le salon, ou M. Chazal, ou Villemain ou Corvisart ou Favart de Langlade ou Hanrion de Pansey ou l'hôtesse charmante chez qui, un soir de l'hiver 1808, après dîner, il offrit le spectacle d'un conseiller à la Cour de Cassation jouant du violon pour faire danser les jeunes filles, accompagné au piano par l'abbé de Bombelles, récemment nommé évêque d'Amiens ! Ces jours-là, il tenait longuement conférence avec Laplanche, son maître-queux. Il faisait à l'avance venir des denrées de choix, inventait quelque recette ou recherchait les plus précieuses qu'il eût collectées au cours de sa vie. Il choisissait les fruits et les ratafias, ne négligeait rien des moindres détails, s'ingéniait à accommoder le repas suivant les goûts, les caractères et la qualité de ses convives.

Ce qu'était une réception chez Brillat Savarin, nous le savons par ce que lui-même en a décrit une dans la *Méditation XXIX*. Vous allez voir comment il concevait l'ordonnance de ce plaisir complexe et que les joies artistiques et intellectuelles de la vie de société la plus subtile s'y fondaient

harmonieusement avec les exaltations de la table ! Puisse le passage que nous allons citer décourager tous les amphitryons à la manque d'aujourd'hui et leur enseigner qu'un noble repas ne s'organise pas seulement à coups de billets de banque.

Le premier travail de Borose eut lieu avec son cuisinier et eut pour but de lui montrer ses fonctions sous leur véritable point de vue.

Il lui dit qu'un cuisinier habile, qui pouvait être un savant par la théorie, l'était toujours par la pratique ; que la nature de ses fonctions le plaçait entre le chimiste et le physicien ; il alla même jusqu'à lui dire que le cuisinier, chargé de l'entretien du mécanisme animal, était au-dessus du pharmacien dont l'utilité n'est qu'occasionnelle.

Il ajoutait, avec un docteur aussi spirituel que savant, « que le cuisinier a dû approfondir l'art de modifier les aliments par l'action du feu, art inconnu aux anciens. Cet art exige de nos jours des études et des combinaisons savantes. Il faut avoir réfléchi longtemps sur les productions du globe pour employer avec habileté les assaisonnements, et déguiser l'amertume de certains mets, pour en rendre d'autres plus savoureux, pour mettre en œuvre les meilleurs ingrédients. Le cuisinier européen est celui qui brille surtout dans l'art d'opérer ces merveilleux mélanges ».

L'allocution fit son effet, et le chef, bien pénétré de son importance, se tint toujours à la hauteur de son emploi.

Un peu de temps, de réflexion et d'expérience, apprirent bientôt à M. de Borose que le nombre des mets étant à peu près fixé par l'usage, un bon dîner n'est pas plus cher qu'un mauvais ; qu'il n'en coûte pas cinq cents francs de plus par an pour ne boire jamais que de très bon vin ; et que tout dépend de la volonté du maître, de l'ordre qu'il met dans sa maison et du mouvement qu'il imprime à tous ceux dont il paie les services.

A partir de ces points fondamentaux, les dîners de Borose prirent un aspect classique et solennel : la renommée en célébra les délices ; on se fit une gloire d'y avoir été appelé ; et tels en vantèrent les charmes qui n'y avaient jamais paru.

Il n'engageait jamais ces soi disant gastronomes qui ne sont que des gloutons, dont le ventre est un abîme, et qui mangent

partout, de tout et tout. Il trouvait à souhait, parmi ses amis, dans les trois premières catégories, des convives aimables qui, savourant avec une attention vraiment philosophique, et donnant à cette étude tout le temps qu'elle exige, n'oubliaient jamais qu'il est un instant où la raison dit à l'appétit : *Non procedes amplius* (tu n'iras pas plus loin).

Il lui arrivait souvent que des marchands de comestibles lui apportaient des morceaux de haute distinction, et qu'ils préféraient les lui vendre à un prix modéré, par la certitude où ils étaient que ces mets seraient consommés avec calme et réflexion, qu'il en serait bruit dans la société, et que la réputation de leurs magasins s'en accroîtrait d'autant.

Le nombre des convives chez M. de Borose excédait rarement neuf, et les mets n'étaient pas très nombreux ; mais l'insistance du maître et son goût exquis avaient fini par les rendre parfaits. La table présentait en tout temps ce que la saison pouvait offrir de meilleur, soit par la rareté, soit par la primeur; et le service se faisait avec tant de soin qu'il ne laissait rien à désirer.

La conversation pendant le repas était toujours générale, gaie et souvent instructive; cette dernière qualité était due à une précaution très particulière que prenait Borose.

Chaque semaine, un savant distingué, mais pauvre, auquel il faisait une pension, descendait de son septième étage, et lui remettait une série d'objets propres à être discutés à table. L'amphytrion avait soin de le mettre en avant quand les propos du jour commençaient à s'user, ce qui ranimait la conversation et raccourcissait d'autant les discussions politiques, qui troublent également l'ingestion et la digestion.

Deux fois par semaine, il invitait des dames ; et il avait soin d'arranger les choses de manière que chacune trouvait, parmi les convives, un cavalier qui s'occupait uniquement d'elle. Cette précaution jetait beaucoup d'agrément dans sa société ; car la prude même la plus sévère est humiliée quand elle reste inaperçue.

A ces jours seulement, un modeste écarté était permis ; les autres jours, on n'admettait que le piquet et le whist ; jeux graves, réfléchis, et qui indiquent une éducation soignée. Mais le plus souvent, ses soirées se passaient dans une aimable causerie, entremêlée de quelques romances que Borose accompagnait avec

ce talent que nous avons déjà indiqué, ce qui lui attirait des applaudissements auxquels il était loin d'être insensible.

Le premier lundi de chaque mois, le curé de Borose venait dîner chez son paroissien ; il était sûr d'y être accueilli avec toutes sortes d'égards. La conversation, ce jour-là, s'arrêtait sur un ton un peu plus sérieux, mais qui n'excluait cependant pas une innocente plaisanterie. Le cher pasteur ne se refusait pas aux charmes de cette réunion, et il se surprenait quelquefois à désirer que chaque mois eût quatre premiers lundis.

C'est au même jour que la jeune Herminie sortait de la maison de Mme Migneron, où elle était en pension : cette dame accompagnait le plus souvent sa pupille. Celle-ci annonçait, à chaque visite, une grâce nouvelle, elle adorait son père, et quand il la bénissait en déposant un baiser sur son front incliné, nuls êtres au monde n'étaient plus heureux qu'eux.

Borose se donnait des soins continuels pour que la dépense qu'il faisait pour sa table pût tourner au profit de la morale.

Il ne donnait sa confiance qu'aux fournisseurs qui se faisaient connaître par leur loyauté dans la qualité des choses et leur modération dans les prix ; il les prônait et les aidait au besoin, car il avait encore coutume de dire que les gens trop pressés de faire leur fortune sont souvent peu délicats sur le choix des moyens.

Son marchand de vin s'enrichit assez promptement parce qu'il fut proclamé sans mélange, qualité déjà rare même chez les Athéniens du temps de Périclès, et qui n'est pas commune au XIXe siècle.

On croit que c'est lui qui, par ses conseils, dirigea la conduite d'Hurbain, restaurateur au Palais-Royal ; Hurbain chez qui l'on trouve, pour deux francs, un dîner qu'on paierait ailleurs plus du double, et qui marche à la fortune par une route d'autant plus sûre que la foule croît chez lui en raison directe de la modération de ses prix.

Les mets enlevés de dessus la table du gastronome n'étaient point livrés à la discrétion des domestiques, amplement dédommagés d'ailleurs ; tout ce qui conservait une belle apparence avait une destination indiquée par le maître.

Le vin surtout, quand il traitait des amis, avait tous les soins de Brillat-Savarin. Ce vin, il le cultivait lui-même dans sa petite terre du Bugey, dont nous allons bientôt

parler. Et parmi toutes ses vignes, c'était le clos de Côte-Grêle qui avait toutes ses faveurs et qu'il réservait à ses hôtes. Le vin en était clair et parfumé. Il exigeait que ses convives le humassent, le flairassent, le considérassent longuement et ne le bussent qu'avec des marques d'une satisfaction profonde et sincère. Chaque année, un voiturier spécial de la commune de Ceyzérieu, appelé Angelot, et qui avait gardé l'habitude de voyager, couvert de la *blache*, manteau fabriqué avec une herbe de marais fort longue et fort épaisse, chaque année ce voiturier se mettait en route pour Paris à pied, voyageant à petites journées, de peur de fatiguer le vin. Suivant les ordres du maître, il s'arrêtait aux meilleures auberges. Il remettait sa précieuse charge en parfait état au Conseiller qui, ensuite, en prenait soin lui-même et la servait dévotement à ses invités de choix. Il ne servait pas qu'elle seule. Il avait une cave bien garnie et de Bordeaux et de Bourgogne, car il était de ceux qui ne jugent pas utile de prendre parti entre deux choses excellentes. Comme une dame lui demandait un jour quel était de ces deux vignobles celui qu'il préférait : — Ah! Madame, répondit-il, c'est un procès que j'ai tant de plaisir à instruire que je remets de huitaine en huitaine le prononcé du jugement.

Mais c'était surtout dans sa terre du Valromey, à Vieu, qu'il aimait à recevoir ses intimes. Car cet homme qui a aimé les femmes, la musique, les belles choses, a, plus que tout autre plaisir, goûté les joies de l'amitié. Elles ont constitué les plus profondes et les plus délicieuses voluptés de sa vie : ce sont elles peut être qui l'ont conduit à la gourmandise. On peut supposer que ce grand gourmet a préféré, à la joie de manger lui-même, celle de faire manger les autres. Quelle allégorie pour un panneau d'école culinaire, que la Gourmandise conduisant son heureuse victime vers l'Altruisme! Et plus profonde qu'on ne pense quand il s'agit de vrais artistes de la table, quand il s'agit de Brillat-Savarin en particulier.

C'est le désir de bien traiter quelques vieux camarades de sa jeunesse, comme il disait, « d'assurer leur bonheur », qui lui a inspiré les raffinements suprêmes de la table et qui l'a rendu célèbre. Il est arrivé au gourmettisme par le cœur, par le besoin de faire plaisir, par son goût de l'intimité affectueuse, de la liberté, de l'abandon d'esprit, des souvenirs...

Lisez cette *Méditation XIV* qui a pour titre « Du plaisir de la table », vous y découvrirez la métaphysique, pour ainsi dire, de la conception de Brillat-Savarin.

Origine du plaisir de la table. — Les repas, dans le sens que nous donnons à ce mot, ont commencé avec le second âge de l'espèce humaine, c'est-à-dire au moment où elle a cessé de se nourrir de fruits. Les apprêts et la distribution des viandes ont nécessité le rassemblement de la famille, les chefs distribuant à leurs enfant le produit de leur chasse, et les enfants adultes rendant ensuite le même service à leurs parents vieillis.

Ces réunions, bornées d'abord aux relations les plus proches, se sont étendues peu à peu à celles de voisinage et d'amitié.

Plus tard, et quand le genre humain se fut étendu, le voyageur fatigué vint s'asseoir à ces repas primitifs, et raconta ce qui se passait dans les contrées lointaines. Ainsi naquit l'hospitalité, avec ses droits sacrés chez tous les peuples; car il n'en est aucun, si féroce qu'il fût, qui ne se fit un devoir de respecter les jours de celui avec qui il avait consenti de partager le pain et le sel.

C'est pendant le repas que durent naître ou se perfectionner les langues, soit parce que c'était une occasion de rassemblement toujours renaissante, soit parce que le loisir qui accompagne et suit le repas dispose naturellement à la confiance et à la loquacité.

Différence entre le plaisir de manger et le plaisir de la table. — Tels durent être, par la nature des choses, les éléments du plaisir de la table, qu'il faut bien distinguer du plaisir de manger, qui est son antécédent nécessaire.

Le plaisir de manger est la sensation actuelle et directe d'un besoin qui se satisfait.

Le plaisir de la table est la sensation réfléchie qui naît des di-

verses circonstances de faits, de lieux, de choses et de personnes qui accompagnent le repas.

Le plaisir de manger nous est commun avec les animaux ; il ne suppose que la faim et ce qu'il faut pour la satisfaire.

Le plaisir de la table est particulier à l'espèce humaine ; il suppose des soins antécédents pour les apprêts du repas, pour le choix du lieu et le rassemblement des convives.

Le plaisir de manger exige, sinon la faim, au moins de l'appétit ; le plaisir de la table est le plus souvent indépendant de l'un et de l'autre.

Ces deux états peuvent toujours s'observer dans nos festins.

Au premier service, et en commençant la session, chacun mange avidement, sans parler, sans faire attention à ce qui peut être dit ; et quel que soit le rang qu'on occupe dans la société, on oublie tout pour n'être qu'un ouvrier de la grande manufacture. Mais, quand le besoin commence à être satisfait, la réflexion naît, la conversation s'engage, un autre ordre de choses commence ; et celui qui, jusque-là, n'était que consommateur, devient convive plus ou moins aimable, suivant que le maître de toutes choses lui en a dispensé les moyens.

Effets. — Le plaisir de la table ne comporte ni ravissements, ni extases, ni transports, mais il gagne en durée ce qu'il perd en intensité, et se distingue surtout par le privilège particulier dont il jouit de nous disposer à tous les autres, ou du moins de nous consoler de leur perte.

Effectivement, à la suite d'un repas bien entendu, le corps et l'âme jouissent d'un bien-être particulier.

Au physique, en même temps que le cerveau se rafraîchit, la physionomie s'épanouit, le coloris s'élève, les yeux brillent, une douce chaleur se répand dans tous les membres.

Au moral, l'esprit s'aiguise, l'imagination s'échauffe, les bons mots naissent et circulent ; et si La Fare et Saint-Aulaire vont à la postérité avec la réputation d'auteurs spirituels, ils le doivent surtout à ce qu'ils furent convives aimables.

D'ailleurs, on trouve souvent rassemblés autour de la même table toutes les modifications que l'extrême sociabilité a introduites parmi nous : l'amour, l'amitié, les affaires, les spéculations, la puissance, les sollicitations, le protectorat, l'ambition, l'intrigue ;

voilà pourquoi le conviviat touche à tout ; voilà pourquoi il produit des fruits de toutes les saveurs.

Rien ne ressemble moins à la goinfrerie, à la basse gourmandise, à l'épicurisme matérialiste tel que l'entendent trop de faux gastronomes qui, pour avoir été flétris par le Maître, n'en ont pas moins continué à pulluler, que cette philosophie douce, aimable, indulgente et surtout éclairée. Remarquez qu'elle fait dépendre les jouissances de la dégustation d'une psychologie très avertie et qu'elle les calcule en vue de certains et supérieurs effets. Rien ici de Lucullus « qui dîne chez Lucullus ». Jamais Brillat-Savarin ne s'occupe du repas solitaire, de celui auquel le condamne à l'ordinaire sa vie de vieux garçon et qu'il fait accommoder, nous l'avons vu, avec une simplicité qui aurait bien surpris ses contemporains et qui surprendrait encore plus la postérité. Sans doute exigeait-il encore que les plats sans éclat qu'on lui offrait fussent impeccablement préparés, mais « le repas », pour lui, c'est le repas pris en société d'amis choisis.

D'ailleurs, on sera mieux éclairé encore sur ce que Brillat-Savarin appelait les plaisirs de la table, si l'on relit quelques autres passages, qu'il n'est pas inutile de remettre sous les yeux du public, qu'on a si souvent trompé avec sa pensée déformée :

(Méditation xiv. — Du plaisir de la table. Esquisse.) Mais dira peut-être le lecteur impatienté, comment donc doit être fait, en l'an de grâce 1825, un repas, pour réunir toutes les conditions qui procurent au suprême degré les plaisirs de la table ?

Je vais répondre à cette question. Recueillez-vous, lecteurs, et prêtez attention ; c'est Gasterea, c'est la plus jolie des muses qui m'inspire ; je serai plus clair qu'un oracle, et mes préceptes traverseront les siècles.

Que le nombre des convives n'excède pas douze, afin que la conversation puisse être constamment générale ;

Qu'ils soient tellement choisis que leurs occupations soient variées, leurs goûts analogues, et avec de tels points de contact qu'on ne soit point obligé d'avoir recours à l'odieuse formalité des présentations ;

Que la salle à manger soit éclairée avec luxe, le couvert d'une propreté remarquable, et l'atmosphère à la température de treize à seize degrés au thermomètre de Réaumur ;

Que les hommes soient spirituels sans prétention et les femmes aimables sans être trop coquettes ;

Que les mets soient d'un choix exquis, mais en nombre resserré, et les vins de première qualité, chacun dans son degré ;

Que la progression, pour les premiers, soit des plus substantiels aux plus légers ; et pour les seconds, des plus lampants aux plus parfumés ;

Que le mouvement de consommation soit modéré, le dîner étant la dernière affaire de la journée ; et que les convives se tiennent comme des voyageurs qui doivent arriver ensemble au même but ;

Que le café soit brûlant, et les liqueurs spécialement de choix de maître ;

Que le salon qui doit recevoir les convives soit assez spacieux pour organiser une partie de jeu pour ceux qui ne peuvent pas s'en passer, et pour qu'il reste cependant assez d'espace pour les colloques post-méridiens ;

Que les convives soient retenus par les agréments de la société et ranimés par l'espoir que la soirée ne se passera pas sans quelque jouissance ultérieure ;

Que le thé ne soit pas trop chargé ; que les rôties soient artistement beurrées, et le ponche fait avec soin ;

Que la retraite ne commence pas avant onze heures, mais qu'à minuit tout le monde soit couché.

Si quelqu'un a assisté à un repas réunissant toutes ces conditions, il peut se vanter d'avoir assisté à sa propre apothéose, et on aura d'autant moins de plaisir qu'un grand nombre d'entre elles auront été oubliées ou méconnues.

Je défie les plus obstinés de ses détracteurs de découvrir autre chose dans ces lignes qu'une grande finesse d'intelligence, une grande délicatesse de sensibilité et une grande noblesse de cœur. D'ailleurs, écoutez un contemporain rendre hommage à son esprit, et un contemporain qui s'y connaissait. Dans l'article qu'il lui a consacré dans *la Biographie universelle*, de Michaud, Balzac dit du gourmet :

Brillat-Savarin offrait une des rares exceptions à la règle qui destitue de toute haute faculté intellectuelle les gens de haute taille. Quoique sa stature presque colossale lui donnât en quelque sorte l'air du tambour-major de la Cour de Cassation, il était grand homme d'esprit et son ouvrage se recommande par des qualités littéraires peu communes.

Et, puisqu'il en est besoin, puisqu'on a simplifié cette grande figure jusqu'à n'en faire — les plus indulgents — qu'un mangeur solide et difficile, choisissons dans sa vie deux anecdotes qui témoigneront que la qualité de l'âme n'était pas inférieure à la culture de l'esprit.

Brillat-Savarin eut une passion féminine; sa chienne de chasse : Ida. Elle ne le quittait jamais, on peut même dire qu'elle l'aidait à assimiler les dossiers, puisqu'il lui arriva d'en dévorer un. Or, dans ce dossier, devenu pâtée à chien, se trouvait précisément une pièce décisive qui établissait le bon droit d'un plaideur dont le Conseiller, dans son rapport, avait rejeté les prétentions. Conclusions qui avaient fait perdre son procès au demandeur. Le débouté vint trouver son juge et lui exprima son étonnement qu'il n'ait tenu aucun compte de cette pièce péremptoire. Brillat-Savarin réfléchit un instant, se rappela les conditions dans lesquelles avait disparu le document, avoua tout et... remboursa à son visiteur non seulement la somme qu'il avait perdue, mais encore les frais auxquels il avait été condamné.

Si l'on s'obstine à ne voir en Brillat-Savarin qu'un gastronome — reprenons le mot courant quoique impropre — il faut constater que la gastronomie lui inspirait un sens de la justice, un courage moral et une grandeur d'âme qu'on trouve rarement chez de plus sobres et de plus détachés des biens de ce monde.

Quant à sa sensibilité, à la sûreté de son commerce, aux qualités intellectuelles qui inspiraient confiance à quiconque l'approchait... On admettra sans peine, je pense, que Mme Récamier, nature d'élite et de finesse, cœur tourmenté et délicat, ne devait avoir de goût que pour les hommes de

même race. On ne contestera pas plus que, dans la société choisie, littéraire, artistique, politique où elle vivait, les confidents de la bonne trempe ne devaient guère lui manquer. Or, dans la circonstance la plus grave de sa vie, alors que, déchirée entre un amour illustre et qui pouvait l'approcher d'un trône et le respect, la vénération qu'elle éprouvait, en cette occasion, pour la conduite de son mari, alors qu'elle ne songeait plus qu'au suicide pour sortir de l'impasse, vers qui courut-elle? Vers son cousin le Conseiller Brillat-Savarin. Et il trouva des accents tels — où, sinon dans son cœur? — il usa d'une éloquence si chaude et si élevée que la divine éplorée sortit de chez lui, sauvée. Plus tard, bien des années plus tard, au seuil de la mort, il lui envoyait *la Physiologie du goût* avec cette dédicace charmante où il avouait avec quelle émotion il l'avait jadis arrachée à son destin et avec quelle secrète souffrance il avait reçu la confidence d'un amour qui n'était pas pour lui : « Madame, recevez avec bonté et lisez avec indulgence l'ouvrage d'un vieillard. C'est le tribut d'une amitié qui date de votre enfance et, peut-être, l'hommage d'un sentiment plus tendre... que sais-je? A mon âge, on n'ose plus interroger son cœur. »

Tel était l'homme. Mais revenons immédiatement à cette maison et à ce domaine de Vieu-en-Valromey qui furent toutes ses amours, au point qu'en 1819, ayant été retenu pendant l'automne à la Chambre des Vacations, il n'hésita pas à entreprendre, en plein hiver, un pénible voyage en chaise de poste pour ne pas être privé des deux mois paradisiaques qu'il avait accoutumé d'y vivre annuellement.

Ah! comme il dut déranger, cet an de grâce, les habitudes des étranges créatures qui l'y attendaient. Autre genre que cette Pierrette que nous avons vu mourir héroïquement au seuil du centenariat, en commandant son dessert. Celle-ci était la luronne de la famille. Priée de chanter une romance, le jour de ses noces, elle s'exécuta, mais en choisit une si salée que sa mère, « la belle Aurore », sans s

préoccuper de la présence de l'évêque de Belley, Mgr Cortois de Quincey, ou peut-être indignée de l'indécence de sa fille devant le prince de l'Eglise, administra à celle-ci une magistrale paire de gifles.

Retenez bien ces deux noms : *la Belle Aurore* et *Cortois de Quincey*. Ils deviendront ceux de deux prodigieux pâtés que les habitués de Vieu ont eu la volupté de déguster et dont la tradition n'est pas perdue.

D'une essence bien différente étaient la Madon et la Padon, ses deux autres sœurs qui habitaient sa maison. Elles ne quittaient leur lit que le jour où leur frère arrivait. Pendant deux mois, elles gouvernaient son ménage et sa cuisine et... se recouchaient le jour de son départ... pour dix mois.

Voici donc, après le courage devant la mort et la légèreté de main, un autre trait de la famille Brillat-Savarin : la fantaisie voluptueuse et nonchalante.

Dans cette maison du Valromey, Anthelme s'épanouissait. C'est que le plus profond sentiment qu'il ait eu au cœur — avec l'amitié et si proche d'elle qu'il est presque identique, — c'est l'amour passionné de sa terre natale. Personne comme lui n'a éprouvé cette espèce d'allégresse grave à respirer un air pour ainsi dire traditionnel, à marcher le long des chemins pierreux du vignoble, dans les pas incrustés par les brodequins paysans de ses morts lointains. Personne n'a savouré cette dilatation du cœur à se fondre dans une terre, dans un décor où l'essence de la personnalité vivante retrouve la substance et les regards des disparus. Personne comme lui n'a épuisé la joie de la fraternité de race. Ah ! son Bugey ! L'a-t-il aimé, avec ses montagnes souvent molles, parfois rudes, qui semblent, en face des blanches cimes souveraines qu'on découvre au loin, par les jours clairs, heureuses de leur médiocrité ; avec son Rhône, tantôt égaillé en vingt bras, tantôt concentré en un puissant et lent courant irrésistible ; avec ses vallées fraîches et grasses, ses vignes robustes et qui paraissent

« de la famille » ; avec ses vieux châteaux mélancoliques et cossus ; ses saules et ses chênes ; ses maisons bien plantées ; ses paysans bruns et joviaux ; ses bourgs un peu sardes et un peu bourguignons !

Il l'a aimé, il l'a connu dans ses moindres pierres, ses moindres légendes, ses moindres coutumes, ses moindres histoires. Alors, pourquoi ne l'aurait-il pas aimé dans ce qui pousse, vit, vole, dans, sur, au-dessus de cette terre grasse, ou nage au fil des torrents vifs et froids ? Ces champignons parfumés, ces poissons et ces crustacés savoureux, ces légumes bien en chair, ces viandes succulentes, ces gibiers dodus, ces beurres et ces crêmes qui sentent bon, c'était le Bugey tout entier dans sa substance la plus précieuse. Et pourquoi, seul des Bugistes, ses frères, gourmands éperdus, amateurs impénitents des ripailles raffinées, n'eût-il pas fait passer dans une cuisine artistique et dans une table recherchée la finesse de son goût et l'émotion de son cœur ?

Ah ! quelles heures ont sonné dans cette maison du Valromey pour les quelques vieux amis — dont le Baron Richerand et son propre frère, substitut à Belley, — que le Maître réunissait là, tous fines gueules, connaisseurs éprouvés en choses de la table et qui tous eussent pu être examinateurs aux éprouvettes gastronomiques dont il est parlé à la *Méditation XIII !* Les braves, les bons Bugistes, les admirables représentants de ces vieux Français paillards et fins, libres et sentimentaux, spirituels et sérieux ! Tous, comme le maître de céans, sont grands et larges, bien chevelus, d'estomac sans défaillance et de tête solide. Ce n'est pas à eux qu'on en eût conté sur l'année d'un vin, sur la qualité d'un mets et, quoiqu'on s'aperçût à peine qu'ils mangeassent, tant ils mangeaient avec distinction, il ne leur suffisait pas de tremper les lèvres dans un petit verre ou de déguster quelques parcimonieuses bouchées. Il leur fallait des plats confortables et une ribambelle de bouteilles. Mais ils avaient la manière de les expédier. C'est en pensant à eux que

Brillat-Savarin a formulé un de ses plus sages et de ses plus profonds aphorismes : « Ceux qui s'indigèrent ou qui s'enivrent ne savent ni boire ni manger. »

Brillat-Savarin avait une conception personnelle d'un repas, nous l'avons vu. N'a t-il pas inventé aussi cette magnifique pensée : « Les animaux se repaissent, l'homme mange ; l'homme d'esprit seul sait manger. » Pour être de ses amis, il était indispensable de « savoir manger ». C'est-à-dire que, confortablement installé, dans une chaleur douce en hiver, dans une fraîcheur propice en été, toujours dans une lumière agréable et savamment combinée, il s'agissait d'être *non* seulement impavide et infatigable, mais encore aimable, cordial, bon, gai et de mettre beaucoup d'esprit autour des plats merveilleux qui paraissaient sur la table. M. Lucien Tendret, auteur d'un livre admirable, *La table au pays de Brillat-Savarin*, nous en a gardé les recettes : le filet de bœuf clouté de truffes noires, les quenelles de lavaret, les raves du Jean à la crème, le gâteau de foies blonds de poulardes de Bresse baigné de la sauce aux queues d'écrevisses, le saucisson de Belley, la noix de veau farcie et entourée de morilles noires du Valromey, sans parler des fameux pâtés déjà cités et de bien autres choses. Oui, tous ces trésors étaient assaisonnés des reparties les plus vives, des conversations les plus intéressantes, des discussions les plus hautes. On peut en croire l'hôte qui savait par cœur Voltaire et Buffon, La Bruyère et Jean-Jacques.

Mais nous sommes encore, à cette époque, tout près du XVIIIe siècle et, quelque élevé que se soit maintenu le ton de la conversation pendant le repas, une détente s'impose au café. Chez Brillat-Savarin, quelle détente ! Un nouveau régal. Le maître, pour le plaisir de ses convives, a composé cinq nouvelles — du moins n'en a-t-on retrouvé que cinq à sa mort, — dont voici les titres : *La Culotte rouge*, *Ma Première Chute*, *Le Voyage à Arras*, *L'Inconnu*, *Le Rêve*.

Ecrites pour le plaisir et l'après-dîner de Bugistes voltairiens, point bégueules et nourris des contes de Piron et de la littérature licencieuse du siècle précédent, ces nouvelles étaient grivoises, légères, gauloises, jamais sales.

Elles étaient tissées de ces inconvenances que les intelligentes femmes de l'époque aimaient à écouter derrière leur éventail et dont l'allure voilée, le choix délicat et nuancé des mots, l'esprit dont elles étaient imprégnées, le soin que prenait l'auteur d'éviter toute vulgarité, tout terme trop précis, le ton paterne, indulgent et sceptique leur permettaient de rosir avec distinction. Jamais une bassesse n'est sortie de la plume de Brillat-Savarin. Sa gauloiserie tient de La Fontaine et de Voltaire. Elle a leur tact et leur mesure. Il joue en raffiné avec les sujets scabreux, et vraiment on se demande pourquoi ses descendants et héritiers se refusent à livrer à un siècle qui en a vu d'autres ces contes dont les courts fragments qu'on connaît laissent deviner la valeur littéraire et l'esprit. Leur lecture, au contraire, servirait de leçon à une époque qui a perdu l'art d'être polissonne avec grâce et pudeur. Lui-même, précisément dans un de ses contes, a pris soin de plaider sa cause à l'avance en des termes auxquels il n'y a rien à ajouter :

Qu'elle est ridicule ! cette espèce de convention qui ne veut pas qu'on s'entretienne avec un certain détail des choses les plus aimables et les plus utiles, tandis qu'on parle à chaque instant de pistolets, d'épées et même de canons. Dans le récit qui va suivre, vous trouverez sans doute, mesdames, des peintures très vives, mais les mots en seront chastes, et tels, qu'en les retournant avec un peu d'adresse, l'abbé de Lamennais pourrait en faire un sermon.

Donc, ces cinq nouvelles sont inédites et risquent de le rester pour le plus grand dommage de la littérature française. Malheureusement, l'hypothèse n'est même pas exclue, paraît-il, qu'elles ne disparaissent un jour plus définitivement.

Pourtant, Lucien Tendret, dans le livre dont j'ai parlé plus haut, en avait déjà donné quelques extraits. Oh! des extraits infimes! une petite description de la maison natale de Brillat-Savarin :

> Mon père et sa famille occupaient une maison spacieuse à deux étages. Au fond d'une vaste cour se trouvait un second bâtiment dont on avait fait des remises, des greniers à foin, des chambres de domestiques; derrière le tout se trouvait un jardin, de sorte qu'il y avait bien de l'espace pour se rencontrer à l'écart ou tête à tête...

Un portrait de l'auteur à vingt-trois ans par lui-même :

> Par une des plus chaudes journées du mois de juillet 1778, un jeune homme de vingt-trois ans faisait son entrée dans la diligence qui conduit par eau de Chalon à Lyon.
>
> Il était grand, bien tourné, plutôt laid que joli, mais sa physionomie avait quelque chose d'étourdi, franc et sans souci, qui prévenait en sa faveur, ce dont il s'est quelquefois bien trouvé.
>
> Sa chevelure blonde frisait naturellement, elle était en désordre faute d'avoir été relevée au fer pour la nuit, mais on voyait que la veille elle avait été peignée avec soin; il avait un grand chapeau, un habit vert, un gilet blanc et une culotte rouge.
>
> Ce jeune homme, c'était moi, mesdames, et en jetant un regard tout à fait sans prétention sur mon vêtement nécessaire, il me semble qu'il avait meilleure grâce que le pantalon informe sous lequel maintenant (1820), tous tant que nous sommes, jeunes et vieux, fous ou sages, nous cachons nos nullités, nos difformités et nos infirmités.

Voici un fragment plus long de ces œuvres si soigneusement gardées et qui n'est encore connu, je crois, que de quelques fortunés amateurs de raretés littéraires, bénéficiaires de l'amabilité d'un bibliophile averti, M. Gabriel Astruc :

LE RELAIS DE SAINT-QUENTIN

FRAGMENT DU VOYAGE A ARRAS

N'ayant plus rien qui pût me distraire et songeant à mon départ, j'étais le matin à rêver dans ma chambre, lorsque je fus

réveillé par un gentil tap-tap fait à ma porte. J'y cours, j'ouvre et, à mon extrême ravissement, je vis venir Lucie, oui Lucie.

— Quoi, c'est vous, cher ange! lui dis-je en l'entraînant, vous que je croyais perdue pour toujours, vous à qui je n'ai cessé de penser, vous...

— Monsieur, me dit-elle en rougissant, je suis bien embarrassée, j'ai arrêté une place au courrier qui va partir dans un instant, je n'ai point de nouvelles de mon carton que je voudrais bien ne pas perdre et, d'après toutes les attentions que vous avez eues pour moi dans la route, j'ai espéré que s'il vient, vous voudrez bien me l'expédier et, s'il ne vient pas, faire pour moi ce que vous feriez pour vous.

— Méchante, vous savez trop combien je serai heureux de pouvoir vous obliger; cependant remarquez bien que vous faites de moi un commissionnaire, qu'ainsi vous me devez un pourboire et que ce n'est pas trop de trois baisers complets.

— Eh! mon Dieu, qu'est-ce donc que cette nouveauté?

— Mais cette nouveauté est aussi ancienne que le monde, et un baiser complet se compose d'un baiser donné et d'un baiser rendu.

Tout en discutant, j'avais pris la mie dans mes bras et, après quelques difficultés, elle m'abandonna la plus jolie bouche de l'univers.

La pauvre petite ne connaissait pas la qualité enivrante des caresses qu'elle me permettait ; j'en sentais, moi, toute la puissance et depuis longtemps j'étais payé sans qu'elle songeât à compter, quand je m'aperçus que ses yeux devenaient humides et que la pâleur du lys se mêlait aux roses de son teint...

(Un professeur ne fit jamais en vain une pareille observation.)

. . . .

Vous seriez, trois jours, Mesdames, à remplir cette ligne et demie et comme le sujet est des plus scabreux, il peut vous échauffer l'imagination, vous allumer les sens et, si dans ces moments d'exaltation le diable se présentait à la porte, qui sait si on ne la lui ouvrirait pas.

Ma foi, j'ai bien assez de mes péchés sans me charger encore de ceux auxquels je n'ai qu'une part éloignée.

Je vais donc tout vous dire et s'il se trouvait quelque âme par-

trop scrupuleuse, je lui conseille de se boucher les yeux. Car quelque édifiantes qu'aient été ses lectures, elle n'a jamais entendu rien de pareil à ce qui va suivre...

. . . .

Lucie restait pâmée dans mes bras, son visage était pâle, ses yeux fermés, ses joues décolorées, mais son sein palpitait avec force et c'est cette dernière circonstance qui distingue la pâmoison de l'évanouissement. Cet état n'est pas nouveau pour moi, et je connaissais le remède que les lois sévères de l'honneur masculin m'obligeaient d'y apporter et j'y obéis sans murmurer.

J'étalai sur mon lit la douce malade dans l'attitude la plus commode pour la guérison, je soulevai tous les voiles qui pouvaient s'y opposer, et extasié à la vue des trésors qui s'offraient à mes yeux, je bénis Dieu des charmes qu'il attache aux bonnes actions. Je me hâtai, parce je jugeai vaguement que toute préparation était inutile et peut être dangereuse.

J'étais armé jusqu'aux dents pour une cure si belle et bientôt je fus installé dans un réduit charmant et qui semblait avoir été fait tout exprès pour moi, circonstance qui me réjouit d'autant plus que j'en ai rencontré quelquefois qui, certainement, avaient été faits pour d'autres.

Au moment où je commençai à opérer, Lucie ouvrit les yeux à demi, mais elle les referma aussitôt, soit que la connaissance ne lui fût point encore revenue, soit qu'elle pensât qu'il était trop tard pour s'opposer à mes entreprises, soit enfin qu'un certain instinct secret qui ne nous abandonne jamais lui fît craindre de troubler l'effet d'un remède devenu nécessaire.

J'opérai donc, non avec la précipitation d'un Esculape apprenti, mais avec la circonspection d'un docteur émérite et féru qui marche sagement à son but et, désormais sûr de son affaire, sait par expérience qu'il faut du temps pour tout.

Des soins si bien donnés ne pouvaient pas rester sans succès. Lucie n'ouvrit pas les yeux ; mais ses joues reprirent les couleurs de la rose, le corail revint sur ses lèvres ; elle ne parla pas, mais sa bouche charmante s'entr'ouvrit pour m'apprendre de la manière la plus agréable que je ne travaillais pas pour une ingrate. Pendant que ces choses se passaient dans l'hémisphère

supérieur, des événements non moins intéressants avaient lieu aux antipodes.

Une pression toujours croissante m'avertissait que j'avais rouvert les sources de la vie et je crus un moment que la virginité allait venir se rasseoir dans son sanctuaire.

Bientôt des mouvements presque imperceptibles m'apprirent que mes transports étaient partagés ; plus tard un frémissement intérieur, des soupirs entrecoupés m'avertirent que l'orage se formait... un soubresaut violent m'avertit qu'il était temps... je donnai le coup de feu... l'heure du plaisir sonna distinctement et un double orage éclata sur Saint-Quentin.

Chère et aimable enfant ! que le Ciel la comble de ses plus douces faveurs pour la gaucherie de sa défense, pour la pureté virginale de ses appas, pour ses transports et surtout pour la grâce inexprimable avec laquelle, en reprenant ses sens, elle me dit : « Oh ! mon Dieu ! Et nous allons nous quitter pour toujours. »

Je lui répondis par de douces caresses, et ce fut en ce moment que je m'aperçus que, dans la rapidité de l'envahissement, j'avais négligé un sein digne de mille hommages.

Lucie craignait sans doute l'effet de cette découverte, car ayant l'air plutôt de me répondre que de m'adresser la parole, elle me dit :

— Je vois bien que vous voulez absolument recevoir la visite de ma tante.

Et cette idée qui me fit envisager les suites d'une plus longue insistance, à laquelle je n'étais plus préparé, me métamorphosa à l'instant.

Nous réparâmes donc, non sans quelques distractions, la toilette de Lucie qui se ressentait des événements. Elle jeta sur moi un regard plein de grâce et de pudeur, prit mon bras et nous sortîmes.

— Monsieur, me dit-elle dans le trajet, s'il vous arrive quelfois de penser à Lucie, ne la jugez pas avec trop de rigueur, je ne pouvais pas prévoir ce qui m'est arrivé et le trouble où vous m'avez jetée est tel que c'est un malheur dont je puis me plaindre, mais non une faute que je doive me reprocher.

Mes yeux seuls purent lui répondre, car nous arrivions et ce langage ne peut se traduire.

Il était temps; nous trouvâmes la voiture à la porte et la tante sur le seuil. Grande, sèche, vieille et noire, elle avait bien envie de gronder : mais quand elle vit mes cheveux gris, ma haute taille et ma décoration, sa physionomie changea et elle se répandit en remerciements pour une complaisance dont je me trouvais bien payé.....

Le courrier était pressé et, en nous hâtant, il abrégea les cérémonies. Je plaçai Lucie dans la voiture, je lui donnai le baiser d'adieu, je saluai la tante et nous nous séparâmes.

Evidemment ce n'est pas une littérature pour pensionnat, mais que de grâce dans la grivoiserie, que d'heureuses trouvailles dans le libertinage!

C'est que Brillat-Savarin est un grand écrivain-né. Balzac le plaçait à côté de la Rochefoucauld et de La Bruyère, pensant, sans doute, aux aphorismes du début de *la Physiologie du goût* et aux pensées éparses dans le livre, bien martelées, brèves et pleines, concises et nourries, et aussi aux portraits qui abondent et dont plusieurs sont, en effet de premier ordre.

(MÉDITATION XII. — Prédestination sensuelle.)

Les prédestinés de la gourmandise sont en général d'une stature moyenne ; ils ont le visage rond ou carré, les yeux brillants, le front petit, le nez court, les lèvres charnues et le menton arrondi. Les femmes sont potelées, plus jolies que belles, et visant un peu à l'obésité.

Celles qui sont principalement friandes ont les traits plus fins, l'air plus délicat, sont plus mignonnes, et se distinguent surtout par un coup de langue qui leur est particulier.

C'est sous cet extérieur qu'il faut chercher les convives les plus aimables : ils acceptent tout ce qu'on leur offre, mangent lentement, et savourent avec réflexion. Ils ne se hâtent point de s'éloigner des lieux où ils ont reçu une hospitalité distinguée; et on les a pour la soirée, parce qu'ils connaissent tous les jeux et passe-temps qui sont les accessoires ordinaires d'une réunion gastronomique.

Ceux, au contraire, à qui la nature a refusé l'aptitude aux jouissances du goût, ont le visage, le nez et les yeux longs ;

quelle que soit leur taille, ils ont dans leur tournure quelque chose d'allongé. Ils ont les cheveux noirs et plats, et manquent surtout d'embonpoint ; ce sont eux qui ont inventé les pantalons.

Les femmes que la nature a affligées du même malheur sont anguleuses, s'ennuient à table, et ne vivent que de boston et de médisance.

C'est là un exemple entre cent.

Il suffit à démontrer que l'observation est juste, pénétrante, les traits burinés, le détail bien vu et le style à la fois souple et précis. En un mot, toutes les qualités qui font un bon portrait.

A côté du portraitiste et du faiseur de pensées, on retrouve dans *la Physiologie du goût* le conteur alerte, pittoresque, que nous venons déjà de déguster avec volupté. Ce qui fait son charme, c'est d'abord la forme, en apparence très simple, en réalité très recherchée. Stendhal disait qu'il faisait du Code civil sa lecture favorite. Brillat-Savarin avait puisé à la même source la solidité et la limpidité de sa prose pleine. En le lisant, on songe au conseil de La Bruyère, qui s'y connaissait en fait de style : « Pour dire « il pleut », dites « il pleut ». Mais quiconque tient une plume sait combien ce conseil est difficile à suivre. Aussi, entraîné par son génie naturel et par cette formation spéciale, a-t-il bourré son livre des anecdotes les plus malicieuses, les plus distrayantes et les mieux tournées. Elles abondent, soit dans les *Méditations*, soit dans les *Variétés* qui les suivent. Reproduisons-en une, caractéristique de sa manière :

(Le plat d'anguille). — Il existait à Paris, rue de la Chaussée-d'Antin, un particulier nommé Briguet, qui, ayant d'abord été cocher, puis marchand de chevaux, avait fini par faire une petite fortune.

Il était né à Talissieu ; et ayant résolu de s'y retirer, il épousa une rentière qui avait autrefois été cuisinière chez Mlle Thevenin, que tout Paris a connue par son surnom d'as de pique.

L'occasion se présenta d'acquérir un petit domaine dans son village natal ; il en profita et vint s'y établir avec sa femme vers la fin de 1791.

Dans ces temps-là, les curés de chaque arrondissement archi-presbytéral avaient coutume de se réunir une fois par mois chez chacun d'entre eux tour à tour pour conférer sur les matières ecclésiastiques. On célébrait une grand'messe, on conférait, ensuite on dînait.

Le tout s'appelait la conférence, et le curé chez qui elle devait avoir lieu ne manquait pas de se préparer à l'avance pour bien et dignement recevoir ses confrères.

Or quand ce fut le tour du curé de Talissieu, il arriva qu'un de ses paroissiens lui fit cadeau d'une magnifique anguille prise dans les eaux limpides de Sérans, et de plus de trois pieds de longueur.

Ravi de posséder un poisson de pareille souche, le pasteur craignit que sa cuisinière ne fût pas en état d'apprêter un mets de si haute espérance ; il vint donc trouver Mme Briguet et, rendant hommages à ses connaissances supérieures, il la pria d'imprimer son cachet à un plat digne d'un archevêque, et qui ferait le plus grand honneur à son dîner.

L'ouaille docile y consentit sans difficulté et avec d'autant plus de plaisir, disait-elle, qu'il lui restait encore une petite caisse de divers assaisonnements rares dont elle faisait usage chez son ancienne maîtresse.

Le plat d'anguille fut confectionné avec soin et servi avec distinction. Non seulement il avait une tournure élégante, mais encore un fumet enchanteur, et quand on l'eut goûté, les expressions manquaient pour en faire l'éloge ; aussi disparut-il, corps et sauce, jusqu'à la dernière particule.

Mais il arriva qu'au dessert les vénérables se sentirent émus d'une manière inaccoutumée ; et que, par suite de l'influence nécessaire du physique sur le moral, les propos tournèrent à la gaillardise.

Les uns faisaient de bons contes de leurs aventures du séminaire ; d'autres raillaient leurs voisins sur quelques on dit de chronique scandaleuse ; bref, la conversation s'établit et se maintint sur le plus mignon des péchés capitaux ; et ce qu'il y eut de très remarquable, c'est qu'ils ne se doutèrent même pas du scandale, tant le diable était malin.

Ils se séparèrent tard ; et mes mémoires secrets ne vont pas plus loin pour ce jour-là. Mais à la conférence suivante, quand

les convives se revirent, ils étaient honteux de ce qu'ils avaient dit, se demandaient excuse de ce qu'ils s'étaient reproché, et finirent par attribuer le tout à l'influence du plat d'anguille, de sorte que, tout en avouant qu'il était délicieux, cependant ils convinrent qu'il ne serait pas prudent de mettre le savoir de Mme Briguet à une seconde épreuve.

J'ai cherché vainement à m'assurer de la nature du condiment qui avait produit de si merveilleux effets, d'autant qu'on ne s'était pas plaint qu'il fût d'une nature dangereuse ou corrosive.

L'artiste avouait bien un coulis d'écrevisses fortement pimenté, mais je regarde comme certain qu'elle ne disait pas tout.

De ces minuscules récits, on goûte le style... on se régale aussi de leur esprit. C'est le procédé de Voltaire, adapté et modifié ; une surface polie, claire et grave, un récit objectif et plein de dignité sous lequel court un sourire sceptique, une gaieté narquoise, une ironie voilée. Le charme de Brillat-Savarin et son incontestable grandeur d'écrivain sont faits de ce qu'ayant, de son intelligence nette, mesuré la valeur de toutes choses, il a su opposer à la mélancolie de chacune d'elles, avec un sens aigu du plaisir qui fuit, la sagesse suprême d'une moquerie contenue et résignée.

La Physiologie du goût n'est en somme qu'un livre de mémoires. L'écrivain y a consigné — à la fin de son existence — son expérience, ses souvenirs, ses observations, ses méditations. Au cours d'une vie agitée, il avait vu passer bien des hommes — il les a peints — bien des événements — il les a racontés. Il y a là l'ancien régime et ses mœurs, l'émigration et ses misères, l'Empire et son fracas, la Restauration et ses fautes ; il y a surtout le sourire indulgent d'un homme qui, ayant vu s'écrouler les régimes, s'éteindre les passions, se désagréger les fortunes et les amours, s'évanouir les systèmes et les convictions, avait gardé, au fond d'une résignation désabusée, l'idée que seuls les instincts sont éternels et, parmi ceux-ci, l'instinct de subsister en tout premier lieu ! Comme cet homme avait du goût, comme il avait été formé par une tradition essen-

tiellement raffinée, comme il avait la passion de la musique, c'est-à-dire des aspirations artistiques, il finit par penser que ce besoin de se nourrir devait être transformé, comme les autres, en volupté, ce qui est en somme la marque la plus certaine et la conquête la plus sûre de la civilisation. Reprenant la grande tradition de sa province, il partagea sa vie entre les devoirs de sa fonction et le seul plaisir sage, durable, innocent qu'il eût enregistré comme éternel et supérieur aux tempêtes : celui d'une table recherchée et savoureuse qui, non seulement réjouit le corps, mais surtout attise la chaleur de l'amitié, stimule la promptitude de l'esprit, favorise les hautes spéculations.

La Physiologie du goût est assurément l'œuvre d'un gourmand, mais aussi d'un homme revenu de bien des choses. L'épicurisme est souvent, plus souvent qu'on ne le pense, une des formes du désenchantement.

MARCEL ROUFF.

LA CONFÉRENCE

—

Dans ce salon de grands bourgeois on attendait, avec recueillement, l'arrivée du conférencier qui allait, disait-on, leur apporter la bonne parole. Les meubles de ce milieu correct étaient quelconques et les gens aussi. Il y faisait tiède, un peu fade. On ne fumait pas, la maîtresse de la maison ayant la gorge sensible. Ses jeunes filles passaient les tasses de thé en marchant sur les pointes, demandant : « Un morceau ? Deux morceaux ?» et notaient, entre elles, ceux qui en prenaient *trois*, d'après la recommandation de leur mère, parce que ces dépenses, d'apparences insignifiantes, sont, cependant, les bases de toutes opérations mondaines. On ne peut pas bien recevoir sans connaître, exactement, ce que cela doit vous coûter. Les jeunes filles, après le thé, servi à chaque personne selon son rang hiérarchique, se retiraient, toujours sur leurs pointes, pour deviser des toilettes aperçues en calculant le nombre des « morceaux » distribués.

Aucune d'elles n'avait l'idée saugrenue d'écouter aux portes, car cela ne les intéressait pas du tout. Elles revenaient, quand c'était fini, au moment des applaudissements, pour promener encore quelques friandises et on leur abandonnait le flirt discret des fils de famille en guise de pourboire. La dame du logis ne consentait jamais *au buffet* permanent où l'on s'éternise et où on peut fuir la musique de chambre, sinon le long discours. Elle savait, par expérience, que les gens qui *se rasent* mangent énormément. Or, la frugalité prédispose aux enchantements du cerveau comme aux hallucinations de l'ouïe, les fakirs de l'Inde en sont la

meilleure preuve, ce pourquoi il faut mettre un frein à la grossièreté sensuelle des gens du monde, grossièreté dont elle souffrait, chez les autres, au point qu'en les voyant dévaliser le buffet du voisin elle s'imaginait qu'on lui prenait quelque chose.

Cette raisonnable femme, pourtant désireuse de sacrifier au goût du jour, donnait plusieurs séances artistiques par hiver : auditions musicales ne dépassant pas Massenet, causeries scientifiques mises à la portée de tous, lectures de poèmes soigneusement expurgées, c'est-à-dire omettant presque tous les maîtres de la poésie contemporaine, conférences sur la littérature en triant les noms des littérateurs, enfin un programme sévère, mais complet.

Cette fois, il s'agissait de gens de lettres, en général, de leurs mœurs plus ou moins particulières, et on s'était adressé à un vieux Monsieur de tout repos, un aristocrate du Bottin mondain, qu'on leur prônait pour son élégance dans la modicité de ses prétentions. Celui-ci avait répondu affirmativement en joignant à sa réponse une courtoisie de grand style.

Un instant on songea aux projections lumineuses ; des portraits, des intérieurs de chers Maîtres, puisque le salon possédait une installation d'écran comme tout salon qui se respecte ; seulement, à la dernière séance, on avait déjà montré des échantillons des différents bacilles épidémiques et la maîtresse de la maison craignait de se répéter... quant au numéro de l'écran.

Les personnages notables de l'assemblée étaient un ingénieur s'occupant de houille blanche, un gros marchand de la rue Saint-Antoine et une ancienne muse départementale, veuve d'un député, qui désignait les livres à ne pas laisser entre toutes les mains...

On attendait. On parlait bas. Dès que les vrais bourgeois de la République Française sont assis en rangs, ils se croient à l'église, et, par atavisme, baissent la voix. Aux coins de la cheminée monumentale, ornée d'un énorme

buste de bronze, présidaient le banquier et sa femme, l'un faisant craquer ses phalanges, l'autre tourmentant son collier de perles fines, trop fines pour valoir la peine d'être égarées en taxi. De temps en temps, là-haut, très haut, dans l'atmosphère brumeuse du plafond, un lustre ancien tremblait au grondement souterrain du métro, faisant cliqueter ses pendeloques prismatiques et, lumineux, dans son ombre, comme une gerbe d'étoiles, il semblait éclater de rire ; mais, en bas, on n'éprouvait pas le besoin de l'imiter, car la malice des choses étant une des plus redoutables conséquences du progrès, le lustre pouvait leur tomber sur la tête !...

Alors, durant un de ces légers carillons avertisseurs, la porte du salon s'ouvrit, le valet de chambre annonça, pompeusement : *Monsieur le marquis de Montcharme !*

On fut un peu déçu. Le marquis de Montcharme ne répondait en rien à l'image que ces traditionnels se faisaient d'un marquis. Certes, c'était un homme d'un âge respectable, dont la crinière grise sentait la poudre à la Maréchale et il aurait inspiré confiance, sans des yeux étranges, des yeux de passionné ou de visionnaire. Imberbe et de teint mort, il ne paraissait vivre que par ces yeux-là, lesquels ne regardaient même pas les assistants, sautaient par-dessus, se fixant sur un point, ou sur un autre regard, connu de lui seul. Il était vêtu d'un très simple complet à la nuance indécise, inopportune en la circonstance, puisqu'un conférencier doit toujours être en habit noir, et il vous tenait à la main un de ces petits feutres de quatre sous que l'on ne rencontre qu'au Quartier latin. Large de poitrine, *costaud*, il marchait d'une allure vive : ainsi l'on va droit à l'ennemi.

Il salua froidement les maîtres de la maison, ne s'occupa point de son public et monta sur l'estrade où l'on avait posé tous les accessoires nécessaires à un discoureur de qualité. Là, s'asseyant devant la table, il se versa tout de suite un plein verre d'eau, sans sucre, l'avala religieusement comme le calice de la messe, puis se déganta. Etait-ce bien un hom-

me de lettres ? Ici personne ne pouvait l'identifier. On ne l'avait jamais vu et si on savait, vaguement, qu'il était célèbre, auteur de curieux ouvrages de psychologie, on ignorait son mérite qui ne consistait pas à se montrer pour de l'argent, mais à demeurer pauvre dans un pays où la gloire sans fortune est inexistante. Il ne tournait pas le film ordinaire et, quand il posait, c'était pour un tout autre objectif. D'ailleurs, était-ce bien un aristocrate ? La femme du banquier en doutait maintenant. Il ne ressemblait guère à ses photographies, si graves, si distinguées. Une gaieté bizarre lui gonflait les lèvres et dans le geste vif qu'il eut de fouetter son genou avec ses gants, il mit une telle impertinence que le banquier en tressaillit. Sans déplier aucun rouleau de papier ni consulter aucunes notes de calepin, s'accoudant familièrement, il commença, le nez en l'air, les yeux mi-clos, très à son aise, s'imaginant probablement qu'il était tout seul :

« Mesdames, messieurs, on m'a prié de vous parler, aujourd'hui, des gens de lettres et de quelques aventures de leurs singulières existences, de ces aventures que l'on intitule : *actualités*, c'est-à-dire de la mauvaise habitude qu'ils ont d'encombrer les journaux de leurs lamentables discussions.

» En ce moment une société littéraire, très connue, qui distribue des prix à tort et à travers parce que la plus franche cordialité ne règne pas chez elle, est en train de se laisser déshonorer par beaucoup trop de littérature. Des gens de lettres sont réunis autour de ses deux fondateurs comme un essaim de guêpes sur deux quartiers de venaison, car ils ne butinent pas à la façon des abeilles, ces gens de lettres, et ne goûtent pas volontiers aux fleurs de leurs jardins. Pour eux, il est écœurant, le miel de la pensée pure ; son écoulement est toujours difficile. Il faut des coups de Bourse inattendus pour en augmenter les rayons dits de luxe ; aussi, ces turbulents insectes font-ils leur marché, se paient-ils sur les bêtes mortes en roulant, entre leurs pattes et mandibules, des boulettes de viandes putré-

fiées qu'ils enlèvent à grands renforts de bourdonnements et de commérages en zig-zag le long des vitrines. Ah! vraiment, non, ils n'ont pas la douceur des abeilles! On les voit se concerter, se palper, s'interroger ou s'engueuler, autour de ce faisandage, qu'ils reniflent avec la satisfaction intime de mêler un brin de laurier-sauce à l'éternelle marinade du ragoût quotidien.

» Beaucoup plus malins qu'eux, les deux morts en question, qui avaient la juste appréciation de leurs futurs critiques par celle de leurs amis personnels, se sont perpétués en cherchant des sujets de discorde pour l'avenir. Fonder une religion sans enfer n'a jamais suffi! Ils ont, d'ailleurs, pleinement réussi à embêter tout le monde! C'est à un tel degré que le public, ignorant ce roman chez la portière, se demande si ce sont bien les *mêmes* dont on parle encore. »

Le conférencier daigna baisser les yeux et examiner son auditoire. Figés dans un doux ahurissement, ils écoutaient, bouche bée, ne comprenant rien ou comprenant trop. Leur faible entendement, depuis belle heure calfeutré par les lieux communs ou les phrases redondantes, ne percevait pas, du premier jet, les contradictions qui se révélaient entre les mots d'allures mesurées, cadencées, et la pensée brutale de celui qui les proférait, tellement toute nue qu'ils n'osaient plus regarder sa personne. La voix de l'homme qui leur débitait ces choses était agréable, très nette, et articulait merveilleusement toutes les syllabes. On n'en perdait rien et cela vous troublait profondément, car on ignorait s'il fallait applaudir par politesse ou lever la séance afin de ne pas être compromis.

Le marquis de Montcharme reprit, en étirant ses gants et promenant ses yeux chauds sur ce pauvre monde « sujet à l'erreur » :

« J'ai pu pénétrer, histoire de me documenter, dans une de ces réunions de concierges en délire et j'en suis revenu édifié, Mesdames et Messieurs! Je vous en tracerai un

léger croquis, parce que le dessin anime toujours la légende, à moins que ce ne puisse être le contraire. Ce jour-là le cénacle était au complet : petits journalistes en mal de nouvelles à la main, grands reporters un peu gênés par leurs guêtres blanches dans ce maquis de la procédure ordurière, critiques importants bouffis de graisse ou trop sanguins, romanciers navrés par la perspective des mois de chômage que leur promettait l'explosion de ces deux cercueils remplis de gaz délétères, avocats sans causes déterminées, poètes gâteux, académiciens de deux écoles, enfin des tas de rudes personnages bien pensants et mal élevés. Dans cette salle de rédaction qui fleurait la sueur noire de l'encre d'imprimerie, les uns étaient en manches de chemise et les autres affichaient leur smoking imposé par l'usage des soirées chez la Muse. Le ton général prenait l'accent des récréations de potaches quand il s'agit de conspuer le professeur, ou de lâcher des hannetons. Mais ce qui caractérisait ces gens-là, au moins à mes yeux, c'était leur manque de simplicité ou leur fièvre de placiers en articles douteux. Tous portaient les stigmates de cette singulière maladie, sinon la crasse épaisse de leur première misère. Leur âpreté au gain littéraire, qu'ils espéraient bien récolter dans ce grabuge, les incitait à parler tous à la fois, les yeux hors de la tête ou les poings en avant. Tantôt un très tenace épelait un petit torchon en appuyant sur les syllabes sonores, tantôt un plus éloquent improvisait selon les lois fantasques des réunions publiques, éructait des lieux communs en éternuant sous les bénédictions qu'on ne lui marchandait pas. A les entendre, l'affaire n'avançait guère et plus les ministres s'en occupaient, moins on en découvrait l'issue. Ça durait depuis toute éternité : d'un côté, deux vénérables momies et un testament sacré comme palimpseste, de l'autre la famille ou des alliés intéressés à faire le silence. Grouillant autour, les amateurs de scandales, camelots en mal de boniments, vieux maîtres qui ont l'occasion, peut-être unique, de dire quelque chose, jeunes cherchant celle

de se produire, courriéristes sans emploi, enquêteurs aux abois et, brochant sur le tout, un nombre incalculable de snobs parisiens ou de métèques.

» — Il paraît, déclarait Jûtier, du *Carnage*, que c'est le père Godard qui ne voulait pas de la publication, parce qu'on y raconte qu'il violait ses bonnes !

» — Allons donc ! criait Lordin, de *l'Infernal*, c'est l'histoire de la fameuse tache sur le fauteuil qui ne permet pas l'insertion. C'est absolument ignoble. On irait en cour d'assises.

» — De nos jours ? interjectait Rillette, le reporter du *Pourrissoir*. Vous charriez! Croyez-vous donc que les fauteuils de l'autre Académie sont plus propres ? Autant de chaises percées... si ça se voit moins !

» — Mais, fit un gros père qui avait l'air d'un mauvais moine, capable de tous les sacrilèges, *les frères* étaient, ce me semble, encore plus bas assis quand ils classaient leurs notes et se trompaient... de papiers !

» — Enfin, tonna l'avocat de droite, il existe, intangible, le respect dû aux volontés testamentaires. Si ce respect s'en va, tout fout le camp dans la machine sociale.

» — Et quand tout foutrait le camp... où serait le malheur ? dit l'avocat de gauche. S'il faut s'occuper des volontés de gens qui bafouillent à leur dernière minute, ça n'en finira plus. On n'a qu'à passer outre.

» — Et nos rubriques ? poussa timidement un petit bonhomme très gentil, l'œil humide.

» — Ah ! gouailla quelqu'un de *l'Œuvre vive*, il est certain que ça, la gloire posthume de Marcel que l'on ne lisait pas avant sa mort, la pédérastie de Nib, le mystique, ce sont de fameuses poules aux œufs d'or pour la ponte des lignes. Ne tuons pas nos poules de luxe, Messieurs.

» — Oui, ajouta dédaigneusement Spontini, ces histoires-là... c'est des affaires, ça revient périodiquement comme chez les dames. C'est aussi ponctuel que le morceau sur l'élargissement des berges de la Seine, l'attendrissement sur

les pauvres bagnards ou la grève des postes quand on attend une lettre chargée. Moi, ça me dégoûte, je ne veux plus en parler, d'autant mieux que je suis obligé d'inventer les détails scabreux, puisque je n'ai le temps de rien lire et qu'on m'en redemande chez le patron. Il faudrait chercher autre chose. Qu'on flanque le feu au manuscrit... ou je démissionne !

» Alors le petit homme très poli, un peu énervé, qui tenait la corde sans en avoir l'air, les lança sur les ministres. Ce fut une belle curée ! On avait peine à compter les coups qui tombaient drus comme grains sous le fléau. Tous les ministres avaient reçu des pots de vin, des pots au noir, dans la circonstance. Selon le vent qui soufflait, les uns étaient décidés à tout publier pour la plus grande gloire des lettres, les autres à faire le contraire dans le même but. Puis quelqu'un ayant lancé, raide comme un ballon de cuir, le nom d'une femme de lettres qui avait été fort jolie sous Napoléon III, on entendit pleuvoir une autre grêle... »

A ce passage du discours de l'étrange conférencier pour salon bourgeois, celui-ci darda ses yeux de braises sur l'assemblée, parce qu'il y percevait une rumeur. On se mouchait, on remuait les chaises, on sentait qu'une inquiétude saisissait ces calmes personnages. Tant qu'on avait prononcé des noms inconnus d'eux, ils acceptaient cette désinvolture, supposant que c'était là du style *cubiste*, mais on entendait enfin un nom propre, un nom d'empereur. (Le nom propre, très connu, est toujours un blasphème parce qu'il abaisse un dieu en face des ignorants.) Les allusions réjouissent, jusqu'à un certain point, les affirmations refroidissent. Si on citait des dates, en outre, on allait être obligé de s'y reconnaître, peut-être de prendre parti... et un parti politique encore ! On ne pouvait pas se boucher les oreilles, tout de même, puisqu'on était là pour écouter.

La maîtresse de la maison, à force de tordre son fil de perles, venait de le casser. Et le banquier, son mari, chan-

geait de couleur, allant du jaune, de la bile, au cramoisi de la colère. Il ne comprenait pas tout, mais tout le frappait comme autant de gifles administrées au buste de bronze qui le représentait noblement sur la cheminée. Ah ! elle en avait de bonnes, sa femme, avec ses conférenciers de salon !

Le marquis de Montcharme eut un sourire aimable à l'adresse de son auditoire et reprit, croisant la jambe, haut le pied, comme une locomotive :

«... Je n'insisterai pas sur cette actualité perturbatrice sinon fastidieuse, mais pour les auditeurs qui ont le désir bien légitime de contempler, de loin, les principaux fauves de la ménagerie des lettres, je passerai à quelques considérations d'ordre plus général au sujet des dames qui écrivent. On n'ignore pas que la manie d'écrire, chez les femmes, est une névrose depuis longtemps classée. Autrefois, il y avait sainte Thérèse ou les Possédées de Loudun. On béatifiait l'une et on condamnait les autres, y compris leur persécuteur. Les deux manières avaient leur mauvais côté. La sanctification des écritures les classe dans la catégorie des livres ennuyeux. Quant à l'autorisation, pardon, à l'auto-da-fé, cela les interdit à la masse des lecteurs en invitant *l'élite* à les rechercher passionnément dans les enfers des bibliothèques. Aujourd'hui on a fait table rase des distinctions : les femmes qui écrivent sont tout simplement des agitées, des nymphomanes, que la police tolère et sur lesquelles nous devons fermer les yeux et nos portes. Il y en a tant que les maisons de santé ne suffiraient plus à leurs internements. Vous savez tous que lorsqu'un crime se reproduit souvent, notre législation, bien moderne, crée une loi pour le réglementer, le canaliser, si j'ose dire. Quand un crime est présenté sous l'angle d'une certaine fatalité, ce n'est plus qu'un accident. En parlant de toutes les femmes de lettres dans ce salon, sans en excepter les négresses blondes, je craindrais de fatiguer un peu ceux qui m'écoutent. Cependant comme il y a des jeunes gens de bonne famille, ici, il serait prudent de les mettre en garde

contre les prétentions de ces pauvres créatures touchant le culte d'Eros. Elles ont toutes quelque chose dans le ventre et ce n'est pas ce que l'on pense ! Je vous en parle en connaisseur. Bon gré, mal gré, on est presque forcé, quand on pénètre dans leur intimité, de leur faire subir au moins les derniers hommages ! Ça va quand elles sont jeunes et revendiquent le droit à la vie intégrale (sans augmentation ou indemnité de vie chère). Mais quand il s'agit de demi-folles parvenues à l'âge que vous me permettrez d'appeler celui du *choc-en-retour*, on est un peu gêné. Les unes prêchent la repopulation après l'ovariotomie et les autres pratiquent le chantage au gosse naturel, sinon adultérin. Si les plus célèbres, les plus anciennes, ont fait jadis de la prison pour attentat aux mœurs, dans les temps préhistoriques (aujourd'hui, je pense qu'on les décorerait aussi bien pour le même motif, notre époque d'après-guerre n'étant pas fixée au sujet de la morale courante), nos jeunes gloires ont des taches qui ne le cèdent en rien à celles du soleil couchant et demeurent également aveuglantes. Ce qui est surtout déplorable, c'est leur manque de mesure dans le ridicule de l'expansion affectueuse. Jadis on s'amusait pour s'amuser, en littérature comme en lit... tout court, mais aujourd'hui cela ne va plus sans un brin de sociologie, je veux dire de morale, et elles embrassent, au nom de la liberté des peuples, les gros bonnets du communisme qui n'en reviennent pas. Elles se prennent pour la fontaine de Jouvence d'un tas de vieux birbes de la politique intérieure qui depuis quelques lustres ne s'extériorisent plus et elles refont les lois, telle cette belle Muse disant à un ex-prince de la jeunesse : «Un bon patriote se doit d'abord à sa patrie et, par conséquent pour vous conserver à elle, vous devez fuir... » Raisonnement peu français, qui se tient devant la logique pure, mais point en face de l'ennemi.

» Quant à celles qui s'offrent, successivement et publiquement, le père, le fils... et le Saint-Esprit en la personne du secrétaire, nous n'en reparlerons que pour mémoire,

ces Agnès rentrent simplement au bercail qu'elles n'auraient jamais dû quitter. J'en connais même une, qui fut tant éberluée par les solides qualités d'un collaborateur vraiment masculin qu'elle s'en alla chercher sa meilleure amie afin de lui en donner sa part.

» Non, Mesdames et Messieurs, ce ne sont pas des coupables, mais des monomanes de l'exhibition sentimentale, des ingénues qui ayant voulu jouer gros jeu... sans bourse déliée.... »

D'un geste péremptoire le banquier, dressé au coin de la cheminée, interrompit l'orateur, car les messieurs de l'assistance étaient subitement pris de toux singulières, râlantes, sifflantes, d'un besoin irrésistible de grogner, d'étouffer, et les dames, notamment la muse départementale, veuve d'un député, suffoquaient d'horreur. Ou le marquis de Montcharme était ivre comme toute la Pologne au temps des Tsars (et il n'avait bu que de l'eau), ou l'on avait affaire à un homme très mal élevé, en dépit de son style élégant.

— Monsieur, fit le maître de la maison avec une incomparable dignité, est-ce que vous ne pourriez pas nous parler d'autre chose ?

Alors, le conférencier se leva, mit ses deux mains dans ses poches, après les avoir soigneusement regantées, et continua d'une voix persuasive comme celle d'une nounou qui bercerait un enfant en se promenant de long en large.

« Volontiers, Monsieur, je vous parlerai d'autre chose, dussé-je retomber fatalement dans l'actualité : histoire du testament libidineux ou des gloires posthumes, mais, j'ai le devoir, moi, au nom des lettres parisiennes, de terminer mon discours selon toutes les règles du jeu de l'éloquence puisque les jeux de dames, pourtant bien inoffensifs, ont l'air de ne pas vous agréer. Je finirai donc par le couplet patriotique, comme il est d'usage. Ne me privez pas de la joie de pérorer plus avant. Il n'y a pas de bon discours sans une péroraison, morale ou religieuse, ou sans une citation de la Société des Amis de la paix par le désarmement.

Mes intentions sont absolument pacifiques et quand je suis forcé de nager dans l'absurde, je m'efforce de remonter le courant en évitant, le plus possible, de heurter les bateaux ou d'écraser les poissons... Aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, nous avons deux sortes de littératures. Un excellent comique l'a dit tout net dans un journal du soir et, pour cette déclaration, il avait pris le ton sérieux d'un André de Fouquières. Il nous a déclaré que *la littérature se portait à gauche*. Maintenant, nous, les hommes de lettres, il nous faut faire très attention et savoir, comme à l'antique récréation du *Corbillon*, où nous la mettons... Au bonhomme se promenant sur nos murs, un couteau entre les dents, on a substitué les plus sympathiques silhouettes de jeunes gouapes d'origines incertaines qui se pâment en lisant les sonnets de Von Platen, le Platon de là-bas, un innocent baron prussien légèrement dévié de la grande ligne des invertis, ayant, ma foi, orienté l'inversion cérébrale ! On s'aime follement, entre gentils garçons, mais on ne se le prouve pas et, à part de légers accidents qui peuvent toujours arriver sur cette corde raide de la sentimentalité aiguë, ça marche très bien. Inutile de vous dire que ce perfectionnement de la sensualité faisant généralement déborder la coupe, celle-ci se répand en torrents de proses tarabiscotées ou de poésies vagues. Et toutes nos plus brillantes intelligences françaises de l'après-guerre en ont chaussé de grosses lunettes pour examiner la question en laissant là le monocle un peu trop dédaigneux des symbolistes. Non seulement il y a la *littérature de gauche*, mais mieux encore *celle du milieu*, jusqu'ici réservée à ces dames de lettres !..

» C'est maintenant une épidémie. Et comme nous avons la mauvaise habitude d'attribuer toutes nos infections sociales aux Allemands, parce que ceux qui furent hantés par les fameux gaz asphyxiants voient leurs ennemis partout, nous semblons ignorer que c'est nous qui avons créé le système. Les Allemands n'ont jamais rien inventé, les pauvres dia-

bles ! S'ils connaissent l'art de l'application après coup, ce ne sont encore pour cela que nos *ersatz*. Ils nous plagient, nous perfectionnent, en comprimés, neige ou poisons de sentines, mais, vraiment, on n'a pas beaucoup progressé depuis Henri III :

Que Dieu nous garde en son giron,
Quélus, Schomberg et Maugiron.

» Seulement, ils ont substitué à la bravoure légendaire des fameux mignons la lâcheté désarmante de ces fils de joie. Nous, nous étions de francs libertins capables de tout, même de nous retourner sur la Marne ; eux, ils nous prêchent de plus en plus la soumission à nos mauvais instincts. Je vous le demande, Mesdames et Messieurs, pourquoi faut il que *la littérature de gauche*, celle qui semble inféodée aux Soviets, prône les effusions rouges, la paix par tous les moyens y compris la guerre civile, les assassinats, soit aussi celle des impuissants, et n'y aurait-il pas là une entente de tous les chapons contre le coq, absolument comme dans la fable normande ? Moi, Mesdames et Messieurs, je suis un vieux philosophe, tout m'est devenu indifférent, cependant je crains que notre Marianne, qui se laisse volontiers conter fleurette, après la bataille, finisse par s'impatienter de tout ce qui se trame par derrière ! On a beau être bonne fille et un peu portée sur le sentiment, on a encore, quoi qu'on dise, un faible pour la culotte de peau. Songez qu'en ce moment même, au grand ébahissement des soviets de banlieues, il y a de farouches amis de la paix par n'importe quel moyen, qui montent en avion pour aller bénir le Maroc et appuyer leurs bénédictions d'une solide pluie de fer.

» C'est de la réaction chimique et prévue comme le sont certains précipités dans les laboratoires.

» Il s'agit maintenant de savoir comment ça finira ; « Quand deux crottins l'emporteront sur une rose et que les pyramides d'Egypte se présenteront sur leur pointe, c'est que les temps seront venus... » a crié un prophète de

la littérature de jadis. Je crois que les temps sont arrivés... Ne nous frappons pas! Il n'arrive jamais rien de grave... au moins en littérature. Un exemple entre mille et ce sera pour finir par le couplet consolateur. Il s'agit toujours d'actualité de lettres. Un de nos plus sages quotidiens a eu l'imprudence d'envoyer un petit reporter en Russie pour savoir au juste si on y crevait de faim par l'administration, vraiment souveraine, du régime soviétique, autre *ersatz* des libertés révolutionnaires françaises, et ce jeune godelureau revint en déclarant que jamais la famine n'avait pu régner au pays du divin Lénine, parce qu'*il avait fort bien mangé dans le wagon-restaurant.* Il a fallu qu'un très grand reporter d'un autre journal y retournât, descendît du train, se promenât tout seul dans le bois pour y découvrir la vérité... et ses deux pattes d'ours blanc aux ongles rouges... Tout s'arrange! Mais il faut avoir le courage d'aller chercher la dame au miroir au fond de son puits, malgré les immondices qui la recouvrent : « Du sang, de la volupté... et des chats morts! » Il ne faut même pas s'étonner de certains revirements sensuels ou politiques. Un homme taré peut devenir une très bonne affaire, de même qu'un gouvernement de repris de justice peut connaître mieux qu'un autre tous les devoirs de la justice... »

A cet instant où l'indignation de l'auditoire parvenait à son comble, où le banquier et sa femme songeaient sérieusement à faire appeler la police, le passage souterrain du métro fit entendre son grondement coutumier et le lustre, épanoui, là-haut, en gerbes d'étoiles, éclata de son rire de cristal. Malheureusement, comme, sans doute, les temps prédits par le bizarre orateur étaient arrivés, au moins pour cet objet mobilier, d'ailleurs totalement inutile puisqu'on ne brûlait plus de bougies, l'anneau qui le retenait au plafond se détacha et, dans un terrible trémolo à l'orchestre, il s'effondra sur l'assistance.

Il y eut un tumulte indescriptible, des cris aigus de fem-

mes, des jurons féroces d'hommes et cette catastrophe (tout s'arrange !) permit au conférencier de prendre la porte en oubliant de saluer.

Quand l'on fut un peu calmé, qu'on eut pansé des blessures peu graves, des égratignures plutôt, car ce lustre était fort léger, et que les jeunes filles, encore toute tremblantes, promenèrent quelques assiettes échappées au désastre, on se félicita d'avoir échappé soi-même à la mort, on se congratula et on se sépara en poussant des soupirs de satisfaction. Personne, tant ces gens de la sage bourgeoisie étaient de bonne souche, n'eut l'idée de demander des nouvelles du marquis de Montcharme. Après une pareille algarade, vu la complicité des choses, les humains n'avaient plus qu'à faire le silence là-dessus.

Le lendemain, au premier courrier, la maîtresse de la maison reçut une lettre de ce pauvre marquis de Montcharme :

Chère Madame, disait celui-ci avec une grande candeur, *je pense que tout a bien été pour la lecture de la conférence que vous me fîtes l'honneur de me demander, mais je n'ai point revu* mon secrétaire !... *Il vous a expliqué, n'est-ce pas, que repris de mes terribles vertiges d'estomac au moment de me rendre chez vous, j'ai dû me faire remplacer par lui ? C'est un brave garçon, d'allures un peu originales,* qui lit très bien, *vous avez pu vous en apercevoir. Cependant, rassurez-moi à son sujet et veuillez recevoir, chère Madame, mes plus sincères excuses avec mes meilleurs hommages.*

Hector de Montcharme.

Octobre 1925.

RACHILDE.

SIBYLLE

Et Saül dit à la pythonisse d'Endor :
« Quelle est la forme de ce spectre qui monte de la terre ? » Et elle lui répondit : « C'est un vieillard ceint de l'éphod. » Et Saül comprit que c'était Samuel. Et il se prosterna, la face contre terre, et adora.

Rois, I, XXVIII.

Nul ne m'a dit ton nom. Tu me fus révélée,
Et je t'ai reconnue, ô prêtresse voilée
Qui siégeais aux caves d'Endor !
La vipère de bronze étreignait tes chevilles,
Et ton regard glaçait, sur les lèvres des filles,
Leurs rires au tintement d'or.

L'invisible terreur planait dans ta caverne,
Et ses souffles impurs avaient terni d'un cerne
Tes yeux, diamants souverains,
Dont jamais le sommeil ne ferma la paupière,
Et qui réfléchissaient sur ta face de pierre
Le feu des astres souterrains.

Les Anges, sur ton seuil, reployaient leurs huit ailes,
Et devant toi, mortelle entre tes sœurs mortelles,
Timides, sous les arcs béants
De l'antre fatidique, erraient, saisis de doute,
Et tremblants de heurter au rocher de la voûte
Leur envergure de géants.

Un soir, dont ma mémoire épuise le mirage,
Frissonnant d'un délire anxieux et sauvage,
S'effrayant du bruit de leurs pas,
Trois pèlerins voilés, drapés du poil des chèvres,
S'assirent à tes pieds, pour savoir, de tes lèvres,
L'arrêt des puissances d'En-Bas.

UN DÉBAT SUR LA POÉSIE

Que disions-nous
Avec des mots si doux,
Que même ainsi, sans suite ils nous enivrent ?

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

I

Une fois de plus, en France, l'idée de poésie aura provoqué une attention que ne retient pas la poésie même.

Une fois de plus, d'ailleurs, — par ceux qui ne peuvent ou qui ne veulent pas comprendre, — cette attention autour de l'idée en aura épaissi les nuages.

Il ne faut donc pas se flatter de concourir à une lumière efficace, du moment qu'il ne s'agit point de ces « clartés » aveuglantes dont on a coutume de se satisfaire.

Mais s'il est néfaste à toute réalité d'*isoler* l'idée de la chose même, doit-on s'empêcher d'*unir* l'idée au fait, la théorie à l'action, le principe à l'œuvre, lorsque le fait de l'action qu'est le poème entraîne malgré soi à l'examen de ses multiples origines ?

Evidemment, ce penchant pour un écrivain est un vice abominable. Quelle injure de ne pas séparer la pensée de l'expérience pour l'indifférence cérébrale de nos praticiens, ou l'expérience de la pensée pour le syllogisme d'une critique qui veut tout tirer du jeu de mots. Si encore on pouvait espérer qu'à certains yeux une expérience était nécessairement une preuve, bien que, malgré tout, l'expérience la plus probante ne soit jamais une fin. Cette préoccupation de la finalité, et dans une rapide mesure de temps aussi peu biologique que possible, empêtre la plupart des rai-

sonneurs artistiques et littéraires. Aucune rigueur ne les satisfait qui n'aboutit pas à la borne.

Dès lors il serait vain d'attendre de son intervention dans un débat comme celui-ci un éclaircissement quelconque. Il est seulement agréable, autant qu'obligatoire, de chercher sa propre satisfaction avec une entière sincérité, d'obéir à son penchant dans une parfaite humilité.

La coupole académique n'a jamais été, si ce n'est pour les poètes, du moins pour la poésie, un très bon résonnateur. Il faut pour s'en servir sans que la poésie en pâtisse, beaucoup de finesse et un grand courage. Ce sont qualités complémentaires dont M. l'abbé Henri Bremond a témoigné supérieurement toute son existence littéraire et religieuse, et jamais il ne les a mieux affirmées qu'au dernier mois d'octobre par sa lecture publique à l'Institut sur *La poésie pure*.

Entre tous les maux qui appauvrissent aujourd'hui la culture poétique, ceux qui viennent des poètes et critiques, les uns inconscients, les autres doctrinaires, ne sont pas les moindres. La nature de la poésie comme la matière de la composition poétique ont été par eux singulièrement embrouillées ou corrompues. Il convient donc de remonter aux sources, de les redécouvrir claires et fraîches à la soif du pèlerin, qui a perdu, par ses guides même, la route de l'oasis.

C'est ce qu'a très bien compris M. Bremond en saisissant l'occasion d'une séance de l'Institut.

Certes il y a d'autres causes très graves à la désolation qui frappe les terres poétiques, causes sociales, causes économiques, causes matérielles.

La tempête où nous nous démenons, aveuglés, les empire singulièrement. Editeurs et imprimeurs s'allègent de toute charge qui n'est pas de stricte subsistance. Puis, qui songerait à chanter avec la bouche pleine de sable ?

Il y aurait beaucoup de choses à dire là-dessus ; mais

elles sont dominées par la perte fondamentale *en nous* du sens poétique — sens qui dans notre histoire n'avait jamais été plus développé qu'aux époques de bouleversements, et *alors que les poètes se taisaient*. Ils ne se taisaient pas avant 1789, cependant la poésie était tarie. Durant la Révolution et l'Empire, elle inonda au contraire toutes les âmes sans que bien rarement un poète pût la capter. Ce qui importe en effet beaucoup plus que le poème est la poésie demeurée en puissance pour les temps du fécond silence. Or, de nos jours au contraire, elle s'évanouit à travers une foule de poètes.

Prenons, entre des centaines, un seul fait : *L'Anthologie de la poésie lyrique française de la fin du XVe siècle à la fin du XIXe siècle*, publiée à Leipsig par M. Georges Duhamel dans la *Bibliotheca mundi* d'Ensel-Verlag (1). On remarquera l'épithète « lyrique » ; pourtant très consciemment, l'anthologiste remplira presque la moitié de son volume de simples versificateurs, et il aura justifié son choix dans une préface. Il prétend qu'on ne reconnaît pas la poésie lyrique à des signes certains ; il faut par conséquent la chercher derrière ses « déguisements les moins prévus ». La sécheresse poétique qui a marqué le XVIIIe siècle n'aurait été qu'une apparence, — d'où la figuration d'un Bernis, d'un Ducis ou d'un Colardeau, à côté d'un Chénier, d'un Lamartine, d'un Hugo. On aurait pu l'admettre dans une « Anthologie *historique* des *poètes* français », cela n'est d'aucune manière admissible dans un recueil de *poésie*, et *lyrique*. M. Duhamel ne veut pas s'incliner devant l'évidence d'une disparition en France de la poésie véritable pendant près d'un siècle, parce qu'il estime, avec raison, que le lyrisme, avant d'être un résultat, est une faculté de nature, peu ou prou inséparable de l'homme dans tous les

(1) Ne voulant parler que de l'esprit du recueil, nous n'insistons pas sur son plan. Mais que dire d'une anthologie paraissant en 923 dont les plus récents auteurs cités sont morts, sauf Banville, aux environs de 1870.

temps. Sans doute, mais cette faculté n'était plus libre de s'appliquer à la composition poétique dont on avait raréfié les moyens à l'excès ; la grande prose seule lui permettait de se manifester. De grands prosateurs et orateurs du XVIIIe siècle entretinrent les multiples magnificences déployées dans le feu enthousiaste d'un Bossuet et dans la flamme harmonieuse d'un Fénelon. Le *Télémaque* devint le parfait modèle du chant lyrique narratif. Chateaubriand n'eut qu'à le reprendre avec éclat. Désormais tous les matériaux d'un nouvel art poétique étaient à pied d'œuvre : le lyrisme allait être enfin chez lui.

Quelques pages de prose ou de vers de M. Georges Duhamel suffisent à expliquer avec sa méconnaissance de ces distinctions la pauvreté de son florilège. Préoccupé de dépouiller toute rhétorique, de s'approcher au plus près de la réalité la plus dénudée, de n'éprouver qu'une sensibilité à l'écart de la moindre imagination, il a perdu avec le goût des hauteurs les larges ailes du lyrisme, et il ne signale instinctivement et volontairement dans son recueil, en dehors des pièces célèbres impossibles à éviter, que les pas des trotte-menu.

De cet obscurcissement du sens poétique, on voit les conséquences : nous arrivons non seulement à perdre notre propre faculté lyrique, mais à ne plus savoir reconnaître où sont les trésors dont elle a comblé notre passé.

Jamais la position de la poésie n'a été aussi douloureuse. Par ses gardiens, les poètes eux-mêmes, elle occupe un cabanon muré, sans ouvertures, entre la fosse du réalisme béante à ses pieds et le plafond du rationalisme où elle se cogne la tête. Admirons Henri Bremond qui s'efforce à la tirer de là.

Mais avant de nous rendre compte comment il s'y prend, il convient de choisir encore un exemple, celui-ci tout opposé. On le trouve dans *La Musique intérieure* (Grasset, éd. 1925), de M. Charles Maurras. Nous aurions pu nous

arrêter sur deux ouvrages précédents, *L'Allée des Philosophes* (Crès, éd. 1924) et *Barbarie et Poésie* (Nouv. lib. nationale, 1925), on y puiserait à pleines mains des preuves d'attentats contre la poésie, commis cette fois au nom d'un intellectualisme absolu (2). Mais ces preuves sont, pour ainsi dire, forcées par l'exercice d'une critique volontairement implacable afin de mieux servir une étroite pédagogie. Au contraire, dans *la Musique intérieure* elles sortent de la nature même de l'auteur, de son œuvre la mieux accordée à ses aspirations intimes.

On sait que ce volume se compose, en parties à peu près égales, d'un recueil de poèmes et d'une énorme préface, déroulée sans mesure pour expliquer et pour excuser leur publication, qui aurait pu être regardée comme futile de la part d'un homme voué au bien public. A travers de délicieux souvenirs d'enfance et des pages parmi les plus belles qui aient été écrites sur l'amitié, M. Charles Maurras y revendique le droit supérieur de rester le poète qu'il n'aurait jamais cessé d'être. Comment aurait-il pu échapper dès ses jeunes années à l'influence méditerranéenne qui l'environnait ? Entre les bercements des flots, des cantiques et des chansons roulés dans les parfums de la terre provençale, toute son âme s'éveillait à la « musique » de la poésie. Plus tard, cet éveil s'épanouissait en deux ou trois mille vers que sa jeunesse n'irait pas sortir du tiroir. Plus tard encore, chef politique, dans ses retours nocturnes et solitaires de *l'Action française* à son logis, sa tâche de journaliste achevée, il scandait sa marche à la mesure de strophes qui libéraient son esprit.

Ceux qui ont un peu approfondi la genèse du lyrisme reconnaîtront l'excellence de cette formation poétique et de son développement. Elle doit son ardente origine à l'émotion de la vie totale, à la propulsion sentimentale entière qui ne sépare aucun des éléments physiques et spiri-

(2) *Barbarie et Poésie* porte en sous-titre : « Vers un art intellectuel. »

tuels de notre être. Puis, au plus fort d'une emprise et d'une volonté doctrinales à la cérébralité intransigeante, c'est encore une subtile délivrance de l'instinct physiologique dans le mystère psychique de la nuit qui recrée le pouvoir du poète.

M. Charles Maurras n'a pas assez de termes enthousiastes heureusement confus pour peindre l'inexplicable de l'état lyrique où il est alors plongé. Une « effusion d'ivresse », une *foi obscure*, une « possession », une « obsession », une « porte qui s'ouvre *à un doigt mystérieux* », une « masse puissante de sonorités *qui vient de beaucoup plus loin que son être* », « une nage dans une eau diaphane », le « rêve d'un vol sur les ondes de l'air », enfin il « ne sait quel commandement émané *des sauvages profondeurs naturelles* où les Anciens plaçaient la genèse d'un songe... » (3). Quel romantique, pour mieux décrire son exaltation, aura plus accumulé d'images avec tant de justesse imprécise !

Il semblait que Maurras n'avait qu'à se laisser « porter, soulever sur les flots cristallins » de la poésie, et que jamais il n'aurait méconnu la belle, la libre vague de l'inspiré. Mais il eût fallu compter, pour avoir cette confiance, sans le démon de la contradiction qui l'agitait déjà sur le sein de sa nourrice. Petit garçon, il se refuse à chanter avec ses camarades le cantique qui cependant l'enivre (4). Jeune homme, un idéal abstrait le contraint à se raidir contre ses penchants symbolistes, et il détruit ses vers dont ceux qui furent sauvés témoignent qu'ils restent les meilleurs.

(3) A moins d'indications contraires, c'est moi toujours qui souligne certains passages des citations.

(4) « — A toi ! Et toi ? tu ne chantes pas ? — Moi non. — Pourquoi ? — Je ne veux pas... — *Tu ne veux pas chanter* : « Je suis chrétien » ? — *Je ne veux pas*. Pas, pas... — Eh ! bien alors, nous autres nous ne te voulons pas... » (*La Musique intérieure*. Préface, p. 11.)

« Le langage parlé m'avait plu en raison de tous ses *parce que* et de tous ses *pourquoi* : qu'il me rendait bavard ! Au contraire le chant, *l'humble chant naturel*, celui qui ne jaillit que pour faire naître *son inexplicable mélange* d'ébriété fugace et d'équilibre satisfait le chant, *par le mystère de sa douceur peut-être*, me tenait farouche et muet. » (*Idem*, p. 10.)

Homme mûr, il aboutit à un art poétique dont toutes les bases linguistiques ou physiques sont fausses, et à la défense d'un didactisme qui n'a son excuse d'être métrifié que pour des raisons mnémotechniques. Ainsi l'excellence initiale de ses élans sentimentaux et la chatoyante analyse de ses états lyriques eurent pour conclusion des vers comme ceux-ci :

A modeler les ressemblances
De l'animal et de l'humain,
Une secrète véhémence
Bientôt réchauffe notre main.
De l'artisan la grâce innée
D'une industrie est raffinée
Qui le polit d'âme et de corps.
Ses idéales créatures
Dans leur reflet le transfigurent
Pour l'emporter dans leur essor.

A quelle négation nous fait tomber le culte sacrilège de la Déesse Raison, exclusive et nue, dans le sanctuaire de la poésie, alors que l'esprit critique même emploie tous les termes les plus échauffés pour nous tromper sur ce néant, l'exemple de cette strophe suffit à notre connaissance.

Il est donc incontestable qu'après nos réalistes nos rationaliste martyrisent la pauvre Muse d'aujourd'hui.

Comment la délivrer ? s'est dit M. Henri Bremond. En rappelant d'abord à tous sa véritable nature, — et qu'elle n'est pas folle pour être *mieux* que raisonnable.

II

Toutes les propositions du brillant lecteur académique pourraient en effet se réduire à ce truisme élémentaire, si une simplification pareille ne devait pas trahir l'analyse d'une nature aussi complexe, — et mille nuances, nous prévient-il, ne l'épuiseront jamais.

« Il n'est pas aisé de décider en quoi consiste cette na-

ture... » disait le Père Rapin, de qui une des *Réflexions sur la Poétique* servit de pivot au discours de M. Bremond :

Il y a encore dans la poésie de certaines choses *ineffables*, et qu'on ne peut expliquer : *ces choses en sont comme les mystères*. Il n'y a point de préceptes pour enseigner ces grâces *secrètes*, ces charmes imperceptibles, et tous ces agréments *cachés* de la poésie *qui vont au cœur.*

Partant de là, l'orateur nous soumit ces notions essentielles :

I. Une réalité mystérieuse et unifiante

Aujourd'hui, nous ne disons plus : dans un poème, il y a de vives peintures, des pensées ou des sentiments sublimes, il y a ceci, il y a cela, puis de l'ineffable : nous disons : IL Y A D'ABORD ET SURTOUT DE L'INEFFABLE, *étroitement uni d'ailleurs, à ceci et à cela.* Tout poème doit son caractère proprement poétique à la présence, au rayonnement, *à l'action transformante et* UNIFIANTE *d'une* RÉALITÉ *mystérieuse que nous appelons « poésie pure...* »

II. Un enchantement obscur, d'abord indépendant du sens.

Pour lire un poème comme il faut, je veux dire poétiquement, *il ne suffit pas*, et, d'ailleurs, IL N'EST PAS TOUJOURS NÉCESSAIRE D'EN SAISIR LE SENS...

Telle chanson de Shakespeare, tel poème de Burns, tel sonnet de Gérard de Nerval, telle complainte populaire sont entièrement obscurs, vides d'un sens précis et perdraient tout à être expliqués. Quelques lambeaux poétiques, avant qu'on en connaisse même la signification, prennent un pouvoir d'enchantement incomparable :

L'action que produisent sur nous certains vers ainsi détachés de leur contexte est *immédiate, soudaine,* dominatrice...

III. Une expression dépassant les seules formes du discours, irréductible à la connaissance rationnelle.

Prose et poésie veulent des rites différents...

Tout ce qui, dans un poème, occupe ou peut occuper immédiatement *nos activités de surface*, raison, imagination, sensibilité... ; tout ce que l'analyse du grammairien ou du philosophe dégage de ce poème, tout ce qu'une traduction en conserve... ; le sujet ou le sommaire ; mais aussi le sens de chaque phrase, la suite logique des idées, le progrès du récit, le détail des descriptions, et jusqu'aux émotions directement excitées... ; enseigner, raconter, peindre, donner le frisson ou tirer des larmes, à tout cela suffirait largement la prose, dont c'est aussi bien l'objet naturel...

En sa qualité d'animal raisonnable, le poète observe d'ordinaire les règles communes de la raison, comme celles de la grammaire, non en sa qualité de poète. RÉDUIRE LA POÉSIE AUX DÉMARCHES DE LA CONNAISSANCE RATIONNELLE DU DISCOURS, C'EST ALLER CONTRE LA NATURE MÊME...

IV. Une musique, mais conductrice d'un fluide qui transmet le plus intime de notre âme.

Le poète ne serait-il qu'un musicien entre les autres ? Poésie et musique, est-ce même chose ?

Sans doute...

Mais la musique pure ne paraissant pas moins mystérieuse que la poésie, ce serait là définir l'inconnu par l'inconnu...(bien que) *les théoriciens de la poésie-musique soient nos alliés naturels et invincibes* contre les théoriciens de la poésie-raison...

Il n'y a pas de poésie sans une certaine musique verbale, d'ailleurs si particulière que peut-être vaudrait-il mieux l'appeler d'un autre nom ; et *dès que cette musique frappe des oreilles faites pour l'entendre, il y a poésie*. Mais nous ajoutons aussitôt qu'une chose aussi chétive — quelques vibrations sonores, un peu d'air battu — ne saurait être l'élément principal, encore moins unique, D'UNE EXPÉRIENCE OU LE PLUS INTIME DE NOTRE AME SE TROUVE ENGAGÉ...

Nous nous offrons à ces vibrations fugitives... pour recevoir le FLUIDE MYSTÉRIEUX QU'ELLES TRANSMETTENT : simples conducteurs... qui doivent leurs sonorité même et leur splendeur éphémère *au courant qui les traverse*.

V. Une incantation par où se traduit inconsciemment l'état d'âme qui fait le poète avant les idées ou les sentiments qu'il exprime.

Ce sont des talismans, ou des sortilèges, des gestes ou des formules magiques, des charmes au sens premier de ce mot. Simple harmonie et nouée au sens dans la prose, *cette musique verbale devient, dès qu'elle s'est imposée au poète*, UNE VÉRITABLE INCANTATION. « Magie suggestive », disait Baudelaire...

Contagion, ou rayonnement, disais-je, voire *création* ou transformation magique, *par où nous revêtons*, non pas d'abord les idées, ou les sentiments du poète, mais L'ÉTAT D'AME QUI L'A FAIT POÈTE : CETTE EXPÉRIENCE CONFUSE, MASSIVE, INACCESSIBLE A LA CONSCIENCE DISTINCTE. Les mots de la prose excitent, stimulent, comblent nos activités ordinaires ; les mots de la poésie les apaisent, voudraient les suspendre.

VI. Une magie mystique rejoignant la prière.

MAGIE RECUEILLANTE, *comme parlent les mystiques*, et qui nous invite à une quiétude, où nous n'avons plus qu'à nous laisser faire, mais activement. par un plus grand et meilleur que nous. La prose, une phosphorescence vive et voltigeante, qui nous attire loin de nous-mêmes. LA POÉSIE, UN RAPPEL DE L'INTÉRIEUR, *un poids confus*, disait Wordsworth, une chaleur sainte, disait Keats...

S'il en faut croire Walter Pater, « tous les arts aspireraient à rejoindre la musique. » Non, ils aspirent tous, mais chacun par les magiques intermédiaires qui lui sont propres, — les mots ; les notes ; les couleurs ; les lignes ; — ILS ASPIRENT TOUS A REJOINDRE LA PRIÈRE.

(*Le Temps*, 25 octobre 1924.)

Telles sont, fidèlement ramassées, puis classées, divisées et mises en valeur par soulignements appropriés les no-

tions sur la poésie qui furent offertes à nos méditations, l'automne dernier, du haut de la tribune académique.

Comment et pourquoi ces notions devinrent aussitôt les pièces d'un débat qui n'est pas terminé encore, il y a lieu de bien le comprendre avant de les approfondir.

Certes jamais l'Académie n'en avait entendu de pareilles. Aucun de ses poètes ou de ses critiques, même de ses plus poétiques comme M. Henri de Régnier, ou de ses plus esthéticiens comme M. Paul Bourget, n'y avaient risqué rien de semblable. Les doctrines générales de l'Académie restent liées, comme l'enseignement universitaire, au préceptorat de Boileau, fondé sur l'exercice de la raison *seule* (en dépit de simples métaphores comme la « fureur secrète ») également appliqué au *poétisme* et au *prosaïsme*. Elle accepta des romantiques, puis des réalistes parnassiens, ainsi qu'elle commence à recevoir des symbolistes (d'ailleurs plus ou moins honteux) ; mais les fondements même de la poésie, on ne s'y entendit guère à les chercher hors d'une étroite et prosaïque mesure littéraire ; dans les profondeurs vitales de tous les arts. On pouvait donc s'attendre à des réactions passionnées dans les milieux académiques et enseignants, puis dans ceux aussi de certaine littérature politicienne, pour qui la cage forgée par Boileau, encore nouvellement verrouillée, est toujours le meilleur logis où il convienne d'enfermer des adversaires dangereux.

Mais les véritables poètes, leurs amis naturels, toutes les affinités de l'âme contre le dessèchement versifié des uns ou la fantaisie prosée des autres, les défenseurs, comme M. Paul Souday, du romantisme que les principes soutenus par l'abbé Bremond conduisent à une épuration suprême, de quels applaudissements allaient-ils accueillir une illumination aussi audacieuse à travers les cendres éteintes que l'Académie répand d'habitude sur leur enthousiasme! Ces applaudissements retentiraient sans doute aussitôt dans un bel ensemble de reconnaissance.

Or, dès le lendemain de la lecture à l'Institut, poètes et

critiques hostiles ou amicaux, témoignèrent à l'envi d'une incompréhension plus ou moins complète, — et M. Paul Souday se distingua le premier par une de ces grosses attaques brutales qui lui sont familières, lorsqu'il ne peut accorder son amour du romantisme et son culte *séparatif* de la raison.

Une erreur légère de M. Henri Bremond, simple faute de tactique, la favorisa. Grand admirateur littéraire de M. Paul Valéry, pour détourner de la marche au fauteuil l'obstacle que son candidat rencontrait dans le reproche d'obscurité qui lui était fait généralement, il tint à rattacher toute sa défense mystique du lyrisme à l'auteur même de *Charmes*. Dès les premiers mots de son discours, il l'évoquait parmi les modernes théoriciens de la « poésie pure », aux côtés d'Edgar Poe, Baudelaire et Mallarmé. En quatre générations ne sont-ils quatre types d'une même famille, et par filiation directe? Comment imaginer Valéry sans Mallarmé, Mallarmé sans Baudelaire et Baudelaire sans Edgar Poe? De plus, Valéry dans *Variété* ne venait-il pas de reprendre en un de ses essais le thème de la « poésie pure », tant de fois interprété par les symbolistes?

Cependant il n'y a rien là qu'un de ces aspects des choses tout extérieur qui nous leurrent trop souvent : une descendance est bien loin d'être toujours une filiation. Valéry contredit autant Mallarmé, que Mallarmé Baudelaire et Baudelaire Poe. L'obscurité créatrice, telle que l'entend M. Bremond, n'est d'aucune façon mystique chez les deux plus récents de ces poètes, tandis que la mysticité très relative de Baudelaire est fort peu obscure, aux lointains confins du psychisme d'Edgar Poe jouant d'un mystère artificiel. Théoriquement, il est vrai, les trois premiers en date ont exclu de la poésie l'enseignement, puis avec Valéry les émotions communes trop évidentes, les pulsations directes du cœur, ce qui était d'ailleurs pour Baudelaire un plein contresens ; mais pratiquement le mystérieux et l'indéfini sont domi-

nés chez eux par une forme nette, d'une extériorité agressive comme les découpures d'un papier dentelle.

La symétrie mécanique, Poe et Valéry le disent et redisent, est pour eux une condition de l'art (5).

Les cristaux, particulièrement, ou l'équilibre cosmogonique, la périodicité des phénomènes nous le montreraient dans la nature, alors qu'en réalité la dissymétrie est à la base de toute vie, même planétaire, par conséquent de toute transformation, de toute *expression*. Correspondances, oui, mais changeantes, mais mobiles, mais libres, et d'autant plus éloignées que nous nous enfonçons plus profondément dans l'inconnu et l'inconscient. Une asymétrie de certains cristaux est à l'origine des grandes découvertes de Pasteur : elle lui révéla avec les bacilles tout un monde vivant ignoré. On nous opposera que l'œuvre humaine, en art surtout, est d'ordre différent, parce que, d'obligation, un acte volontaire dont la cérébralité peut être d'un arbitraire sans limite. Dante, par exemple, tout mystique et obscur qu'il fut, enferma son poème dans une mathématique pythagoricienne d'une rigidité extrême, vers, rimes, chants, parties y étant fonction absolue du nombre sacré 3 et de ses multiples, plus 1, pour arriver par unité supplémentaire à 10 qui serait le nombre parfait.

(5) Voir dans Poe les trois essais : *The poetic principle*, *The rationale of verse*, *The phylosophy of composition*, surtout le second, et aussi *Eureka*. — C'est ainsi qu'il donne au vers la base fondamentale du *spondée*, l'égalité première de deux syllabes, alors que tout rythme a pour point de départ une différence de perception entre une longue et une brève, une forte et une faible ou *vice versa*, un *trochée* ou un *ïambe* « The rudiment of verse may possibly be found in the *spondee*. The very germ of a thought seeking satisfaction *in equality* of sound, would result in the construction of words of two syllables, equally accented. In corroboration of the idea, we find that spondees most abound in the most ancient tongues. The second step we can easily suppose to be the comparison, that is to say, the collocation of two spondees — of two words composed each of a spondee. The third step would be the juxtaposition of three of these words. » (*Poes Works*, Standard edition, Black, London, vol. III, p. 228). Il n'y a dans ces conjectures aucune réalité, physique ou historique.

Voir dans *Variété* de M. Paul Valéry, *Au sujet d'Eureka* et *Introduction à la méthode de Léonard de Vincy* (1894-1899) pour la compréhension générale du monde et de la vie, puis *Avant-propos* et *Au sujet d'Adonis* pour ce qui concerne les formes de l'art poétique. Toujours la rigueur intellectuelle y aboutit à une rigueur géométrique purement externe.

Cette symétrie spirituelle, secrète et transcendantale exac-
ement comparable à la sévérité des règles que s'imposaient
brement saint François et sainte Claire, n'a aucun rapport
vec la soumission forcée aux conventions matérielles du
iècle qu'est une versification tout extérieure. Outre que le
ysticisme de l'art n'a pas toujours lieu de reconnaître la
écessité d'une forme pénitentiaire, Dante gardait à l'inté-
ieur du vers et de la strophe, et de strophe à strophe, une
berté de mouvement dont se sont expressément privés
oe, Baudelaire, Mallarmé et Valéry. Ils ont étouffé au con-
raire, sous un moule parnassien, d'un rationnel strictement
ontingent, l'expression mystérieuse de leur lyrisme (6).

Au surplus, en abordant de nouveau la question,
I Paul Valéry avait restreint la « poésie pure » à un sim-
le « exercice » intellectuel, pour aboutir, comme M. Char-
es Maurras, au didactisme et à des strophes de ce genre :

O Vanité ! Cause première !
Celui qui règne dans les Cieux,
D'une voix qui fut la lumière
Ouvrit l'univers spacieux.
Comme las de son pur spectacle,
Dieu lui-même a rompu l'obstacle
De sa parfaite éternité ;
Il se fit Celui qui dissipe
En conséquences, son Principe,
En étoiles, son Unité.

Par la seule lecture de ces vers, M. Bremond aurait dû se
endre compte que leur auteur n'avait nul besoin d'être
éfendu contre les partisans de la poésie-raison, et qu'au-

(6) « Il apparaît que la série de ce rêve, la nue de combinaisons, de contrastes,
perceptions, qui se groupe autour d'une recherche ou qui file indéterminée
lon le plaisir, se développe avec une régularité *perceptible*, une continuité
idente de machine. » (*Introduction*, 1894, *Variété*, p. 225.)
« Je trouvais indigne, je le trouve encore, d'écrire par le seul enthousiasme.
enthousiasme n'est pas un état d'âme d'écrivain... *Ecrire* devant être le
us solidement et le plus exactement qu'on le puisse, de construire cette ma-
ine de langage où la détente de l'esprit excité se dépense à vaincre des ré-
stances *réelles*, il exige de l'écrivain qu'il se divise contre lui-même. » (*Intro-
ction*, 1899, *Variété*, p. 176-177.)
« J'aurai donné bien des chefs-d'œuvre que je croyais irréfléchis pour une
ge *visiblement* gouvernée. » (*Variété*, p. 178.)

cun poète, depuis Boileau, n'avait eu autant de titres à lui succéder à l'Académie.

La vieille dame n'a pas en effet si mauvaise vue qu'on le veut prétendre. Elle sait très bien distinguer les visiteurs qui conviennent à son salon, notamment les soutiens d'une tradition intangible. On ne pouvait pas douter, par surcroît, que tranquillisée à l'égard de M. Paul Valéry du côté des règles poétiques, elle élirait beaucoup plus en lui un pur lettré qu'un poète pur, suivant le penchant de ses goûts séculaires. Ayant eu le tort de ne pas recevoir M. Charles Maurras elle devait saisir l'occasion d'une belle revanche.

Si M. l'abbé Bremond en avait eu l'assurance certaine, il eût beaucoup plus embarrassé les ennemis de la poésie, en s'embarassant moins de ses trompe l'œil. Il l'aurait dégagée du graphisme tout extérieur auquel, depuis les Alexandrins, elle est soumise, et qui tyrannisa, autant que Virgile ou Malherbe, ces trois derniers inspirateurs du lyrisme moderne que furent Poe, Baudelaire et Mallarmé. Car il reste que ces poètes, ainsi que Valéry, leur élève restrictif, en dépit de leur intellectualisme et de leur formalisme, enrichirent magnifiquement de joyaux mystérieux la toison d'or que leurs devanciers, à travers les bagages mêmes de la raison, rapportaient du moindre voyage aux îles fortunées.

Quoi qu'il en soit, M. Paul Souday n'eut pas de peine à rappeler que M. Valéry se croyait poète par la *domination* même de l'intellect. Mais en même temps il le cita à faux, comme si M. Henri Bremond exigeait le « sacrifice » de la raison, lui jetait « l'anathème », méprisait « tout le fonds humain » et réduisait la poésie pure à un « agréable *flatus vocis* » (*Le Temps*, 26 octobre 1925).

Cependant que lisons-nous de l'académicien dès le début de nos citations : « Dans un poème,... il y a d'abord et surtout de l'ineffable, *étroitement* uni, d'ailleurs, aux *pensées* et aux sentiments... »

En vain M. Bremond, dans le premier des *Eclaircissements* (31 octobre 1925) qu'il donna depuis lors aux *Nou-*

velles littéraires (7), remit-il sous les yeux du critique du *Temps* son texte exact, M. Souday revint à la charge pour affirmer que M. Bremond « *exclut* de la poésie les idées, les sentiments et les images » (2 novembre 1925) et une troisième fois encore pour assurer qu'il « *proscrit* tout élément intellectuel... » (9 novembre). Enfin, M. Paul Souday transporta jusqu'aux Etats-Unis son acharnement à ne pas comprendre, et dans la *New-York Times Book Review*, il récidivait : « La raison est sa bête noire... Au sens il n'attache aucune espèce d'importance... suppression de toute activité intellectuelle, le mystère tel que le conçoit M. Bremond, mènerait droit aux gouffres du matérialisme... » etc., etc. (*Nouv. lit.*, 26 déc.)

Il ne faut pas demeurer stupéfait devant une aussi inconcevable volonté dans la méprise. Si l'on doit laisser tomber les lamentables ironies sans arguments de l'*Action française*, ne voulant pas reconnaître que le titre seul de *La Musique intérieure* de M. Charles Maurras contenait, résumait toutes les notions de « poésie pure », et s'il est tout naturel que des versificateurs spirituels comme M. Tristan Derème répondent par la voix de Boileau quand on leur parle de poésie (8), il ne faut pas ne pas se demander pourquoi nombre des correspondants de l'abbé Bremond parmi les plus compréhensifs comme le poète Fagus (*Nouv. lit.*, 7 novembre et 19 décembre), ou MM. Jacques Boulanger (*L'Opinion*, 7 novembre 1925) et Albert Thibaudet (*Nou-*

(7) 31 octobre, 7, 14, 21, 28 novembre, 5, 12, 19, 26 décembre 1925, 2 et 9 janvier 1926, — à la date où j'écris.

(8) Pour se rendre compte à quel point l'esprit devient bête, quand il se mêle de donner des leçons à la poésie, cet échantillon est à produire :

Et qu'entends-je ! On nous dit que c'est sorcellerie
— Le vers ! — magie, envoûtement...
Ah ! de grâce, messieurs, attendons un moment ;
Respirons, je vous prie.
Le vers, depuis longtemps, ne sait-on ce que c'est ?
« Cinq et quatre font neuf, ôtez deux, reste sept. »
Faut-il chercher en lui de ces choses divines
Et quitter notre vieux terrain ?
Comptez-moi vos dix doigt et puis vos deux narines,
Et vous avez l'alexandrin.

(*La Muse française*, déc. 1295.)

valle (*Revue française*, 1er janvier 1926), ces fins analystes entre les meilleurs d'aujourd'hui, n'ont pas saisi tout à fait la délicatesse du problème ou ont passé à côté de la question (9).

Rien ne démontrera mieux que cet examen à quel point il était nécessaire de nous remettre en face de la vraie poésie, de sa véritable nature.

III

C'est la raison même, c'est notre discernement critique le plus aigu qui a indiqué aux poètes et aux théoriciens de tous les temps, même chez nous au XVIe et au XVIIIe siècle, qu'en dernière analyse une certaine profondeur de la poésie échappait toujours à la connaissance rationnelle. M. Charles Maurras nous le prouvait encore hier dans la préface à *la Musique intérieure* par l'emploi de termes indéfinis et d'images dont la suggestion tendait à nous porter au delà des limites de notre être.

Qu'a donc dit de plus M. Henri Bremond ? N'a-t-il pas insisté dans son discours et dans tous ses commentaires sur le peu de nouveauté de ses conceptions ? Avant d'arriver au point le plus mystérieux de la poésie, ne sommes-nous pas tous d'accord sur les états et les modes de sa nature ? D'origine, ces états ne sont-ils pas produits par la synthèse indivisible de toutes nos facultés d'expression, de nos sens et de notre esprit pour traduire et transmettre en figures dans une esthétique du temps et de l'espace la souffrance ou la joie intérieures que suscitent la vie et ses décors ? Dans cette absorption et cette représentation du monde notre

(9) Seul M. Pierre Mille (*Nouv. lit.*, 7 nov. 25) a saisi le problème dans toute son ampleur et mis le doigt sur l'essentiel des notions de M. l'abbé Bremond.

« La poésie n'exclut pas la raison, c'est-à-dire le conscient, mais elle a pour objet de faire monter l'inconscient jusqu'au conscient, et — par un magnifique et magique retour — d'absorber le conscient dans l'inconscient. — Ce qu'elle exclut absolument, c'est l'appareil logique de la prose raisonnable. »

Mais M. Pierre Mille souligne « logique » ; moi, j'aurais souligné « appareil ».

être entier n'aspire t-il point à se dépasser et à dépasser les apparences ? Puis, loin des choses, après les avoir évoquées par le souvenir, à les transformer, les transfigurer, les recréer ? Comment, dès lors, le sens incantatoire, proprement magique, des peintures, sculptures, danses, chants des modes primitifs pourrait-il totalement s'évanouir dans la spiritualisation poétique moderne ? Et comment pourrait-il y avoir incantation, évocation (même simple admiration, partie de l'adoration) sans prière ? Comment la chorégraphie à la fois amoureuse et religieuse la plus ancienne ne se retrouvait-elle pas, indépendamment de toute croyance déterminée, mais dans une « foi obscure », comme dit M. Charles Maurras, à travers n'importe quelle vraie poésie ? Comment les mots, chargés par l'enchantement du poétisme de nous transporter au delà de leurs significations communes dans un monde personnel inconnu, auraient-ils la pleine clarté d'un prosaïsme usager ? Comment cet enchantement ne serait-il pas produit d'abord par les sonorités sensuelles dont les mots nous frappent forcément bien avant que leur signification abstraite entre dans notre conscience ; et comment ces sonorités auraient-elles leur soudain pouvoir magique ou elles-mêmes sans que leurs ondes soient portées par une sorte de courant psychique universel dont la nature ne peut pas plus nous être exactement connue que tant de courants physiques employés dans notre vie quotidienne ? Comment, en ce cas, inséparables de toutes les motricités de notre organisme, en union avec les phénomènes vitaux qui l'émeuvent, ces mots et leur mise en mouvement seraient-ils l'œuvre d'une sorte de décortication logique, d'une abstraction séparatiste ?

Voilà tout ce que renferment les propositions de M. Henri Bremond, et pour ne pas nous entendre sur leur énoncé, il faudrait rejeter complètement la poésie. La raison n'y est pas niée, *mais incorporée dans la réalité totale de l'être.*

Or, c'est cette incorporation qu'elle n'admet pas, en

dépit de ce qu'elle-même reconnaît d'une intégration nécessaire, et elle appelle à son secours toute la science pour que les conséquences intuitives et mystiques — (dans le sens le plus général) — qui en découlent, et qui sont obligatoires, soient nettement combattues. On comprend alors la fureur des intellectualistes, rationalistes absolus, contre cet abbé qui, en poésie comme en religion, ose redonner au sentiment la première place, après s'en être fait l'historien charmé pour les époques mêmes qui virent en France le grand triomphe de la raison classique (10). *La poésie pure* est un nouveau chapitre ajouté à son livre *Pour le Romantisme* (Bloud et Gay, 1924) (11), — le romantisme qui, malgré toutes ses erreurs, nous remit en pleine vie jusque dans le domaine de la connaissance, nous ressuscita par l'amour. *Ipsa efficitur dilectione ut melius pleniusque cognoscatur.* La poésie naît de l'amour, ou elle n'est rien. D'un bond, elle nous fait sentir la toute présence des choses dans un éclair, et par cet éclair leur essence. Bref, dans cette fulgurance au plus profond de nous-mêmes de la certitude immédiate, les rationalistes ont reconnu leur vieille ennemie : l'*Intuition*, mère, selon eux, des mysticismes trompeurs

(10) *Histoire littéraire du sentiment religieux en France* depuis les guerres de religion jusqu'à nos jours (6 volumes parus, Bloud et Gay, édit. 1916-1922.)

(11) Toute la position prise par M. l'abbé Henri Bremond vis-à-vis de la poésie sur le terrain romantique et mystique était déjà résumée admirablement dans cet ouvrage par ces lignes nuancées :

« Au lieu seulement de maudire en celui-ci et en celui-là deux raisons de même famille, je bénirais plutôt la commune excellence qui les rend très bienfaisants l'un et l'autre, *romantisme et mysticisme prenant également leur origine aux sources profondes de notre être dans cette région mystérieuse où s'allume la « docte et sainte ivresse »* du poète, et où la nature s'offre à la grâce, qui déjà l'a prévenue, et qui la prépare à la rencontre de Dieu. Non pas certes que j'identifie de tous points l'expérience poétique — ou romantique ; c'est tout un ; — et l'expérience mystique. Il me suffit que *l'inspiration du poète se classe au premier rang de ces « états naturels,* profanes *», où,* comme l'enseigne un Théologien de marque, le R. P. L. de Grandmaison, *l'on peut* déchiffrer les grandes lignes, *reconnaître l'image et déjà l'ébauche des états mystiques.* » (*Pour le romantisme*, avant-propos.)

Notons cette remarque au sujet des adversaires systématiques du romantisme.

« Ils suppriment la lampe pour l'empêcher de fumer ; ce qu'il y a en nous de plus profond, de plus confus, et par là même de plus difficile à gouverner, mais aussi de plus divin, ils le suppriment : *ubi solitudinem faciant, pacem appellant.* » (*Pour le romantisme,* p. 183.)

ui aveuglent l'humanité. L'art ne serait qu'un jeu méca-
iique agréable; la science, une suite impersonnelle de
lémonstrations mathématiques.

Quels retardataires ! La science n'en est plus là depuis qu'elle est devenue expérimentale, depuis qu'elle ne se fie pas plus au seul langage des nombres qu'au seul langage des mots. Elle est bien loin d'aller au secours de la vieille raison verbeuse qui, incapable de pénétrer au cœur des phénomènes, parle et parle autour des choses sans même les entendre ni les voir, qui s'escrime sur des catégories tranchées, et qui ne veut pas se douter encore que *matérialisme* et *spiritualisme* sont des termes vides de sens. En les « gouffres de matérialisme », d'après M. Paul Souday, tomberait pour elle tout sentiment qu'on prend d'une « réalité unifiante », parce qu'on n'y sépare pas la physiologie de la psychologie. La science ne se contente même plus d'une raison moins vague qui s'appuie sur le fait éprouvé, mais qui le réduit, fibre à fibre, à l'état de pièce anatomique, qui croit tout expliquer de la vie, hors le fonctionnement de la vie, sur des cadavres.

Aussi est-ce du côté des savants qu'au fur et à mesure de ses *Eclaircissements*, M. l'abbé Bremond a reçu les renforts les plus sérieux. Je ne me suis guère proposé d'ailleurs, depuis le commencement de cette étude, que de verser au débat en ces dernières pages de nouveaux textes scientifiques, aussi probants pour la poésie que pour la science. On ne saurait trop se réjouir de tout ce qui peut, contre leurs antagonismes superficiels, unir nos conceptions d'un ciment commun, afin de les rendre plus solides les unes par les autres *sans que soit modifiée leur nature*. Ces textes rappelleront la fraternité supra-rationaliste du savant et du poète : leurs créations sœurs étant filles, chacune à leur manière, d'un lyrisme intuitif et d'un inconscient mystérieux.

Une intuition est à la base de toute science. L'expérimentateur qui n'en connaîtra pas l'étincelle ne sera jamais un grand découvreur. Après avoir rejeté avec justesse comme moyens de la connaissance la sentimentalité vide qui ne s'arrête pas en face de la réalité, puis le raisonnement scholastique qui tourne en vain sur lui-même, Claude Bernard, dans son *Introduction à la médecine expérimentale*, s'il proclame qu'on ne peut atteindre la vérité que par l'expérience, ajoute :

Le sentiment a toujours l'initiative, il engendre l'idée *a priori* ou *l'intuition*...

Puis encore :

Il n'y a pas de règles pour faire naître dans le cerveau, à propos d'une observation donnée, une idée juste et féconde qui soit pour l'expérimentateur *une sorte d'anticipation intuitive* de l'esprit vers une recherche heureuse. Son apparition est toute *spontanée* et sa nature tout *individuelle*, c'est un sentiment particulier, un *quid proprium*, qui constitue l'originalité, l'invention ou le génie de chacun... Il arrive qu'un fait ou une observation reste très longtemps devant les yeux d'un savant sans rien lui inspirer ; puis *tout à coup vient un trait de lumière*... L'idée neuve apparaît alors avec la rapidité de l'éclair *comme une sorte de révélation subite*... (*Introduction*, pp. 54-60).

Quel mystique de la philosophie ou de la religion parlerait autrement ? Au vrai, l'*Introduction à la médecine expérimentale* est beaucoup plus près qu'on ne pense de l'*Introduction à la métaphysique*, car c'est M. Bergson qui tire toutes ses conséquences de l' « intuition » et de la « révélation subite » de Claude Bernard, lorsqu'il nous dit que :

L'intuition est cette espèce de *sympathie intellectuelle* (souligné par l'auteur) par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et par conséquent d'inexprimable (*Int.*, p. 3).

Dans toute recherche, le savant positiviste le plus rigoureux vise en effet à trouver l'absolu particulier qui, s'il

n'admet par lui-même ne l'avoir pas atteint ou ne pouvoir l'atteindre, lui est bientôt démontré inaccessible ou « inexprimable » par une découverte nouvelle qui en recule encore la possession.

Cependant ceux-mêmes, comme M. Emile Meyerson, qui tendent à croire qu'aucune science ne s'est créée que dans la poursuite d'une « explication » des phénomènes, dans le besoin d'arriver à un principe, à une loi, et qui s'efforcent de démontrer la « rationalité du réel », ceux-là même reconnaissent qu'ils partent d'un postulat, puisqu'ils supposent « la manière d'agir de la nature conforme aux voies suivies par notre raison ». (*De l'explication dans les Sciences*, I, p. 86, Payot, édit.) Bien mieux, ils sont obligés de constater que l'*irrationnel* entre de plus en plus dans « les éléments dont la science est amenée à se servir » et qu'il apparaît comme devant, par son essence même, « résister à toute réduction ultérieure en éléments purement rationnels » (*Idem*, p. 181). Ainsi, à l'origine d'une découverte,

> l'hypothèse, la théorie à images, loin d'être une excroissance parasite... *fait corps au contraire avec ce qu'il y a de plus essentiel*... L'hypothèse est indispensable (au savant), et quoi qu'il professe de croire à cet égard, il y en a toujours une au fond de ses exposés (ÉMILE MEYERSON : *La déduction relativiste*, p. 26, Payot, éd.).

Puis, au bout de nos expériences

> nous acquérons la conviction de plus en plus profonde que *le réel n'est point explicable entièrement*, qu'il y a eu là quelque chose qui résiste à cette pénétration. C'est ce qui fait que la science devient, en avançant, plus tolérante à l'égard de cet irrationnel, plus portée à l'inclure dans son explication, c'est-à-dire dans ce qu'elle a l'air de considérer implicitement comme faisant partie du rationnel. (*Idem*, p. 369.)

Il n'y a pas donc à s'y tromper, la science comme l'art part d'une mystique pour aboutir à une mystique. M. Bertrand Russell, l'éminent mathématicien et philosophe an-

glais, qui s'est proposé d'instituer en philosophie une méthode plus scientifique, nous dit nettement dans son essai sur *Le Mysticisme et la Logique* (traduction par Jean de Menasce, Payot, éd.) :

En le restreignant comme il convient, le sentiment mystique peut nous fournir une part de connaissance, à laquelle *il semble n'être pas possible d'atteindre autrement* (p. 21).

L'opposition entre l'instinct et la raison est presque entièrement illusoire. L'instinct ou *l'intuition est ce qui conduit d'abord aux croyances* que la raison confirme ou infirme par la suite ; mais la confirmation, lorsqu'elle est possible, consiste en dernière analyse, *dans un accord avec d'autres croyances qui ne sont pas moins instinctives.* La raison est contrôle, plutôt que puissance créatrice. Jusque dans le domaine de la plus pure logique, *c'est l'intuition qui, la première, appréhende le nouveau* (p. 26).

Notre conclusion aura beau s'opposer formellement aux croyances d'un grand nombre de mystiques, elle n'est pas, *dans son essence, contraire à l'esprit qui a inspiré ces croyances, mais est plutôt l'aboutissant de ce même esprit,* en tant qu'il l'applique au domaine de la pensée (p. 31).

Mais quand il s'applique au domaine de l'art, à la figuration émotive du monde, à l'exaltation de notre être s'efforçant d'embrasser à travers l'être et les choses un inconnu de beauté qui ne peut surgir que de l'extase (souffrante ou triomphante), l'esprit serait-il moins soumis à l'intuition et à son élan mystique ? Et faudra-t-il que les psychologues et les esthéticiens ramènent des poètes au sentiment de leur état, de leur but et de leur pouvoir ?

L'œuvre d'art est un surprenant phénomène de synthèse directe obtenu d'emblée, écrit M. Edmond Monod-Herzen, et qui traduit des réactions émotives, intuitives, *dont la plus grande part est subconsciente.* (*Science et Esthétique*, Gauthier-Villars, éd. 1915).

En 1892, dans *L'Intuition, quelques mots sur la Poésie et sur la Science* et en 1899, dans un autre essai, *La Lo-*

gique de la Poésie (12), un philosophe suédois, M. Hans Larsson avait déjà exposé excellemment le rôle de l'intuition dans les deux domaines, le poétique et le scientifique :

Cet acte de conscience appelé intuition est le même, que ce soit un poète qui dans un moment d'inspiration voie la vie s'illuminer d'un éclair rapide, ou que ce soit un savant, un chercheur à qui les profondeurs de l'existence se découvrent en une telle seconde, pour se refermer peut-être avec la même rapidité. Ce qui s'est passé dans cette seconde, c'est que la pensée a volé à tire d'ailes sur des espaces qu'elle n'est pas assez forte pour embrasser continuellement. Voilà pourquoi l'illumination est si fugitive et momentanée... Il n'est pas étonnant que ceux qui ont éprouvé avec le plus d'intensité cette richesse d'intuition considèrent comme quelque chose de médiocre *la trame grossière et peu serrée des syllogismes*. De là, *l'obscurité qui flotte sur la poésie et sur tout travail dû à l'intuition*. Cette obscurité existe vraiment et pour deux causes : en partie parce que nous ne pouvons pas conserver par la suite tout ce que nous avons vu, — ce qui est, à strictement parler, une obscurité dans l'acception courante de ce mot ; en partie aussi parce que *dans toute synthèse un peu riche* les associations empiètent tellement autour d'elles qu'elles entraînent et élèvent à la conscience même *ce qui gît non éclairci dans les profondeurs*. (*L'Intuition*, p. 24, 25).

C'était à tort qu'« on s'habituait », écrivait Emile Boutroux dans la préface, « à identifier la raison avec la pensée logico-mécanique », elle est elle-même partie de notre faculté intuitive, et aussi nécessaire ainsi pour les vues du philosophe que pour les expérimentations du savant.

Le sentiment a sa plus grande force non seulement au pôle inférieur, mais au pôle supérieur du développement humain (*L'Intuition*, p. 9).

Si, par conséquent même dans l'ordre analytique, il y a deux logiques qui ne peuvent se confondre et qui se complètent ou se détruisent, la logique de la poésie n'est pas

(12) Traduction de E. Philipot, préface de E. Boutroux, avertissement de Lucien Maury (Ernest Leroux, éd. 1919).

moins forte parce que spécialement intuitive, parce qu'« *elle ne se trouve pas à la surface* », parce qu'« *elle est au fond* ».

ELLE N'EST PAS MÉCANIQUE NI STÉRÉOTYPÉE MAIS ORGANIQUE. (*La Logique de la poésie*, p. 193.)

On ne saurait trop retenir cette formule et la creuser.

Or, en étant organique, l'intuition, particulièrement celle de la poésie, n'attend son entière puissance créatrice que si elle retrouve en nous toutes les forces physiologiques et psychiques inconscientes, refoulées par l'habitude de l'abstraction. C'est ce que M. Jules de Gaultier appelle avec une pénétrante justesse un « *Rythme de reprise* »,

chargé d'associer les plus anciennes « formes mystiques... aux modes nouveaux de l'énergie... de restituer au langage le pouvoir d'extérioriser et de communiquer l'émotion qu'il avait perdue à mesure qu'il était devenu un moyen de signification plus parfait... » (*La Vie mystique de la Nature*, p. 40-41, Crès, éd. 1924) (13).

Déjà en 1894, « à propos des poèmes de M. Paul Verlaine », M. Jules de Gaultier dans un *Essai de physiologie poétique* (*Revue blanche*, mai, juin et juillet), avait conclu :

Le labeur poétique tendra donc, parmi les divers termes qui expriment des sens voisins, à choisir en chaque occasion, par *rétrospective divination*, celui dont la forme sonore sera *le mieux consubstantielle à la sensation mère* du concept énoncé...

Et l'auteur, dans la partie de son dernier ouvrage concernant « le lyrisme », montre que cette « sensation mère » est liée au langage ancestral, lorsqu'il était

(13) M. Jules de Gaultier explique ainsi ce qu'il entend par « mystique » : « L'activité mystique, c'est, en termes clairs, exempts de mysticisme, la part de l'activité générale d'une énergie qui se développe dans le subconscient psychologique pour ne se révéler à la conscience qu'après une interruption plus ou moins longue de son contrôle (p. 158). »

Cette interprétation peut parfaitement s'accorder avec une plus irrationnelle. Il suffit que du « subconscient » émerge cette « croyance instinctive » dont M. Bertrand Russel nous a rappelé qu'elle est un des éléments inéluctables de la connaissance scientifique même.

le prolongement et l'extériorisation pure et simple dans le milieu sonore de la vibration nerveuse identifiée avec la réalité même de l'émotion physiologique (souligné par l'auteur)... lorsque l'homme sans l'intermédiaire d'aucune convention, d'aucun signe intentionnellement élu, transmettait à l'homme d'une façon entièrement adéquate un état de sensibilité qui, par induction, se trouvait reconstitué selon son identité dans tout organisme similaire (*La Vie mys. de la nat.*, p. 161.)

Les moyens poétiques, le rythme principalement, permettent de replonger l'expression verbale dans ce bain premier, de redonner au langage d'aujourd'hui cette « substance » émotive qu'il « laissa échapper dans les interstices des mots ».

Ces moyens sont en rapport direct avec la physiologie sur laquelle ils s'insèrent. *Ils agissent sur elle comme un organe sur un organe* (p. 166)... La poésie renoue (alors) la chaîne physiologique que l'intervention mentale avait brisée (p. 164.)

Qu'on ne nous dise pas que c'est nous ramener à un primitivisme grossier. Ce sont les hommes de la plus haute culture,

ceux qui ont appris à tirer le mieux et le plus complètement part de cette parcelle du feu primitif demeurée dans le langage et dont les mots sont illuminés..., ce sont les artistes, ceux qui aiment les mots pour tout ce qu'ils contiennent, *au delà du sens conventionnel, de vie latente*... qui font que le phénomène biologique produit dans le domaine poétique ses conséquences fécondes..., et que la poésie se réalise avec sa double nature apparentée d'une part à l'effort le plus volontaire et le plus subtil de la mentalité et de l'autre aux forces les plus aveugles de la nature (p. 185-187).

Autrement dit, réagissant contre la diminution totale que de plus en plus nous infligent les abus dans tous les ordres, spéculatifs et utilitaires, de l'abstraction, l'artiste, le poète, mieux qu'aucune autre cellule, maintient dans le milieu social par le lyrisme « *une loi de constance de la sensibilité* » (p. 171).

Cette constance, cette conservation et cette revivification de la sensibilité dans et par le langage, il s'agit maintenant d'en établir le processus expérimentalement. C'est à quoi de divers côtés, des chercheurs s'appliquent. Par la psycho-physiologie et par la phonétique expérimentale approfondissant à la fois acoustique, linguistique, ethnographie et psychologie, ils attaquent les multiples problèmes que cette conservation soulève.

M. Marcel Jousse a entrepris l'attaque fondamentale. Au seuil de ses immenses travaux il vient de déposer une introduction à l'étude de la *Mémoire verbo-motrice rythmique* (14) qui nous met déjà magnifiquement sur la voie. Dans sa conclusion on peut lire :

(Nous voyons) chez les peuples — encore relativement — spontanés les réceptions se transformer instinctivement en gesticulations intensivement imitatives des innombrables actions environnantes. Ces gesticulations, se rejouant spontanément dans l'organisme, sont naturellement utilisées par l'homme pour rejouer volontairement, sémiologiquement, ses *intuitions* (souligné par l'auteur) passées, imitations en miroirs des actions cosmiques au milieu desquelles il est plongé... *Mimiques vite entrecoupées et supléées par des sons*, « mimogrammes » vite entremêlés de *rébus sonores* — aboutissant çà et là aux syllabaires et aux alphabets — à cause de *la prédominance sans cesse grandissante du geste laryngo-buccal audible* sur le geste corporel ou manuel visible, autrement expressif pourtant,... puisque là, véritablement, « le nom est l'essence de la chose » ou mieux son action essentielle, mimée sémiologiquement, concrètement (p. 233)...

Il nous faut donc réaccorder toutes les parties de notre appareil sensible arbitrairement dissociées par la raison mécanique, et sur ce fond de l'expression totale, en rendant à la parole par le lyrisme toute sa force psychique et musculaire, faire que les poètes *croient* autant à la *révélation* de la beauté que Claude Bernard à *l'intuition* de la vérité.

(14) *Le Style oral rythmique et mnémotechnique chez les verbo-moteurs* Gabriel Beauchesne, éd. 1925).

Et maintenant en quoi les notions de M. l'abbé Bremond contredisent-elles ces témoignages scientifiques que j'aurais pu étendre indéfiniment (15)? Tous se dressent devant M. Paul Souday, qui croyait sans réplique d'écrire : « La raison est la seule lumière pour la connaissance proprement dite... » (*Le Temps*, 2 nov. 1925), et qui osait même ajouter : « La beauté n'est qu'une illustration et un épanouissement de la raison » ! Dans tous est affirmée l'origine mystérieuse de l'œuvre. Puis, de l'élan du départ au point voulu de l'arrivée, rien ne peut jamais être le fait de la raison raisonnante. Tout est d'abord confiance, croyance, et jusqu'à l'aboutissement tout un fond immense demeure obscur. Pas une découverte qui ne soit le résultat premier ou dernier d'un état lyrique ! Pas une qui puisse naître sans que la fée se penche sur son berceau ! Sans que l'Intuition aux traits voilés se confonde avec l'air qu'on respire, avec le souffle le moins exprimable de l'âme ! Ainsi les savants ne contesteraient plus qu'une mystique préside à tout enfantement, que le sentiment est l'initiateur, même le fécondateur, de toute conception, — et c'est alors que le triomphe en pourrait être si grand pour la poésie, sans laquelle aucune mystique n'existerait, qu'au nom de la raison il lui serait refusé l'ineffable puissance de cette infinitude !

La raison n'a rien à faire avec l'amour, et toute science profonde, tout art vrai, toute vraie poésie, est mystique

(15) On sait, entre autres, les nombreux textes que nous aurions pu tirer des écrits d'Henri Poincaré. Mais ils sont trop connus pour avoir eu besoin de les reproduire (Voir notamment *La Science et l'Hypothèse*).

Le souvenir des controverses qu'ils ont provoquées nous fait rappeler d'ailleurs qu'il est nécessaire toujours de dénoncer les interprétations erronées au désavantage de la science qu'on peut tirer de ses hypothèses successives. Le rôle premier de l'intuition et de la croyance dans la découverte expérimentale n'en diminue pas plus l'incontestable réalité que la croyance au surnaturel n'empêche la mystique religieuse d'adopter les vérités rationnelles et expérimentales qu'elle rencontre en dehors de son chemin, ou même sur son chemin. Dans les deux cas, ce qui est cru la vérité (limitée et précise, quoique à l'infini, quand elle est scientifique, — indéfinie, quoique déterminée, quand elle est religieuse) n'est faussée nullement par des actes de foi provisoires ou par un acte de foi immuable. Les vieilles querelles de la théologie ou de la science positiviste doivent finir ; elles sont du reste caduques.

parce que amour, — raison aussi, mais à travers les sens au delà des sens, raison unifiante, raison transcendante.

— « Sensualité, animalité, confusion... », disent nos antimystiques.

(Ah ! la raison qui fait l'ange...)

— « Réalité, simplement... », répondent la science et la poésie, seule réalité créatrice, parce qu'elle ne perd aucune des *relations* de la vie, relations concentrées, sublimisées par l'amour dans l'adoration, dans l'extase.

Cette réalité-là, les réalistes ne la comprennent pas mieux que les rationalistes. Et ce serait pourtant en ces deux groupes que nos poètes se rangeraient, qu'ils accepteraient d'être, comme chacun de leurs membres, des dissociés. Les uns se noient dans leur inconscient comme si le réel n'était que ténèbres ; les autres le nient à ne pas le voir d'un regard qui se croit lucide, et qui s'aveugle à fixer le vide. La nuit, des deux côtés, est aussi grande que ne pénètre pas l' « éclair », qui enfonce le conscient dans l'inconscient, qui rend l'inconscient conscient.

Nous ne retrouverons pas la poésie sans cette éternelle mystique poétique où s'opère la synthèse de l'être et des choses. C'est à méditer sur cette évidence que nous a conviés M. l'abbé Bremond. Qu'il y ait associé la mystique religieuse, cela ne peut gêner personne (16). Du moment qu'il y a croyance, — et nos savants nous ont assez dit que chaque pas fait dans la connaissance même est un acte de foi — que les croyances s'ignorent ou s'opposent, toutes les mystiques s'apparentent. On doit aller plus loin et ne pas craindre de penser qu'elles se tiennent, qu'elles se complètent.

Mystique esthétique, mystique religieuse, mystique scientifique, la civilisation entière dépend de cette trinité en une personne : LA POÉSIE.

ROBERT DE SOUZA.

(16) Pas plus que les méprises d'une mystique politique qui, comme le bolchevisme, fait « d'une église une écurie ». Le mot, d'une justesse si vive, est de M. Bremond (*Pour le romantisme*, p. 207).

LE COMTE DE COMMINGES

Saint-Marcet ! C'est le pseudonyme sur lequel tenait à concentrer sa réputation littéraire (1) celui que la postérité s'obstinera à appeler par son nom véritable : Comminges, Comte de Comminges, nom dont il avait mis à écarter la notoriété cette insistance même et cet esprit de suite que d'autres mettent en œuvre pour l'attirer sur le leur.

Il est vrai que ce nom était particulièrement illustre, le plus illustre sans doute, avec ceux de Noailles et de Montesquiou, qui ait été mêlé à l'histoire de la littérature contemporaine, et celui qui le portait avec une légitime fierté n'estimait pas que l'on y pût ajouter de nouveau lustre. L'éclat littéraire est cependant le seul qui puisse ajouter à un grand nom et l'on verra toujours des ducs ambitionner l'Académie.

Rien de tel ne parut jamais chez le Comte de Comminges, et quand certains de ses amis l'engagèrent à poser sa candidature à quelque fauteuil qui se trouvait alors vacant, il leur répondit avec une inflexible décision qu'il ne le ferait jamais. Peut-être l'importance qu'il attachait à ses écrits n'était-elle pas extrêmement considérable. Il ne leur prêtait assurément pas celle qu'ils méritaient. Ils le faisaient sourire, n'ayant réellement à ses yeux que la valeur d'un

(1) Le Comte de Comminges, ancien écuyer de Saumur, n'avait attaché d'importance qu'à ses écrits hippologiques dont la réputation d'ailleurs est très grande. Résultat de vingt ans d'étude, ils contiennent le fruit de l'expérience d'une existence entière de cavalier.

Un ouvrage comme *Le Cheval, soins pratiques*, jouit d'une diffusion universelle. Quant à des livres tels que *Les Races de chevaux, A travers l'Allemagne hippique*, les connaisseurs estiment que personne autre que le Comte de Comminges n'aurait pu en donner l'équivalent.

divertissement. Il s'amusait à les composer, s'amusait encore à les publier, puis ne se souciait guère de leur assurer une carrière ni de les servir auprès du public. Etrange attitude pour un écrivain ! Un peu amateur, dira-t-on. Nous n'en disconviendrons pas, si l'on nous laisse une fois encore tenter l'analyse de ce terme ambigu.

§

On pourrait dire assez exactement qu'un amateur est un homme qui ne consacre pas toute son activité à un seul objet, mais au contraire qui la partage entre plusieurs, dignes chacun de l'occuper entièrement ; qui peut même aller jusqu'à l'éparpiller, jusqu'à la perdre sur tous les éléments qui la sollicitent. La chose est fréquente chez les écrivains. On en sait de fort distingués qui sont magistrats, médecins ou diplomates, on en connaît industriels, commerçants ou gens d'affaires, et qui fournissent toute une carrière d'auteur, parallèle à une autre carrière qu'ils n'abandonnent jamais.

Or une certaine défaveur semble s'attacher à l'amateurisme, et aux ouvrages où l'on croit en reconnaître la marque. Elle n'est pas entièrement illégitime, et l'on ne saurait manifester trop de mauvaise humeur à l'égard de ces travaux qui ne peuvent se publier qu'aux dépens de leur auteur. Est un amateur méprisable l'homme que sa fortune personnelle met en état de divulguer des travaux indignes d'aucune attention.

Mais à l'opposé, quand les écrits d'un amateur enrichissent les éditeurs ou les directeurs qui se les disputent, comme c'est le cas pour M. de Curel ou pour M. André Maurois, voit-on qu'il soit possible de faire le départ de ce qu'ils font et de ce que font les professionnels les plus rigoureusement spécialisés ?

Entre ces deux extrêmes, ce que produisent les amateurs se place parfois parmi ce qui se publie de plus remarquable. Les auteurs de cette classe ont une indépendance dont les

autres ne jouissent qu'exceptionnellement. Placés en dehors de cette hiérarchie professionnelle dont la dure réalité se fait si nettement sentir, attendant peu de chose des maîtres, n'attendant rien des critiques, des éditeurs ni des libraires, comptant fort peu sur le public, ils ont une franchise de ton qui les dispense des concessions et leur épargne les compromissions. Quelle force pour un artiste, quand sa vie ne dépend point de l'exercice de son art.

§

Parmi les amateurs, ce sont peut-être les gens du monde qui occupent la situation la plus favorisée, car ce n'est pas avec le souci d'une occupation définie, mais avec le loisir qu'ils partagent leur goût studieux.

On médit parfois des gens du monde, et c'est souvent à juste titre. Reconnaissons cependant que l'*homme du monde*, lorsqu'il est le digne héritier de ce que l'on appelait jadis l'honnête homme, lorsqu'il est expérimenté, clairvoyant et réfléchi, et qu'ayant les manières que l'on est en droit d'attendre de lui, il est en outre cultivé, réservé, d'esprit ouvert, judicieux et libre, réalise un type d'humanité qui ne le cède en rien au *gentleman*, ce produit si prisé de la civilisation anglaise.

Le Comte de Comminges en fut un exemple achevé et distingué. Ses livres l'attestent.

Si, pour les caractériser, on voulait rechercher quelles furent les qualités essentielles de l'auteur, on dirait que ce qui frappe en lui, et va jusqu'à surprendre, c'est l'alliance d'une très rigoureuse observation et d'une malice extrêmement éveillée. Ce sont choses qui s'accordent rarement, mais unies comme on les voit ici, elles concourent à l'élaboration d'ouvrages où le réalisme avec toutes ses amertumes se mêle à la fantaisie avec tous ses caprices, mais en des proportions variables, si bien que certains de ses livres ont une gravité, je dirai presque une tristesse que nuancent des traces d'ironie; quand les autres sont pleins d'une verve

badine que la puissance de l'observation maintient au voisinage immédiat de la vie.

Ce que l'on aperçoit d'abord en ces derniers, c'est une grâce libre et sans apprêt, un air facile, plaisant et spontané. Un art riant et mélancolique les orne d'une séduction certaine, un ton délicieux leur assure un empire dont on ne saurait se défendre.

Dès qu'on a fait connaissance avec eux, on se croit entré dans la société de personnes infiniment spirituelles qui se sont juré de nous charmer et qui, sans compter, se déploient et se dépensent pour y réussir. Ce ne sont que rencontres ingénieuses, propos scintillants, saillies imprévues. Une ironie dormante incite à sourire, et l'on ne prend garde qu'après coup, sous ces dehors avenants et gracieux, à un sentiment profond, parfois même à une tristesse inapaisable.

Il faut pénétrer plus avant dans la connaissance et dans l'intimité de ces ouvrages délicats pour que leurs charmes plus forts se révèlent peu à peu et s'exhalent. Un sentiment de la nature, intense et pur, les parfume : des paysages nettement aperçus et pittoresquement représentés les environnent et les aèrent. Une vision aiguë du monde et de ses formes, des mœurs et de leur jeu, les anime de figures plaisantes et singulières, cocasses ou captivantes. Enfin une rare pénétration psychologique y rend singulièrement humaines et frémissantes les silhouettes qui les traversent, les créatures qui s'y complaisent.

Cet auteur qui badine si agréablement et qui s'égaie pourrait bien avoir jaugé le cœur humain et l'avoir lui aussi prisé au juste. Cependant sa fantaisie prochaine de la réalité, dont la démarche n'est pas un bondissement de déesse, mais le pas nerveux d'une jolie femme ou d'un sportsman, donne à ce qu'il écrit un goût acidulé et grisant de boisson mousseuse.

§

Si, pour définir ce charmant écrivain par un autre moyen, on voulait indiquer dans quelle famille d'esprits il convient de le ranger et les auteurs contemporains à qui il s'apparente, on en citerait de fort appréciés. On dirait qu'avec moins de morosité, il a une mélancolie déguisée qui ressemble à celle de Jean de Tinan, qu'avec moins de mollesse langoureuse il a certaine grâce féminine que les premiers romans de Mme Gérard d'Houville ont en quelque sorte révélée au public, et qu'avec une moindre impudeur il a quelque chose de la spontanéité animale de Mme Colette, puis qu'avec plus d'abandon il a quelque chose de cavalier qui est le propre de M. Marcel Boulenger, enfin qu'avec moins de lyrisme supérieur il se complaît dans un apparent désordre proche parent des vagabondes inventions de Toulet.

Tous ces auteurs appartiennent d'ailleurs à peu de chose près à la même génération littéraire que le Comte de Comminges. C'est une génération qui a une physionomie nettement définie et de puissantes séductions à nos yeux. Les personnes qui la composent étaient pour la plupart en pleine possession de leurs moyens et de leurs réputations dans l'époque à jamais regrettée qui précéda la guerre. C'est la génération qui avait vu le symbolisme, qui avait connu les soirées de l'Œuvre et les pèlerinages de Bayreuth. Les auteurs que nous avons cités avaient pour la plupart réagi contre les mouvements d'esprit que ces noms évoquent, ils avaient été cependant touchés par eux, et le Comte de Comminges citait un thème de Tristan au début d'*Addy*, son chef-d'œuvre. On retrouverait d'ailleurs dans ses ouvrages des traces véritables des modes intellectuelles alors en faveur, et jusque dans son langage.

Il y fait pourtant preuve d'une exactitude, d'une excellence que l'on ne retrouve que chez les auteurs à qui Anatole France semble avoir rappris le véritable usage de la langue, et qui, employant de nouveau la phrase classique,

alerte quand elle est brève, bien articulée, parfaitement claire quand elle est longue, savent, chacun, tirer de cet instrument un son personnel, lui faire rendre une musique séduisante, toujours neuve par son individualité (2).

Le Comte de Comminges possède en outre cet esprit « Vie Parisienne » si détestable quand un auteur vulgaire tente de s'en parer, si délectable au contraire quand il jaillit spontanément et si précieux qu'il élève les ouvrages où il paraît fort au-dessus du degré de l'art mineur. On en connaît la qualité chez trois des auteurs que nous venons de citer. En connaît-on les éléments? C'est une malice sensuelle, un esprit voluptueux, un air d'ironie frivole partout répandu, c'est une verve épigrammatique qui se soutient et je ne sais quoi de spontané, d'improvisé qui, se mêlant au tout, lui défend toujours de paraître prétentieux, alors même qu'il s'exerce sur des sujets dont toute gravité n'est pas exempte. Pour tout dire, c'est un ton qui régna à un moment donné dans ce célèbre périodique. De si remarquables écrivains surent le prendre que leur prestige en maintient la réputation, en dépit de sa décadence.

Mieux que ne le fit aucun autre, le Comte de Comminges savait prendre ce ton.

§

Les ouvrages où il se complut à le faire sont de légers romans où se développent des aventures simples et déliées, dont le récit parfois s'interrompt et cède la place à des descriptions — souvenirs ou impressions de voyages — dont on dirait qu'elles font longueur si elles ne procuraient de nouveaux agréments. Il arrive même que dans un ou-

(2) « Pour vous, cher, j'ai gardé l'amitié fraîche et spontanée qui m'avait fait vous aimer en « coup de foudre » dès le jour où vous m'avez demandé avec respect : « Madame, aimez-vous les cuivres astiqués, les tulipes, les pommes et les potiches chinoises? Je les adore, moi! »

» *Les potiches, les cuivres et les pommes, les tulipes et vous, cher, je les aime toujours.* Ni la vie, ni les événements qui ont amené cette séparation absolue entre nous, n'ont affaibli ma constance. » — *Addy, ou Promenades d'amants et villégiatures*, p. 68.

vrage singulièrement réussi, les *Pèlerins de Venise*, l'essentiel se trouve être le récit d'un voyage, d'un *voluptueux voyage*, voluptueux et spirituel, à la Sterne, où l'intrigue ténue et fugitive arrive à ne plus compter.

On pourrait tracer, des personnages qui animent ces histoires tendres et cruelles, une sorte de portrait composite, car ils se ressemblent entre eux comme il arrive quand, d'ouvrage en ouvrage, un auteur cherche à donner une forme toujours plus achevée à un type idéal qu'il a dans l'esprit.

Les femmes ont ici plus d'intérêt et de valeur que les hommes. On croirait même que parfois l'auteur prête son nom à une femme, tant il y a d'orgueil féminin dans ce qu'il écrit.

Ce sont de grandes créatures minces, agiles et souples, qui savent marcher à pied. Elles ont plus de grâce que de beauté et certaines d'entre elles semblent toutes préparées pour que les représente un illustrateur moderne : Martin, Marty, Lepape ou Laboureur (3). Elles sont intelligentes, cultivées, ironiques et moqueuses, et affichent *un dégoût particulier des choses communes* (4).

Extrêmement sensibles à la beauté physique, on ne peut dire qu'elles soient extrêmement sensuelles, — car elles redoutent toujours de céder à leurs sens. Il ne leur manque que d'être moins raisonneuses pour être plus passionnées. Telles qu'elles sont, il leur suffit de déchaîner jusqu'à la catastrophe les passions d'autrui et de les considérer comme un spectacle évitable.

Plus grands encore que les femmes et de toute la tête, les hommes ont la beauté des jeunes Anglais qui ressem-

(3) «... Grande, mince comme un cierge, presque nue dans un kimono vert, à grands dessins blancs, avec un crépon orange noué à la taille. Un dahlia rouge était piqué dans ses cheveux à la titus qui s'ébouriffaient et faisaient encore plus petit et plus égyptien son visage blanc de terreur... Ses pieds nus ressemblaient, sur le vert sombre du tapis, à deux pétales de magnolias. » *Addy, ou Promenades d'amants et villégiatures*, p. 191.

(4) *Les pèlerins de Venise ou le Voluptueux voyage*, p. 79.

blent à des statues grecques. Ils sont taciturnes, concentrés et, quand ils sont demeurés longtemps silencieux, on découvre soudain que ce sont des poètes raffinés, quasi-décadents (l'auteur a connu les décadents comme il a connu les symbolistes), pour le moins de subtils esthéticiens. Sportsmen robustes par ailleurs, et qui semblent décrits par une femme, tant ils sont ornés d'attraits et désirables.

Ce dernier point mérite qu'on le retienne, car les premiers romans du Comte de Comminges où se remarque ce caractère, datant déjà de bon nombre d'années, se montrent fort en avance sur cette toute dernière mode littéraire qui conduit tant d'écrivains à attacher à la forme masculine ce regard attentif et voluptueux qu'ils semblait autrefois décent de réserver à la seule forme des femmes.

La plus curieuse invention du Comte de Comminges réside peut-être dans les couples qu'il compose de deux de ces êtres, — Addy et Béryl, Avertie et le B. A., Elodéa et Robert Bastard, — remarquables et choisis comme des animaux de sang. Epoux ou amants, parfaitement attachés par la parfaite convenance de leurs esprits comme aussi par les liens secrets de la volupté, ils savent s'accorder l'un à l'autre une étrange liberté. Ils poursuivent chacun de son côté ses aventures ; ils s'épient avec attention, quoiqu'ils sachent vivre longtemps séparés. Ils vont parfois jusqu'à la confidence mutuelle de leurs expériences qu'ils poussent fort avant, non pas toutefois jusqu'aux dernières conséquences, retenus qu'ils sont par un curieux préjugé d'honnêteté conventionnelle qui survit en eux avec la force d'un invincible réflexe.

Est-ce d'une très exacte observation ? Qu'importe ! Aussi longtemps que l'on demeure dans la société de ces créatures, on a l'impression qu'elles vivent avec intensité ; elles contiennent une impérieuse puissance de suggestion et sont enfin chargées d'un tel prestige littéraire qu'un jeune écrivain, Gabriel Soulages, dont la fantaisie se plut un soir à grouper dans Venise quelques héroïnes de roman autour

du concert sur l'eau, ne manqua point de placer la première dans cette assemblée idéale, Avertie, qu'escorte Floche sa plaisante amie (5).

§

Ces ouvrages du Comte de Comminges, qu'alimente essentiellement sa malicieuse fantaisie, quoique d'une très heureuse observation et d'une réjouissante exactitude dans le détail réaliste, quoique prouvant une très fine connaissance du cœur et des mouvements psychologiques, semblent par un artifice voulu se tenir toujours à une certaine distance de la réalité. Mais quand il plaît à l'auteur de s'installer dans la réalité même, il le fait avec la même aisance qu'il emploie à se maintenir dans la fantaisie semi-réelle. On l'a bien vu quand il a publié la *Zone Dangereuse*, livre extraordinaire, le dernier qu'on ait vu paraître de son vivant.

Ici plus d'artifice, plus d'aimables façons de séduire ou de divertir, mais la vérité la plus serrée et la plus strictement présentée, — ou plutôt, puisqu'il n'est point de chose écrite qui ne soit un fruit de l'art et de l'artifice, tout l'artifice ici ne tend qu'à donner l'impression de son absence et qu'à faire apparaître la vérité dans sa nudité parfaite, et dans son absolu dénuement.

L'argument du livre est extrêmement simple. Le récit se déroule pendant la guerre de 1914-1918. Il est situé dans cette région toute proche du théâtre des opérations, où, sous la menace de dangers perpétuels, une population civile à peu près stable partageait l'existence d'armées sans cesse passant et sans cesse renouvelées. Dans cette atmosphère de périls et de mouvements, il peint la lente dégradation morale d'une femme que ses attraits exposent aux continuels désirs des soldats qui la rencontrent et que sa faiblesse morale livre sans défense à leurs entreprises.

(5) « Avertie et Floche sont là, et cette amante que M. de Régnier a faite si peureuse et si triste, et Antonia de Moldère, et celle pour qui je soupire, — assises sur les coussins de plume, habillées de satin mou, minces et blondes, les seins luisants sous l'écharpe tendue, et l'âme toute grande ouverte. » *L'idylle vénitienne*, p. 47.

A l'époque embrassée par le roman, l'auteur occupait précisément les fonctions de maire dans un village semblable à celui qu'il peignit. C'était la façon que cet ancien officier avait choisie pour continuer à servir, dans un temps où rien ne l'y obligeait plus, sinon le commandement de son caractère, et ce poste fut pour lui un observatoire admirable d'où noter les façons d'être des populations fixes et passagères au milieu desquelles il vécut.

De ce fait l'œuvre fournit un très précieux document sur les mœurs des foules qui vivaient à proximité de la bataille et sur leur physionomie bariolée, mais ce n'est pas tout ce qu'elle nous offre : c'en est même la moindre partie, puisque ce n'en est que la partie accidentelle. Or, si pathétique que puisse être ce qui est passager, il est à nos yeux de moindre prix que ce que l'on peut considérer comme permanent, et c'est ce caractère que nous reconnaissons à la peinture de la déchéance morale de Marthe Genlis, pitoyable héroïne du roman. Quelles que soient les circonstances qui l'environnent, que ce soient les épisodes de notre guerre ou bien les péripéties de toute autre tourmente sociale, une créature faible et molle fera les mêmes gestes que la femme dépeinte par le Comte de Comminges et réagira tout de même qu'elle. Ses capitulations de conscience, sa bassesse, ses calculs niais, son égoïsme instinctif, toutes ses difformités morales, sont analysés avec une impitoyable lucidité, et cette peinture vaut pour toute une catégorie humaine que l'on peut imaginer en rapports avec des séries d'événements tout à fait différentes de celles que l'expérience de l'auteur a choisies pour l'encadrer. C'est une éternelle réalité psychologique. Et pour la rendre plus sensible, pour en faire une peinture particulièrement frappante, l'auteur s'est installé avec une incomparable habileté au centre même de la conscience de la femme qu'il a peinte. Il lui donne la parole, c'est elle qui conte ses abominables aventures, et jamais comédien interprétant un rôle ne s'effaça plus entièrement derrière le personnage qu'il voulut représenter.

L'élégant écrivain que nous avons vu dans ses autres ouvrages ciseler soigneusement des pages irréprochables pousse l'abnégation jusqu'à renoncer à son propre style pour prendre le seul que puisse écrire la créature qu'il nous montre et qui est une provinciale mi-paysanne, mi-citadine, pleine de prétention, de sottise et de vanité. Avec une patience acharnée, il poursuit les façons de penser qu'elle a, ses raisonnements, les mensonges qu'elle se fait à elle-même et il les étale avec une rigueur impitoyable que tempère parfois une ironie amusée. Cru comme une planche anatomique, le livre est d'un terrible pessimisme, mais il l'est sans emphase, ni éloquence, malicieusement tout au contraire.

§

On trouvera peut-être que nous nous attardons quelque peu sur cet ouvrage. C'est qu'il est considérable : absolument et en lui-même. C'est aussi qu'il jette une lumière nouvelle sur l'ensemble des productions de l'auteur. Du jour où parut la *Zone Dangereuse*, la physionomie littéraire du Comte de Comminges fut modifiée et grandie. En outre, et par l'effet d'un phénomène fréquent, la façon dont on considérait ses œuvres antérieures dut se transformer. On se rendit compte d'abord qu'il n'était point de ces écrivains qui se répètent sans cesse, et dont les ouvrages tardifs ne nous apportent rien de plus que ce que donnèrent les premiers. Considérant surtout que ce livre était entièrement d'observation réaliste, on prêta plus d'importance à la part d'observation réaliste contenue dans ceux qui l'avaient précédé. On s'était complu à y goûter avant toute chose la grâce fantasque et le caprice poétique qui y fleurissent en effet délicieusement. Mais quand on dut les comparer à ce dernier ouvrage infiniment plus grave qu'eux, et que l'on reconnut comme ils en étaient parents, malgré les différences qui les séparent de lui, on dut les faire participer à sa gravité et on la retrouva en eux.

Je ne crois pas qu'il soit beaucoup d'écrivains qui aient ainsi la rare fortune d'apporter sans cesse à leurs lecteurs, et jusque dans leurs suprêmes écrits, quelque chose de neuf, de nourrissant, et la preuve éclatante qu'ils progressent et vont toujours se dépassant eux-mêmes. Mais le Comte de Comminges était précisément de ces écrivains qui ne sont jamais beaucoup, qui ne sont jamais assez : de ceux qui donnent de grands livres.

PIERRE LIÈVRE.

LE MYSTÈRE DU PACIFIQUE

L'existence de l'Atlantide est à peu près incontestée aujourd'hui. M. Pierre Termier en a apporté la preuve scientifique dans une conférence qui eut un grand retentissement, et M. Roger Dévigne, dans un ouvrage aussi remarquable par l'érudition que par l'agrément du style, a montré que les témoignages de la zoologie et de la paléontologie corroboraient et complétaient ceux des géologues. (Cf. MM. Ungeer et Oswald Heer, de Verneuil et Collomb, Hamy et de Morgan).

D'autre part, se plaçant à un autre point de vue, M. Paul Le Cour exposa dans deux articles parus à cette même place (*la Résurrection d'Atlantis*, numéro du 1er mai 1925, et *A la recherche d'un monde perdu*, numéro du 1er décembre 1925), que c'est dans l'Atlantide que les traditions occidentales prennent toutes leurs sources.

Mais l'Atlantide est-elle le seul continent que les grands cataclysmes de la période quaternaire aient fait disparaître de la surface du globe ?

Les traditions occultes parlent d'un continent qui aurait occupé la place de l'Océan Pacifique actuel. On ne peut qu'ajouter une foi toute relative aux enseignements nébuleux de l'ésotérisme. Notre esprit demande un aliment plus solide.

Il semble que, comme pour l'Atlantide, la science soit d'accord sur l'existence d'un continent qui se serait effondré à la période quaternaire.

Dans son intéressant ouvrage : *La Terre avant l'histoire*, M. Perrier écrit :

Un bras de mer semblable à un vaste fleuve séparait ce conti-nent du continent paléarctique et unissait les deux bords d'u immense océan occupant, en le dépassant presque partout, l'em-placement de l'Océan Pacifique actuel, qui paraît avoir persisté a moins sous la forme d'une ceinture entourant un continent hypo-thétique, dit continent pacifique, durant toutes les périodes géo logiques.

Et plus loin :

On admet généralement que dès cette époque un vaste conti-nent occupait le Pacifique... Il est probable qu'à la période secon daire ce continent pacifique a déjà commencé à s'effondrer, mais l'anneau marin sinueux qui l'entourait s'est soulevé momenta nément pour se transformer plus tard en une terre de lagune ou une mer peu profonde, communiquant avec la Thetys de Sues par un canal séparant l'Amérique du Nord de l'Amérique d Sud.

Ainsi donc, si l'on en croit la plupart des géologues, i aurait existé un continent Pacifique entouré par un océa communiquant au nord avec l'ancien Océan Arctique et l'est et à l'ouest avec l'étroite mer Mésogée, la Thetys d Suess. A la fin de la période primaire, cet océan aurai submergé ce qui constitue maintenant la région des Ande et les Montagnes Rocheuses à l'est, et à l'ouest la longu bande sinueuse dans laquelle se trouvent la Nouvelle Zélande, la Mélanésie, la Papouasie, les Philippines et l Japon. A la fin de la période secondaire, ce continent Paci fique aurait été en voie d'effondrement, et la côte ouest d l'Amérique aurait commencé à s'élever, tandis que les île de l'ouest se seraient préparées à apparaître.

§

Les traditions des Polynésiens sont-elles d'accord ave les données scientifiques ? Il subsiste bien peu de vieille légendes en Océanie. Les Maoris, comme l'a si bien di Victor Segalen, sont des immémoriaux. Ignorant l'écriture ils se transmettaient leurs récits ancestraux de bouche e

bouche. Certains de leurs prêtres, les orero, avaient pour mission d'apprendre par cœur les antiques parlers originels et de les réciter au cours des cérémonies offertes aux dieux. Les uns s'aidaient de bambous, dont les nodosités aidaient leur mémoire, les autres employaient des faisceaux de petits bâtons de différentes dimensions, qu'ils tiraient du paquet et mettaient de côté, à mesure qu'ils finissaient une oraison (cf. Moerenhout, *Voyages aux îles du Grand Océan*).

Aujourd'hui, les missionnaires ont aboli toutes les coutumes antiques ; et les indigènes ne connaissent plus rien de leur passé. Mais au commencement du XIXe siècle, grâce aux orero, quelques légendes ont encore pu être recueillies par les navigateurs.

Il est curieux de constater que presque toutes les traditions polynésiennes que nous connaissions font allusion à un cataclysme, à une espèce de déluge qui se passa — comme eût dit le poète — dans des temps très anciens.

Voici, transcrite par Moerenhout, la légende de Maoui, demi-dieu populaire en Océanie, et notamment aux îles Marquises :

Maoui va lancer sa pirogue. Il est assis dans le fond. L'hameçon pend du côté droit ; attaché à sa ligne, avec des tresses de cheveux, et cette ligne et l'hameçon qu'il tient à la main, il les laisse descendre dans la profondeur de l'univers pour pêcher ce poisson : la Terre. Il élève les pivots, il élève la Terre, cette merveille du pouvoir de Taaroa. Déjà vient la base, déjà il sent le poids énorme du monde. La terre vient. Il la tient à la main, cette terre encore perdue dans l'immensité. Elle est prise à son hameçon. Maoui s'est assuré ce grand poisson nageant dans l'espace et qu'il peut à présent diriger à volonté.

Cette tradition est commune à un grand nombre d'îles du Pacifique, et elle indique nettement qu'à un certain moment plusieurs îles sortirent des eaux. On la retrouve chez les Mangaréviens.

Ru et Maui, disent-ils, étaient allés tous les deux pêcher en mer ; ils avaient mis comme appâts, au bout des hameçons de

leurs lignes, des oreilles humaines; tout à coup leurs hame çons s'accrochèrent au fond des eaux; ils tirèrent leurs ligne et sortirent quelque chose de très lourd. C'étaient des terres entre autres celles des îles Mangareva, qu'ils amenèrent succes sivement à la surface des eaux. Néanmoins, plusieurs îles s'é chappèrent de leurs hameçons et allèrent se fixer plus loin ; ce furent les îles Paumotu, Tahiti, Rarotonga, Samoa, etc... (1).

Enfin les Tongiens rapportent qu'un dieu, « un certair Tagaloa se changea en martin-pêcheur et s'envola vers le monde à la recherche des terres fermes... D'abord, il décou vrit une « nappe blanche » sur les flots ; puis, la mer s'étan retirée, l'apparition se montra à fleur d'eau; c'était une terre ! »

La même tradition tongienne raconte « qu'un jour arriva du Lolofenua la pirogue pour la pêche des terres ».

Donc, les Maui vinrent sur leur pirogue, et ils y vinrent pou chercher un hameçon au pays appelé Manuka.

Là demeurait avec sa femme un vieux, nommé Tcga. Celui-c faisait la pêche des terres, et il les pêchait à la ligne.

La pirogue de Maui jeta l'ancre en ce pays. Et aussitôt le gamin Maui Kisikisi sauta sur le rivage et courut à terre, car c'était un gaillard solide et déluré...

...Alors, ils jetèrent l'hameçon. Ils tirèrent une terre appelée Tokefau. Cette terre apparut à leurs regards et ils en furent em plis de joie. « Tiens, nous possédons l'hameçon qui prend les terres ! ». Puis, ils ramèrent jusqu'ici, ils y vinrent, etc...

Les traditions des Pomotou font, elles aussi, une allusion très directe à un cataclysme diluvien :

Alors la pluie tomba à torrents du haut de l'espace, c'est-à-dire du ciel, et cette terre fut envahie par les flots. Par la colère de Vatea (l'un des trois dieux des Paumotus : Vateanukumanatua Tane et Tagaroa), les portes du ciel furent brisées, la pluie tomba en grandes masses et le vent fut déchaîné ; la terre fut détruite par ce qui tomba (en tahitien, makuru) et par la mer.

(1) Eug. Caillot : *Mythes, légendes et traditions des Polynésiens*, Leroux édit.

Il semble — tellement les ressemblances de cette légende sont grandes avec le récit de la Genèse — qu'elle ait été composée d'après l'enseignement des missionnaires. Il n'en est rien. Les indigènes de l'île de Makemo ont en effet déclaré à M. Eug. Caillot que cette tradition existait déjà, chez leurs ancêtres, avant l'arrivée des Européens. Cette affirmation est d'autant plus digne de créance que le texte de cette légende renferme beaucoup de mots anciens qui ne sont plus aujourd'hui compris des indigènes.

Enfin, voici un texte capable de faire longuement réfléchir les amateurs de mystère :

Elle parvint à arriver à la terre du dessus, et pour prouver qu'il existait une terre dessous l'île d'Hao, elle en rapporta du coprah rouge, et quantité de personnes anciennes ont eu connaissance de cette histoire et ont vu, de leurs yeux, le coprah rouge rapporté pour prouver l'existence d'une autre terre.

Les habitants de ce lieu s'appelaient Mokorea ; c'étaient des hommes très longs, couverts de poils et aux ongles très longs. *On est persuadé qu'il existe des terres habitées par des hommes sous les îles Paumotu, et il y a sûrement des terres.*

Il existe peut-être des richesses dans cet endroit et qui seront retrouvées un jour. *C'est peut-être cette terre qui est cette base d'où s'élèvent ces îles.*

Cette terre mystérieuse, Hawaiki, à laquelle il est souvent fait allusion dans les vieux chants maoris, est considérée comme un domaine féerique, une sorte d'Atlantide du Pacifique, où aurait habité une race d'hommes plus forts et plus beaux, dont certains descendants subsisteraient encore en Nouvelle-Zélande. Ces êtres fantastiques, connus sous le nom de Patu Paiarehe dans le folklore maori, auraient la chevelure blonde et leur taille exiguë les assimilerait en quelque sorte aux lutins et aux gnomes de nos légendes. Comme le *Trilby* de la charmante nouvelle de Charles Nodier, les Patu-Paiarehe, vivant dans les forêts et sur le bord de la mer et des lacs, entretiennent les meilleures relations de voisinage avec leurs amis maoris et

les protègent dans les moindres circonstances de la vie (2).

§

Si l'on examine le langage, les mœurs, les conditions sociales des Polynésiens éparpillés dans les diverses îles du Pacifique, on ne sera pas long à reconnaître qu'une seule hypothèse explique toutes les anomalies et tous les problèmes de la civilisation et de l'histoire de la race polynésienne.

Cette hypothèse est la suivante : « A un certain moment, tous les représentants de la race polynésienne étaient concentrés sur une grande île ou bien dans un archipel situé dans la partie orientale de la Polynésie, voisin de la côte d'Amérique, et pouvant atteindre facilement cette dernière, et, avec autant de facilité aussi, en repartir dans la direction de l'ouest et du nord, grâce aux alizés propices (3). »

Il faut remarquer que la Polynésie couvre un espace plus vaste que la plupart des plus grands empires du monde et qu'elle est occupée par une population qui l'emporte au point de vue de l'unité de la race, de la culture et du langage sur toutes celles de l'univers. Cette singulière unité de la race polynésienne constitue d'ailleurs un argument très fort contre les théories attribuant aux maoris une origine lointaine : malaise par exemple. Au cours de leurs migrations prétendues, les Polynésiens auraient passé à travers des peuples papouasiens ou mélanésiens. N'auraient-ils pas dû subir leur influence ? Or, malgré la distance qui sépare Hawaï de la Nouvelle-Zélande et Tahiti de Samoa ou de l'île de Pâques, la langue reste la même. On n'en peut dire autant de la Mélanésie ou de la Papouasie, où les villages, même voisins, ne réussissent pas à se comprendre.

(1) Voir un article de James Cowan, intitulé *Patu-Paiarehe* dans le *Journal of the Polynesian Society*, juin 1921.

(3) Voir dans le *Bulletin de la Société d'Etudes océaniennes* (mars 1918) un intéressant article du professeur Macmillan Brown, traduit par le pasteur Vernier.

A travers le vaste domaine où la langue polynésienne est parlée, dit le professeur Macmillan Brown, celle-ci a su conserver à la loi de l'échange des consonnes entre elles, au sein de ses différents dialectes, une rigidité inflexible, plus stricte même et plus vaste que la loi de Grimm pour les langues aryennes. Si nous considérons les régions qui bornent la Polynésie à l'ouest, on constate au contraire le chaos le plus absolu dans la relation des consonnes entre elles. Dès lors on est amené à se poser la question : Comment la Phonétique des Polynésiens, simple et pourtant régie par des lois aussi strictes, a-t-elle pu sortir d'un pareil chaos, négation de toute Phonétique, si les Polynésiens ont, comme on le suppose, traversé ces régions dans leurs migrations de l'archipel malais vers le centre du Pacifique?

On peut dire qu'au point de vue physique il existe entre les Polynésiens et les autres peuples des différences telles que ceux-ci forment une race absolument à part. La face du Polynésien est du type caucasien, sa jambe est forte avec une cuisse courte et robuste et un mollet proéminent. C'est là un trait qui le différencie d'avec tous les peuples habitant les régions à l'ouest de la Polynésie, chez qui l'on remarque ce caractère négroïde de l'absence du mollet.

Enfin il n'est pas jusqu'au système social des Polynésiens qui ne diffère totalement de celui de leurs voisins. Ils ont en effet adopté une filiation strictement paternelle, tandis que tous les peuples au sud et à l'ouest de l'Équateur suivent exclusivement la ligne maternelle.

Comment se fait-il, si les Polynésiens ont été en contact avec ces races, qu'ils n'aient pas adopté quelques-unes de leurs coutumes ?

De tout ce qui précède il résulte — sans aucun doute possible — que les Maoris actuels se sont trouvés réunis pendant une très longue période, probablement des milliers d'années, sous un régime autoritaire. La conclusion qui s'impose, c'est la quasi-certitude d'un vaste empire, composé

d'un groupe d'archipels, qui s'effondra lentement dans les flots du Pacifique.

Il n'y a pas que pendant les temps préhistoriques que des terres disparurent dans le Pacifique. Cet Océan a été le théâtre perpétuel d'abaissement et de soulèvement de terrains. On trouve dans la *Description de l'Isthme de Darien* de Wafer (Londres, 1688) un passage qui a été souvent cité et discuté.

Nous arrivions à la latitude 27° 20' sud, quand environ deux heures avant le jour nous tombâmes en vue d'une île sablonneuse et entendîmes un grand bruit, pareil à celui de la mer battant la côte, en avant du navire. Nous reconnûmes qu'il s'agissait d'une petite île plate... Cette terre semblait atteindre environ quatorze ou quinze lieues d'étendue, et de grands vols d'oiseaux planaient au-dessus.

Wafer était le lieutenant du *Bachelors Delight* dont le boucanier Davis était le capitaine. Dampier, dans ses deux volumes de voyages, dit :

Le capitaine Davis me raconta plus tard qu'à cinq cents lieues environ de Copaipo, sur la côte du Chili à la latitude de 27° Sud, il vit une petite île sablonneuse juste devant lui.

Jamais plus on ne retrouva cette île décrite par Davis. Trente-cinq ans plus tard, l'amiral hollandais Roggervein la chercha en vain. Il n'aperçut que des oiseaux de terre qui, par bandes criardes, suivirent son navire ; jusqu'à ce qu'il arrivât devant une terre inconnue qu'il baptisa île de Pâques.

Par conséquent, si l'on se fie à la parole de deux marins tels que Davis et Roggervein — et rien n'autorise à la suspecter, — on doit admettre qu'une terre assez grande, probablement un archipel, disparut au XVIIe siècle dans le sud-est du Pacifique.

D'autre part, le pilote Juan Fernandez, voyageant de Callao à Valparaiso, se trouva un jour en 1576 devant une terre qu'il prit pour la côte du grand continent du Sud, que tant de voyageurs des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles crurent

trouver. Il vit « les embouchures de très larges rivières » et des indigènes si blancs et si différents de ceux du Chili et du Pérou qu'il ne douta pas une minute qu'il ne fût en présence du fameux continent. Son navire étant trop petit pour une pareille expédition, il résolut de revenir et d'explorer cette terre inconnue. Malheureusement, il mourut sur ces entrefaites et personne ne retrouva jamais plus ce continent... Cependant, en 1909, le navire *Guinevere* rencontra un récif par 95° de longitude est et 35° de latitude sud, qui peut être considéré comme un vestige de la terre engloutie.

Enfin, il n'est pas impossible que le petit îlot rocailleux de Sala y Gomez, situé à trois cents milles à l'est de l'île de Pâques, ne constitue la terre entrevue autrefois par Davis, car il existe de nombreux récifs dans les alentours, et la mer y est considérablement moins profonde que partout ailleurs dans le Pacifique.

§

De l'Atlantide, il ne subsiste plus rien. Le mystérieux royaume décrit par Platon n'a laissé que des vestiges très hypothétiques. Est-on plus heureux avec le continent ou avec l'archipel englouti dans le Pacifique ?

Le professeur Macmillan Brown, chancelier de l'Université de Christchurch et l'homme du monde qui connaît le mieux les antiquités polynésiennes, a récemment publié un gros ouvrage intitulé : *The riddle of the Pacific*, qui présente l'île de Pâques sous un jour extrêmement original.

Qu'une poussière d'archipels ait été engloutie autour de l'île de Pâques, le fait est acquis. Mais l'île de Pâques, cette île mystérieuse qui excita la curiosité de tant de navigateurs, n'est-elle pas un dernier débris de l'empire évanoui, et n'y trouve-t-on pas trace des civilisations abolies ?

On connaît les étranges et gigantesques statues qui bordent le rivage de l'île de Pâques. On sait combien elles

intriguèrent tous ceux qui les virent, depuis l'amiral hollandais Roggervein jusqu'à Pierre Loti.

Pendant longtemps, on s'est imaginé qu'elles étaient des divinités pour les indigènes. Mgr Tepano Jaussen, dans un mémoire publié dans le *Bulletin de Géographie* de 1893, a été l'un des premiers à soutenir que, de l'aveu même des naturels, ces statues ou Moai étaient simplement destinées à orner leurs sépultures.

Ainsi, le professeur Macmillan Brown fut-il amené à cette hypothèse que l'île de Pâques était dédiée aux morts. Grandiose conception romantique ! Au milieu de cet empire du Pacifique, l'île de Pâques aurait été l'île des tombeaux où, de tous les archipels, auraient été amenés les chefs défunts !

Là, commandant à une armée de travailleurs, des architectes et des sculpteurs auraient vécu, passant leur temps à extraire du volcan Paraku les gigantesques blocs de pierre avec lesquelles ils devaient confectionner les statues des défunts.

Quant la catastrophe survint qui arrêta tous les travaux, le plan des artistes était loin d'être réalisé. A l'aide des statues gisant à terre, on se rend compte que des avenues bordées de sculptures devaient rayonner dans toute l'île...

Quelle fut cette catastrophe qui fit brusquement cesser tout travail, à tel point que sur les flancs du volcan apparaissent encore des statues à peine ébauchées, et que les outils des sculpteurs sont encore éparpillés çà et là ? Ce ne peut être que l'affaissement des îles avoisinantes.

Il n'existe en effet aucune trace d'une éruption volcanique. Et puis, comment expliquer que les artistes, le danger fini, n'aient pas repris le cours de leurs travaux ? De même, il faut écarter l'hypothèse d'un engloutissement d'une partie de l'île. On ne retrouve aucun récif indiquant un abaissement ou un exhaussement de terrain.

Suivant toutes les traditions recueillies, l'île de Pâques se serait trouvée au centre d'un ensemble d'îles, aujourd'hui

disparues. On s'en rend aisément compte par le fait seul du nom suivant lequel les indigènes désignent l'île de Pâques. *Tepito te fenua*, c'est-à-dire nombril du monde.

La légende veut qu'un grand conquérant, dénommé Hotu Matua, quitta son royaume englouti par les flots, s'embarqua avec plusieurs compagnons dans une grande pirogue et, après avoir visité diverses îles, accosta au rivage de cette terre, qu'en raison de sa situation il baptisa : *Tepito te fenua*.

Or actuellement, il n'existe plus rien autour de l'île de Pâques ; et un voyage de Nouvelle-Zélande par exemple jusqu'à cette île est un des plus tristes qui se puisse imaginer. Aucune terre n'apparaît et l'on voit éternellement miroiter les flots : la solitude de l'Océan n'est troublée que par le vol sinueux des albatros. Par contre, en reculant vers le nord-ouest à partir de la côte sud-américaine, on rencontre de moins en moins ces vastes étendues d'eau absolument désertes, si caractéristiques du Pacifique sud-est. La surface de l'Océan est au contraire jonchée d'une multitude d'îlots, pour la plupart coralliens. On peut les considérer comme les pics émergeant d'une chaîne de montagnes qui s'étendait tout le long du continent disparu, suivant un arc allant des îles Ladrones à l'île de Pâques.

Il subsiste encore dans une autre partie du Pacifique, dans le nord-ouest, une île qui est également le centre d'un empire disparu. Il s'agit du groupe des Carolines, qui ont été dernièrement dévastées par un ouragan. Cet archipel comprend trois îles principales : Yap, Ponape et Kusaie qui, suivant l'expression d'un savant anglais, Christian, sont « un lieu enchanté de l'archéologie ». On y trouve en effet des ruines étonnantes, attestant une merveilleuse civilisation disparue. Les plus curieuses se trouvent à Ponape, la Venise du Pacifique. Que l'on se figure, sur un espace de onze milles carrés, de gigantesques, constructions bâties sur des îlots carrés ou rectangulaires, artificiellement exhaussés par un parapet d'énormes blocs de basalte, entassés sur des

masses de débris de corail. Il en est, d'une épaisseur de 3 mètres 96 centimètres, qui s'élèvent jusqu'à 9 mètres au-dessus du niveau de l'eau, et si l'on en juge d'après les masses des blocs cyclopéens écroulés, ils doivent avoir été douze fois aussi hauts que dans leur premier état. C'étaient certainement les temples et les salles de réunion de la grande capitale de l'empire disparu. Les maisons, les cabanes, les palais des chefs, des bourgeois et des esclaves ont disparu depuis des siècles. Pour amener sur les récifs et pour élever ces blocs immenses ayant pour la plupart un poids de cinq à vingt-cinq tonnes, à une hauteur de dix-huit mètres, il a fallu au moins des dizaines de mille de travailleurs. Si l'on considère l'exiguïté de l'île actuelle de Ponape, on est forcé d'admettre l'affaissement d'une surface de terre vingt fois supérieure au moins à la parcelle existante. Et il est hors de doute que des milliers de travailleurs ont dû se trouver réunis sous une autorité unique, ce qui indique un gouvernement régulier.

D'ailleurs, on trouve un petit îlot corallien appelé Oleai avec sixcents habitants, à un millier de milles à l'ouest de ce groupe des Carolines, c'est-à-dire à cent milles au moins du plus rapproché de la dizaine d'îlots éparpillés aux alentours. Or le professeur Macmillan Brown découvrit là, en 1913, un écrit de soixante caractères, d'une langue tout à fait différente de tous les idiomes connus dans le monde. Il était employé par un jeune chef de l'île et il était connu de cinq indigènes seulement, quoiqu'il fût aussi en usage à Faraulep, un îlot situé à cinquante milles environ au nord-est. Le sens de cette observation, c'est qu'un empire composé d'archipels, d'une étendue considérable, avait besoin de moyens de communication permettant à une autorité centrale de maintenir le contact avec ses subordonnés.

Enfin, voici un dernier fait qui corrobore l'hypothèse d'un vaste empire englouti : sur la côte est de l'île de Yap, il existe un village appelé Gatsepar, et son chef, bien qu'il n'ait aucune espèce de pouvoir, reçoit chaque année la vi-

site d'indigènes qui font des centaines de milles en pirogue pour lui payer leur tribut. Si l'on demande à ces tributaires pourquoi ils obéissent à un chef aussi dépourvu d'autorité, extrêmement éloigné, sans aucun moyen pour se faire respecter, ils répondent que, s'ils ne se conformaient pas à la coutume, ce roitelet — presque sans royaume — bouleverserait leurs îles au moyen de tremblements de terre et d'ouragans.

N'est-il pas évident que les ancêtres de ce chef fondèrent autrefois un empire marin à l'est de l'île de Yap? Or, quand la plupart des îles qui le composaient furent englouties par les flots, celles qui échappèrent au cataclysme restèrent soumises aux descendants du conquérant, malgré leur déchéance...

§

Il est vraisemblable que ce continent ou cet archipel touchait presque la côte américaine. Il existe en effet des analogies si frappantes entre les civilisations américaine et polynésienne qu'il faut admettre que des relations très étroites ont, à un moment donné, existé entre les deux peuples.

Plusieurs plantes sont communes aux îles polynésiennes et à l'Amérique du Sud. Un savant de Washington, M.O.F. Cook, a démontré que, contrairement à la thèse de de Candolle attribuant une origine malaise au cocotier, cet arbre existait dans les différentes régions de l'Amérique méridionale et centrale avant l'arrivée de Christophe Colomb.

Le tiputa est un manteau percé d'un trou pour laisser passage à la tête. D'un usage courant dans toute la Polynésie, on le trouve aussi bien à Tahiti qu'aux Carolines. Or il existe dans l'Amérique du Sud, sous le nom de poncho.

Le kava est d'origine américaine. C'est une boisson fermentée fabriquée d'une façon assez bizarre. Les vierges des îles polynésiennes mâchaient une certaine plante fort amère,

(*piper methisticum*) et crachaient leur salive dans un grand récipient en bois. On laissait fermenter le tout, et cette boisson produisait un engourdissement voluptueux, analogue à celui de l'opium. Or cette utilisation du ferment salivaire dans la fabrication des boissons alcooliques est un des traits caractéristiques des habitants de l'Amérique du Sud. La chicha, bière péruvienne, s'obtient par la mastication du quinoa ou du maïs. Le procédé est donc le même en Polynésie et en Amérique.

Il y aurait encore à citer bien d'autres usages identiques dans les deux pays. Bornons-nous à mentionner celui du « four tahitien ». Dans toute la Polynésie, les indigènes, pour faire cuire leurs aliments, creusent dans la terre un trou qu'ils garnissent de pierres. Ils y allument le feu, et quand les pierres sont brûlantes ils déposent leurs aliments, puis recouvrent le tout de feuilles et de terre. Au bout de deux ou trois heures, le repas est cuit à point. Or, cette pratique est courante chez les Indiens d'Amérique sous le nom de *curanto*.

Mais le trait qui démontre le plus éloquemment l'existence de relations entre la Polynésie et l'Amérique, c'est la ressemblance frappante des monuments mégalithiques des Incas et des Maoris.

Nous avons parlé des statues gigantesques de l'île de Pâques. Il en existe également à Raivavae, à Rarutu, et malgré le zèle intempestif des missionnaires, on en trouve encore aux îles Marquises.

Ce qui caractérise surtout l'art polynésien, c'est l'architecture des monuments. La pyramide tronquée est en honneur dans les îles... On peut en voir une série, en blocs grossiers de corail, à Tongatabu, où elles marquent les tombes de Tuitongas ou prêtres-rois. Au sud d'Upolu, du groupe des Samoa, M. Edgar Heycock a trouvé de nombreuses pyramides tronquées en pierres variant de 3 à 9 mètres de hauteur. Un peu plus loin à l'est, et près de l'Equateur, l'île Malden, qui n'est guère fréquentée que par les oiseaux de

mer, est couverte de pyramides tronquées en blocs de corail couronnés de dolmens.

Enfin, nous avons signalé plus haut les travaux véritablement cyclopéens de Ponape et de Yap, nous avons exposé que dans ces localités des centaines d'acres (l'acre anglaise vaut 40 ares) sont couvertes par les ruines de murailles, de canaux, de constructions du plus merveilleux caractère, construits suivant des plans comme seuls des hommes d'une intelligence familiarisée avec les dernières découvertes scientifiques pouvaient en concevoir de pareils.

Seuls peuvent être comparés à ces ouvrages mégalithiques les vestiges des empires mexicains ou péruviens. Le travail cyclopéen de quelques plates-formes funéraires de l'île de Pâques est exactement le même que celui de Cuzco et des régions avoisinantes des Andes. Certains blocs de pierre près de Hangaroa (île de Pâques) sont aussi colossaux que ceux du vieux temple du Soleil à Cuzco. Les marae tahitiens sont la réplique des pyramides de Moche près de Truxillo. La plupart des tikios (statues en pierre) des Iles-sous-le-Vent ou des Marquises se trouvent répétés dans les Andes.

Tout laisse supposer que l'influence fut exercée par les Polynésiens. En effet, la côte américaine n'est pas de nature à faciliter la navigation sur l'Océan, et elle n'est point la patrie d'une race de marins. Les Maoris, au contraire, ont toujours été des marins renommés. Ils inventèrent la pirogue double, tenant admirablement la mer, tandis que la balsa des Péruviens était plutôt un radeau destiné à franchir les brisants qu'une embarcation faite pour les lointaines expéditions.

Sur la côte septentrionale du Pérou, écrit M. Macmillan Brown dans le *Bulletin de la Société d'Etudes océaniennes*, gisent les ruines d'une grande cité disparue, connue sous le nom de grand Chimu ; et dominant ces ruines, se dressent, comme autant de gardiens de la ville défunte, trois grands camps de forme carrée, entourés d'une double rangée de hautes murailles dans l'enceinte desquelles se dis-

tinguent encore les fondations d'un nombre considérable de dortoirs, manifestement construits pour recevoir des troupes organisées. A ces murs venaient aboutir des quais qui se prolongeaient à un mille environ de la côte, au bout de chacun desquels s'étendait une jetée où avait été ménagée une ouverture, qui devait certainement avoir été pratiquée là pour permettre le passage d'une flotte de pirogues de guerre à quilles profondes et non pas évidemment pour la balsa des indigènes du pays, qui était plutôt un radeau auquel on pouvait faire facilement franchir la ligne des brisants. Les guerriers qui gouvernaient la ville du haut de ces camps fortifiés avaient franchi le Pacifique sur ces pirogues à quille.

D'ailleurs, plus au nord de cet amoncellement des ruines, vivaient des peuplades qui avaient gardé le souvenir des guerriers venus du large. A Guyaquil, ces étrangers étaient des hommes de grande taille, à peine vêtus, vivant du produit de leur pêche, et qui avaient creusé de grandes fosses dans le voisinage. Qui ne reconnaîtrait là les Tahitiens, grands ichtyophages, habiles à creuser des sortes de silos, dans lesquels ils conservent leur nourriture et particulièrement le fruit à pain ?

Il ne faut pas oublier que, par la force des choses, les Polynésiens se virent contraints à quitter leur pays et à partir — sinon joyeux, du moins résignés — pour des courses lointaines.

Au fur et à mesure que leur terre originelle disparaissait sous les flots, les Polynésiens, fuyant le cataclysme, sautaient dans leurs pirogues et voguaient au gré des vents, cherchant une terre plus stable. C'est de ce moment que date la crainte de la famine.

N'est-ce pas cette appréhension qui donna naissance à la fameuse société tahitienne des Areoïs ? C'était une corporation mi-politique, mi-religieuse. Les Areoïs devaient aller d'île en île célébrant le dieu Oro par des danses et des chants. Un règlement sévère présidait à l'organisation de

cette association mystique. Les adhérents prêtaient le serment de n'avoir pas d'enfants. Si un enfant leur naissait, ils devaient l'étouffer, faute de quoi, ils étaient chassés honteusement de la société. On a conservé la formule du vœu qu'ils prononçaient solennellement devant les simulacres des dieux :

Areoï, je suis Areoï, et ne dois plus en ce monde être père.
Areoï, je suis Areoï, mes douze épouses seront stériles,
Ou bien mon premier-né, je l'étoufferai dans son premier souffle.

Ainsi naquit la pratique de l'infanticide, considéré comme un devoir sacré, ainsi peut-être naquit aussi l'habitude du cannibalisme, qui s'explique par le fait d'une population devenue soudain trop dense pour un territoire trop exigu...

§

Le poète russe Constantin Balmont a écrit, dans cet admirable recueil intitulé *Visions solaires* (1), à propos de son excursion aux ruines des Mayas du Yucatan :

Ce n'est pas à moi qu'il sera donné de prononcer à leur sujet des paroles définitives.

Mais je sais que le temps n'est pas loin où ces paroles seront prononcées, où l'arc-en-ciel frisé des conjectures, jeté par dessus l'Atlantide évanouie, réunira en un tableau unique les vestiges de Maya, les pyramides d'Egypte, les temples hindous, les légendes de l'Océanie.

On est amené à penser que l'Atlantide et le mystérieux continent, ou archipel, du Pacifique, furent unis par la même civilisation.

Il existe, au point de vue des croyances religieuses, des analogies troublantes. On sait que le culte du soleil était en honneur chez les Atlantes, on connaît le témoignage de Platon et les vieilles traditions des Incas, des Egyptiens, etc... Or, en Polynésie, le dieu le plus fervemment adoré

(1) *Visions solaires*, par Constantin Balmont, Bossard, éditeur.

des indigènes était le dieu Oro, le dieu du Soleil, de la Lumière.

Il est certain qu'il ne faut pas attacher trop d'importance aux concordances étymologiques; il est parfois des coïncidences, des à peu près de mots qui ne prouvent pas grand' chose... Mais tout de même, on ne peut s'empêcher de signaler certaines étonnantes ressemblances. Oro, dieu de la Lumière, est certainement le même que Horus, le dieu égyptien du Soleil. Comme lui il meurt, comme lui il ressuscite...

Dans l'ancienne théogonie égyptienne, le dieu-soleil prenait le nom de Raa. Or, l'un des enfants du Jupiter Maori: Taaroa, s'appelle aussi Raa, et ce mot en tahitien signifie Soleil.

On se souvient que le culte préhistorique de Raa, un moment abandonné en Egypte, fut restitué par le pharaon Khounaten, fils d'Amenophis III et d'une princesse berbère, c'est-à-dire Atlante, Tii aux yeux bleus. Il est curieux de constater que les génies inférieurs de la théogonie polynésienne, enfants de Taaroa et de Hina (la lune), portaient le nom de Tiis.

Enfin, il n'est pas jusqu'à ce nom de Manou que l'on ne retrouve en Polynésie, s'appliquant à un des principaux dieux.

On pourrait continuer encore longtemps, en passant en revue ces diverses analogies. Si l'on voulait s'en donner la peine, on montrerait aisément que certains récits de la mythologie grecque se retrouvent identiques, sous des noms différents, en Polynésie. Il est incontestable par exemple que les travaux d'Hercule se confondent avec les merveilleux exploits du géant Hiro, qui, pour s'amuser, faisait avec ses doigts des trous dans les pierres les plus dures, délivra un jour une vierge retenue dans un lieu enchanté gardé par des dragons et parcourut le monde, accompagné de ses chiens et soutenant chaque jour des combats acharnés contre des monstres et des géants... Le dieu Oro est le

pendant tahitien d'Apollon. Comme lui, il représente la force juvénile, le charme solaire, la poésie, la danse... Les desservants d'Oro, les Areoïs, étaient en quelque sorte des troubadours, composant et chantant des poèmes en l'honneur de leur dieu. Tane, le dieu sombre, le dieu des batailles, se confond avec Arès, et Hina la blanche évoque irrésistiblement Hécate aux chastes rayons...

Que résulte-t-il en somme de ce qui précède? Il semble à peu près avéré qu'une terre inconnue occupa dans le Pacifique à peu près la même place que l'Atlantide dans l'Océan Atlantique. Les limites de ces deux empires antédiluviens étaient sans doute fort rapprochés les unes des autres, et les échanges se produisirent à peu près certainement entre les deux races.

M. Paul Le Cour, dans un article auquel nous avons plus haut fait allusion, a montré que l'Atlantide était à la base de presque toutes les traditions occidentales.

Peut-être se rendra-t-on compte un jour que les ressemblances frappantes existant entre les traditions, tant orientales qu'occidentales, s'expliquent par l'étroitesse des liens qui unirent autrefois deux empires évanouis...

JEAN DORSENNE.

LA CHILDEBERT [1]

ÉPISODES ROMANTIQUES

—

XI

MICHELINE

Grème était au Salon des familles à Fontenay-sous-Bois.

Depuis combien de temps connaissait-il cette Micheline dont il venait de distraire la mélancolie? Que de fois il l'avait vue arriver au marché, sous l'aube grise, dételer sa carriole, conduire son bourriquot au râtelier d'une écurie toute proche... Il lui avait gardé sa voiture dételée Elle le remerciait toujours d'un sourire grave, un peu étonné. Elle ne plaisantait jamais, était toujours distante répondait poliment aux marchandages. Il avait vu souvent, vers les huit heures, un petit vieux bien rasé, rose e gras, venir la gourmander, tatillon, grincheux, odieux Elle ne se départait jamais de son beau calme. Parfois le yeux se mouillaient sous l'injustice d'un reproche. Grèm passait et n'y songeait plus. Puis il la revit, à de noces, toujours simple, correcte, coiffée d'un bonnet co quet sans enflure, délaissée, résignée, sérieuse. Il s'appro cha. Il était l'artiste, le héros d'un moment de la soiré Sans se dégeler, elle l'écouta, étonnée de sa fantaisi presque alarmée; puis comme personne ne dérangeait tête-à-tête et qu'il faut bien répondre, il sut qu'orphelin elle dépendait d'un oncle, très bienveillant à sa sœu aînée, âpre et dur vis-à-vis d'elle. De fait, le père Mart

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 661 et 662.

paraissait rogue dès qu'il l'approchait. La vue de sa nièce lui coupait ses gros éclats de rire. Grème s'enquit de la sœur aînée. Elle était là, coquette, accorte. Son mari, Jules Vivier, dansait non loin d'elle. Ils se retrouvèrent très vite. Ils semblaient unis, complices, le mari, friand de cette jeune chair, elle, le trouvant très bien. Il les exécra.

Plusieurs fois, il revit Micheline à des mariages et chaque fois, en fin de soirée, il s'approcha, parla, comprit qu'il n'était point désagréable. Pour la première fois, il ne prenait pas la fuite. Mais l'oncle Martin s'avançait narquois : « On se rentre, Micheline ! — Bien. — Tout de suite ! — Bien ! au revoir, monsieur Grème, dit Micheline. — A la revoyure, peut-être à tes noces, Micheline, cria l'oncle avec un gros rire. »

Au marché il lui souriait. Elle répondait, gardant son calme, les lèvres immobiles, presque la voix aimable, sans abandon, triste. « Il lui pleut trop dessus, pensait Grème.» D'ailleurs, s'il songeait à lui plaire, il n'avait pas d'intention précise. Se marier ! quelle folie ! à une maraîchère ! drôle d'idée ! Mais il eût souffert de la trouver hostile... Quand elle demeurait distraite, il était peiné.

Puis il ne la vit plus, une semaine, deux semaines. Malgré qu'il eût, à aborder le père Martin, une sorte de malaise, il s'enhardit et le questionna :

— La Micheline ? ah ! je l'ai mariée.

— Sans moi... une noce à Fontenay sans moi !

— Ah ! elle s'est mariée dans le pays du futur, vers Triel... Petite noce... ils n'étaient riches ni l'un ni l'autre. On n'a pas dérangé les violons de Paris, on a pris l'ordinaire... de quoi pousser une contredanse. On dirait que ça vous défrise ?

— Moi !

— L'occasion se retrouvera à Fontenay. Il y a encore des filles à marier.

— Est-elle heureuse ?

— Je suppose.

— Si elle aime son mari! dit Grème en riant assez gauchement.

— Cette farce!

Il lui tapait sur l'épaule, rouge, bouffi.

— Au revoir, dit sèchement Grème.

Un jour d'été, après bien des hésitations, Grème alla se promener vers Triel. Il se donna mille raisons pour se diriger par là. Il ne savait pas le nom du mari de Micheline. D'ailleurs pourquoi lui aurait-il fait visite? Il fallait un hasard pour qu'il la rencontrât. Le hasard ne se produisit pas. Il revint furieux, fourbu, s'étant démontré péremptoirement que jamais, en allant de ce côté, il n'avait cherché à rencontrer Micheline, et le soir, pour la première fois, ses amis le virent boire avec fureur, pour boire, pour s'assommer.

Ce fut sans lendemain. Il s'observait beaucoup, blaguant et chantant pendant que les autres multipliaient les rasades. Il avait de brèves liaisons furtives, qui se défaisaient par ennui mutuel. Gai à les engager, il devenait maussade dès le triomphe. Mais vraiment, il ne pensait plus à Micheline. Il lui était resté de cette période sentimentale une sorte de désenchantement qu'il croyait d'ordre philosophique, et cela de la meilleure foi du monde.

Or, Brochot, le grand marchand de primeurs, mariai sa fille, et mettait les petits plats dans les grands. L meilleure maîtrise, les plus belles musiques avaient salu sous les voûtes de Saint-Eustache l'entrée de Célestin Brochot dans le bonheur conjugal. Le marié, Mougine était de la plus solide draperie de la rue Saint-Marti Aussi depuis longtemps n'avait-on vu, au parvis Sain Eustache, pareille affluence devant pareil embarras c voitures et une telle profusion de fleurs. C'était la no grand style, de celles où les bourgeois n'invitent pas l artistes à dîner, les convient seulement à la soirée et le font remettre un cachet sous enveloppe quand ils d

mandent leurs manteaux. Grème arriva donc sur le tard, prêt à travailler et à repartir. Il avait veillé à l'installation des musiciens et s'était assis maussadement dans un coin du grand salon en attendant que la fête commençât. Il vit entrer le marié un peu raide, la mariée, abandonnée à son bras, ce grand sec de père Brochot, la large Mme Brochot, les Mouginel, pompeux et rêches, et tout le commerce, les uns en frac, les autres dans leurs uniformes d'officiers de la garde nationale, tous martiaux des larges rasades de bourgogne et des flûtes de champagne avalées sur les truffes et les viandes du fastueux repas. Les dames minaudaient, nombreuses et printanières avec de remarquables étincellements de pierreries, montées sans goût, portées comme une fortune. La curiosité s'attachait à quelques officiers d'Afrique, aux larges culottes, et surtout à M. Odilon Barrot, dont un groupe attentif buvait les paroles subversives. Un régal! car quoi de meilleur que d'entendre parler de réformes au moment où l'on est le plus satisfait du train des choses? Un pullulement d'invités à la soirée envahissait les salles des magasins spacieux de M. Brochot, débarrassés non seulement de tous légumes et de tous fruits, mais bel et bien décorés de grandes corbeilles de fleurs et de larges motifs d'étoffes tombant du cintre en cascades luisantes, le long des parois, centrés par de larges écussons où des distiques de mirliton, œuvre du sarcastique Grème, souhaitaient aux mariés des prospérités en kyrielles.

Le petit orchestre préludait; la gaîté s'allumait sur des rythmes de valse, mais nul n'était plus maussade que l'ordonnateur de ces fêtes, Grème, repassant dans sa mémoire une fantaisie sur la reprise des affaires, où il disait son fait à tout le monde, carrément et jovialement. Il s'adoucit pourtant à regarder la coquetterie des jeunes filles et des garçons d'honneur, à supputer combien de ces jeunes sylphides mettraient sur le front de ces jeunes hommes empressés l'appareil d'Actéon. La poignée de

main d'un attaché de cabinet, qui le reconnut et vint se vernir auprès de lui d'un petit cachet littéraire, le rasséréna, un bref moment, car ce papillon, après quelques compliments, s'envola vers des jeunes filles pour s'inscrire sur des carnets de bal tenus par des héritières. Malgré quelques présences aristocratiques, Grème s'amusait à se figurer que quelque ordonnance royale avait exigé que le marché fût tenu en habits de gala. Il s'avisa que ces gens se tenaient, pour rendre sa rêverie plus exacte, par corporation, les bouchers avec les bouchers, les épiciers avec les épiciers, les banquiers avec les agents de change. Tout cela jacassait à force et sur les fauteuils rouges et près des parois, les mères avaient l'air de disposer les jeunes filles comme des fleurs sur des éventaires. Les regards des matrones étaient orageux comme si elles avaient à craindre des marchandages.

Près d'un pilier, Grème aperçut Micheline pâle et songeuse, en costume noir, à peine égayé de gris, si seulette qu'un mouvement irréfléchi le porta vers elle. Il la salua. Elle lui répondit comme s'ils s'étaient quittés la veille, près de la carriole dételée.

— Vous êtes heureuse, madame?

— Je suis veuve.

Drôle de fille, on ne pouvait discerner si elle en était contente ou fâchée.

Grème grimaça des condoléances.

Elle fixa sur lui ses yeux noirs : « Vous allez nous chanter quelque chose? »

— Mais tout à l'heure! vous aimez la musique?

— Oui.

— Vous serez malheureuse, car je chante comme une crécelle.

— Oui, mais vous dites des choses qui me semblent drôles quand je les comprends.

— Oh! des farces au gros sel! Il faut bien s'amuser. On est gai, on le prouve!

— Vous n'êtes jamais gai, monsieur Grème.

— Qu'en savez-vous?

Elle rougit un peu.

— Vous êtes trop bon pour être gai. Je vous ai vu venir en aide au pauvre monde!

— Vous m'avez donc parfois regardé?

— Pourquoi pas? On observe, quand on reste des heures sur une chaise, derrière son petit tas de denrées.

— Vous aviez une sœur?

— La voyez-vous là-bas avec mon beau-frère?

— Tiens, il a forci!

— Il ne se fait pas de bile.

— Mais elle! elle est changée, séchée.

Micheline haussa les épaules.

— Ce n'est pas comme vous, dit Grème.

Micheline reprit son air fermé.

— Vous êtes revenue auprès de votre oncle?

— Il l'a voulu.

Grème regardait Jules Vivier avec une attention profonde.

— Votre oncle n'était pas bien commode?

— Voilà un an que je suis de nouveau près de lui; je n'ai pas à me plaindre.

— Vous ne venez plus le matin, comme jadis...

— Il m'occupe autrement.

— Il est là?

— Regardez, derrière ce massif... il nous observe.

— Tiens! pourquoi?

— Il observe tout, toujours.

— Une manie?

— Une habitude.

L'orchestre attaquait une redowa.

Un jeune homme s'inclinait devant Micheline. Elle se leva, glissa, la tête droite, indifférente.

Grème consulta sa montre, se dirigea vers les musi-

ciens, contourna leur petit groupe, souleva une draperie dans un coin.

Après la danse, Micheline, revenue à sa place, regarda autour d'elle. Elle cherchait Grème sans doute. Un peu d'anxiété passa dans ses yeux. Ce ne fut qu'une seconde. Son oncle trottinait vers elle.

— Tu t'amuses?

— Non.

— On ne peut pas encore partir; fais-toi une raison.

— Volontiers.

— Petite sotte, tu ne t'amuses que lorsque tu te tues de travail.

— Vous avez de bons yeux pour vous apercevoir de mes amusements.

— Eh! Eh! dit le bonhomme. On est plus gros que bête. Tout de même, tu fais bien, en belle toilette!

— Mon oncle!

— Pardon, princesse... On y va, on y va!

C'était Jules Vivier qui l'appelait de la part de sa nièce préférée.

Mais il ne bougeait pas.

L'orchestre commença une polka.

— Si on dansait ensemble, la jolie nièce?

— Vous n'y pensez pas.

— Mais si.

— Allons!

— Ça me réjouit, ma fille, que ça te fasse tant plaisir.

Il tangua. Elle suivit le mouvement.

Après cette danse, c'était l'heure de l'intermède. Il y eut un mouvement de curiosité, un froufrou de robes qui se tassent, un bruit léger de coups d'éventails. Une dame décolletée se plaça près du piano. Elle chanta une romance, deux romances, trois romances, salua, se trouva encombrée de bouquets, disparut. Ses lamentations amoureuses avaient sinon prostré, au moins tassé le public; des angelots bouffis venaient de lui verser du caramel;

les filles à marier songeaient à la poésie; les mères les couvaient du regard ou épiaient du coin de l'œil le gendre convoité. C'était le moment que s'était choisi Grème. Il apparut à côté de l'orchestre. Le père Martin dit simplement :

— Bigre!

Ce diable de Grème en quelques minutes s'était transformé; le toupet royal couronnait son front; avec sa haute cravate, ce toupet, son teint rougeaud par le maquillage, les longues mains sortant trop des manches du frac, la voix un peu rauque et paysannante, il donnait la caricature à peine changée de Jules Vivier. Dans sa charge sur la reprise des affaires, il en imitait le balancement, les grands gestes, les fausses colères, le ton bon enfant, les brusqueries, les félineries. Il improvisait une tirade sur ce que l'enrichi comptait faire de son argent ; il examinait des façons si cocasses de couper les liards en six, que les gens s'esclaffaient devant le miroir qu'il leur tendait. Vivier n'était point assez connu pour que l'assemblée comprît les flèches qui lui arrivaient en choc en retour de ses traits de caractère. Seuls, les mots de vérité générale les faisaient sourire, mais le père Martin écoutait avec une attention profonde, joviale, lançait à mi-voix des : « C'est ça!... c'est bien ça!... »

Selon sa coutume, Grème, en un instant déperruqué et démaquillé, attrapait sa guitare et servait si vite à son public des parodies des romances de Loïsa Puget, que Mme Cinti venait de chanter, que la gaieté s'accrut. Il recueillit de nombreux bravos, revint dans la salle, après avoir indiqué aux musiciens un air de danse pour remettre en mouvement les pieds de l'assistance.

Il était un peu dépité. Il sentait qu'il s'était surpassé dans ces contorsions qu'il jugeait grimaçantes et un peu abjectes! Un vil amuseur! Il avait souvent cherché le regard de Micheline, quêtant une approbation. Le beau visage était demeuré impassible. Tant pis! se disait-il

avec rage, et il avait déployé plus de verve bouffonne avec plus d'ennui au cœur. Les yeux de Micheline l'attiraient comme un aimant. Il résolut d'y résister. Quelle sotte fantaisie le reprenait, quelle chimère de romance! Etait-il bête ! C'est lui qui était habité par l'âme que Loïsa Puget se fabriquait pour ses soupirs. Pourquoi ne bêlait-il pas? allait-il geindre? mieux valait boire! Il se dirigea vers le buffet. Mais le père Martin bousculait des gens pour le joindre.

— Oh! très amusant! ce que vous m'avez fait plaisir! Mon Vivier tout craché! comment savez-vous tout ça?

— Je ne sais rien.

— Ah! bah! ah! bah!... c'est tout Vivier! Il est avare, il est ladre... il est ambitieux... ils croient me rouler, lui et sa sucrée de femme... et je te dorlotte le vieil oncle, en espérant qu'il va mourir et on compterait ses écus... ses vieux écus si durement gagnés... vous savez comme on les amasse... vous l'avez assez bien dit. Eh! bien! mon garçon, faudra songer à la pratique.

— Moi!... je ne comprends pas.

— Tu ne comprends pas, finaud!...

— Je vous jure...

— Va donc faire ta cour à la Micheline... Il y a assez longtemps que tu la regardes avec des yeux ronds.

— Mais elle ne fait même pas attention à moi.

— Ah! çà, est-ce que tu serais bête? Elle y a toujours pensé... Dans le temps, c'est moi qui n'ai pas voulu... j'avais deviné... j'ai mis le holà... à temps... je le lève, le holà... Ça me va à présent et les Vivier feront une tête... Je m'arrangerai pour ça... Viens donc, mon vieux!

Il traînait Grème abasourdi auprès de Micheline. Micheline avait regardé la gesticulation de son oncle. Elle était inquiète. Que racontait-il donc avec cette animation?

Martin arrivait...

— Tiens, la Micheline, voilà le gars... un soir de noces, c'est bon pour causer mariage!

Micheline était devenue plus pâle, les lèvres plus serrées, le regard plus dur

L'oncle s'esbignait lourdement.

Grème demeurait devant elle, gauche, sans parole. Heureusement l'orchestre commençait une valse. Il fit presque malgré lui le geste d'enlacer Micheline, elle tomba dans ses bras. Il vacilla, elle frémissait. Il l'enleva brusquement du parquet. Il tourna; elle s'abandonnait sur son épaule et ses yeux s'emplirent d'une immense douceur. Alors, il se souvint de lui avoir vu ce regard quand elle le remerciait d'avoir gardé la carriole.

— Micheline, murmura-t-il, chère Micheline!

Elle sourit tendrement.

Après la valse, il la ramena s'asseoir. Le père Martin comblait Vivier de tapes amicales dans le dos, heureux, magnifique de joie, exubérant, dansant presque de ses courtes jambes.

Il trottina vers eux.

— Mes enfants, je suis heureux!

Et tout bas, à l'oreille de Grème :

— Ça leur en fichera un coup aux Vivier... Et tu sais, Micheline, ça ne sera pas une noce comme ça, mais quelque chose de très convenable... Faudra venir dès demain, Grème, que je te mette tout de suite au courant des affaires. Un gars comme toi, ça doit gagner de l'or.

Mais Micheline, de sa voix douce :

— Tu nous laisseras bien quelques semaines pour être heureux?

— Bien sûr, bien sûr... pour la culture, j'y donnerai l'œil. Mais les affaires, les affaires!... C'est aussi du bonheur, mes fieux.

★

Dès le matin, Grème courut chez Loris, tumultueux, plein de fièvre, renouvelé, retrempé de joie amoureuse, libéré des corvées pénibles, apercevant dans ses horizons d'or un embourgeoisement qui ne l'empêcherait pas de

voir ses amis. Il voulait demander à Loris d'être son témoin. Il l'eût demandé à Loris plus tôt encore s'il l'avait trouvé dans les cabarets de nuit où il l'avait incontinent cherché, sans autre but que de lui dire tout de suite son ravissement, de le partager avec lui, car c'était lourd, savoureux, vertigineux... Il y avait des nuits qu'on n'avait pas vu Loris.

Arrivé chez Loris, il frappa. A sa grande surprise, ce fut Rouchou qui lui ouvrit.

La chambre de Loris était époussetée, les meubles cirés. Un gros bouquet ornait la table. Il y avait une main de papier près de l'encrier. Les livres, qui ne tenaient pas sur les étagères, s'accumulaient contre les murs, non plus en éboulis, mais en façon de tours de Babel bien construites. Les toiles, jadis accrochées à un piton, s'encadraient de baguettes dorées.

— On me l'a changé, songeait Grème et cette différence d'avec l'ancien taudis s'accordait à sa joie et le réchauffait encore d'émotion amicale et de solidarité.

— Rouchou, je vous embrasse... Loris, je viens te demander d'être mon premier témoin... Je me marie.

— Très bien, dit Loris, avec un faible sourire. Tu es ravi, je le vois! c'est du plaisir pour moi!... Avec qui?

— Micheline Martin.

— Une belle et bonne fille... je vous félicite tous les deux.

Loris se leva à demi. Rouchou lui tendit une robe de chambre turque qu'il passa, et se hâta pour lui donner ses babouches.

— Asseyez-vous, monsieur Grème, dit Rouchou, j'ai du café.

Ils burent, et Grème disait toute sa joie, évoquait la poésie des épousailles, bucolisait, fiévreux, enthousiaste, sans s'apercevoir que Loris s'assombrissait et que Rouchou posait alternativement sur eux deux un regard noir et lourd.

XII

MIJOL

Mijol entra en coup de vent au café Manoury.

Grème y prenait sa demi-tasse, seul, radieux, accoté à la banquette, en Bouddha digérant l'universel bonheur.

— Bonjour, Grème, j'ai à te parler.

— Parle.

Mijol se pencha vers lui : « J'ai à te demander d'être mon témoin. »

Le sourire de Grème s'épanouit d'une grâce infinie. « Tu te maries aussi? »

— Moi! me marier! Grands Dieux! tu tombes! je veux me battre.

— Avec qui?

— Turaz... Il m'a pris Antoinette.

— Diable!

On savait Mijol vraiment épris d'Antoinette, une très jolie femme, habituée des réunions d'artistes. Mijol l'amenait souvent à la Childebert, chez l'un ou chez l'autre. Elle était distinguée, un peu façonnière, réservée, simple d'allures et de paroles, toujours très bien mise; il le fallait car elle était première chez la grande modiste, Mme Herbault. Elle était tenue aux convenances, car elle espérait améliorer encore sa situation dans la maison. C'est la raison qu'elle avait donnée à Mijol pour ne pas cohabiter. Elle avait d'ailleurs des soirs de presse, d'atelier, supplémentaires aux travaux du magasin. Elle avait une tête à chapeaux. Celui qu'elle mettait plaisait toujours à l'acheteuse qui n'était embarrassée que du choix entre coïffures si seyantes. Les veilles se produisaient plusieurs fois par semaine, presque à toute époque, car pendant la morte-saison, on travaillait pour l'exportation. Mijol, que son métier de dessinateur industriel tenait des nuits sur la planche à dessin, avait accepté ces absences et qu'elle couchât à la maison de commerce quand elle

restait tard à l'atelier au lieu de venir le retrouver rue de Fleurus où il logeait, les fenêtres sur le Luxembourg, avec sa mère. C'était une des raisons qui l'avaient empêchée de cohabiter. Il y avait quatre ans que leur bonheur durait, régulier, calme, Mijol plus épris de ne pas avoir toujours Antoinette auprès de lui.

— Diable! répétait Grème.

Mijol devait souffrir. Sa pâleur, un tic nerveux de la lèvre le démontraient.

Turaz était un brave garçon, bon peintre. Il augmentait ses ressources en dessinant des costumes pour le théâtre, quand on jouait des féeries. Il avait parfois obligé Grème en lui donnant des idées de déguisement et même en lui faisant prêter des costumes quand Grème organisait des bals masqués, ce qui arrivait deux ou trois fois par hiver. Grème se fût volontiers récusé. Mais Mijol était un camarade de la *vente*. Sa perplexité était grande.

— Quel sera ton autre témoin? demanda-t-il.

— Florent, mais je n'ai pu le joindre encore.

— Il n'arrange guère les affaires, Florent ? objecta Grème.

— Mais l'affaire n'est pas arrangeable. Jour et heure, voilà ce dont vous avez à vous occuper.

— Mais encore...

— Turaz sait! il y a eu altercation entre nous!

— Qu'est-ce qu'il dit?

— Il nie les faits, mais il n'a pas envie de reculer.

— Et toi, tu es sûr?

— J'ai vu!

— Oh! voir!... on peut se tromper!

— Grème! dit Mijol, presque violent.

— Bon! Bon! c'est ton affaire. Sais-tu où trouver Florent?

— Je le rencontrerai bien ce soir! J'ai laissé un mot à Honorine. Mais on dirait que tu as quelque chose à dire que tu gardes? Je suis ridicule, hein!

— Mais pas du tout... je n'ai pas de conseil à te donner.

Grème pourtant maniait un journal d'un air d'embarras.

— Qu'est-ce que tu lis?

— Rien, je regardais un dessin de Cordelet.

— Ah! montre!... Mollasson... quand on songe qu'il y a Daumier.

— Un brave homme, Cordelet!

— Je ne le connais pas, je parle de ses dessins.

— Moi, j'aime ça. Mais la question n'est pas là... au fait c'est drôle que tu ne connaisses pas Cordelet.

— Pourquoi?

— Parce que nous l'avons tous plus ou moins rencontré dans les années de jeunesse.

— J'ai peu flâné, dit Mijol. Si je passais chez Rieger?

— Mais Florent fait un dessus de porte au quartier d'Europe, en chantier.

— J'essaierai chez Rieger; m'attends-tu ici?

— Mais non... J'aurais une course... voyons, il est cinq heures; à six heures et demie on pourrait se voir ici... Si le hasard me met en face de Florent, je le ramène.

Mijol s'en alla, un peu saccadé.

— Pauvre bougre, songea Grème... un bon type... dommage!... Si tout de même je cherchais Florent.

Il prit un cabriolet.

Florent travaillait sur son échelle dans la rue. Il descendit :

— Eh bien, mon vieux... quelque chose de cassé?

— Eh oui... Mijol...

Il le mit au courant. Florent devenait grave.

— Tu m'ôtes l'envie de continuer à travailler.

Il jeta sa longue blouse blanche à un maçon: « Voulez-vous me serrer ça? » et décrocha son feutre d'un coin de la palissade.

— Allons! dit-il. Tu n'as rien essayé?

— Au hasard, je lui ai parlé de Cordelet... il ne sait rien.

— Et puis la chirurgie, ce n'est pas toujours utile.

— Tout de même, c'est triste que deux braves gens...

— Comment veux-tu qu'ils en sortent?

— Tu lui parlerais, toi?

— Je ne sais pas... après.... peut-être.

— Et s'il arrive quelque chose, quelque chose d'irréparable?

— S'il y en a un de tué, veux-tu dire?

— Oui!

— Tu dois le retrouver?

— Six heures et demie, avec toi si possible.

Florent songeait.

— Si je lui faisais parler par Honorine?

— Ce serait une idée.

— Mais voudra-t-elle?

— Pourquoi pas?

— La camaraderie entre femmes.

— Est-elle si bien avec Antoinette?

— Pas besoin qu'elles soient liées pour lui enchaîner la langue. Elle ne voudra pas dire du mal de quelqu'un, faire des potins.

— Et on risque que Mijol reste incrédule!

— Il y aura bien un ami commun parmi les témoins de Turaz.

— Pourrions-nous leur parler franchement?

— Sans doute non!

— S'ils savent?

— Ils le lui diront! Ça ne changera rien, d'ailleurs. Un duel dans l'air, ça doit avoir lieu; quand ça rate, ça pullule. Tout le monde s'attrape; on encombre le pré. Avons-nous le temps d'aller chez Rieger? Au cas où il nous y attende!

— Si on sondait Honorine?

— Ce soir... on a le temps...

— Pas beaucoup.

— Parce que tu espères une solution pacifique... moi, non!

— Il tire bien, Turaz?

— Pas mal!... ils ont dû croiser le fleuret, lui et Mijol, chez le père Vernet... peut-être sont-ils d'égale force?

— Mais Mijol a peu de loisirs.

— Et l'autre fait plus d'exercices physiques que de peinture.

— Quel ennui! dit naïvement Grème. J'étais si heureux!

— Que le chagrin des autres te gêne!... Sybarite!

— Je te dis que, bien opéré, Mijol oublierait.

— Non! dit gravement Florent en détournant le regard.

Grème comprit que Florent souffrait encore et que la vision de Montilliers n'était pas effacée. Il soupira. Micheline était présente à son esprit et à ses sens. C'était donc exceptionnel, ce bonheur à qui il reprochait, tout en le goûtant, d'être tardif? Heur ou malheur, rien n'arrive à temps.



— Honorine, as-tu de quoi satisfaire deux appétits d'ogre?

— J'ai un gigot, dit Honorine triomphante.

— Et puis?

— Et puis des pommes de terre.

— Et puis?

— Rien, un bout de fromage.

— C'est tout?

— On voit que tu gagnes un peu d'argent!... Un maçon, Grème! Il monte sur les échafaudages... et les ébauches attendent.

— Honorine, dit gravement Florent, on peut plaquer un chef-d'œuvre sur une maison de rapport.

— Tu vivrais tout seul, mon bonhomme, tu ne t'en

soucierais guère. Enfin! Mets le couvert, veux-tu... je vais chercher quelque chose.

— Gardez-vous en bien, dit Grème.

— Il faudra tout de même que je descende... je n'ai pas beaucoup de vin.

— On n'a pas soif, assura Grème.

— Tu as bien une paire de bouteilles?

— Juste!

— C'est trop, dit Grème.

— Alors, enlève ta *Phébé* de la table, que j'étende la nappe.

— Mais toi, où as-tu déjeuné?

— Debout, quand je suis rentrée, ça va vite!

Le dîner commença. Honorine scrutait du regard les deux amis. Leur parcimonie de paroles l'étonnait.

— Mais, Grème, je vous croyais en plein bonheur.

— Je suis dans le bleu.

— Dans le gris.

— Grème, c'est Galaor, dit Florent.

— Alors Galaor était mélancolique. Et toi, Florent, tu as quelque chose... Qu'est-ce qui vous prend, tous les deux? Vous n'aimez pas le gigot?... Si!... Il y a de la tuile, sur vous, toute branlante, ou sur un copain.

Florent sourit.

— Il n'y a pas d'émeute pour demain... j'espère?

— Non.

— Alors, un embêtement, pour un autre?... Si c'était sur vous-mêmes, vous crâneriez.

— Tu vois, Grème, la sagesse féminine! et ça sait juste trois des quatre règles et l'orthographe partiellement.

— J'ai deviné?

— Tu brûles, au moins.

— Lui racontes-tu, Grème?

Grème eut un geste évasif. Ça ne pouvait être dévolu qu'à Florent.

— Ecoute, Honorine. Si un de tes amis devait se battre pour une femme et que cette femme l'aime beaucoup moins qu'il ne le croit, le lui dirais-tu?

— Moi?... ça serait un potin!

— Si tu étais un homme, son ami?

— Non certes.

— Pourquoi?...

— Parce qu'un homme ne doit jamais rien savoir contre une femme.

— Mais une femme pourrait-elle assumer d'ouvrir les yeux à un brave garçon?

Honorine songeait : « Pour un frère, peut-être. »

— Pour un ami?

— Non... il faudrait des choses énormes.

— Mais il y a le danger à courir!

— C'est vrai.

— Le ferais-tu pour un bon ami?

— D'ici?...

— Oui, à peu près!

— La femme est de mes amies?

— Pas excessivement... tu la connais, c'est tout...

Honorine réfléchit. « Eh bien non! »

— Malgré le risque d'un duel?

— Tu ne cours pas de risque sur ton échafaudage? Vous n'en courez pas quand vous allez embêter le tyran?

— C'est jugé, dit Florent.

— Parlons d'autre chose, dit Grème. Comment vont les petites amies?

— Ça rit, ça chante, ça s'égratigne... A propos, Lucile a un chapeau nouveau. Suzanne le trouve trop grand, moi je l'envie... C'est Antoinette qui le lui a donné.

— Elle est toujours avec Cordelet?

— Ah! ça, tu plaisantes?

— Non.

— Tu te ris de moi! Tu la vois avec Mijol!

— On m'avait dit...

— On t'a mal dit.

— Je n'ai pas cru, mais il n'y a pas de fumée sans feu.

— Oh! non, mais Cordelet, c'est cassé.

— Sais-tu pourquoi?

— On dit, on raconte... qu'importe!

— Dis toujours.

— Eh non!

— Ecoute, l'enfant! il s'agit de Mijol.

— Ce ne sont pas des choses à lui dire.

— Mais à nous?

— Je sais que Cordelet l'a beaucoup aimée; elle habitait en face de lui, rue des Grès, chez des parents, lesquels parents avaient le sommeil lourd. Ils buvaient un peu beaucoup de gros vin à dîner. Cordelet était amoureux fou; ça ne prenait pas. La rue est très étroite, plus que toute autre, excepté la rue de Venise, ou la Brise-Miche. Une nuit d'été, mon Antoinette respirait l'air à sa fenêtre, le cœur aux étoiles. Elle tenait la dragée haute. Mais peut-être aimait-elle Cordelet. Ça n'était pas une raison pour lui tomber dans les bras, tout de suite. Elle est bourgeoise, Antoinette!

— Continue! des faits!

— Je répète ce que m'a raconté la vieille Emilie qui a posé la reine Elisabeth pour Delaroche et qui était du quartier.

— Dis ce que racontait la vieille Emilie.

— Je vous ai rappelé que la rue n'est pas large d'un mètre et demi à cet endroit. Antoinette prenait le frais, coquette. Cordelet habitait une chambrette juste en face de la sienne. Il se croyait un droit de voisinage... et puis il aimait. Il lui parle à mi-voix; elle sourit, elle minaude, bien tranquille et voilà qu'il lui tombe une planche sur l'appui de la fenêtre. Elle se recule. C'était Cordelet qui avait jeté la planche; elle voit Cordelet venir vers elle, à la hauteur du quatrième, au risque de se casser le cou.

lle n'a pas le temps de pousser un cri; elle s'évanouit e terreur. Elle s'éveille entre les bras de Cordelet.

— Comment a-t-elle su ça, la vieille Emilie?

— Elle prétendait qu'en rentrant tard cette nuit-là le avait vu la planche que les deux amoureux n'avaient as songé à enlever. Elle avait reconstitué ça d'après la tuation des fenêtres.

— Ils se sont beaucoup aimé, ces deux-là.

— Dame, après un pareil début...

— Tu vois, Florent, comme Honorine dit plus simpleent que Stendhal, comment l'étrangeté de la rencontre de à la cristallisation qui est la première étape du rand amour.

— Stendhal?

— Tu ne le connais pas?

— Je sais bien que je suis une ignorante... Je ne dirai lus rien!

— Ce n'est pas gentil.

— C'est comme cela!

— Un mot encore, Honorine, reprit Grème. Vous pouez le refuser à Florent, mais pas à moi qui suis votre ôte.

— Vous le rediriez à Mijol, ce que je ne veux pas.

— Non. Parle.

— Si vous ne le savez pas, vous êtes certains de ne as le dire.

— Grème est ton hôte, chérie!

— Eh bien, en vérité, je ne sais pas trop, pour le étail. Antoinette avait-elle un amant avant Cordelet? ut-elle un autre amour en même temps? Elle est bouroise, je vous dis... A-t-elle voulu prendre une assurance, ais Cordelet a rompu, parce qu'Antoinette avait un aue amant.

— Un artiste?

— Un pâtissier.

— Ah! bah!

— Un pâtissier établi.

— Mais après Cordelet, il y a eu...

— Possible, elle n'a pas lâché son pâtissier. Ils s revoient encore... Elle y tient, c'est le fond de sa vie.

— Tu es sûre?

— On la rencontre.

— Récemment?

— Très récemment.

— Il faudrait dire ça à Mijol.

— Vous n'avez pas le droit! Florent, je n'admettrai pas, jamais. Tu me ferais cela... tu abuserais d'une con fidence.

Elle était si jolie dans sa colère que Florent affirma

— A aucun prix.

— Mais, dit Grème, si Mijol était tué?

— Par qui?

— Par Turaz.

— Ah! Turaz.

— Réfléchis.

— Ça n'y fait rien. Turaz ou un autre... Mais si Mijo devait être tué, ne vaudrait-il pas mieux qu'il s'en aill avec l'illusion de sa chère Antoinette, infidèle certes mais tout de même amoureuse? Je la crois femme de calcul. Ne vaut-il pas mieux qu'il l'ignore? Sa mort serait plus douce. Il mourrait en l'aimant.

— L'enfant a raison, prononça Florent.

— D'ailleurs rien ne prouve qu'il soit blessé...

— Mais s'il l'était, Honorine?

— Il guérirait.

— Mais sentimentalement?...

— Ça vaut mieux parfois de se monter le coup... Vou lez-vous du café?

— Non, nous devons retrouver Mijol.

— Ne rentre pas trop tard.

— Ça, ce n'est pas en mon pouvoir de te le prédire

— Bon, j'irai coudre avec Suzanne.

*

Mijol traîna, dépérit. Le coup d'épée qui lui avait tra-
rsé le poumon droit semblait guéri, mais sa lassitude
ait immense. Les longues veilles l'avaient affaibli, sa
sillusion l'exténuait. Il travaillait avec peine, les yeux
ujours fixés sur l'étendue grise du ciel et les branches
pouillées des arbres du Luxembourg, dans le silence
l'atelier aux murs vides, démunis de tant de pochades
ie Warocquet, son patron, lui faisait acheter par des
nis de la *Vente*, Florent par des amateurs d'art. Il de-
iit peindre des trumeaux dans la maison de Grème
iand il serait guéri, bien guéri. Ça ne pressait pas.
Voilà toujours un acompte... si... prends... et tiens, une
ée! Viens donc t'installer au grand air, à Fontenay,
iez nous, tu commenceras quand tu voudras. » Mijol
couait la tête et ajournait. Il ne pouvait se détacher du
uxembourg de fin d'hiver, au sol miroitant, gris et rose,
feuillé, comme pour qu'il aperçût mieux passer les
uples lents qui épellent la chanson amoureuse, les cou-
es rapides dont elle rythme le pas de sa chaude ca-
nce, déjà familière, les couples vieillis dont le pas
harmonise d'une habitude.

C'était, à travers la claire-voie des allées, un petit ballet
iputien où se discernait la course joyeuse d'un Léan-
re, l'allure féline d'un Scapin, le dansottement préoc-
ipé d'un Géronte, l'allure lente et courbée de quelque
eil amoureux soucieux, insensible au glissement d'une
olombine, et les passages des couples et leurs disloca-
ons, et le hasard des rencontres figurant les changes
la passion.

A maintes reprises, mais jamais longtemps, Mijol pre-
iit les pinceaux et les couleurs à l'aquarelle, nouait sur
papier, d'après les fleurs que lui renouvelaient Honorine
Suzanne, un bouquet que Warocquet emportait pour
imprimer sur ses étoffes. Tout à l'heure, quand revien-
rait l'été par sa fenêtre sur le Luxembourg, il pour-

rait distinguer sur les parures des belles filles, anim
de leurs démarches légères, vivants, les arrangemen
de cette joliesse parfumée dont elles croyaient l'e
chanter, tandis que leur présence le tenaillait d'un rapp
de torture. Mais l'intention était si charitable, leur déma
che dans l'atelier si ouatée, il leur savait tant de gré
paraître tout ignorer de ce récent passé saignant, sa
qu'il avait été blessé et qu'il était malade, qu'il les r
compensait d'un pâle sourire, si bienveillant qu'ell
croyaient le rattacher à la vie de leurs doigts menus.

Le printemps vint et sa renaissance de rumeurs légère
et de fleurettes tendres. Les couples ne traversaient plu
les allées comme poussés par la bise, pressés de retrouve
la chambre tiède, en passants qui vont vers un but. I
petit ballet alternait en rondes qui se nouaient comm
des guirlandes, s'éparpillaient en petits bouquets et lan
çaient à la rencontre les uns des autres des amoureu
enfiévrés et des grisettes câlines. Les cent pas d'attent
lents et balancés, provoquaient des courses de retard
taires où les écharpes des femmes luisaient et voletaie
comme des papillons roses et blancs.

— Demain, vous seriez bien gentilles de m'aider à de
cendre dans le jardin, et puis, je vous le demande e
grâce, priez Loris de venir sans faute. J'ai à lui parle
instamment.

— Il viendra, dit Honorine.

— Il promettra, il n'y pensera plus, ou il arrivera a
crépuscule. Non, voulez-vous demander à Florent de l'a
ler prendre... ou vous-même, c'est plus sûr.

— On arrangera cela; mais, mon bon Mijol, n'ave
vous plus besoin de rien?

— Non, Honorine, je vais dessiner.

— Des bouquets?

— Non, une idée que je vais jeter à l'aquarelle, po
des papiers peints. Des jeunes femmes sous les gran
arbres... si je puis!

*

Desreuil et Giroux arrivèrent vers une heure de l'après-midi, avec Honorine et Suzanne.

— Là, mon vieux, nous voici... Puisque tu te sens mieux et que tu veux parader au jardin, on va te faire la chaise du roi pour descendre l'escalier. Honorine et Suzanne nous suivront, en simple embellissement, pour faire cortège. A moins que l'une ne se charge de la boîte à couleurs, et que l'autre porte les plaids.

— Les plaids! j'ai ça... un vieux paletot que je vais mettre et cette antique couverture qui enveloppe les jambes avec la même élégance qu'une neuve.

— C'est ça... vas-y... on va atteindre un banc en plein soleil.

— Mais Loris?

— Oh! il viendra. Florent est allé le faire prisonnier. Il n'y a pas d'école buissonnière qui tienne! Ils devraient être arrivés déjà!

Sur le trottoir, Mijol voulut marcher. Si léger qu'il fût, il fatiguait les bras des deux hommes, insistant de tout son poids et marchant si lentement.

— On n'est pas pressé, dit Desreuil. Tu as le quart d'heure de grâce pour ce rendez-vous de soleil. Comme tu vois, les éléments se sont rendus à ton désir. Le soleil est gris-rose, les arbres en vert tendre, et le vent! une correcte tenue d'après-midi, svelte, pas criarde; on dirait qu'il se tait pour nous laisser t'entendre. Il retient son souffle, le réduit à un murmure d'assentiment. Si nous étions assez futés pour le comprendre, nous discernerions ses propos : « Bonjour, monsieur Mijol! comme vous voilà en bonne santé. »

— Il est vraiment très gentil, affirma Honorine. Juste, il agite un peu les branches pour qu'elles aient l'air de te saluer, et il moire les parterres de fleurs. Tu vois... elles se penchent, elles regardent toutes de ton côté.

— Regarde ces pensées, reprit Desreuil, elles ont l'a de comprendre que c'est aujourd'hui fête, la convale cence, la première sortie d'un artiste.

Devisant, ils arrivèrent à un banc cintré sous un arb et s'y placèrent. Honorine courut vers des chaises paille et les apporta.

— Et tout se complète... voici Loris et Florent q arrivent en musant, dit joyeusement Honorine.

— Musant, ça veut dire comme les Muses, ajouta De reuil.

— Vous ne fumez pas? observa Mijol.

— Ça te ferait envie!

— Non, et ça ne m'incommoderait pas, en plein ai Tirez donc vos pipes.

— Donne-m'en une bouffée, implora Suzanne.

Elle en tira deux ou trois d'un air si sérieux qu'Hon rine éclata d'un rire vite réprimé.

— Goulue, dit Giroux.

— Tiens, ta sale pipe!

Leurs petits rires étaient ponctués d'un léger siffl ment continuel de Mijol. Parfois il ouvrait la bouch dilatait ses poumons. Il en sortait un ah! si douloureu si profond, qu'on eût dit un râle. Et c'était de la joi de la pauvre joie! Mijol aspirait avec délice le grand ai l'air du jardin, les odeurs de la pépinière, si mêlées q cela formait comme le parfum d'une nymphe, extrait toutes les fleurs par les alambics des faunes minuscul du jardin.

— Qu'ils sont lents! murmura Honorine.

— Ils ont la vie devant eux, murmura Mijol.

Honorine frissonna.

— Je remets ma mante, dit-elle, vous n'avez pas froi Mijol?

— Pas du tout.

— Si.

Desreuil détacha sa cape et la jeta sur les épaules de Mijol.

— Mais toi, Desreuil?

— Mon bon Mijol, tâte cette futaine.

Les mains amaigries de Mijol se promenèrent sur la veste de Desreuil. Elles étaient longues, pâles; les veines saillaient capricieusement. Mijol pencha la tête sur son épaule. Il sembla dormir un instant. Les paupières tombaient sous l'arcade sourcilière. Une ombre blanchâtre s'étendait sur la face. Mijol rouvrit lentement et difficilement les yeux quand Loris et Florent furent devant lui.

— J'ai voulu te voir, toi, Loris, l'homme des rêves!

— Mais je serais venu plus tôt. T'a-t-on dit que j'avais été en voyage, assez longtemps?

— Sans me dire où.

— Dans la forêt des Ardennes, mon bon Mijol! Je ne sais pas où s'y sont cachés Rosalinde ou Orlando, à moins que je ne les aie rencontrés sous casquette grise et voile vert, dans un tas de petites auberges du bon dieu, où on mange pour rien, plus qu'il n'est nécessaire, mais j'y ai vu, parmi les plus beaux arbres, des petites villes tout endormies. Le matin, tous les gens sont sur les portes. Quel est le cours du blé? Comme hier! Alors ils rentrent tous pour se rendormir en faisant beaucoup d'enfants. Il y a des pinsons à toutes les fenêtres, que des barbares ont aveuglés pour qu'ils chantent mieux. Ils chantent mieux parce qu'ils ne voient plus leurs cages... Le soir on va jusqu'à l'orée de la forêt pour regarder de vastes plaines noires avec de grands feux qui scintillent entre la terre et les étoiles. On dirait des corbeilles de braise maintenues en plein air par les bras invisibles des génies. Ce sont des flammes de hauts fourneaux. Là commence le pays des Kobolds. Il y a des tas de petites maisons vaguement peintes, uniformes, creusées de rues qui alternent d'être des déserts ou des fourmilières, selon les heures du repos ou du travail. C'est le pays de l'ennui qui s'ouvre. Il

ne s'arrête plus. Il comprend l'Angleterre, il passe l'Atla
tique. Les oasis ne commencent que bien plus loin où l
petits hommes jaunes disposent des arbres nains dans
grands vases pourpres et bleus, aux marches des esc
liers des pagodes qui tintèlent sans cesse de leurs cl
chettes dorées, telles des fleurs de prière innombrabl
menues, comme si toutes les feuilles de la forêt se m
taient à marmotter des psaumes. Ce serait un beau voya
l'ennui se compenserait de plaisir! Songe, Mijol, pl
d'Anglais qui ressemblent à Potier, plus de longs Yanke
à barbiche de chèvre; des petites gens, tout ronds, q
boivent du vin dans des tasses rondes, la tête ron
comme des billes, avec des petites fentes longues pour
voir, et tout ça en satin, en robes de toutes les couleu
qui font des plis ronds sur les hanches! On y va, Mijo

— Loris, je t'ai demandé de venir parce que tu conna
tous les rêves.

— Eh bien, précisément, à quoi veux-tu rêver?

» A l'Atlantide qui fut le pays du bonheur?

» A l'Eden qui fut celui de l'amour?

» A l'Italie qui fut celui de la beauté?

» A Paris qui est le pays de l'art?

— Non, Loris, au dernier rêve.

— Mijol, il y en a toujours un avant-dernier. Jeun
libre, alerte, imprudent comme un faon, on bondit da
les cépées. Toutes les vertes routes forestières sont bell
Toutes mènent à un parfum profond par une aven
d'odeurs agréables; on arrive à un étang; on y voit s
image, mobile, indéfinie, donc perfectible. Une voix pass
lointaine! Apporte-t-elle le bonheur? On n'en sau
jamais rien, sinon qu'on l'a côtoyé peut-être, et tous l
oiseaux font de grands cercles dans les cieux, comme d
auréoles à des saints qui passent, connaissant leur la
gage et celui des folioles qui n'ont rien eu le temps d'a
prendre, comme l'éternelle sagesse des grands chên
qui ont tant médité au long de grandes nuits solitaires.

— Mais le dernier, Loris, le dernier, toi qui es le prêtre du rêve?

— Il y a la foi, Mijol! Rien ne s'oublie, tout demeure. Tout le travail pour la beauté perdure et se ramifie. Toute la souffrance pour la liberté germe, vit, éclate en étoiles. Quand les grands fauves dévoraient le monde, les pygmées se présentaient à eux en troupes ; le fauve bondissait, déchirait; à coups de bâtons, les nains l'assommaient; on enfouissait les débris dispersés des héros. Ainsi sur le pavé des barricades, lentement croît la liberté. Chaque fois, Mijol, que tu as persuadé un compagnon, chaque fois qu'obscurément tu as pris le fusil pour une inutile émeute, tu as continué l'effort de Spartacus, tu as retenu par un pan de sa robe la liberté qui allait s'enfuir. La liberté, Mijol, figure-toi qu'elle est un corps magnifique, mais non pétri du limon de la terre. Elle est extraite des nuées qui passent dans l'esprit de l'homme! Tous les autans la veulent dissiper. Tous nos poings en retiennent les écharpes légères qui veulent s'envoler, car leur réunion est douloureuse comme un enfantement. Ces nuées qui passent sont des pensées qui souffrent, qui souffrent tant qu'elles préféreraient peut-être mourir, car leur bonheur n'existera que lorsqu'elles seront réunies, agglomérées, concrétées, que le Soleil allumera leur paradis après avoir fondu les enfers qu'elles traversent! Toutes les molécules se souviennent de tout, et tout est un martyre!

» Mais veux-tu voir l'immortalité, Mijol? Songe aux morts et aux tortures d'esclaves, aux villes mises à sac, aux pestes, aux bûchers où la pensée humaine brûlant dans la poix jetait une lumière désespérée et rougissait les bourreaux ! Songe aux enfants volés pour être instruits dans la foi catholique, aux hécatombes, aux armées fondant dans le froid ou dans la fournaise, songe au servage et, en contraste, pense à tous ceux qui, maintenant, travail fini, pain gagné, durement, mais gagné,

peuvent se reposer tranquilles. Rappelle-toi qu'ils murmurent : « Est-ce bien le bonheur? » Mais ils se disent, camarade, qu'aux ventes, aux loges, il y a des gens qui disent pour eux, à leur place, en leur nom, pour leur félicité : « Ni Dieu, ni maître » et que tu étais de ceux-là, des Pygmalions de la Galatée éternelle, de la Liberté!

» Dis-toi aussi, Mijol, que depuis qu'un pâtre s'est épanoui sous les étoiles en rêvant que des bras frais et doux se poseraient sur ses épaules, la poésie est née et qu'une vie suffit à peine à connaître tous les chants qui l'ont perpétuée et que toujours un chant nouveau résonne, plus ample, plus ému, plus divers, englobant plus de joie et de passion. Dis-toi que depuis le premier qui sculpta à la paroi d'une caverne l'image d'une bête familière, l'art subtil n'a pas cessé de ceindre les rêves et tu es, Mijol, un prêtre de cette vraie religion qui incarne le meilleur de l'homme dans une forme aussi belle que la Liberté, innombrable comme Protée et splendide comme Aphrodite.

» Nous marchons vers la Terre promise. Tu crois que tu ne la verras pas! Qu'en sais-tu? Tu seras là dans la sérénité de l'homme qui a vaincu l'ombre et l'erreur. Tu ne sauras pas que c'est toi, crains-tu? L'homme de l'avenir radieux aura oublié qu'il fut Mijol, le peintre, l'ornemaniste. N'as-tu rien oublié, depuis que tu es né? Combien de fois as-tu refleuri? L'enfant que tu as été, qu'en reste-t-il dans l'apôtre que tu es? Dans l'ample vie où nous frissonnons, mon camarade, une mémoire obscure nous dit qui nous avons été. Des détails seuls échappent. Entends chuchoter toute la vie fraîche! tout cela a vécu et est ressuscité. On n'a perdu que le souvenir de ses souffrances. Crois, Mijol, en la vie éternelle. En ce moment, toi et nos amis, nous l'appelons progrès.

Loris se tut. Mijol souriait faiblement.

— Tiens, on dirait Warocquet... Il nous cherche, ta

concierge a donné ton adresse de convalescence. Hé, Warocquet!

Le gros homme serra vivement les mains des artistes et de leurs amies.

— Ah! te voilà debout, Mijol, tant mieux. Je voulais te montrer des échantillons. Tes étoffes ont admirablement réussi, couleur et tirage. Ah! je suis content, toutes les femmes porteront cela cet été. Tu vois, ce semis de feuilles d'amandier, ce petit groupement de trois roses, rose rouge, rouge et thé, et la grappe de raisin, quel beau rose bleu, et regarde comme c'est souple... Les jolies femmes seront bien reliées.

— Ainsi, Mijol, dis Loris, tu crées plus que de la beauté, tu crées de l'amour!

Mijol tâtait les échantillons.

— Et de la liberté... je suis si faible... Loris... le tout dernier rêve.

— Ce n'est qu'un passage... pares-en l'étroit corridor de palmes victorieuses...

— Je ne serai pas au prochain Jour!

— Tu seras guéri, fort, hardi... les temps sont proches.

Le paquet d'échantillons glissa des mains de Mijol.

— Mais il s'endort, cria Warocquet.

— Pour toujours, dit Loris. Il meurt bercé d'espoir dans un jardin fleuri.

XIII

LA TOUR CENDRIN

— Dear, approchez votre fauteuil, je vous offre la moitié de mon rayon de soleil.

— Mais volontiers, miss Edith, voulez-vous regarder ce livre d'images?

— Non, dear, merci beaucoup, merci, non! J'ai plus de plaisir à contempler toute cette ombre transparente,

bleutée, dorée, grisâtre aussi, mais avec des tons de perle dans cette couleur de fumée qui couvre toute cette immense ruche. Et, voyez, my dear, les cloches de vos églises y semblent de longs becs d'oiseaux qui se dressent pour s'envoler vers les cygnes blancs qui pavanent sur le fond bleu du ciel. Peut-être qu'ils chantent, mais nous sommes trop bas pour les entendre. Nous n'avons ici qu'un reflet de la beauté. En sommes-nous même dignes?

— Toujours, pouvons-nous en être heureux, miss Edith!

— Ah! monsieur Loris, que je voudrais partir, comme ces oiseaux qui tournent en essaims autour des ailes des vieux moulins. Ils sentent que cette belle journée sera une des dernières de la saison; alors ils vont s'en aller, triangles massifs, légers,vibrants, bruyants, vers le Rhône, vers les murs roses d'Avignon, vers les petits bordjs blancs qui semblent, au bord de la mer, des danseuses au repos, des odalisques couchées. Les dernières belles journées, monsieur Loris, ont ce charme qui revêtirait, si l'homme était plus devin, les derniers jours de santé avant la décrépitude et l'agonie. Il semble, si on savait, qu'on les prendrait à deux mains, comme un flacon de parfum rare, et qu'on les porterait à ses narines, pour les respirer sans interruption. Mais on ignore tout; alors ces minutes délicieuses, on les froisse comme un manant déchirerait un manuscrit de poète, fleur suprême de son génie, comme un amoureux pressé foulerait un parquet d'or pour courir à sa mie. My dear, jamais le soleil ne m'a paru plus pénétrant et secourable qu'aujourd'hui. J'ai la tristesse rose, aujourd'hui, my dear, et mes diables pourpres.

— Ne vous attristez pas, miss Edith, vous avez devant vous de grandes allées et des jours heureux qui s'enfoncent, s'enfoncent dans la forêt fortunée.

— Où les sources chantent en mineur parce qu'une

nymphe va mourir. L'hiver viendra, my dear, et la neige est couleur de linceul. Et, my dear, elle ne reste pas blanche comme un suaire de jeune fille! Oh! que vite elle se macule, elle se bosselle. Elle forme un tas de petits tombeaux noirâtres.

— Sous chacun de ces petits tertres, miss Edith, il y a la racine d'une petite plante qui reverdira.

— Vous êtes bon, je vous devine très bon, avec vos yeux très doux qui ont l'air d'avoir eu peur, si peur.

— C'est que j'ai traversé des hivers, miss Edith.

— Dans la forêt fortunée.

— Elle ne l'est que l'été. L'hiver, c'est toujours la forêt triste.

— Y avez-vous rencontré le Chaperon rouge et le petit Poucet?

— Et des ogres beaucoup; mais si on se fait tout petit et qu'on se cache sous des tas de branches mortes, il ne vous arrive rien. Les ogres passent. Alors, si on dort, sous ces frêles abris, ce sont des fées qui vous réveillent en tirant les fagots. Elles sont déguisées en vieilles, en laides, en infirmes. Quelquefois elles vous obligent à leur porter leur charge de bois. Mais il advient qu'en récompense, quand vous avez laissé tomber le fardeau devant leurs cahutes, elles vous font la surprise de s'envoler bleu, or, gemme blanche, aigrette, sourire! Cela dans l'instant d'un clin d'œil, mais c'est de la joie pour quelques heures!

— Qu'est-ce que c'est que votre livre? Non, ne me le dites pas encore... racontez-moi une histoire... dites-moi qui je suis, en vous!

— En moi!... mais tout un grand et beau livre, avec une foison d'envols de fées, de la marge de la page blanche. Je m'imagine que je vous ai vue, jadis, toujours. Une fois, vous étiez blanche, blanche! Vous dormiez peut-être; vous rêviez certainement. Vous étiez étendue sur un grand tapis vert sombre; des coussins sur votre tête, très

colorés, semblaient des bêtes merveilleuses et parées de reflets du monde des songes, qui venaient vous porter à l'oreille des nouvelles des autres rêves qui se meuvent sans cesse au passage de dieux errants, dans les pays d'où nous venons et vers où nous repartirons. Votre main pendait sur votre simarre violette. Sur votre sommeil ou sur votre rêve, vint se pencher un bon vieux à longue barbe d'argent qui était le bon Dieu, ou le Temps, ou saint Nicolas et qui murmura : « Elle dort bien... il n'est pas temps encore! » Et puis, vint une jeune femme, grande et jolie; sa robe était rose, puis bleue, puis vert tendre, alternativement; elle glissait; ce glissement était une danse. Etait-ce l'aurore? c'est possible. Elle murmurait : « Il n'est pas temps encore. » Et puis Ahasvérus passa à grandes enjambées. Tout de même un instant, il vacilla, il chancela, plutôt qu'il ne s'arrêta à votre chevet et murmura : « Elle dort trop bien, il ne peut être temps encore! » Puis ce fut le prince Turandot avec quatre grands noirs qui portaient un vaste miroir d'argent, sans cadre, avec des griffes de bronze où des dragons tordaient comme un désespoir. Il était beau, Turandot, dans sa robe de soleil d'où jaillissait sa face jaune de prince des mers lointaines et des îles diaprées de palais de porcelaine. Il s'arrêta, fit un signe; les nègres placèrent le miroir devant vous. Vous ne vous éveillâtes pas. « Ce n'est pas elle, dit-il, pourtant elle est belle! » et il repartit à la recherche de celle dont seule l'image devait se refléter dans ce miroir. A ce signe il reconnaîtrait sa reine.

Tout à coup, j'entendis comme un coup de cymbales, mais si léger, comme un murmure lointain venu des entrailles de la terre. Je regardais à mes pieds et je vis tout le sol qui moutonnait de petits kobolds à capuchons verts, traînant des petites fées qui portaient des chapeaux en forme de liserons. Ils arrivaient, se tenant par la main, en ronde immense, et j'apercevais plus loin des chapeaux

violets, et comme des mousses qui marchaient, et des oranges mouvantes et des petites fées qui avaient l'air d'un rai de lune, et des rois kobolds, montés sur des cerfs, dont la couronne étincelait comme une tête d'épingle en or. Des parfums me charmaient, car on balançait des encensoirs où brûlaient des parfums de fleurs agrestes, de celles qui se cachent aux sentes des forêts, et une musique légère bruissait comme celle des feuilles d'arbrisseaux quand le vent y vient jouer. Ils s'arrêtèrent autour de vous. Et des bandes et des rondes survinrent qui sur votre tapis jetaient un tas de petites boules minuscules et brillantes. Un collège de petits druides s'approcha de vous et une petite voix, un souffle murmura, chanta plutôt : « C'est elle, c'est la Petite Perce-Neige! Elle n'est qu'endormie! » Alors quatre d'entre eux se placèrent à chaque coin du divan où vous reposiez et puis les voilà qui vous soulèvent, qui grandissent, qui grandissent, et tout ce peuple diapré grandit, grandit, grandit. À mesure, les parfums deviennent plus profonds, la musique plus victorieuse, les druides plus majestueux, les rois couronnés plus beaux. Je vois de grands chevaux blancs dont quelques-uns sont ailés et portent des rois dont les doigts pincent des cordes de lyres ornées de fleurs et tout cela grandit et vous entoure! Vous vous réveillez. Vous souriez divinement et à cette clarté, comme si c'était en signal, tout, vous, le cortège, tout s'envole et je demeure seul sur une lande nue qu'éclaire une pâleur plutôt qu'une lumière.

— Et que faites-vous alors?

— Je songe longtemps, je ne sais pas, si longtemps que je ne sais plus... des voiles noirs!

Loris se passa la main sur le front comme un homme qui voudrait chasser la migraine.

— Dites encore, monsieur Loris.

— Je vous vois sur une longue route, vous êtes lasse. Vos beaux cheveux d'or sont cendrés de poussière. C'est

là-bas, la lande, loin et surtout autrefois. On entend un grand piétinement. Ce n'est ni le soir, ni le jour; c'est indécis. Au fond je vois une large coupole de cuivre qui étincelle, au fond, un peu en avant du fond; il me semble que c'est vers ce point de lumière que court toute une foule. Je suis coudoyé et alors je vois passer comme des ombres frêles de belles femmes désespérées, des hommes graves et tristes. Il semble que des enfants pleurent. Vous, vous êtes lasse. Vous vous arrêtez. Vous vous asseyez sur une grosse pierre. Vous pleurez. Il semble que des milliers d'années pèsent sur vos jeunes épaules. Que vous êtes belle de cette tristesse sans cause, qui vient, non certes de votre vie, mais de toutes les vies; vous ramenez sur vos cheveux un pan de votre robe brune. Etes-vous la victime choisie?

» Et tout à coup le fils du roi vint à passer.

» Entendez-vous la musique de ces mots, miss Edith?

» Le fils du roi vint à passer.

» Il semble que tout l'or des fanfares encadre tout ce qu'il y a de radieux, que le ciel s'illumine pour pavoiser un miracle, l'arrivée, sur un magnifique cheval, du plus beau des jeunes hommes, et sa beauté irradie, car il est celui qui n'a jamais souffert; il n'a eu que de charmantes volontés que personne n'a jamais contrariées, et toute la beauté multiple attend le geste charmant par lequel il se fiancera.

» Le fils du roi vint à passer.

» Il s'arrête devant vous. Il se prosterne. Vous voici reine! Un cheval superbe vous attend. Et vous voici partie vers le palais à coupole de cuivre sous un large et bienfaisant soleil, et toute la horde des miséreux vous suit, se mêlant au cortège du fils du roi, innombrable et joyeuse avec le sourire universel d'une aube de printemps.

— J'aime cette image.

— Le fils du roi vint à passer.

» Songez, miss Edith, au rayon d'espérance qui part de cette chanson de vieille France. Je la vois chauffer des chambrettes obscures par un soir d'hiver, sans feu. La fillette la chante en peignant ses longs cheveux de lin ou de chanvre. Je l'entends sur le seuil des maisons paysannes, auprès des petits coussins où les pauvrettes créent de la dentelle et c'est plus touchant encore si, à côté de la jeune fille remplie d'espérance vague, c'est une vieille à voix cassée qui reprend la cantilène des espoirs anciens. Et ce même chant, on l'entend épanouir ses fleurs de chimère dans les ateliers sombres. Il court de la mansarde, où la petite Parisienne s'exténue à frapper des fleurs artificielles, aux vastes casernes de tisseuses qui lancent la navette d'un geste inlassablement empressé et las. Quelque forgeron laissant tomber son marteau lance le refrain dans l'espace, et cela fait rêver la petite couturière... cousette au bout du village et Toinon qui couche dans la soupente, lasse d'avoir fait le ménage du notaire, et la fille du notaire lui-même. Tout le village rêve du cortège soudain et magnifique qui pourrait éclater à l'orée de ses jardins. Et partout où l'ambition de la fortune, où le vent de détresse a éparpillé des Français et des Françaises, on chante ces chansons, là-bas dans l'Orient si sombre de foi et de sang, sous son soleil de braises d'or.

— En Orient, dit Edith, les yeux fixes.

— Figurez-vous, miss Edith...

— Mais que veut cet infirmier qui rôde autour de vous?

— Qu'y a-t-il, Jean? demanda Loris.

— Rien, monsieur Loris... n'avez-vous besoin de rien? Je venais voir... au hasard.

— Non, merci, Jean.

L'homme se retira.

— C'est un brave homme, miss Edith.

— Si indiscret! Mais continuez, dear.

— Eh bien, imaginez-vous la nuit, une ville d'Orient;

les terrasses paraissent vides sous le ciel bleuâtre. Les rues sont comme des rigoles de lunes par les rues étroites, parmi des cubes de pierre grise. Par-ci, par-là, une lueur d'étoile se heurte à un porche revêtu de faïence bleue, et on dirait qu'une haute forme s'y incurve, une forme de femme crucifiée là, comme une chevêche sur la porte d'un paysan de nos pays. Rien ne bouge dans ces fourmilières endormies. Quelques hommes passent aussi furtifs que les chats errants qu'ils rencontrent. Les yeux des chats luisent comme des feux follets. La lune se caresse aussi contre la poignée d'un kandjar à la ceinture de l'homme quand la rapidité de sa course entr'ouvre son burnous. Pas de bruit; un murmure de guitare parfois, correspondant à un bruissement de fontaines. Et c'est tout. La vie est emmurée. Des femmes mordent les barreaux des grilles; mais c'est à des fenêtres intérieures; elles ne font pas de bruit. Imaginez! C'est Tauris ou Mesched, Alep ou Marrakech, Konieh ou Ispahan. Des Français sont arrivés là, par hasard, explorateurs, voyageurs, poètes, marchands, que sais-je! Ils cheminent dans la fausse mort de cette ville vivante, dans son sommeil hypocrite, entre tant de murs, qui cachent tant de baisers et de souffrances. Que leur importe!... ils respirent le calme géant de la nuit silencieuse et de la luxure voilée de tapis, ouatée de murailles et d'ombre. Qu'importe ce qui souffre là-dedans, ou aime, ou s'épanouit? Ce sont des Circassiennes, des Syriennes, des Nubiennes d'ébène, des Danakiles grisâtres, des Abyssines à toisons épaisses et noires et collées de bitume, des Malaises couleur vieil or. Le temps des corsaires est passé; les harems se recrutent en Asie. Et pourtant voici qu'à ce sombre coin bleu, avant que, dans le porche d'un palais, la nuit s'agrippe comme une immense chauve-souris, voici que résonne et bien mélancolique :

» Le fils du roi vint à passer.

» Une Française! que faire? comment savoir?... Près du

porche, une ruelle, une fente, plutôt! Ils s'y engagent, es voici dans les jardins. Ils se heurtent aux arbres, les logues aboient, la chanson se tait. Ils se tapissent. Les nègres courent sabre en mains, c'est miracle qu'ils ne soient pas découverts. Ils regagnent le mur ; dans la ruelle, ils se consultent. Des coups de feu partent. Ils se retirent, se cachent tout auprès, reviennent. La chanson reprend: Le fils du roi... puis un cri rauque, prolongé, sanglotant. L'aboi des chiens s'est modifié, les molosses hurlent à la lune, à la mort.

Ils reviendront errer le lendemain au jour. Ils ne retrouvent plus le palais désenchanté de sa nuit silencieuse. Mais qu'avez-vous?

Edith s'était levée, les yeux fixes... Elle fit un pas en avant et roula à terre, se tordant, lacérant son corsage.

— Au secours! criait Loris tremblant.

Mais Jean se précipitait, suivi d'un autre infirmier.

— Emportez-la doucement.

— Elle griffe! attention!

Ses beaux yeux bleus étaient révulsés, les bras dansaient. L'infirmier les devait maîtriser pour qu'ils n'arrachassent point la chevelure dorée qui balayait le sol.

Le docteur Cantin accourait.

— Qu'est-ce que vous lui avez raconté, monsieur Loris?

— Une fable, une histoire d'Orient que j'imaginais pour la distraire.

— Son fiancé a été tué en Orient, en Perse, au cours d'une mission.

— Pouvais-je savoir! On ne sait jamais!

— Je la croyais guérie, comme vous. Sans cela je n'eusse pas autorisé vos promenades dans les jardins.

— Comme cela l'a changée... elle si belle...

— Si belle que le poète Loris s'en éprenait...

— Moi... oh! une petite fille délicate qui se blottissait dans mon imagination.

— Il vaudrait mieux que cette imagination ne joue de tours qu'à vous.

— Je vous présente mes excuses.

— Des excuses! Monsieur Loris, vous riez... c'est moi qui ai été imprudent.

Le docteur Cantin avait repris son air lisse et poli.

— Vous m'avez guéri, docteur, je vous en récompense mal.

— Guéri! vous riez, vous n'avez jamais été malade.

Loris le regardait avec étonnement.

— Mais mon arrivée chez vous... On m'a ligoté.

— Vous? jamais...

Habitué aux fous, le docteur Cantin ne se départait jamais du calme le mieux assuré. Il avait tout entendu; rien ne le surprenait. Le mot folie n'était prononcé, chez lui, qu'entre lui et ses gardiens et gardiennes, qu'il appelait ses infirmiers et ses dames de compagnie. Il ne connaissait que des tensions nerveuses, officiellement.

— Non, monsieur Loris, vous n'avez jamais été fou. Notre ami Théo vous a amené un soir. Il vous fallait, disait le docteur Duchelet, suivre, pendant quelques semaines, un régime : repas réguliers, bains, farniente, surtout interrompre vos terribles promenades nocturnes, vous trouver dans une maison dont tout alcool est banni. Ces sortes de refuges existent à la campagne; à Paris, il n'y en a pas. Alors on vous a amené ici où je traite des maladies nerveuses. Miss Edith est de mes malades. Elle guérira bien lentement, monsieur Loris... Il ne faut pas l'aimer, mon cher poète... si jolie soit-elle.

— Oh! je la reverrai toujours dans cette laideur de crise, ou, du moins, il faut que je la revoie, le plus tôt possible, pour effacer cette impression.

— Mais, alors, cher monsieur, ce serait à une visite que vous voudriez bien nous faire... car je n'ai plus de raison de vous garder... Vous vous portez comme le

Pont-Neuf. Voulez-vous que Théo vienne vous chercher, ou lui ferez-vous la surprise d'aller le trouver?...

— Comme vous le jugerez bon, docteur.

— Diable! vous avez votre libre arbitre, vous savez!

— Mais j'hésite.

— Eh bien, vous allez déjeuner avec moi, et après, dans mes courses, je vous dépose dans Paris, chez Théo, si vous voulez, chez vous si vous préférez.

— Mais, docteur, je ne sais depuis combien de temps je suis chez vous.

— Le temps? Vous y croyez, philosophiquement?

— Mais, il se décompose certainement, en loyer, en repas.

— Vous plaisantez... c'est un palais de poète ici! La Tour Cendrin, la plus haute cime de Paris, le point le plus près de la lune... J'ai tous vos livres, cher monsieur Loris. Aucun ne porte de dédicace, vous allez me les signer tous, au dessert et c'est moi qui ne serai pas quitte envers vous.

— Comment s'appelait le fiancé de Miss Edith, docteur?

— Le nom, je ne m'en souviens plus ; le prénom Archbald... elle le répète dans ses crises.

— Elles sont nombreuses?

— Espacées... Elle a dû apprendre son malheur très brusquement; mais vous savez, monsieur Loris, la variété des malheurs est infinie.

— Elle ne m'en a jamais parlé.

— Je suis sûr qu'à l'état de calme elle l'a oublié.

— Vous dites?

— Je dis que la commotion a dû être si forte qu'il y a un trou dans sa mémoire. Ce n'est que lorsqu'un rappel se fait qu'elle y songe.

— Une fleur de montagne la ramène à l'idée du gouffre.

— C'est cela même.

— Elle a été bue par la douleur.

— C'est assez juste.

— Mais comment expliquez-vous ces rappels à la souffrance par des analogies si lointaines?

— Je n'explique pas, je calme, car je ne puis guérir.

— Mais, docteur, l'esprit ne vivrait-il pas en même temps plusieurs vies? Quand l'une s'endort, l'autre se réveille, et certains mots n'ont-ils point des pouvoirs de surgissement?

— Là, c'est votre domaine, monsieur Loris, je m'arrête à sa frontière par prudence.

— Alors, vous croyez qu'il y a plus de choses dans le monde que dans votre médecine?

— Surtout chez vous, monsieur Loris, vous êtes un moulin à rêves.

— Pourriez-vous m'en guérir?

— Je n'y tiens pas.

— Vous craindriez?

— De ternir la vie... mais chaque fois que vous vous sentirez très fatigué, ou universellement bienveillant... vous avez, n'est-ce pas, des minutes où tout résonne en vous comme un chaos fraternel, vous aimez les chiens, les chats, vos ennemis, comme vous-même; vous errez sans but dans les rues à la recherche de quelque héroïsme?

— C'est exact, j'ai vaguement la mémoire d'avoir essayé d'apprivoiser une langouste. Il me semblait que c'était un don de Neptune, qu'elle avait connu les Sirènes et assisté à la naissance d'Aphrodite. J'étais malade, alors.

— Surmené! Rien ne ressemble tant à la maladie. Pour exiler cela, couchez-vous à neuf heures et lisez dès la tête sur l'oreiller Massillon ou Esménard. Ça vaut mieux que d'aller au Caveau. Si ça ne réussit pas, vous reviendrez prendre pension à la Tour Cendrin — confort hygiénique et vue sur tout Paris et la plaine Saint-Denis. En attendant, et j'espère que vous ne reviendrez me voir

qu'en ami à l'heure du lunch, allons déjeuner et nous partirons ensemble. On portera vos effet chez vous.

— Vous me donnerez des nouvelles de miss Edith?

— Bien certainement. On sonne le déjeuner, pressons-nous.

XIV

THÉO

— Loris, voici Loris!

— Que je vous ramène, rajeuni, forci.

Théo jeta loin de lui un fez rouge qui enserrait une chevelure touffue.

— Un peu de café, Loris?

— Il sort d'en prendre, dit Cantin.

— Que lui offrirais-je?

— Ce que vous voudrez. Il se porte comme un charme!

— J'ai là du cassis sans sucre.

— Eh bien oui.

— Vous aussi?

— Moi de même.

— Vous connaissez ces messieurs?

— Parbleu! Méry, Gozlan... enchanté de vous revoir.

— Un mot, mon cher Théo.

— Bien, venez par ici, mon cher Cantin.

— Un complot, murmura Loris.

— Mais c'est un persécuté que vous me rendez, docteur.

— Un complot! certifia le docteur Cantin... il faut toujours dire la vérité.

Les deux hommes s'écartèrent.

— Et les journaux, questionna Loris.

— Tu leur manques. Ils te manquent, à toi?

— Un peu.

— Galérien! un petit supplément de chaîne à monsieur le Galérien qui regrette sa petite boule au pied.

— Je collabore, quelle belle rime à ellébore, jeta Méry.

— Encore un peu de cassis? demanda Théo.

— C'est fini le conciliabule?

— Oui, ce cachottier de Cantin veut aller au bal, en costume inédit. Il m'a interviewé. Il eût pu aussi bien s'adresser à nous tous. Il lui faut mon avis, juste châtiment pour le critique d'art d'être confondu avec le costumier. Un peu de cassis, Loris?

— Non, mais un verre d'eau.

— Alors, j'attrape mon plus beau Venise avec deux chimères à la base, c'est bien ton verre!

Loris but.

— Et la besogne?

— Il ne pense qu'à ça. Est-ce bon signe, cher Cantin?

— Mais oui, cher Méry.

Loris eut le geste vague d'atteindre sa poche; sa figure se rembrunit.

— Ah! dit Cantin, vos manuscrits sont dans votre valise, chez vous.

— Mais, dit vivement Théo, j'en ai un que tu m'as laissé. Seulement, ce n'est pas ça! Es-tu riche?

Loris se mit à rire.

— Loris qui rit, dit Gozlan, voilà un phénomène rare. Encore bon signe, mon cher Cantin?

— Eh oui!

— Eh bien, si tu n'es pas riche, tu vas me soulager d'un travail pressé que je n'ai pas le temps d'accepter, encore moins de mener à bonne fin. Seulement, il faut voyager un peu.

— On voyagerait.

— Eh bien, il y a un type, un honnête forban, qui prétend que l'eau d'Ems a des qualités curatives.

— Il y met du cassis sans sucre? demanda Gozlan.

— Beaucoup mieux! il y met une salle d'opéra avec tout ce qui se fabrique de mieux comme chanteurs en France et en Italie. Il y met pour le dimanche une maîtrise allemande qui chantera du Bach. Il y met douze

hôtels à cent mille chambres, puis un palais en carton-pierre dans le goût de Trianon prononcé par un Bavarois et dedans...

— Dedans?...

— Dedans, il met une gentille petite salle, avec une roulette et autour il fait rouler...

— L'or?

— L'or, il l'empoche... Il y fait rouler mille courtisanes, parées des plus belles toisons d'or et d'ébène.

— Il ne t'offre pas la croupe?

— Non, Méry, mais il songe à allécher le voyageur français par un joli bouquin sur les beautés de son paysage. Loris, c'est ton homme! Il paie bien et comptant.

Loris rêvassait, déjà parti aux bords du Rhin.

Théo fit un imperceptible signe à Méry et à Gozlan.

— Ça me chiffonne, ce que tu offres à Loris, dit Méry.

— Et pourquoi?

— C'est que Duponchel me demande un livret d'opéra. Je peigne une autre comète; alors j'aurai besoin de Loris qui me conterait un de ces contes qu'il conte si bien; je coudrais les scènes en bon tailleur carcassier, et il ferait les parties lyriques.

— Tu les ferais mieux que moi.

— Non, cher grand poète.

— C'est pressé?

— Assez.

— Que faire, Théo? questionna Loris, d'un ton d'écolier.

— L'un et l'autre.

— Mais quoi d'abord?

— Eh bien, rêve le conte pour Méry, pars ensuite. Tu fais ton papier de touriste, pendant que Méry fait sa carcasse; tu reviens, tu fais le lyrisme.

— Et après, dit Gozlan, donne-moi un peu de temps pour une pièce dont je ne me tire pas.

— Alors, chers amis, je vous laisse Loris, conclut

Cantin. Ne lui faites pas user toute sa santé que je lui ai refabriquée. Au revoir.

— Mais je pars aussi, dit Méry.

— Et moi aussi, dit Gozlan.

Loris se levait.

— Reste un peu, mon vieux, dit Théo, on va fumer une bonne pipe.

Sur un guéridon de marbre gris, à unique pied d'acajou, une corbeille plate en sparterie offrait un jeu dispersé de pipes, de grosses pipes turques au fourneau rouge brun relevé d'arabesques dorées, de courtes pipes anglaises couleur de stout, droites, à court bout de corne, des pipes de bruyères courbes à bouquins d'ambre, de cachimbaux marseillais, au tuyau de roseau blond comme la paille, de longues pipes en porcelaine décorée (dans un encadrement de lierre, sur un médaillon, Gretchen écoutait les aveux d'un Faust à chapeau à créneaux, dans un cercle de myosotis; un Werther trop cambré serrait les mains de Lotchen pensive). De simples pipes en terre, polies et miroitantes dans des bruns cendreux, attestaient les longues rêveries d'un poète immobile. Théo prit deux pipes, au long tuyau de corne recourbée.

Il en posa une devant Loris.

— Tu vois, Loris, les classiques n'auraient pas trouvé celle-là. C'est simplement une pipe d'un modèle nouveau. Le fond du fourneau est plat; elle se tient debout; ça épargne la chute des cendres sur le papier de l'écrivain. On la pose à côté de soi, droite, pour noter le vers frais pondu, et puis on la reprend. C'est un poète, je suis sûr, qui a trouvé ça, un poète salarié qui tourne sa meule chez un fabricant, comme Samson chez les Philistins. On m'en a envoyé deux. Tu en mettras une dans ta poche, pour le voyage. Mais dans quelle poche, Loris?

— Dans la poche de mon paletot.

— Qui est où?

— Qui est là, sur ce fauteuil.

Théo prit le paletot entre ses doigts.

— Et l'on relègue Arachné parmi les fournitures mythologiques. Quel joli travail! Seulement, mon cher vieux, tu ne peux pas prendre la diligence avec ça.

— Mais si!

— Mais non! Loris, tu attraperais, au premier relai, un rhume et tu tomberais du rhume à la bronchite, de la bronchite à la pneumonie, de la pneumonie à la phtisie. Tu tomberais malade à la Ferté-Milon, pays de Racine, à Château-Thierry, pays de La Fontaine, tous des classiques. On te mettrait dans un lit d'auberge, et qui serait forcé de courir te chercher dans la triste Champagne ou plus loin, dans les marches de Lorraine? Ton ami Théo qui a son feuilleton à faire et qui serait exposé à manquer une reprise de l'*Ecole des Vieillards*, ou une de ces pièces où M. Scribe marie l'ingénue par un moyen toujours ingénieux et ancien. Je vais te prêter une pelisse.

— Je la perdrai.

— Tu la feras réclamer par les tambours de ville dans toutes les bourgades de l'Est. « Il a été perdu une pelisse appartenant en commun à Théo et à son ami Loris; ce document n'ayant pas encore obtenu la valeur biographique qu'il ne saurait manquer d'acquérir, la récompense à qui le rapportera en dépassera la valeur intrinsèque. D'ailleurs, ce n'est pas de la loutre, c'est du lapin! »

Théo agita une sonnette.

Une fille parut.

— Apportez-moi la pelisse et le bonnet de l'hiver dernier.

Tu vois, Loris, en plus c'est du démodé.

Une jeune femme entra en coup de vent : une statue de marbre mat aux larges bandeaux noirs, les yeux sévères, la bouche rieuse.

Loris se leva en souriant...

— Giulia, que je suis heureux de vous voir si resplendissante.

— Mais Théo, tu ne vas pas sortir en fourrure, il ne fait pas froid.

— Pas moi, mais Loris, qui est frileux comme une chatte et qui va partir en cabriolet pour les Allemagnes.

La bonne rentrait et plaçait respectueusement la pelisse et le bonnet sur un divan.

— Là, essaie-la, mon bonhomme, et mets la toque. Ça te fait un faux air de Jean-Jacques Rousseau! On te portera ça à ton palais.

— Tu es l'ami parfait.

— Et toi, le très parfait ami de toujours.

— Je t'empêche de travailler.

— Non, j'ai gagné ma vie ce matin... Je t'emmène. Nous irons chez mon honnête forban pour le mettre au point et pour qu'il te garnisse d'argent monnayé et de billets à ordre, et puis nous passerons un moment au divan de l'Opéra.

— Vous chantez ce soir, Giulia?

— Oui, la Somnambule.

— J'irai passer un frac, car j'en ai un... Sans toi, je n'aurais même plus guère que cela.

— C'est ça, je te lâcherai une petite heure et tu me retrouveras à dîner.

— Tu es libre, Théo? questionna Giulia.

— Il y a une petite comédie de Melesville, au Théâtre de Madame, mais je suis sûr que ça ressemble à la *Somnambule*. D'ailleurs, nous verrons le jeune Banville, au divan de l'Opéra. Il me racontera la pièce; sa petite amie y joue. Tu nous joindras à dîner, Giulia.

— Où?

— Rocher de Cancale, six heures.

— Bien!

GUSTAVE KAHN.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Louis de Robert : *Comment débuta Marcel Proust. Lettres inédites*, Editions de la N. R. F. — Jacques Boulanger : *Renan et ses critiques*, Editions du Siècle. — Lucien Fabre : *Bassesse de Venise*, Editions de la N. R. F. — César Santelli : *Georges Duhamel*, « Mercure de France ». — Elie Richard : *Le Guide des Grands Ducs*, Editions du Monde Moderne.

Sous ce titre : **Comment débuta Marcel Proust,** M. Louis de Robert publie les lettres que lui adressa l'auteur, encore inédit, de *Du côté de chez Swann*, au sujet de ce roman qu'il offrait sans succès à divers éditeurs. Fasquelle et Ollendorff le refusent, Grasset consent enfin à l'imprimer aux frais de l'auteur, puis le cède à la N. R. F. qui le réédite avec le succès que l'on sait. Quand on mesure le chemin parcouru par Proust, écrit M. de Robert, « quand on voit toute la jeunesse littéraire reconnaître en lui un de ses maîtres les plus incontestés, on est confondu par cette absence de sens prophétique chez des hommes appelés à juger chaque jour des manuscrits et à être en quelque sorte les guides du public dans ses lectures ». Les éditeurs veulent d'abord être les guides des auteurs qu'ils considèrent comme des élèves. Proust écrit : « Mais voici qu'on me dit aussi qu'il (Fasquelle) examine sévèrement les ouvrages, qu'il demande des modifications, qu'il faut que rien ne nuise à l'*action*. » Et Proust s'inquiète si Fasquelle publierait son livre tel quel, « avec ses développements lyriques, sans y toucher... » Un éditeur sérieux sait bien, n'est-ce pas, qu'un bon roman doit être débarrassé de toute végétation lyrique. De l'action, de l'action et encore de l'action. En avant ! en quatrième vitesse ! Il ne s'agit ni de rêver ni de philosopher. Mais il se trouve que parfois le public préfère les œuvres où les personnages s'immobilisent un instant pour penser tout haut.

Voici comment M. Humblot, le directeur de la librairie Ollendorff, jugeait le manuscrit de Proust :

...Je ne puis comprendre qu'un monsieur puisse employer trente pages à décrire comment il se tourne et se retourne dans son lit avant de trouver le sommeil. J'ai beau me prendre la tête entre les mains.

Devant cette incompréhension, Proust se demande si « ces gens-là » ont jamais lu vraiment Barrès, par exemple.

J'en doute fort. Et Maeterlinck ? J'en doute aussi. Si, en cachant le nom de l'auteur, on envoyait à M. Humblot *la Colline inspirée* de l'un et *la Mort* de l'autre, je crois qu'il « élaguerait » tant qu'il n'en resterait pas grand'chose et qu'il aurait beau « se prendre la tête dans ses mains »...

Mais, continue philosophiquement Marcel Proust, qu'est-ce que cela fait ?

Dites-vous bien que c'est le cas pour presque tout le monde. J'ai vu les articles de France, déjà célèbre pourtant, et dont le génie limpide semblait sourire indifférent à tout lecteur, refusés au *Temps* comme illisibles, remplacés à la dernière heure par n'importe quoi ; et la *Revue des Deux Mondes* trouvant son roman de *Thaïs* tellement mal écrit qu'après lui avoir demandé la permission d'interrompre la publication, elle déclara, en tout cas, ne pas pouvoir le laisser à la place habituelle du feuilleton. Les mêmes organes se disputent aujourd'hui la prose de France, qui est exactement la même, et je vous assure qu'il ne suppose pas que c'est parce qu'il a plus de talent.

... Et, ajoute Proust, « ce que je vous ai dit, très net pour France, je pourrais vous le dire, avec des détails presque burlesques, pour Régnier, pour Barrès, pour tant d'autres. »

Ces mêmes éditeurs éprouveront au contraire une sorte de respect religieux devant les tâtonnements méthodiques de Péguy :

Quant à certaines proses comme celle de M. Péguy, par exemple, écrit Proust, où règnent un état d'esprit qui est exactement le contraire de l'inspiration et de la solidification artistique, une espèce d'indolence au cours de laquelle un mot nous en fait imaginer un autre et où on n'a pas le courage de sacrifier ses tâtonnements, je ne peux pas exprimer assez ma stupéfaction de voir que, dans des milieux intelligents, comme à la *Nouvelle Revue Française*, par exemple, on trouve cela admirable.

Et Proust ne parle que des tâtonnements de style : il y a aussi, et c'est plus grave, les balbutiements, les bégaiements d'idées... Mais fausser exprès les valeurs littéraires, grossir les médiocres et diminuer les vrais écrivains, c'est, pour certains entrepreneurs

de leur propre gloire, une méthode, étroite, mais momentanément efficace, de se faire valoir :

On a pu voir, pendant de longues années, écrivait récemment M. André Rouveyre (1), une revue florissante, active et répandue comme la N. R. F. dissimuler, aux yeux de ses lecteurs, l'œuvre positive de Gourmont, méfait d'un sectarisme éclatant, auquel une correspondance entre son directeur, décédé récemment, et M. Paul Claudel donne toute sa saveur d'aliénation et sa raison politique.

Sectarisme, qui n'est, au fond, qu'un hommage involontaire. Il faudrait d'ailleurs ajouter que le succès de certains écrivains auprès du public n'est souvent dû qu'à une sorte d'attitude religieuse qu'ils adoptent, car ils savent bien que la majorité des lecteurs et des acheteurs est restée attachée aux religions confessionnelles. Pour un succès de vente, rien ne vaut les retours miraculeux au catholicisme. Vu de Sirius, comme tout cela est médiocre ; et comme on préférerait demeurer l'écrivain d'une élite de quelques centaines de lecteurs et pouvoir en toute sérénité mépriser ces mercantis de la pensée et de la littérature. Mercantis de qualité qui encombrent les Académies et les antichambres à prix littéraires. Les uns, dégagés de tout scrupule religieux ou philosophique, viennent lécher les bottes académiques et orthodoxes de M. Paul Bourget, dans l'espoir d'un prix d'or ou d'une mention académique ; d'autres, plus hypocrites encore, viennent baiser les mitaines d'une dame de lettres et poussent l'abdication de leur personnalité jusqu'à une sorte de mimétisme féminin : ce qui est d'ailleurs la marque d'une virilité très atténuée, déjà.

Il y a aussi à l'heure actuelle une critique confessionnelle, qui s'intitule néo-thomiste, avec sincérité, j'ose l'espérer, et qui est à la fois d'un autoritarisme insultant, et d'une puérilité déconcertante. M. Jacques Boulenger, dans son étude sur **Renan et ses critiques**, fait, avec une ironique et sereine sagesse, le procès de ces prêtres d'une religion à la fois neuve et désuète. Le procédé des Maritain et des Massis est d'ailleurs très simple : il consiste à confronter les opinions de Renan à celle que dicte la philosophie néo-thomiste, à constater leur discordance et à conclure à l'infamie de Renan. Je pense que M. Jacques Boulenger a eu à écrire ce petit livre ironique le même plaisir que j'ai eu à le

(1) In *Vient de paraître*.

lire. Si Flaubert avait connu ces dissertations thomistes de MM. Maritain et Massis, il en eût enrichi son *Bouvard et Pécuchet.* Il nous aurait montré, ainsi que l'indique M. J. Boulenger, Renan obéissant « aux plus basses raisons personnelles en ne se rangeant pas à l'avis d'Aristote considéré comme indiscutable et démontré. »

Ce Renan était évolutionniste décidé dès sa jeunesse, dit en substance Henri Massis : quel misérable ! D'une manière générale, il préfère une philosophie du devenir à une philosophie de l'être : il faut que cet Ernest ait eu des vices affreux dans l'esprit.

Mais, ce qui est plus grave et d'une injustice qui va jusqu'à la malveillance, M. Massis doute de la sincérité philosophique de Renan et insinue que la crise religieuse de Renan, telle qu'elle se révèle par ses lettres à sa sœur, ne saurait s'appeler une lutte intérieure : « Un tel débat intéresse bien peu la croyance ; c'est, au fond, un problème d'économie domestique où la préoccupation de l'avenir matériel est seule envisagée. » C'est toujours le même point de vue critique qu'un écrivain libéré des croyances religieuses ne peut être sincère. Voici, d'après ce thème, le jugement de M. Jacques Maritain sur Renan ; « Intelligence faible, le plus médiocre et le plus alambiqué des grands esprits ; végétal immense et frémissant, mais creux et tout en feuilles ; mimant l'intellection, ne la vivant pas, pourri d'artifice et jouant la spontanéité. »... « Végétal... creux... frémissant... tout en feuilles » ? Est-ce que ce Maritain thomiste ne serait, lui, qu'un faux poète aux métaphores pourries d'artifice et surtout de vétusté ? Renan intelligence faible ! quel sophisme : Renan, au contraire, est avant tout une intelligence, et M. Jacques Boulenger, lui, l'a bien compris : « Renan, écrit-il, n'est pas un « philosophe », un métaphysicien : c'est un « critique », et il ne s'est jamais donné pour autre chose... Nul esprit n'a disposé d'un plus merveilleux pouvoir de se prêter pour épouser son objet, pour le pénétrer avant de le juger... Il ne se figure pas qu'il a trouvé la pierre philosophale, qu'il détient la vérité et que cela le dispense de chercher des vérités : tout dogmatisme lui semble étouffant comme une prison... » Renan n'est pas, écrit encore M. J. Boulenger songeant sans doute à M. Maritain, « de ces penseurs qui regardent le monde du haut d'un dogme comme du sommet d'un phare dont ils se contenteraient de projeter le feu tour à tour sur les divers

secteurs ». Par contre, M. Boulenger fait le plus bel éloge de l'ouvrage de M. Pierre Lasserre sur *La jeunesse d'Ernest Renan*, critiquant seulement ce que M. Lasserre appelle l'esprit breton et celtique dans l'œuvre de Renan. Je ne ferai pas la critique de cette critique ; je dirai seulement que M. Boulenger ne m'a pas persuadé et que peut-être M. Lasserre a vu plus profondément que lui dans le celticisme de Renan.

§

Voici de M. Lucien Fabre un petit livre d'une sagesse frénétique : **Bassesse de Venise**. Venise et son paroxysme dégoûte M. Fabre. Comment appeler autrement que paroxysme « cet extrême de l'ébranlement intérieur qui ne tend à rien moins qu'à la dissociation, à la désertion ravie de la personne, à sa fusion panthéistique, à l'évaporation du moi » ? M. Fabre voit dans « l'enchantement primaire de Venise le débordement des assouvissements organiques », et, demande-t-il, est-il dénuement plus total que l'esclavage des sens ? Par les sens, écrit-il encore, « on entre dans l'inhumain », ce qui semble assez singulier. M. Fabre s'exalte avec une telle sensualité, un tel romantisme verbal contre l'esclavage des sens, qu'il nous apparaît ici lui-même comme une sorte de romantique de l'intelligence et de ce qu'il appelle « les régions supérieures ». Mais peut-être que si M. Fabre n'a pas aimé Venise, c'est qu'il y est allé sans amour. On ne comprend intellectuellement une ville, un tableau. une idée, une philosophie qu'en état d'amour. Une passion, loin d'empêcher de sentir ou de comprendre, ajoute à la lucidité de notre sensation et de notre compréhension. Quel romantisme à rebours, de croire qu'il y ait une intelligence pure de toute sensualité ! Mais aussi avec quelle éloquence verbale M. Fabre développe sa thèse ! Car c'est ici une véritable thèse qui s'appuie sur l'histoire et sur la littérature et qui aboutit à la bassesse inhumaine de Venise. Ce sont presque des injures envers une femme violemment désirée, passionnément aimée et qui « lui » fut cruelle.

§

M. César Santelli a consacré à **Georges Duhamel** un petit livre qui est une exacte analyse de son œuvre. Je pense avec l'auteur que la véritable pensée de Duhamel, celle que ses

ouvrages futurs ne feront que développer, se trouve dans *La Possession du Monde*, qui est l'Evangile d'une religion humaine s'élevant au-dessus des moribondes religions confessionnelles. Religion du bonheur qu'il faut désormais trouver en soi et demander directement à la vie. Les dieux, c'est en nous que nous pouvons les chercher et les trouver. Sorte de déification de l'homme, qui ne doit sans doute rien à Nietzsche, mais qui me fait souvenir du surhomme nietzschéen. Le surhomme de Duhamel n'essaie pas de percer les cimes des nuages métaphysiques et se contente de survoler les misères humaines, trop humaines : son vol même est une consolante brise qui rafraîchit et endort nos douleurs. En vérité je vous le dis, la vie est joie et bonheur, et ce nouveau Christ qui s'est penché (avec quel talent) sur les détresses des âmes et des chairs meurtries et déchiquetées a su trouver dans cette inclination interrogative des raisons d'espérer dans l'inépuisable richesse de la vie. Ecrivain de grand talent, Georges Duhamel est plus qu'un écrivain : un apôtre.

§

Je signalerai de M. Elie Richard **Le Guide des Grands-ducs**, qui est le livre le plus vivant que l'on ait écrit sur Paris, ses milieux artistiques et libertins, de Montmartre à Montparnasse en passant par les Halles où nous retrouvons le fantôme de Moréas. On sent que M. Elie Richard a écrit ce livre comme on écrit un journal de souvenirs et d'émotions intimes, et il y a dans ces pages, qui sont une petite galerie de tableautins ironiques, une petite synthèse descriptive, anecdotique, esthétique et lyrique de Paris.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Edmond Rostand : *Choix de poésies*, Fasquelle. — Pierre de Nolhac : *Poèmes de France et d'Italie*, Garnier frères. — Claude Odilé : *Lunaires*, « le Divan ». — Marcel Ormoy : *Le Visage Inconnu*, « la Muse Française ». — René Violaines : *Images et Enluminures*, « Editions du Centaure ». — Claude Balyne : *L'Ardeur recluse*, Jouve. — Paul Jamati : *Petite suite pour Monique morte*, éditions « Rythme et Synthèse ».

Ce **Choix de Poésies** d'Edmond Rostand révèle avant tout, et quoique l'on puisse penser de ses drames, que son tempérament n'était point d'un lyrique. On s'en doutait, rien ne le

ouvait mieux confirmer. Il y a ici *les Musardises*, *le Vol de la Iarseillaise*, *le Cantique de l'Aile*, et des passages choisis dans hacune des pièces de théâtre qui l'ont rendu célèbre. De ces oésies, les premières, celle qu'on cite, je crois, le plus fréuemment, *le Souvenir vague*, débute, on s'en souvient, par les ers que voici :

> Nous étions, ce soir-là, sous un chêne superbe
> (Un chêne qui n'était peut-être qu'un tilleul),
> Et j'avais, pour me mettre à vos genoux dans l'herbe,
> Laissé mon rocking-chair se balancer tout seul.

Suit, alors, d'une allure régulière et affectée, le développement. 'as une incursion d'idée désormais inattendue, pas une surprise e sentiment, et encore moins d'expression. Une telle poésie ne écouvre, ne révèle jamais rien, elle paraît à la poursuite d'une écouverte ou d'une révélation qui lui échappe toujours, ou, pour ieux dire, à peine se doute-t-elle qu'elle échappe à sa mission ; lle se satisfait d'une attitude qui, avec plus ou moins d'aisance, e prolonge jusqu'à ce que les spectateurs soient présumés las 'y applaudir. Dix strophes de quatre vers où du deuxième au uatrième se déplace chaque fois la parenthèse amenée toujours e façon identique : « un (ou une)... qui n'était peut-être que... » n a pris l'habitude de se pâmer au retour prévu, mais parfois ttardé, de cette belle malice, qui n'est pas même ingénieuse, et s gens sont persuadés d'une virtuosité ou d'une difficulté ; ils écompensent d'un sourire l'habile artisan.

Passons. On nous objectera que les *Musardises* datent des déuts de Rostand. Arrêtons-nous donc à son œuvre la plus fameuse, *'yrano de Bergerac*. On nous donne la tirade sur le nez ; elle roduit peut-être son effet à la scène et ainsi répond à son desein ; elle est illisible de niaiserie et de maladresse. La *Ballade u Duel* est, à tout considérer, médiocre, à cent pieds au-dessous e la moindre ballade de Théodore de Banville ou de Laurent ailhade. Un grand morceau connu se termine sur ce vers :

> La Haine est un carcan, mais c'est une auréole,

ui vous a un faux air, comme souvent les bons vers de Rosand, d'avoir été emprunté à la moins exaltante rhétorique de ictor Hugo : celle qui se forme d'images violentes, mais dont les éments ne se raccordent pas, — c'est la trouvaille heureuse de

ouvrages futurs ne feront que développer, se trouve dans *l*
Possession du Monde, qui est l'Evangile d'une religion humai
s'élevant au-dessus des moribondes religions confessionn
les. Religion du bonheur qu'il faut désormais trouver en s
et demander directement à la vie. Les dieux, c'est en nous q
nous pouvons les chercher et les trouver. Sorte de déification
l'homme, qui ne doit sans doute rien à Nietzsche, mais qui
fait souvenir du surhomme nietzschéen. Le surhomme de Duh
mel n'essaie pas de percer les cimes des nuages métaphysiq
et se contente de survoler les misères humaines, trop humain
son vol même est une consolante brise qui rafraîchit et end
nos douleurs. En vérité je vous le dis, la vie est joie et bonhe
et ce nouveau Christ qui s'est penché (avec quel talent) sur les
tresses des âmes et des chairs meurtries et déchiquetées a
trouver dans cette inclination interrogative des raisons d'espé
dans l'inépuisable richesse de la vie. Ecrivain de grand tale
Georges Duhamel est plus qu'un écrivain : un apôtre.

§

Je signalerai de M. Elie Richard **Le Guide des Grand
ducs**, qui est le livre le plus vivant que l'on ait écrit sur Par
ses milieux artistiques et libertins, de Montmartre à Montp
nasse en passant par les Halles où nous retrouvons le fantô
de Moréas. On sent que M. Elie Richard a écrit ce livre com
on écrit un journal de souvenirs et d'emotions intimes, et il
dans ces pages, qui sont une petite galerie de tableautins iro
ques, une petite synthèse descriptive, anecdotique, esthétique
lyrique de Paris.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Edmond Rostand : *Choix de poésies*, Fasquelle. — Pierre de Nolhac : *Poè*
de France et l'Italie, Garnier frères. — Claude Odilé : *Lunaires*, « le Liva
— Marcel Ormoy : *Le Visage Inconnu*, « la Muse Française ». — René
laines : *Images et Enluminures*, « Editions du Centaure ». — Claude Bal
L'Ardeur recluse, Jouve. — Paul Jamati : *Petite suite pour Monique mo*
éditions « Rythme et Synthèse ».

Ce **Choix de Poésies** d'Edmond Rostand révèle av
tout, et quoique l'on puisse penser de ses drames, que son te
pérament n'était point d'un lyrique. On s'en doutait, rien ne

ait mieux confirmer. Il y a ici *les Musardises, le Vol de la eillaise, le Cantique de l'Aile*, et des passages choisis dans une des pièces de théâtre qui l'ont rendu célèbre. De ces es, les premières, celle qu'on cite, je crois, le plus fréquemment, *le Souvenir vague*, débute, on s'en souvient, par les que voici :

> Nous étions, ce soir-là, sous un chêne superbe
> (Un chêne qui n'était peut-être qu'un tilleul),
> Et j'avais, pour me mettre à vos genoux dans l'herbe,
> Laissé mon rocking-chair se balancer tout seul.

it, alors, d'une allure régulière et affectée, le développement. ne incursion d'idée désormais inattendue, pas une surprise ntiment, et encore moins d'expression. Une telle poésie ne ivre, ne révèle jamais rien, elle paraît à la poursuite d'une verte ou d'une révélation qui lui échappe toujours, ou, pour x dire, à peine se doute-t-elle qu'elle échappe à sa mission ; e satisfait d'une attitude qui, avec plus ou moins d'aisance, olonge jusqu'à ce que les spectateurs soient présumés las pplaudir. Dix strophes de quatre vers où du deuxième au ième se déplace chaque fois la parenthèse amenée toujours çon identique : « un (ou une)... qui n'était peut-être que... » pris l'habitude de se pâmer au retour prévu, mais parfois lé, de cette belle malice, qui n'est pas même ingénieuse, et ns sont persuadés d'une virtuosité ou d'une difficulté ; ils pensent d'un sourire l'habile artisan.

sons. On nous objectera que les *Musardises* datent des dé- e Rostand. Arrêtons-nous donc à son œuvre la plus fameuse, *no de Bergerac*. On nous donne la tirade sur le nez ; elle it peut-être son effet à la scène et ainsi répond à son des- elle est ilisible de niaiserie et de maladresse. La *Ballade uel* est, à tout considérer, médiocre, à cent pieds au-dessous moindre ballade de Théodore de Banville ou de Laurent ade. Un grand morceau connu se termine sur ce vers :

> La Haine est un carcan, mais c'est une auréole,

ous a un faux air, comme souvent les bons vers de Ros- d'avoir été emprunté à la moins exaltante rhétorique de Hugo : celle qui se forme d'images violentes, mais dont les nts ne se raccordent pas, — c'est la trouvaille heureuse de

Rostand, à quoi il est permis de préférer des mièvreries qui sont parfois exquises :

> Car tu trembles ! car j'ai senti, que tu le veuilles
> Ou non, le tremblement adoré de ta main
> Descendre tout le long des branches du jasmin !

Mais alors même, pour les amener, que de gaucherie qui appuie, que de mise en œuvre malaisée et lourde, que de remplissage maladroit. A la scène on n'entend pas cela, il se peut ; la lecture de ces choses est fastidieuse, sans plus.

Certes, l'on trouverait, au volume **Poèmes de France et d'Italie**, où M. Pierre de Nolhac a rassemblé la production poétique de toute sa vie, une science d'artiste autrement intéressante, une sûreté d'élocution, le goût d'un parfait lettré, non plus de l'abandon pour faire croire à la passion, mais de la sensibilité partout éparse et secrètement recueillie. M. Pierre de Nolhac, on le sait, est, par-dessus toutes choses, un érudit. Sa curiosité s'étend, sans tenir compte de la culture hellénique et latine, depuis les premiers temps de la Renaissance dantesque jusqu'à la pieuse étude des déchéances royales, dans le décor de Trianon, et même sous le couperet de la guillotine du 16 octobre 1793. Mais outre le grand amour qu'il porte encore à François Pétrarque, à Erasme et à Ronsard, à Ghiberti, à Mantegna, à Léonard, et à Montaigne ou encore à Shelley, il s'attache à la terre merveilleuse de l'Ausonie où il a vécu dans le ravissement, à la terre rude de l'Auvergne natale où sa jeunesse a été studieuse et ardente, où il a toujours aimé se retremper dans ses souvenirs et dans ses espoirs d'antan. Il aime principalement la France, et son patriotisme lui a, durant la guerre, inspiré une série remarquable de sonnets.

Un choix très averti, une grande sûreté dans l'emploi des rythmes, une pureté classique, beaucoup de réserve, la crainte d'un geste aventuré ou d'une expression excessive, le contrôle de soi-même, un scepticisme aimable que tempère le désir d'échapper aux rudesses de la vie par l'évocation meilleure des temps de sagesse, de grâce et d'harmonie, voilà les qualités dont son lyrisme est tissu. L'émotion parfois prend le dessus sur l'érudition, non seulement aux heures douloureuses ou angoissées que nous traversâmes de 1914 à 1918, mais à la vue des paysages aimés, au souvenir des grands fantômes d'artistes ou de poètes, et dans ce

noble, fervent, consciencieux témoignage qu'il peut se rendre à soi-même, à la patience et à l'équitable probité de ses travaux d'historien :

Mon cœur n'a pas été troublé
De complaisance ni de haine :
Fille des Empereurs, ô Reine !
De toi j'ai librement parlé.

J'ai dédaigné les choses vaines
Que les vivants disent de toi,
N'interrogeant pour avoir foi
Que des voix mortes et lointaines.

Des témoins même du passé
N'en croyant aucun sur parole,
Je ne t'ai point servie, Idole,
Je ne te maudis point, Circé...

Charmant petit volume et, selon les us du « Divan », d'une présentation parfaite, les **Lunaires** de M. Claude Odilé se composent d'une série de courts poèmes musicalement ténus, frêles et délicieux, d'une atmosphère douce et enveloppante. Les vers gracieux suggèrent une succession d'images à peine définies et qui enchantent le rêve. Nul contour n'est précis, toute évocation s'y anime dans une brume d'extase enchantée. Une seconde partie se réfère à des souvenirs de poètes chinois. Mais pourquoi, parmi tous ces petits ou subtils vers, fraîchement lumineux et sans heurt, soudain, page 32, celui qui, le deuxième du poème, commence par : « c'est que ce sont cités... » ! Cette tache unique heurte dans un ensemble accompli.

M. Claude Odilé avait, il y a bien longtemps, donné un *Prélude* et des *Chants* dont les promesses aujourd'hui sont tenues dans *Lunaires*.

Paysages Nobles, *Musiques*, trois poèmes plus développés, *Marquise*, *Ombres*, *Gorgone*, une *Petite Suite Amoureuse* et *le Tombeau* de *Paul-Jean Toulet*, se groupent au beau livre de M. Marcel Ormoy sous ce titre général, **le Visage Inconnu.** La plupart de ces poèmes de rythmes brefs et sensibles sont d'un virtuose et d'un artiste irréprochables. M. Ormoy n'est épris que de formes élégantes, d'une tenue choisie, et il se soucie fort peu, après avoir tracé une arabesque habile et impérieuse, de la relier ou de l'emmêler à d'autres figures pour qu'en surgisse une évo-

cation qui enveloppe et qui s'impose. Le poète indique, non sans précision d'ailleurs, par un trait résumé et rapide. Ce sont images succinctes qui s'élancent et s'interrompent. Une préoccupation extrême de ne tomber dans le vulgaire ou seulement dans l'aspect le plus général des choses empêche jusqu'à l'apparence des combinaisons d'idées, car le complexe s'oppose au spontané. Tout un groupe de poètes jeunes se voudraient, semble-t-il, à la fois ingénus et subtils, à la façon des poètes de la vieille Chine ou des auteurs de haï-kaï japonais, un art parfait, mais d'une ténuité déconcertante à côté des ampleurs habituelles et chères aux chantres d'Occident. A coup sûr, il y eut là une région à conquérir, mais sied-il qu'on s'y cantonne, et le lyrisme français renoncera-t il à des élans magnanimes, à des réalisations plus puissantes ?

M. René Violaines reprend à Jean-Marc Bernard son épigraphe. « Ce ne sont pas des vers que j'offre dans ces pages, tout au plus des images et des croquis divers. » Beaucoup d'entre les **Images et Enluminures** ne comportent pas plus de quatre vers. Ce sont des notations amusées ou ironiques, très justes la plupart — et qui permettent avec espoir d'attendre une *œuvre véritable*.

L'Ardeur Recluse, *poèmes* par M. Claude Balyne, *suivie du Poème « le Mistral »*, se disperse d'abord en chants incertains, paysages aimés, amours déçues, mais soudain le poète se dresse, semble-t-il, dans la sagesse de son expérience, et des poèmes tels que *Mélancolie*, *Au Pays Natal*, *Sagesse*, *Détresse* surtout, avec son rythme sûr et suivi, *Hantise*, marquent que l'on peut attendre un volume futur, avec le plus grand espoir. M. Claude Balyne se requiert lui-même et étreint d'un bras fort le fût de la lyre. Dans la solitude, il se complaît parmi les bois touffus, parfumés, qui aboutissent aux flots enchantés de la mer. On y rêverait, d'une maison longue et basse à un étage, entre sa terrasse et son jardin, au bord des îles fortunées, non loin d'un humble oratoire rustique, à l'écart du petit village que domine le rude, altier château, et du petit port hanté par de rares pêcheurs... Comment ne s'y pas exalter dans la sérénité des heures d'amour paisible, bienfaisant, et de la connaissance double des arts et de la sylve ?

La douleur d'un père dont la fillette avant quinze mois a cessé

de vivre. La douleur, la stupeur douloureuse notée évidemment après coup alors qu'il la revit en son cœur brisé, en son souvenir angoissé, c'est de M. Paul Jamati, la **Petite suite pour Monique morte**. Point de déclamation, de lamentation, ni de geste. L'expression intime, comme intérieure, de ce qui fût et de ce qui est. Le surplus se suggère et l'émotion est puissante. Cependant les moyens les plus simples sont seuls mis en œuvre ; des vers courts, peu nombreux, mais d'un rythme ferme et éprouvé ; point de rimes, des images de vie plutôt que d'idées. L'art est concentré, presque muet, cruel effort sur lui-même de se dominer comme M. Paul Jamati y parvient : du moins a-t-il situé cet instant dans son horreur que rien n'efface, l'a-t il immobilisé et concentré en un roc indestructible. Sursaut d'art pénible, non moins que nécessaire.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Drieu La Rochelle : *L'homme couvert de femmes*, Librairie Gallimard. — Joseph Jolinon : *Le meunier contre la ville*, F. Rieder et Cie. — André Chamson : *Roux le bandit*, Grasset. — M. Constantin-Weyer : *La bourrasque*, F. Rieder et Cie. — Marcel Roussou : *Et nous nous sommes aimés là*, Albin Michel.

L'homme couvert de femmes, par Drieu La Rochelle. J'aime beaucoup le titre du nouveau roman de M. Drieu La Rochelle, et Félicien Rops l'eût aimé davantage encore qui, sans doute, s'en fût inspiré pour composer une de ces eaux-fortes d'une obscénité violente et d'un morbide idéalisme où il excellait. Aussi bien, Gille, le héros de M. Drieu La Rochelle, traduit-il une inquiétude assez analogue à celle qui, jusqu'à la fin lamentable du graveur belge, exaspéra les forces qui bataillaient en lui. Gille, qui mène la facile existence amoureuse des jeunes gens de ce temps, ne passe point avec le même cynisme que la plupart d'entre eux, du lupanar à l'alcôve, et de la femme du monde à la fille. Si ses aspirations paraissent vagues ou plutôt confuses, et s'il ne sait pas bien lui-même si c'est la recherche de la beauté qui l'anime ou l'aiguillon du vieux spiritualisme chrétien, il révèle, néanmoins, un tourment d'âme, jusque dans ses pires débauches, qui tranche avec l'insouciance commune à ses contemporains, et lui confère une espèce d'originalité. Il y a, chez ce jeune homme enragé de tomber toutes les femmes, et auquel il

arrive de voir sa virilité défaillir autant à cause de l'abus qu'il en fait que de la brusque intervention de son esprit au milieu des saturnales de sa chair, un désespoir non sans noblesse, et qui, par sa complexité, la virulence des éléments contradictoires dont il se compose, diffère de celui des romantiques et ne doit rien à la misogynie des symbolistes. En 1830, on en voulait à la femme d'être la créature fatale et de mettre sa ruse au service de la divinité jalouse pour ruiner le génie de l'homme marqué du signe divin. En 1880, quand on ne pensait pas, comme Schopenhauer, qu'elle manque d'intelligence, et quand on n'allait pas, comme Villiers de l'Isle-Adam, jusqu'à lui préférer un automate, on lui demandait, à l'exemple des Préraphaélites, d'être l'immatérielle compagne au côté de laquelle on se promène dans le champ des rêves (qu'il faut bien se garder de cueillir) et l'on abandonnait aux naturalistes sa physiologie... Gille inaugure-t-il une nouvelle façon de comprendre son rôle ? Ce garçon qui parle de ses attributs sexuels avec une liberté révoltante, et qui ne craint pas de se montrer à nous dans l'attitude sans prestige du monsieur qui se déculotte « sur un lit hasardeux », semble poursuivre, en effet, quand on ramène ses démarches à l'essentiel, une illusion qu'explique la grande fièvre actuelle d'approfondissement du mystère de l'homme. Il voudrait que celle de nos petites compagnes qui lui est destinée soudât, ou ressoudât — si la fable de l'androgyne est vraie — sa personnalité à la sienne, afin de pouvoir mener l'être, ainsi reconstitué dans son unité, à la découverte de l'énigme universelle... Oui, je crois qu'il y a un terrible appétit d'absolu chez Gille, et que celui-ci trompe ou déçoit avec mille alcools. Lisez le livre de M. Drieu La Rochelle avec cette pensée que j'y ai sympathiquement démêlée. Il vous paraîtra moins chaotique, et surtout moins rebutant ou répugnant, cela dit indépendamment de son lyrisme, des qualités de style dont il abonde, de la subtilité de son analyse, de la nouveauté de ses raccourcis nerveux et de la verdeur de ses images, si même vous trouvez encore singuliers les essais de francisation qu'il tente des mots anglais les plus répandus dans notre langue par l'usage.

Le meunier contre la ville, par Joseph Jolinon. Est-ce le commencement d'une renaissance, et ce retour, enfin, de la part des auteurs romanesques à une conception psychologique

plus précise ou plus rigoureuse, que je ne cesse d'appeler de tous mes vœux ? Le parti des écrivains qui conçoivent un personnage dans son unité semble vouloir l'emporter en nombre, comme il l'emportait, à mon sens, en qualité, sur celui des écrivains que la poursuite de l'analyse égare dans les labyrinthes et qui ne nous présentent que des êtres amorphes, composés de tant de morceaux épars et sans liens entre eux qu'ils échappent à toute prise, et déçoivent en nous l'invincible désir de synthèse. Sans doute est-ce parce qu'ils les abstraient de leur milieu que ces romanciers curieux de dissociation ne nous montrent que des individus incapables de rassembler les éléments de leur moi ? Rien pour se connaître et prendre conscience de sa personnalité comme d'avoir à lutter contre son entourage. Or, en même temps que ce *Raboliot* dont j'ai parlé dans ma dernière chronique, et qui accusait avec force, quoique à l'aide de procédés peut-être un peu sommaires, l'irréductible hostilité de l'indépendant ou de l'irrégulier à l'égard de la loi et de ses représentants, voilà paraître plusieurs romans qui, tous, s'efforcent de caractériser nettement un type — non extraordinaire, en vérité, mais représentatif, et donnant l'idée du général par un ensemble de traits particuliers, heureusement choisis. Le meunier dont M. Jolinon nous narre avec bonne humeur l'histoire ou, plutôt, « les entreprises de farce » contre le maire de sa petite ville, est un personnage qui sent fortement son terroir bourguignon, et par sa malice et son invention goguenardes, mais aussi par sa disgrâce, rappelle les héros, en posture souvent ridicule, de nos vieux fabliaux. M. Jolinon est un conteur alerte, au style dru, et qui nous donne une excellente leçon d'objectivité en adaptant le ton de sa narration à la nature des événements dont il se fait le chroniqueur. Sa meunière est un spécimen accompli de la fine mouche rustique, et j'ai trouvé d'une très exacte psychologie que son cornard de meunier se pique au jeu de tenir tête à la ville pour « épater » l'infidèle, comme un paon fait la roue.

Roux le bandit, par André Chamson. C'est, comme M. Jolinon, sous la forme impersonnelle, c'est-à-dire en manière de récit fait par un témoin, que M. Chamson raconte cette histoire d'un bûcheron des Hautes-Cévennes qui, lors de la mobilisation, plutôt que d'enfreindre la loi divine, s'enfuit dans la montagne, et devient déserteur pour ne pas tuer. Autre analo-

gie : comme le meunier de M. Jolinon est représentatif du caractère bourguignon, le bûcheron de M. Chamson l'est du caractère de ces hommes dont les ancêtres furent les Camisards et qui entretiennent sous une rude enveloppe le pur esprit de l'Evangile. Je sais trop comme il est facile de surprendre un auteur en flagrant délit d'expression personnelle quand il prétend céder la parole à son héros pour ne pas admirer la maîtrise dont témoigne M. Chamson (qui, pourtant, débute) en faisant raconter l'aventure de Roux par un tiers et en la livrant aux commentaires des paysans de son village. Hostiles à l'insoumission du gars de Sauveplane et réprouvant son acte de foi où ils ne voient, d'abord, qu'une lâcheté, un refus cynique de payer comme les autres l'impôt du sang, les Cénevols finissent par admirer et par plaindre celui qu'ils eussent volontiers livré aux gendarmes. Peu ou point d'épisodes romanesques dans le livre de M. Chamson. Une simplicité dépouillée et qu'on pourrait dire, à cause de cela, calviniste. Mais l'atmosphère est créée, et la figure de Roux s'en dégage avec un saisissant relief. Il est rare qu'un écrivain ne mette rien de soi — j'entends de son caractère ni de ses sentiments — dans un premier livre. C'est le signe, quand ce livre vit, qu'il a le tempérament d'un romancier.

La bourrasque, par M. Constantin-Weyer. J'ai dit de la première œuvre de M. Constantin-Weyer, *Manitoba*, qu'elle annonçait un véritable écrivain, et celle ci, malgré ses défauts ou l'inexpérience qu'elle révèle encore, me confirme dans mon opinion. Non que M. Constantin-Weyer soit un romancier, à proprement parler ; mais il possède un grand pouvoir d'évocation, et un sens profond de la vie, une foi rude en la beauté de l'effort, nourrit et anime tout ce qu'il écrit. Ce qu'il raconte, ici, non, je le répète, sans une certaine gaucherie, c'est l'aventure héroïque de Louis Riel, ce métis franco-indien qui, à deux reprises, d'abord vers la fin du second empire, puis en 1885, entra en révolte, avec une poignée de partisans, contre les forces régulières de la Grande-Bretagne au Canada, sans que la France crût devoir l'assister dans une entreprise où elle eût pu reconquérir une partie du magnifique domaine colonial que Louis XV perdit d'un « cœur léger ». Je ne connaissais qu'en gros ce que les historiens anglo-saxons appellent *The Riel's Rebellion*, et je ne saurais dire jusqu'à quel point M. Constantin-Weyer a tenu compte

de la réalité des faits pour composer son récit, ni même s'il a tracé de Louis Riel un portrait fidèle. Mais une impression de vérité se dégage des événements qu'il relate avec pittoresque et dans un style cru, qui atteste néanmoins que ce Français authentique a probablement autant pratiqué les auteurs d'outre-Manche que ceux de son pays. M. Constantin-Weyer a de l'humour et ce goût du détail familier, vulgaire même, mais expressif, par quoi les écrivains anglais parviennent à nous procurer l'illusion d'être avec les gens dont ils nous parlent. Aussi bien, la sympathie que Louis Riel lui inspire ne l'empêche-t elle pas d'éprouver de l'admiration pour son digne adversaire, le directeur de la Compagnie spoliatrice des métis, qui fait de la Bible — inspiratrice du génie anglo-saxon — un éloge à la fois lyrique et positif... Il y a profit à lire des œuvres comme celles de M. Constantin Weyer qui, ayant vu le peuple de l'Empire au travail, a su méditer, avec le sens critique des hommes de notre pays, sur la façon dont ce peuple mène sa besogne. M. Constantin-Weyer regrette que Louis Riel n'ait pas sa statue. Déjà, Robert Browning s'étonnait qu'un autre Riel, le Breton Hervé Riel, du Croisic, (l'ancêtre peut-être du héros du Manitoba) qui sous Louis XIV sauva la flotte française à Saint-Malo, ne figurât point parmi les personnages de pierre alignés au fronton du nouveau Louvre. Mais il est des gloires dont le culte se perd. La République, en tout cas, réserve plutôt sa sollicitude à celles de la tribune qu'à celles des armes.

Et nous nous sommes aimés là, par Matéi Roussou. Dans un asile de fous, parmi lesquels se détache la troublante figure d'un ancien savant, miné par la tuberculose et dont la déchéance intellectuelle s'enveloppe d'inconnu, un interne partage avec une femme du monde, elle-même énigmatique, le plus ardent amour de la terre. Rien pour exalter le désir comme la présence de la mort. Rien, non plus, pour *sublimiser* la passion, élever ses forces au-dessus d'elle-même, multiplier ses inventions et en affiner la subtilité, alanguir ses extases jusqu'à la prescience de l'infini, comme le voisinage de la folie... Mais le savant meurt, en divulguant par une lettre son identité. Il a été, jadis, au temps où la beauté parait son génie, l'amant de la propre maîtresse de l'interne; et celle-ci, en apprenant l'affreux destin du premier homme qu'elle a aimé, devient folle à son tour... Tel est,

cruellement dépouillé, le squelette du roman de M. Roussou. Ce que je ne saurais rendre en une brève analyse, c'est la complexité décevante du milieu que ce roman évoque, et l'impression de malaise qu'il dégage. Dans une langue très simple (presque quelconque) et avec des moyens qui paraissent plus simples encore, M. Roussou parvient à nous donner l'illusion d'une réalité fallacieuse, toute chargée de signes prémonitoires, ou toute traversée d'invisibles courants avertisseurs. Avec un rien (par exemple, l'audition défectueuse d'un nom prononcé trop vite) il nous procure ce qu'il est, peut-être, le plus difficile de créer en art : la sensation du mystère, j'entends du mystère psychologique, le seul qui vaille. Point d'invraisemblances dans le récit de M. Roussou. Tous les événements en peuvent être élucidés à la lumière de la raison. Mais la raison satisfaite, le sentiment demeure tout aussi incertain et libre de conclure selon ses préférences ou ses inclinations. M. Roussou connaît le monde des fous, et c'est en observateur minutieux qu'il a composé le tableau des pensionnaires de son asile. Ce tableau, cependant, ne prend toute sa valeur que de préluder, puis de servir en quelque sorte d'accompagnement au drame passionnel qui en synthétise l'étrangeté. Je recommande sincèrement la lecture du roman de M. Roussou, qui est un début tout à fait remarquable.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Viveuse et le Moribond, par M. François de Curel, 3 actes, au Théâtre des Arts.

Le spectacle que nous offre M. François de Curel, **la Viveuse et le Moribond**, serait intenable si on ne voulait, si on ne devait, par la pénurie d'un tel tableau, y prendre l'un de ces amers plaisirs négatifs que tant d'écrivains et d'auteurs dramatiques à succès des précédentes décades s'évertuent à provoquer en nous, sans aucun bon sens, ni aucune retenue, ni aucune décence.

La figure de M. de Curel se représente à nous entourée par le halo du mérite consacré ; puis c'est un aristocrate ; on l'admire beaucoup de ce qu'il vit à la campagne, enfermé dans une sorte de hautaine hantise, et pour ce qu'il n'a jamais daigné prendre contact avec nos vulgaires contingences mondaines. Cela étonne

oujours lorsqu'un homme public ne s'approche point de nous. Mais, la plupart du temps, ce sont là manières bonnement avi- ées de qui ne gagnerait rien, peut-être, à laisser entendre sa ersonnelle voix humaine ; cette voix humaine qui témoigne pontanément du caractère et de la qualité. Toujours est-il que 'on ne saurait trop se garder de cette vénération *à priori* qu'un crivain trouve infailliblement dans une attitude réticente de sa ersonne, et d'autant mieux ici que cet écart est tellement expli- ué par telles commodités qui retirent, à ceux qui les possèdent, 'honneur d'avoir à combattre pour vivre.

Pas plus que la fortune, les manières aristocrates traditionnel- es, ni les succès d'hier dont ce serait perdre son temps que de s peser, ni le grand âge, ne nous importent. Trop d'une faveur ratuite s'est manifestée dans le destin des hommes qui ont au- urd'hui la soixantaine pour que nous ne puissions accepter d'eux our le moins qu'une grande décence et une grande prudence à ous parler de la guerre et de ses retentissements. C'est tout le ontraire que vient de faire M. de Curel, avec la démarche d'un éphant.

Il n'est pas question d'analyser en sa pièce une œuvre d'art ; ous n'en trouverions pas la matière dans *la Viveuse et le Mori- ond.*

Longtemps on a prêté à M. de Curel de tendre par quelque té vers Ibsen. Dans le monde des théâtres, on écrivait toujours nom de M. de Curel flanqué de celui du sublime dramaturge andinave. Jamais davantage que dans le relâchement de paroles sipides, dans la collection de propositions vides, de superlatifs llonnés, impropres, usés, rejetés par tous les esprits sensibles, rmi le gonflement de paroles ennuyeuses au flux interminable minable, dans l'emploi des plus vulgaires trucs du vaude- lle, jamais dans tout cela, et dans bien d'autres choses de la èce de M. de Curel, on n'a pu mieux voir la niaiserie, ou l'iro- e, de ce qui fait la gloire de M. de Curel : le rapprochement de n nom de celui d'Ibsen.

La dramaturgie d'Ibsen est comme le mouvement des vagues i toujours s'abattent en profondeur sur le roc, le salent et le gent, pour soudain se reculer, comme dans une incertitude i redouble leur force de nouvelle projection et d'abolition.

La langue d'Ibsen, trapue et acerbe, porte, à chaque construc-

tion de mots, dans une alternance comme de coups de sonde et de coups de harpon, une contention d'énergie, serrée et puissante, qui dévale de l'angoisse du créateur, pour passer dans nos facultés qu'elle met en panique.

Ibsen fonce, avec puissance et sévérité, contre tout ce qui, dans la tradition ou dans les mœurs, l'étreint de manière qui lui soit personnellement parasite. Mais son art shakespearien reste intègre, tragiquement objectif, dans la régie des conflits de l'instinct et des mœurs, dont il grave le relief dans les êtres qu'il dépeint et concentre, voire qu'il fait recroqueviller.

C'est la découverte du caractère personnel épuré qui est le ressort même de son analyse constructive de l'homme et de la femme. C'est la passion de tous les grands sondeurs de tâcher à concentrer leur foudre géniale au noyau même de l'homme propre et de l'y galvaniser ; et, consécutivement, de ne descendre dans le système des conventions et des établissements sociaux traditionnels, que pour en éclairer avec ironie la tenace nocivité.

Tel est Ibsen.

Aux antipodes de ce créateur vigoureux et profond, et tout juste en manière d'ilote, on peut montrer M. de Curel ; honneur insigne encore et qui ne lui est donné ici que du fait de la longue équivoque créée par une époque fallacieuse, qui ne s'embarrassait guère si, à la vieillesse de ses précaires idoles, ses coups d'encensoir insensés ne seraient pas considérés comme des coups de massue.

Le pis, ou le meilleur, comme on voudra, le plus pénible en tout cas sous un certain jour, c'est que les bénéficiaires des vieilles couronnes en papier se livrent aveuglément, eux-mêmes, au jeu de rendre éclatante leur déplorable déconfiture.

Celle de M. de Curel, pour qui assiste à sa pièce, n'est pas montrée à demie. D'autant moins qu'elle s'étale avec pesanteur sur un sujet qui demande — même à ceux qui conservent dans leurs corps les stigmates cruels de leurs géhennes de guerre — la plus grande circonspection.

§

Deux personnages principaux, Alice et Philippe, mesurent et confondent leurs neurasthénies et leurs vagues de l'âme. Tous deux prirent part à la guerre, la femme comme infirmière, l'homme comme soldat. De retour à Paris, ils eurent la même faillite,

; mêmes dégoûts. L'un a voulu se suicider, l'autre se faire reli·
euse. Tous deux avortent dans leurs résolutions, se rencontrent,
en fin de pièce, formeront couple.

M. de Curel, croyant montrer des héros, a présenté de pauvres
ıbres obscures de sa cervelle.

Il met dans la bouche des deux rôles les formules usées et
sensibles depuis longtemps tombés sous le rire formidable des
ldats revenus. M. de Curel expose ses idées sur une certaine
vague de boue » qui, selon lui, aurait surgi avec l'armistice.
ngulière prétention, en admettant même, et nous en sommes
n, que l'intensité des plaisirs sexuels, même animale et débor-
nte, serait une « vague de boue », singulière prétention de
uloir la faire commencer en 1918 ! Disons plutôt, avec Scho-
nhauer, que cette joie sexuelle-là, constante dans toutes les
oques viriles, fait partie du génie humain, principalement
rsqu'il s'agit pour la race de réparer les hécatombes. Cela
end alors une force animale singulière, irrésistiblement entraî-
nte et puissante, par l'apport des hommes ardents échappés à
mort. Rien n'est plus poignant ni plus légitime.

Philippe est un monomane du suicide, mais sans le courage
ır le réaliser. Il a voulu se tuer sur la tombe du Soldat In-
ınu, mais, sortant soudain de la flamme du souvenir, Jésus-
rist lui est apparu et lui a dit : — « Lazare, ressuscitez ! » La·
ssus, il a été « faire la noce à Montmartre ». Passons.

Un prêtre explique à la névrosée que sa « dévotion aux soins
blessés était faite de son désir secret d'être au contact de
nes hommes (dans le cas de la malheureuse, nous ajouterions :
douloureux). »

Ce thème médical, qui concourt à donner à la complexité des
blèmes sexuels au moins quelque propreté dans la conscience
nous pouvons en avoir, est toujours bon à faire entendre. Il
seulement fâcheux que cela ait été réalisé par M. de Curel,
s talent ; dans une matière idéologique sans liberté, et, au
traire, selon les plus mauvais lieux-communs conventionnels,
dans une forme toute de phraséologie démagogique de bas
ge.

Le prêtre enfin marie les deux personnages.

Des vibrions tels que Philippe et Alice, larvaires mais actifs, sont
ts pour naviguer de conserve : héros tristement imaginés et

candidement habillés par M. de Curel, qui fait tout naturellement siens ces noirs androïdes. Il prend sans réserve le parti de ses pâles créatures, et les statufie, et les destine à la postérité, dans sa manière en catafalque.

Hélas ! une telle pièce n'est pas seulement désolante pour le spectateur, elle est, en outre, accablante pour les acteurs. Ainsi, dans un sentiment de commisération, le public applaudit les efforts de Mesdames Renée Corciade, touchante et gracieuse au possible dans un rôle dont je n'ai point fait état ici, Mady Berry, Gina Barbieri, Sylvie ; de MM. Vergas, Constant Remy et Duvelleroy.

En terminant cette chronique par intérim, je ne puis m'empêcher de me réjouir, pour la sérénité de M. de Curel, de ce que son triste ouvrage ait échappé à la visite d'André Billy.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Une nouvelle Collection scientifique : *les Problèmes biologiques* ; monographies publiées sous le patronage du Comité technique des Sciences naturelles des Presses Universitaires de France. — E. Fauré-Frémiet : *la Cinétique du développement* ; Multiplication cellulaire et Croissance; préface de M. L.-F. Henneguy. — R. Legendre : *la Concentration en ions Hydrogène de l'eau de mer* ; le *pH*; méthodes de mesure ; importance océanographique, géologique, biologique.

Une nouvelle Collection scientifique ! **Les Problèmes biologiques**. Il s'agit de mises au point des grandes questions à l'ordre du jour, destinées à faire connaître aux travailleurs de laboratoire, et aussi aux curieux de la science, les progrès les plus récents sur lesquels on ne peut encore se documenter dans les traités classiques. Ecrites par des spécialistes particulièrement compétents, elles orientent les recherches dans les voies les plus modernes. Elles complètent *l'Année biologique*, éditée également par les Presses Universitaires (voir ma chronique du 1er octobre 1924), et qui est en train de devenir un recueil bibliographique de premier ordre.

Trois volumes ont déjà paru : *le Métabolisme de base* de Terroine et Zunz, *la Cinétique du développement* de Fauré-Frémiet, *le pH* de Legendre. J'ai déjà parlé ici (1er décembre 24) des deux rapports sur le métabolisme de base présentés à l'un

es réunions annuelles de la Société de Biologie par les profes-
eurs Terroine et Zunz.

Emmanuel Fauré-Frémiet, fils et petit-fils d'hommes illustres, econde son maître, le professeur Henneguy, dans la direction du aboratoire d'embryogénie comparée du Collège de France. vec son tempérament d'artiste, il apporte, à la poursuite de es recherches, une ardeur toujours juvénile. Son livre **la Ci-étique du développement** montre bien que l'on se rouve à un des tournants de l'histoire de l'Embryogénie. Dans préface, M. Henneguy esquisse à grands traits l'évolution écente de cette science. L'étude du développement des êtres rganisés n'a été tout d'abord qu'une science d'observation 'ayant de connexion qu'avec l'Anatomie comparée. On se ontentait de voir comment, aux dépens d'une cellule initiale, œuf fécondé se constitue une série de cellules qui se dispo-ent en feuillets blastodermiques, et de constater de quelle anière ceux-ci se transforment pour donner les ébauches des ifférents organes. Puis, sous l'influence des idées transformistes, n crut remarquer que les différentes phases par lesquelles passe n organisme pendant son développement reproduisent plus ou oins la série des formes ancestrales ; l'ontogénèse serait une écapitulation de la phylogénèse; on se servit alors de l'Embryo-énèse pour édifier des arbres généalogiques, assez fantaisistes 'ailleurs. On devait se lasser de ces spéculations qui ne condui-ient qu'à des hypothèses dont le bien fondé ne pouvait être érifié par l'observation. Et voici maintenant que l'Embryogénie evient expérimentale, et suit dans cette évolution celle de la hysiologie générale. L'embryon, depuis l'œuf jusqu'à sa forme éfinitive, est un être vivant qui se nourrit, respire, s'accroît ; il a donc une physiologie de l'embryon. Cette branche nouvelle de science de la Vie a présenté tout de suite un intérêt consi-érable.

L'Embryogénie expérimentale conduit nécessairement à la echerche du déterminisme physico-chimique des formes animales végétales : j'ai insisté sur ce point dans mon ouvrage *la orme et le Mouvement*, le problème des formes organiques este le problème fondamental de la Biologie ; Fauré-Frémiet a aison : rien ne saurait justifier cette sorte de dédain avec quel certains esprits, leurrés par quelques déductions hâtives

de la Biologie générale, considèrent parfois les sciences morphologiques.

Fauré-Frémiet étudie successivement, du point de vue physico-chimique, la structure et la croissance de la cellule, ses changements d'état au cours de la division, les transformations chimiques et énergétiques pendant le développement embryonnaire dans l'œuf, les lois de la croissance du corps et des organes ainsi que celle des cellules libres et isolées. Il y a beaucoup de courbes et de formules dans ce savant ouvrage, dont le titre a été emprunté au langage des mathématiciens.

Dans un livre récent, *Elements of physical Biology*, Lotka montre les multiples applications des mathématiques à la Biologie, et il envisage successivement les points de vue de la cinétique, de la statique, de la dynamique, comme l'avait déjà fait mon regretté Maître Frédéric Houssay.

Or, Fauré-Frémiet lui aussi semble s'intéresser particulièrement à tout ce qui peut s'exprimer sous une forme mathématique. Il fait de la cinétique, il suit la marche des phénomènes dans le temps; mais il envisage également les équilibres physico-chimiques dont la cellule ou l'œuf sont le siège, équilibres qui relèvent de la statique, et encore les transformations énergétiques qui accompagnent le développement des êtres vivants, transformations qui relèvent de la dynamique.

Certes, l'auteur aurait pu s'étendre davantage sur les facteurs physiques et chimiques de la croissance; mais ce sera là sans doute pour lui le sujet d'un nouveau livre.

§

Dans les travaux récents de Biologie on fait souvent emploi du symbole pH. Celui-ci indique la réaction acide ou alcaline des milieux : eau de mer, eaux douces, sang, etc.

Les acides et les bases en dissolution se dissocient plus ou moins, mettent en liberté plus ou moins d'ions H et OH. Les acides les plus dissociés sont les plus actifs, les plus toxiques; or, l'addition à la solution d'un acide (acide acétique) d'un sel neutre du même acide (acétate de soude) fait rétrocéder la dissociation, et entraîne ainsi l'atténuation de la toxicité, il y a en quelque sorte dissimulation d'ions H et on dit que le sel neutre agit comme « tampon ». Le pH d'un liquide, c'est la mesure de la

roportion des ions H actifs; dans l'eau de mer en particulier, pH est la résultante d'équilibres chimiques complexes.

Les biologistes et les océanographes seront certainement reconnaissants à René Legendre d'avoir écrit un exposé très documenté sur **la Concentration en ions Hydrogène de l'eau de mer.** L'auteur a décrit avec une grande clarté et une simplicité remarquable les divers et nombreux phénomènes physico-chimiques qu'on observe dans les solutions : propriétés de l'eau, dissolution des sels, caractères des solutions, mécanisme intime des réactions chimiques, qui conduisent à une compréhension étendue et complète des milieux aquatiques. Vient ensuite l'exposé détaillé et suffisamment précis des deux méthodes pour mesurer le pH : la colorimétrie et l'électrométrie. Je n'insiste pas, toute cette première partie de l'ouvrage ne relevant pas de ma rubrique.

La seconde partie comprend les problèmes océanographiques, géologiques, biologiques, dont la solution implique la notion de pH.

C'est une vaste synthèse allant de l'œuf à l'équilibre du monde, qui montre bien l'importance pour les sciences naturelles des nouvelles données acquises dans le domaine des sciences physiques et qui trace la voie d'une multitude de recherches fécondes. René Legendre est un biologiste au vrai sens du mot : depuis 20 ans, au laboratoire de Concarneau, il a observé les animaux vivants, dans les conditions mêmes de leur existence ; il a mesuré leurs échanges respiratoires énergétiques ; il s'est efforcé entre autres d'expliquer leurs tropismes, rythmes et migrations, et de dissiper le mystère de la concrétion du calcaire dans la coquille des Mollusques et la carapace des Crustacés. Et ceci l'a amené à envisager les problèmes plus vastes, tels que le cycle du carbone dans la nature et la formation des roches sédimentaires. Ainsi le lecteur profitera, en outre de l'érudition de l'auteur, de ses envolées vers les terres inconnues.

§

L'été dernier, précisément au laboratoire de Concarneau, ma femme et moi, nous avons mis en évidence d'une façon particulièrement nette une curieuse propriété de l'eau de mer. Quand on lui ajoute des doses croissantes d'un acide, l'eau de mer op-

pose une résistance beaucoup plus grande que l'eau douce à la variation du pH, c'est-à-dire à l'acidification; et plus ou moins rapidement, — quelques minutes quand l'eau est disposée en couche mince, — il se produit un retour au pH initial.

L'eau de mer est un excellent milieu vital; elle est un amortisseur des variations d'acidité; le danger pour les êtres vivants, c'est d'être soumis à des variation trop brusques, trop étendues. Le sang, milieu intérieur où vivent nos cellules, a également cette propriété d'auto-régulation.

GEORGES BOHN.

ENSEIGNEMENT

Quelques remarques sur l'état actuel de la pédagogie et de l'enseignement tchecoslovaques (Rocenka pedagogická a skolská Rocnik Pátý, zaléta 1918-1923. Nákladcm « Dědictvi Komens kèho » v Praze, 1925).

L'annuaire pédagogique et scolaire que nous signalons contient la bibliographie des travaux pédagogiques tchécoslovaques parus de 1918 à 1924 et des renseignemeuts sur l'organisation de **l'enseignement tchécoslovaque** dans la même période. Un sommaire français est à la fin du volume. A ceux qui savent le rôle joué dans les affaires européennes par les deux hommes d'Etat de la Tchéco-Slovaquie : MM. Masaryk et Bénès, deux anciens professeurs, il ne sera pas indifférent de connaître les efforts déployés, les tendances qui se font jour dans le domaine de l'éducation de ce pays.

§

Lorsque la Tchéco-Slovaquie dressa sa jeune République sur les ruines de l'empire austro-hongrois, il devint, tout de suite, nécessaire de faire d'anciens sujets les citoyens actifs et vigilants du nouvel Etat. Dès 1919, celui-ci promulguait une loi sur les cours populaires d'éducation civique et une autre sur les bibliothèques populaires. Un département spécial fut créé au Ministère de l'Instruction publique pour l'éducation du peuple. Aujourd'hui les cours d'éducation civique répandent, dans la masse, les informations essentielles sur la forme, l'organisation, les fonctions de l'Etat, les droits et les devoirs des citoyens. Ils sont gratuits. Les frais sont partagés entre l'Etat et les Communes. La mise en vigueur de ce système a, naturellement, rencontré de grosses diffi-

cultés : gêne financière des communes, esprit mesquin des partis politiques, manque de conférenciers, etc. Néanmoins plus de 50.000 séances instructives ont été données en 1922 pour un million et demi d'auditeurs. Pour la création et l'entretien des bibliothèques publiques, un impôt communal a été institué. Leur nombre (Slovaquie et Russie des Carpathes exceptées) était en fin 1923 de 8.953 avec 3.371.407 volumes, 605.928 lecteurs et 9.285.361 prêts. Les minorités nationales ont leurs bibliothèques spéciales ou des sections particulières dans les bibliothèques de la majorité nationale. L'institution d'éducation populaire la plus développée, ce sont les « écoles populaires ». Il est trois sortes de ces écoles du soir : l'école populaire primaire d'un niveau correspondant à peu près à celui de l'école primaire supérieure ; l'école populaire secondaire d'un niveau à peu près égal à celui des 6e, 5e, 4e années de l'école secondaire et l'école populaire supérieure qu'on aime, parfois, à appeler « université populaire ». Les méthodes employées dans ces écoles dépendent de leur but et de la force intellectuelle des élèves. Elles varient des méthodes d'enseignement des écoles régulières jusqu'aux causeries libres entre l'instituteur et les assistants.

En somme l'éducation populaire, en Tchécoslovaquie, a déjà des bases solides. Néanmoins, remarque l'*Annuaire*, « pour la faire aussi efficace que possible, il faudra en outre un soutien matériel suffisant, un travail encore plus systématique et une judicieuse économie de forces ».

En plus de la question de l'éducation populaire, celle de la formation professionnelle des instituteurs a aussi retenu l'attention du public compétent. Des diverses solutions proposées pour ce problème, c'est le plan du professeur Kádner (1921) qui a été le plus remarqué et accepté par toutes les organisations des instituteurs. D'après lui, l'instituteur devait recevoir son éducation générale dans une école secondaire. Pour sa formation professionnelle, un certain nombre d'écoles supérieures, distinctes des universités, mais d'un niveau sensiblement égal, devaient être fondées. Ce plan n'a pu être réalisé. La question fut reprise en 1923 (projet Masek). Huit années d'études dans une école secondaire étaient prévues pour les instituteurs. La dernière classe, divisée en cinq sections, avait entre autres, une section pédagogique. Dans cette section, qui donnait l'instruction générale, une école d'ap-

plication permettait, toutefois, d'initier les élèves à la vie de l'école. Mais la véritable formation professionnelle devait avoir lieu dans une « académie pédagogique » (une année) qui existerait partout où serait une école secondaire avec section pédagogique. Ce projet, lié à celui de la réforme de l'enseignement secondaire, mourut de l'échec de ce dernier. La solution préparée depuis par le Ministère de l'Instruction publique est un compromis entre les deux projets dont nous venons de parler. Après avoir passé par une école secondaire, les futurs instituteurs doivent continuer leurs études dans les « académies pédagogiques » dont le niveau d'enseignement est égal à celui de l'université.

Pour l'enseignement secondaire, la première tâche a été : d'organiser l'enseignement secondaire slovaque qui n'existait pas, de compléter le réseau d'écoles secondaires tchèques dans les régions germanisées. Des plans de réformes furent aussi avancés. L'idée essentielle de ceux-ci portait sur la question de « l'école secondaire unique », ou de l'école que l'on désirait à classes communes durant les premières années et à classes différenciées seulement dans les classes supérieures. Aux considérations pédagogiques qui dictaient cette conception s'ajoutèrent des considérations sociales : l'idée de « l'école unique » conduisit au plan d'une fusion des premières classes de l'école secondaire avec l'école primaire supérieure ou, du moins, d'un rapprochement de ces deux types. A la fin de 1923, un projet prit jour qui formula le but général et les traits essentiels de la future école secondaire. Elle doit avoir sept classes et une classe spéciale pour préparer aux études supérieures. La base commune de quatre années sans le latin doit être organisée pour permettre aux élèves des écoles primaires supérieures de passer à l'école secondaire. Dès la 5e classe (5e année scolaire) il y a bifurcation (section avec latin, section sans latin). La huitième classe comprend trois sections. A côté de ce type normal pourront exister des types exceptionnels : école secondaire classique (latin et grec) ; école secondaire slave (deux langues slaves).

§

A la suite des réformes qui viennent d'être indiquées, il convient de dire quelques mots des tendances générales de la pédagogie et de l'enseignement tchécoslovaques.

Si la première a été longtemps sous l'influence allemande de erbart, il faut reconnaître le victorieux effort des universitaires e Tchéco-Slovaquie pour faire triompher, dans ce domaine, la ensée nationale. M. Masaryk a eu une grande part à ce résultat aujourd'hui la science pédagogique tchèque mérite d'être conue. Elle a ses noms qui symbolisent les tendances de l'heure préente : *Kádner*, auteur d'une *Histoire de la Pédagogie*, représnte la conception classique et historique, *Chlup* celle de la édagogie biologique et expérimentale. C'est lui qui, pour l'insnt, paraît du reste l'emporter.

La pédagogie tchécoslovaque réclame la liberté pour l'enfant, rtout pendant les premières années de scolarité. Elle est au urant des travaux qui ont approfondi la connaissance qu'on ait de l'enfant. Elle cesse de lui appliquer la psychologie génééle qui, partant de l'étude des adultes, ignore le caractère spéal de l'âme enfantine, et ses différences individuelles. Elle attae une grande importance au corps et à l'éducation physique. e trait le plus caractéristique de l'école fondée sur ces principes t le travail spontané et créateur de l'élève. Elle veut qu'il agisse ar ses propres forces et de sa propre initiative dans toutes les anches du travail scolaire. Elle donne comme point de départ l'action et à la réflexion l'intérêt naturel de l'enfant. On songe l'américain Dewey, au mouvement anglais des «News Schools» à *La Nouvelle Education* de chez nous, qui se donne pour jet « de réunir tous les éducateurs décidés à favoriser en ance l'activité personnelle des enfants, soit à l'école, soit dans famille » (1).

Un autre trait et qui se rattache à la même conception est nsi indiqué dans l'*Annuaire* auquel nous nous référons : «Tans que le travail dans l'école ancienne était divisé en un certain ombre de groupes isolés, grâce aux leçons données par la biologe, la psychologie et la sociologie, la pédagogie nouvelle parent à concevoir les aspects divers de la vie comme une unité 'il n'est pas possible de morceler par force ; au lieu d'un nome défini de matières, on en doit enseigner une seule : la vie.

(1) J. Dewey : *L'Ecole et l'Enfant* (libr. Delachaux, Paris, 26, rue Saintominique. — M. Devaldès : *Le Mouvement anglais des New Schools* (*Merre de France* : 15 avril 1925). — *La Nouvelle Education* (Bulletin chez . Baucomont, à Garches, Seine-et-Oise, France).

Le résultat pratique de ces considérations, c'est la concentration du matériel d'enseignement ; on en attend surtout une atmosphère plus favorable pour le développement de l'initiative enfantine. »

De ces tendances ont bénéficié quelques enseignements : leçons de choses, connaissance du pays natal, enseignement scientifique en général, dessin. Tous s'efforcent de rapprocher l'enfant de la vie, d'aller, pas à pas, des faits aux idées, de faire appel à l'initiative, au travail personnel, et tous se placent ainsi dans la grande tradition pédagogique française : Rabelais, Montaigne, Descartes, Fénelon, Rousseau. Une préoccupation féconde se manifeste encore, à la faveur des conceptions que nous signalons. L'école cherche à collaborer avec la famille. C'est un vieux, c'est un éternel souci des pédagogues, et cette année encore l'Institut Catholique de Paris faisait porter ses conférences de pédagogie pratique sur *la collaboration du collège et de la famille* (1). En Tchéco-Slovaquie, des réunions de parents et d'instituteurs ont pu se tenir. Des journaux travaillent à cet utile, mais assez délicat rapprochement.

§

Tout ce qui précède a trait aux idées qui animent l'effort de la pédagogie tchécoslovaque d'après guerre. Elles se retrouvent dans l'œuvre de beaucoup d'éducateurs et de penseurs européens. Elles n'en offrent que plus d'intérêt. Dans la pratique des écoles, ces idées réformatrices commencent seulement à faire sentir leurs effets. Une mise au point des théories est à faire. L'expérience des maîtres, les exigences multiples qui agissent sur l'enseignement et la manière de le donner s'en chargeront. Dès maintenant, on peut constater que des innovations comme la pratique scolaire des travaux manuels, comme l'instruction morale et civique donnée aux écoliers, transforment l'esprit de l'école. Si les difficultés matérielles sont un obstacle à des changements rapides, l'enthousiasme des novateurs, les initiatives de leur pensée et de leur action sont aussi une force que l'on n'a pas le droit de nier.

M. HÉNON.

(1) Librairie J. de Gigord, 15, rue Cassette, Paris,

GÉOGRAPHIE

L. Gallouédec : *Le Maine*, Hachette. — Carlos Pereyra : *La Conquête des routes océaniques d'Henri le Navigateur à Magellan*, traduit de l'espagnol par R. Ricard, Société d'Editions Les Belles-Lettres. — Robert Villate : *Les conditions géographiques de la guerre*, Payot.

La monographie régionale du **Maine**, par Louis Gallouédec, n'est pas un livre de géographie pure, — je ne sais pas au reste ce que pourrait être un tel livre quand il s'agit de décrire une région *humaine*, c'est-à-dire faite par le temps aussi bien que par les conditions naturelles, par l'histoire aussi bien que par la géographie. Tel est le cas de la région qui nous occupe. Il faut donc, pour en donner une image satisfaisante, bien connaître l'œuvre totalisée des générations mortes, déterminer comment cette œuvre plonge ses racines dans le sol et en est en quelque sorte le produit, et dire aussi les lentes transformations du paysage, opérées par les hommes. Pour bien y réussir dans une région anciennement humanisée comme le Maine, nuancée plutôt que contrastée, faite de plaines, de molles ondulations et de vallées aux lentes rivières, et enfin placée en liaison ou en transition avec de grandes provinces d'une individualité vigoureuse (Normandie, Anjou, Bretagne), il faut un art subtil, une intelligence complète et délicate des choses, et une grande aptitude à saisir les rapports souvent voilés et ténus entre le sol pratiquement immuable et l'humanité changeante. Nul n'y pouvait mieux réussir que Louis Gallouédec, historien et géographe, de longue date familiarisé avec ce terroir dont il connaît bien les paysages et le passé. Son livre est très attachant. Ce qui le domine tout entier et ce qui en fait l'unité, c'est que cette région du Maine, d'une si petite étendue (11.000 kilomètres carrés), et pourtant si peu homogène qu'on peut distinguer trois Maines (Bas-Maine, Haut-Maine et Maine angevin) a été soumise de tout temps au choc d'influences diverses et opposées, qui en ont fait un champ de bataille et lui ont infligé de cruelles souffrances. On ne le dirait pas aujourd'hui, à voir le calme de ce riche pays. Mais les générations oublient vite les tribulations de leurs devancières. Depuis la résistance des Gaulois aux légions de César jusqu'aux chouans du bois de Misedon, le Maine a été le théâtre de luttes sans merci et effroyablement dévastatrices : fatalité historique déterminée par la fatalité géographique des voisinages et de la convergence des routes. La géographie architecturale du Maine a

imprimé sur ce sol les marques historiques des luttes anciennes et des civilisations mortes. Nulle part ces marques ne sont plus nombreuses et plus intéressantes. Les ruines gallo-romaines de Jublains, au nord de Laval, ont contribué à nous révéler la date précise de l'effondrement de la civilisation antique, vers 270 275. La forteresse féodale de Sainte Suzanne, debout en grande partie, évoque toute l'insécurité du moyen âge. Le bois de Misedon lui-même, si humanisé qu'il soit, conserve toujours un aspect de chouannerie, et aujourd'hui encore, sous l'apparente tranquillité du Maine, on sent que subsistent les divisions entre *blancs* et *bleus*.

On a eu raison de traduire en français le livre passionnant et solidement construit de Carlos Pereyra, la **Conquête des routes océaniques d'Henri le Navigateur à Magellan.** Cette merveilleuse épopée, où les hommes de notre civilisation fixèrent les limites de toute géographie possible, tient de la légende ; en fait, il y a tant de mythes et de légendes qui s'y mêlent étroitement, que la critique a eu toutes les peines du monde à débroussailler les choses, et qu'aujourd'hui encore, il y a beaucoup de gens qui croient à un Colomb martyr, victime innocente de l'indifférence des rois, de la jalousie des courtisans et de l'ignorance des moines d'Espagne ; on continuera à attribuer à Colomb la découverte de la sphéricité de la terre et le pressentiment d'un nouveau monde, alors que la sphéricité de la terre était une notion connue depuis Aristote et popularisée au moyen âge par le *Livre des merveilles* du faux Jean de Mandeville, et que, pour le nouveau monde, Colomb n'y croyait pas et qu'il ne sut jamais l'avoir atteint : il croyait au contraire, très faussement, que la terre était beaucoup plus petite qu'elle n'est, et que les continents sont beaucoup plus grands que les mers. « Le monde, écrivait-il, n'est pas si grand que le vulgaire l'imagine ; d'ailleurs, six parties de la surface du globe sont à sec, la septième seulement est couverte d'eau ». (Lettre aux rois catholiques du 7 juillet 1503.) En réalité Colomb, comme calculateur, comme savant, comme géographe, se trompait du tout au tout. Il manquait d'esprit critique au point d'accepter pêle-mêle toutes les histoires qui couraient sur les îles fantastiques de la Mer Ténébreuse. Certes, Colomb est digne d'admiration, mais c'est à un autre titre. C'est un génie de la volonté et de l'enthousiasme.

« Sa prose descriptive, dit Pereyra, émeut autant que les paysages les plus célèbres de la Bible et d'Homère. Humboldt, qui lui aussi était un inspiré, fut peut-être celui qui vit le mieux cet aspect du Colomb intime, généralement glorifié pour d'autres titres qui lui sont bien inférieurs. » Rien de plus vrai. Malgré tous les travaux accumulés par la critique depuis cent ans, personne n'a dépassé ni même atteint l'admirable livre d'Alexandre de Humboldt, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent et des progrès de l'astronomie nautique aux XIVe et XVe siècles.*

Ce que Carlos Pereyra a bien mis en lumière, avec une piété nationale que justifient les faits impartialement étudiés, c'est que les découvertes de l'Amérique, de la route des Indes et du périple du globe, ne furent pas seulement dues à quelques individus bien doués comme l'infant Henri le Navigateur, Colomb, Vasco de Gama et Magellan. Il faut faire la part, très grande, à l'esprit d'entreprise qui entraîna au xve siècle, vers les routes nouvelles, les deux peuples de la Péninsule. Soif de l'or, désir de conquêtes, survivance de l'esprit de croisade, ou simplement goût de l'aventure et curiosité du merveilleux, avivés par les livres de Jean de Mandeville et de Marco Polo, tout se trouva réuni pour gonfler, vers les horizons nouveaux, « les voiles des blanches caravelles ». Au service de l'esprit d'entreprise s'était mis l'art nautique, qui fit aux xive et xve siècles, de singuliers et rapides progrès sur les rives de la Méditerranée et du proche Océan. Faut-il rappeler l'invention de la caravelle, d'origine purement portugaise et si supérieure à la lourde galéasse? les belles cartes nautiques catalanes et majorquines, les *portulans* ? l'invention de l'astrolabe, probablement portugaise? la fixation de l'aiguille aimantée dans une boîte, trouvée sans doute en Italie, dans le royaume de Sicile, alors français, ce qui explique la fleur de lys de la rose qu'adoptèrent tous les marins du monde? Oui, les grandes découvertes furent bien l'œuvre collective des marins de la Méditerranée et du Portugal. Les figures secondaires, si longtemps et si injustement négligées, prennent tout leur relief. Je recommande aux lecteurs la réhabilitation, par Pereyra, de Vincent Pinzon, ce hardi marin de Palos dont la gloire devrait égaler au moins celle de Colomb, et que la légende colombienne a « cloué sur la croix » depuis quatre siècles.

Le livre du capitaine Robert Villate, **Les conditions géographiques de la guerre, étude de géographie militaire sur le front français de 1914 à 1918**, est une thèse de doctorat. D'ordinaire, on peut avoir confiance dans ces sortes d'ouvrages. Ils sont très travaillés, patiemment et sagement construits, car les pontifes qualifiés interviennent plus d'une fois dans leur élaboration, et le diplôme est au bout. Le livre du capitaine Villate ne dépare pas la série. C'est un très gros travail, tout plein d'analyses patientes et exactes, fait sur un bon plan et soigneusement illustré. L'auteur étudie successivement les influences des facteurs géologiques, des facteurs topographiques, des rivières, des bois et des forêts ; puis celles des faits *d'occupation humaine*, — entendez par là les villages, les villes, les richesses disponibles dans la zone de bataille, les routes et les voies ferrées ; enfin les influences météorologiques. Le capitaine Villate termine par une étude comparative de déterminisme géographique à la guerre, en s'appuyant sur des faits du passé. Une vue d'ensemble résume ses conclusions.

Que sont-elles au juste, ces conclusions ? Les voici, si je ne me trompe.

1° Il faut que les armées s'adaptent au terrain. « L'homme adapte ses procédés de combat, ses doctrines de guerre au terrain... Il n'y a peut-être pas un déterminisme rigide, éternel, mais il y a un déterminisme relatif qui oblige l'homme à agir en correspondance avec la terre sur laquelle il vit. » « *La décision est fonction du terrain.* »

2° « *Ne donnons pas une trop grande importance au facteur géographique à la guerre.* Une formule qui s'appuierait uniquement sur les phénomènes géographiques pour donner un procédé infaillible serait sans aucune valeur... La ligne d'équilibre après la Marne, ce front intangible que nous avons connu, a été déterminée en certains points en raison du terrain ; mais combien plus l'a-t-elle été par suite de la fatigue des adversaires, par l'usure des effectifs, par l'épuisement des chevaux, incapables de progresser à grande allure, par la disparition des stocks de munitions dépensés à la Marne ! »

J'ai tenu à citer textuellement. Il n'est pas besoin de serrer cela de très près pour y trouver une contradiction formelle. La contradiction ressortirait encore mieux, si je citais plus longue-

ıent. Mais je ne veux pas remplir à moi seul les pages du *Iercure.*

Pourquoi cette contradiction ? Elle donne bien l'idée de l'in- ertitude intellectuelle déterminée chez les militaires par les évé- ements de 1914-1918. Les militaires sont en général des hommes e tradition. Toutes leurs traditions, dans cette grande crise, ont té bouleversées. Ils ont été, d'un bout jusqu'à l'autre, en proie l'imprévu et à la surprise.

En 1914, l'armée allemande dévale en torrent à travers les rdennes, réputées infranchissables par des troupes nombreuses. ,'armée française en retraite ne peut s'accrocher nulle part. Les rétendus obstacles géographiques sont pulvérisés. Les opérations e déroulent comme sur un tapis de billard. Le redressement rançais n'a point lieu sur la Marne. La Marne, c'est un nom u'on donne à la bataille, faute de pouvoir l'appeler autrement. ,e redressement s'est fait, au nord, au sud de la rivière, partout, ıais jamais sur elle. La rivière n'a été qu'un élément passif, omme les rivières le furent toujours dans cette guerre, comme le ressentait dès 1910 l'auteur du *Sol et l'Etat*, et comme l'indi- uèrent en 1921 les auteurs de la *Géographie de l'Histoire*, et uoi qu'en dise le capitaine Robert Villate.

En 1918, même chose. Les Allemands font d'abord plier les lliés ; puis les Alliés font plier les Allemands. Nulle part, le errain ne compte. Aucun obstacle naturel qui arrête les pour- uivants. Quand les Allemands s'arrêtent, c'est qu'ils sont épui- és : ils stoppent en pleine campagne, devant Amiens, devant Iontdidier, devant Château-Thierry ; nulle part devant un obs- acle naturel quelconque. Quand les Alliés, à leur tour, font plier es Allemands, ceux-ci ne s'accrochent ni aux rivières, ni aux ollines, ni aux forêts. Leur déroute se fait à une cadence moins apide que la retraite française de 1914. Mais elle est inexorable t définitive.

Au contraire, dans les années du front immobile, dans ces ruelles années 1915, 1916, 1917, où l'on a fait tuer tant de ıonde pour rien et où des deux côtés on appliquait cette meur- rière tactique d'*attrition* qui ne faisait que des vaincus des deux ôtés, les moindres accidents topographiques ont pris une impor- ance énorme. On s'est battu des mois entiers pour les Eparges, our le Chemin des Dames, pour les prétendus Monts de Cham-

pagne ! pour moins encore ! et on a dépensé, de notre côté, des centaines de milliers d'hommes et des milliards pour reconquérir cent villages en ruines, qui en 1918 furent perdus en un tournemain !

Qu'est ce à dire ? Que les facteurs géographiques ont eu une certaine valeur tactique lorsque les forces en présence s'équilibraient et que toute décision était impossible : on faisait alors du *Kriegspiel* avec notre sang coulant à flots. Mais, lorsqu'il y a eu rupture d'équilibre entre les forces, les facteurs géographiques n'ont pas plus compté que des fétus de paille, ni au point de vue stratégique, ni au point de vue tactique.

Voilà ce qu'aurait pu dire le capitaine Villate, et ce qu'il n'a point dit.

La géographie est utile aux militaires, elle leur est indispensable comme à tous les hommes cultivés, mais non pas aux points de vue qui ont occupé le capitaine Villate, au moins en ce qui concerne les militaires des hauts grades. L'utilisation du terrain est une affaire de chef d'escouade, elle peut être utile encore au chef de bataillon, mais le chef d'armée n'en a que faire. Ce que celui-ci doit connaître, en revanche, c'est l'état général du monde, la répartition de la population, des ressources, des richesses, le tracé et l'activité des grandes routes commerciales, le *potentiel* de chaque pays. La géographie, science de synthèse, doit lier en faisceau et présenter ensemble aux militaires les enseignements, logiquement coordonnés dans leur cadre spatial, de la démographie, de la statistique, de l'ethnographie, de la politique et de l'économie politique. Je suis convaincu que, pour tous les chefs d'armée, il est plus profitable d'étudier ces choses que les campagnes de Napoléon ou *l'influence* des rivières sur les opérations.

CAMILLE VALLAUX.

PRÉHISTOIRE

H. Mansuy : *Contributions à l'étude de la Préhistoire de l'Indo-Chine* fasc. III, *Nouvelles recherches dans le gisement de Somrong Sen* (*Cambodge*); fasc. IV, *Stations préhistoriques dans les cavernes du massif de Bac-Son* (*Tonkin*) ; fasc. V, *Nouvelles découvertes dans les mêmes cavernes*, petit in-folio. — H. Mansuy et J. Fromaget : *Stations néolithiques de Hang Rao et de Khé-Thong* (*Annam*). — T.-J. Arne: *Palæontologia Sinica*, *Painted Stone Agepottery from the province of Honan, China*, Pékin. — Les prétendues découvertes préhistoriques au Hoggar. — Maurice Reygasse : *Etude sur la station de Abd-el-Adhim* (*Grand Erg Occidental*), Constantine, Braham, 8°

du même : *Haches retouchées sur une seule face de Teshenghit (Sahara occidental)*, Constantine, Braham, 8°.

L'Asie n'est encore que très peu explorée au point de vue préhistorique, pour des raisons faciles à comprendre : difficulté des voyages, insécurité, petit nombre des savants, dédain des administrations, etc. Fort heureusement, en Indo-Chine et en Chine, suivant en cela l'exemple des Etats-Unis et du Canada, la recherche préhistorique a été jugée digne d'intérêt par notre Service Géologique et par la Geological Survey of China : la double série de publications dont j'ai à rendre compte se présente conforme aux exigences de la science : grand format des planches, qui sont en phototypie ou en trichromie, descriptions précises, échelle, comparaison locale ou générale.

On peut voir déjà, d'après les sous-titres des **Contributions** de M. Mansuy, que son domaine de recherches originales est considérable : Cambodge, Annam, Tonkin. Il donne, dans le fascicule III, un « Résumé de l'état de nos connaissances sur la préhistoire et sur l'ethnologie des races anciennes de l'Extrême-Orient méridional » qui est parfait, et d'une utilité d'autant plus grande que nos manuels de préhistoire ne répètent guère sur ce point que des vieilleries.

M. Mansuy rend hommage à ses prédécesseurs ; mais la plupart manquaient de connaissances précises, et ont ramassé des « cailloux » plutôt au petit bonheur que scientifiquement. Il a à sa disposition les belles séries du musée de l'Ecole française d'Extrême-Orient, qui finit enfin par sortir de la linguistique pour s'occuper de toutes les sciences anthropologiques. Dans son résumé, M. Mansuy déclare qu'on n'a pas encore trouvé de paléolithique dans l'Asie orientale du sud (1) ; que les gisements de surface montrent, non pas les débuts de la pierre polie (néolithique), mais un outillage déjà perfectionné et en plein épanouissement ; que le Bronze apparaît en même temps que la pierre polie ; et que, « par toutes leurs particularités, les industries de la pierre et du bronze dans l'Extrême-Orient méridional se séparent des industries néolithiques et du bronze de l'Europe, de l'Asie antérieure, de l'Inde et de l'Asie septentrionale » ; enfin, « qu'aucun fait n'autorise à considérer les industries de la pierre

(1) Cf. pourtant, peut-être, au Tonkin, fasc. V, p. 9.

polie et du bronze dans cette région comme synchroniques de industries similaires eurasiatiques » (fasc. III, p. 21).

Tout ceci est vraiment surprenant. M. Mansuy a raison de n pas dépasser les faits qu'il connaît ; sur le seul vu des planches on n'aurait jamais eu pourtant cette impression ; je les ai mon trées à des non-préhistoriens en même temps que des pièce néolithiques de ma récolte et que les pièces de toutes sortes qu m'a envoyées M. Reygasse ; les haches, même certaines hache à tenon, les herminettes, certaines poteries décorées par incision sont identiques ; les planches XXI et XXII par exemple font u effet européen. Mais on ne peut juger en ces matières qu'e voyant et en tripotant ; la nature de la pierre n'entre que peu e ligne de compte, mais plutôt la technique du travail. L'impor tant, dans ces conditions, est de poursuivre la recherche et l publication des trouvailles : les faits constatés par M. Mansuy son de nature à ruiner bien des théories ethnologiques, s'il a raison à donner au contraire des arguments à l'école d'Elliot Smith e Perry s'il a tort, ce qu'on ne pourra voir que plus tard, selo le hasard des trouvailles et le progrès de la documentation. O tient en tout cas à remercier ici le Service géologique de l'Indo Chine du soin avec lequel il a publié les découvertes de M. Man suy, ainsi que celles d'autres savants, comme Mlle Colani (1) M. Fromaget, et on espère que « la série continuera ».

§

Aussi luxueuse, avec ses six planches en couleur, est l'étud de M. T.-J. Arne sur **La poterie peinte néolithique d la province de Honan**, qui a été découverte dans cin localités assez éloignées l'une de l'autre par le Dr J.-G. Ander son, expert minier, d'origine suédoise, du gouvernement chinoi M. Arne rappelle que les découvertes d'instruments datant d paléolithique y sont assez nombreuses déjà en Chine ; que néolithique lui aussi est connu, y compris la poterie à déc incisé ; mais que la poterie peinte préhistorique n'avait é trouvée qu'en Mongolie. La série Andersson s'apparente nett ment à cette série mongole, puis à des poteries peintes du Tu kestan, enfin à celles de la Perse et de l'Asie Mineure ; on pe

(1) C'est Mlle Colani, docteur ès sciences, qui a exploré les dix-neuf gi ments des cavernes de Bac-Son.

même constater l'existence de certains thèmes semblables en Moldavie, en Crète, puis en Sicile ; à quoi j'ajoute les Berbères actuels. (Voir mon Mémoire publié par l'Université Harvard.)

Le livre de M. Arne présente donc un intérêt considérable, bien que ces ressemblances puissent être dues parfois à un phénomène de convergence. L'auteur a eu soin de publier dans le texte un grand nombre de dessins comparatifs ; il conclut avec une assurance qui n'est pas entièrement la mienne : « on voit qu'il existait une connexion entre la Chine et l'Europe du sud-est dès l'âge néolithique ». Il ajoute que tous les chaînons ne sont pas encore découverts, mais espère qu'on les trouvera. Une analyse chimique des tessons et des matières colorantes termine ce volume, qui fait honneur aux directeurs de la Geological Survey of China, de Pékin, MM. Ting et Wong.

§

La préhistoire continue malheureusement à donner matière à toutes sortes de fabrications pseudo-littéraires, à propos de l'Atlantide par exemple, ou de la Lémurie qui redevient à la mode, et à des communications fantaisistes dans les journaux. On a pu lire, entre autres, qu'en plein Sahara, dans le **massif du Hoggar**, aurait été découverte une tombe datant d'une époque fabuleusement reculée et qui aurait contenu le corps d'une prétendue reine Tin Hanan, « couchée sur un canapé dans ses plus beaux atours ». Elle était, paraît-il, « vêtue d'étoffes somptueuses et parée de bijoux en or ». Cette découverte aurait été faite par le comte Prorok et la tombe daterait « de cinquante à cent mille ans. »

A quelque cinquante mille ans près !... Le malheur est que personne ne peut savoir au juste la vérité. D'abord, cette tombe était bien connue des archéologues : Motylinski l'avait décrite, avec photos à l'appui, dès 1907, et Gauthier aussi, dans son *Sahara algérien*, en 1908, avec dessins schématiques. C'est un *redjem* berbère, non pas préhistorique, mais datant du IIIe au VIIe siècle *après* J. C. Le comte Prorok était, dit-on, accompagné de l'excellent préhistorien qu'est M. Maurice Reygasse : mais celui-ci a envoyé un rapport qui ne décrit les trouvailles faites que comme peu importantes (les étoffes et les cuirs se sont, comme de juste, effrités à l'air et au toucher) et « il se trouvait à une

certaine distance (cent kilomètres, paraît-il), du lieu de fouille lorsque le comte Prorok fit sa « découverte ».

Qu'est-il advenu du comte et des objets ? Le comte a dispar laissant des dettes de tous côtés, sans payer son chauffeur, qui assisté aux fouilles et dit qu'on a trouvé des bracelets en or et e antimoine, une colonnette d'or, des fossiles et des restes de cuir *le tout a été mis dans vingt-deux boîtes d'allumettes* qu'on scellées avec de la bougie ; et ces boîtes ont été mises dans un caisse d'huile Renault de 40 cm. de hauteur, 40 cm. de largeu et 70 cm. de longueur ! La caisse est restée en panne à Toug gourt. Tels sont les renseignements recueillis par M. Carbonne et publiés par lui dans l'*Echo d'Alger* du 24 décembre dernier on voit qu'il faut déchanter. Ce qui n'empêche pas, si le carac tère berbère des objets se démontre, qu'on aurait là la preuv d'une extension culturelle qui ne manque pas d'intérêt. L'Afri que saharienne et soudanaise nous réserve encore des surprises déjà les trouvailles personnelles de M. Reygasse font prévoi bien d'autres découvertes encore... vraiment préhistorique celles-ci.

La Station de Abd el Adhim, qui appartient au néoli tique inférieur, et celle **de Tachenghit**, où les haches retouchée sur une seule face ont un facies hispanique caractérisé, apporten aux théories antérieures de M. Reygasse des compléments d preuves décisifs et obligent de plus en plus d'admettre, comme i le dit, que « l'Europe a subi des influences africaines très nette dès le vieux paléolithique ».

A. VAN GENNEP.

HISTOIRE DES RELIGIONS

Ernesto Buonaiuti : *Manuele introduttivo alla storia del Christianesim* Foligno, Campitelli 1924. — Ambrogio Donini : *Ippolito di Roma*, Roma, L breria di Cultura, 1925. — Alfred Loisy : *L'Eglise et la France*, Paris, Nou ry, 1925. — Albert Houtin : *Un prêtre symboliste, Marcel Hébert*, Paris, Ri der 1925. — André Godard : *La Piété antique*, Paris, Perrin, 1925. — Pa Vulliaud : *Le Cantique des Cantiques d'après la tradition juive*, Pari Presses universitaires de France, 1925. — Salvatore Minocchi : *Le perle dell Bibbia*, Paris, Laterza, 1924.

On se rappelle les démêlés d'Ernesto Buonaiuti avec le Vat can. Excommunié, l'illustre professeur de l'histoire du christia nisme à l'Université royale de Rome entend néanmoins reste dans l'Eglise et continue à porter la soutane. Il a groupé autou

de lui d'excellents disciples dont plusieurs sont des maîtres. Avec la collaboration de cette école ardente et dévouée, il nous donne le premier tome d'une **Introduction à l'histoire du christianisme.** Ce volume traite d'abord de la préhistoire du christianisme dans le judaïsme et dans la pensée religieuse et philosophique des Grecs et des Romains, puis de l'histoire de l'Eglise pendant les trois premiers siècles.

L'école de Buonaiuti a découvert et mis en lumière un fait historique de première importance. C'est le conflit qui opposa, à Rome, la communauté chrétienne primitive parlant grec et le groupe des chrétiens d'origine africaine parlant latin. Sous la différence de langue, c'était en réalité une profonde opposition d'esprit, comme l'avait été, à Jérusalem, celle des *hébraïsants* et des *hellénistes*. Le conflit porta sur la discipline et spécialement sur le rite pascal. Le groupe latin accrut rapidement son influence. Il put, dès 189, faire accéder un des siens, Victor, à la papauté, imposer sa conception du rite pascal et prendre en mains le gouvernement de l'Eglise d'Occident. L'histoire de ce conflit éclaire d'importants problèmes. L'école de Buonaiuti annonce avec fierté que ses travaux porteront une vraie révolution dans « la science du christianisme ».

Je crois que ces intrépides ont raison, et plus encore qu'ils ne pensent. Voici pourquoi. D'un esprit critique très avisé à l'égard de l'histoire de l'Eglise, à partir de la fin du IIe siècle, ils sont très circonspects quand il s'agit de remonter plus haut, aux origines mêmes du christianisme et du Nouveau Testament. Ils restent, dans ce domaine, d'une simplicité toute traditionnelle qui déconcerte le critique français. Ils reprochent à Loisy la hardiesse de ses vues, attribuent à Jésus lui-même « les paroles mémorables de l'institution eucharistique » (p. 113) et font remonter au premier siècle la rédaction des quatre évangiles.

Pour ceux qui croient cette rédaction plus tardive, elle devient justement contemporaine du conflit qui divisa les deux communautés romaines. On est ainsi porté à chercher dans le texte même des évangiles la répercussion de ce conflit. On pressent que les travaux de Buonaiuti et de son école pourraient, en plus de leur intérêt pour l'histoire de l'Eglise, fournir la clef de plusieurs problèmes fondamentaux de l'exégèse critique du Nouveau Testament.

§

Un des plus zélés et des plus remarquablement doués parm les disciples de Buonaiuti, Ambrogio Donini, étudie la vie et le écrits d'**Hippolyte de Rome**.

Parmi les Pères de l'Eglise romaine, Hippolyte fut le dernie qui fit usage de la langue grecque. Son principal ennemi parm les *latinisants* fut Calliste, qui figure dans la liste officielle de papes. Calliste est présenté ainsi par Dom H. Leclerq dans un article récent du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne* (tom VI, 2e partie, col. 2451) : « Esclave, banquier, banqueroutier suicidé, repêché, mis au pétrin, perturbateur public, condamn aux mines de Sardaigne, il était ce qu'on nomme aujourd'hu indésirable. » Pendant un temps assez long, il y eut deux papes. Hippolyte était considéré par un groupe important comme l'authentique évêque de Rome. Il voyait dans ses adversaires une secte dite *callistine*. Ce fut alors que ses partisans lui élevèrent la fameuse statue qui a été exhumée en 1551 au cimetière d'Hippolyte près de Saint-Laurent hors les murs. Et ce fut alors, entre 220 et 230, qu'Hippolyte conçut le projet d'une ample *Réfutation de toutes les hérésies* où, à travers les hérésiarques, il visait surtout Calliste et ceux qui lui avaient succédé dans sa doctrine et ses méthodes de gouverner l'Eglise.

Le lecteur est amené à faire un parallèle entre la situation de l'Eglise romaine aux temps d'Hippolyte et celle de nos jours. Si l'autorité des papes Zéphyrin et Calliste a été ruinée par des controverses d'ordre disciplinaire et liturgique, des questions d'un autre ordre ont tout aussi profondément ébranlé le crédit moral de la papauté actuelle. Dans un beau livre qu'il vient de publier sur **l'Eglise et la France**, Alfred Loisy montre que le Vatican a, ces dernières années, poussé plus loin que jamais ses prétentions à la domination intellectuelle, par un anachronisme qui rappelle les prétentions en politique des Hohenzollern et des Habsbourg. Dans le domaine spirituel, le pape exerce aujourd'hui un pouvoir qui semble tout aussi absolu que celui des derniers Kaisers, mais qui est peut-être en réalité tout aussi fragile, tout aussi vermoulu. A Rome, l'exemple de la réussite trop facile d'un grand coup d'Etat dans le domaine séculier pourrait bien donner des ambitions à quelque Mussolini pontifical. La résurrection de la

grande figure de l'antipape Hippolyte est peut-être un signe des temps.

§

Albert Houtin s'est fait l historien de la crise du clergé catholique contemporain. Après avoir peint un prêtre marié : Charles Perraud, un réformateur catholique, le P. Hyacinthe, un gallican obstiné : Henri Bernier, quelques princes de l'Eglise et une grande mystique qui en a manœuvré plusieurs : Mme Bruyère, abbesse de Solesmes, et avant de nous donner sa propre autobiographie, il a tracé avec exactitude et délicatesse le portrait **d'un prêtre symboliste : Marcel Hébert.**

Directeur de l'Ecole Fénelon, éveilleur d'âmes, cœur tendre attaché à l'Eglise par toutes ses fibres, Hébert fut broyé sous sa propre sincérité. Il ne put consentir à professer des dogmes qu'il n'arrivait plus à penser tels que la résurrection corporelle. Duchesne éveilla ses doutes sur la matérialité de la résurrection du Christ. Il lui fit sentir que les récits contradictoires qui la relatent doivent être rejetés par le même critérium qui fit rejeter à Daniel les dépositions des deux vieillards. Hébert essaya de transposer en *symboles* les dogmes les plus crus. Condamné par l'Eglise, il dépensa dans l'éducation populaire les trésors de son âme exquise. Ceux qui l'ont connu, dont j'ai le bonheur d'être, sont assurés d'avoir connu un saint.

Le livre d'Houtin est, comme ses autres travaux, d'une parfaite probité. Autour d'Hébert sont dépeints, par des documents originaux, quelques types caractéristiques. Le politique qui distingue ce qu'il croit en son for intérieur et ce qu'il enseigne au nom de l'Eglise : Duchesne. Le prêtre excellent et courageux qui a gardé la foi, mais qui reste compatissant à ceux qui l'ont perdue : Amette. Le fanatique sans scrupules, âme d'une incroyable bassesse : l'abbé Misset.

§

Dans son livre ; **La piété antique**, M. André Godard nous apprend que le volcan Stromboli est l'entrée du purgatoire. Quand dans la nuit on n'y voit aucune lueur, il suffit de réciter en chœur un *De profundis* pour les âmes du purgatoire. Aussitôt une immense gerbe de flammes jaillit du cratère, après quoi tout re-

tombe dans les ténèbres. C'est un fait constaté par l'auteur, qui se trouve en présence de trois hypothèses :

Ou une attestation providentielle que l'enfer et le purgatoire existent dans le feu central des planètes ; ou un prestige du démon pour nous le faire supposer ; ou simplement l'attestation symbolique de l'efficacité des prières pour les âmes du purgatoire.

Nous lisons ailleurs :

Ce qui frappe plus que tout le reste dans la religion des Peaux-Rouges, c'est le nom de leurs génies tutélaires, les *manitous*. On retrouve dans cette dénomination des esprits-dieux le radical latin des *Mânes* et le radical grec de *Théos*.

Pourquoi pas le radical français *manie-tout* ?

L'auteur pense que les aspects édéniques de la Polynésie « sont un souvenir épargné de la religion qui environnait l'Eden lui-même. L'on montre à Ceylan le *pont d'Adam*. Sans doute émigra-t-il de ce côté ». On prouve ainsi que les traditions antiques, comme l'affirmait Joseph de Maistre, « sont toutes vraies, que le paganisme entier n'est qu'un système de vérités corrompues et déplacées. »

Il n'y a pas de quoi rire. Les élucubrations de ce genre ont aussi un côté sérieux. Que peut-il se passer dans la tête d'un profane qui, voulant s'initier aux sciences religieuses, achète le livre de M. Godard ? S'il est un simple, il deviendra candidat au détraquement intellectuel. S'il a un grain de bon sens et de critique, il éprouvera, pour ce qu'il croira être la science des religions, le plus profond mépris.

§

La tradition orthodoxe, celle des juifs comme celle des chrétiens, a toujours donné du Cantique des Cantiques une interprétation allégorique : l'amant est Dieu ou le Messie, l'amante est la communauté des fidèles ou l'âme fidèle. Personne ne l'a jamais contesté. Une question toute différente est celle du caractère primitif de l'écrit. Presque unanimement, les critiques estiment que c'était un poème érotique ou une collection de poèmes érotiques.

Dans son livre **Le Cantique des cantiques d'après la tradition juive**, M. Paul Vulliaud se propose de traiter exclusivement de l'interprétation donnée au poème par la trad

tion juive et ne se lasse pas de répéter qu'il ne touchera pas au problème du sens primitif (pp. XI, XIV, 48, 163). S'il s'était tenu à ce programme, il aurait simplement étudié les textes, fort intéressants en eux-mêmes, qui prouvent que la tradition orthodoxe des Juifs a toujours été l'interprétation allégorique. Mais à l'encontre de son programme, il s'engage dans une polémique très vive contre les « cœurs flétris » (p. 143) qui reconnaissent un caractère érotique au texte. Ainsi, tout en ne cessant de s'en défendre, il prend position à l'égard du problème du sens primitif. Tout son livre devient une longue plaidoirie en faveur d'une thèse hardie qui a déjà été soutenue avec talent par le P. Joüon : le Cantique aurait été conçu dès l'origine comme une allégorie.

Dans les psaumes et dans les prophètes, il est d'un usage courant de comparer la fidélité qu'Israël doit à son Dieu à celle que la femme doit à son époux. Il n'est donc pas impossible, en principe, qu'un poète allégoriste ait entrepris de décrire les rapports d'Israël avec son Dieu sous les couleurs d'une idylle amoureuse. Mais le texte ne favorise guère cette hypothèse. Si le roi personnifie Dieu, que peut personnifier la mère du roi (III, 11) ? Ceux qui veulent donner la clef de l'allégorie sont bien loin de s'entendre :

Il faut avouer, dit M. Vulliaud, que l'insuffisance de la documentation ne nous met guère en mesure d'établir la discrimination de ce qui est primitif dans le courant symbolique d'avec ce qui y fut ajouté (p. 211).

En ce cas, nous restons dans l'obscur.

Il est vrai que l'interprétation réaliste se heurte aussi à de grandes difficultés. Y a-t-il unité de composition, ou sommes-nous en présence d'une anthologie ? S'agit-il d'une pièce destinée à être jouée ou d'un cycle de chansons ? L'amour chanté par le poète, est-ce l'amour conjugal ou l'amour libre ? Autant de questions qui divisent les critiques.

Il est difficile aussi de comprendre comment un écrit profane a pu être inséré dans le canon de l'Ancien Testament. On peut répondre que le recueil primitif des livres hébreux n'a pas eu seulement un caractère sacré, mais aussi un caractère national. Le Cantique était en hébreu. Conservé dans les mémoires à une époque où tout le monde parlait araméen, il a pu être recueilli à titre de relique nationale. Reuss est peut-être fondé de penser que le nom de Salomon, qui figure à la première ligne, n'est pas

étranger à cette consécration. Il suffit qu'un poème soit dans une langue qui n'est plus parlée pour qu'il prenne une valeur particulière, un sens plus noble. Quand le caractère sacré de l'Ancien Testament fut plus fortement accusé, on ne pouvait manquer de donner au Cantique lui aussi un sens mystérieux et sacré.

Il reste que ce petit poème, qui est le livre le plus court de la Bible hébraïque, est aussi le plus difficile à interpréter.

Une nouvelle théorie est proposée par Salvatore Minocchi. Influencé par Erbe (*Die Hebräer*, 1906), il voit dans le Cantique un « mystère dramatique d'origine païenne, célébrant le printemps et l'amour ». Sulamith, *la Pacifique*, et Salomon, *le Pacifique*, seraient primitivement deux divinités : Astarté et son époux. Le caractère originel du poème serait donc à la fois érotique et sacré. Malheureusement, M. Minocchi n'a pas réussi à fonder sa thèse sur une argumentation assez solide.

P.-L. COUCHOUD.

LES REVUES

Le Divan : M. Fagus traite du Symbolisme. — *La Nouvelle Revue française* : M. Paul Morand, les Etats-Unis d'Europe et le devoir de la jeune diplomatie. — *La Revue fédéraliste* : Mme Marie Gasquet écrit ses souvenirs sur Paul Arène et Mistral. — Mémento.

M. Fagus adore la poésie qui le lui rend bien. Il la sert à la fois par son œuvre de poète et par sa mordante critique. Sa sincérité a des jaillissements chauds de geysers. Dans « Tradition et Poésie », qui paraît au **Divan** (décembre) — et dont un premier fragment a été publié dans *Les Marges* du 15 octobre — il attaque violemment Moréas (« personnalité climatérique », « Rastignac du Dodécanèse » —, écrit-il) ; mais, il rend quelque justice au symbolisme ;

Le Symbolisme serait-il mort ? On l'a prétendu. Quelle sottise ! Le vrai Symbolisme est éternel, comme le vrai Classicisme : ils se confondent. Un poète serait-il maître, serait-il classique, si son œuvre ne faisait symbole, s'il n'était symboliste, fût-ce implicitement, fût-ce à son insu, fût-ce contre son gré ? Tous nos écrivains authentiques portent du symbolisme plein la peau, plein les moelles, aussi bien ceux qui le répudient. Le Symbolisme débarbouilla la poésie française, c'est-à-dire la pensée française, de la littérature, pour lui restituer la sincérité. Et par la sincérité, la démangeaison du labeur loyal et désintéressé. L'effondrement moral a des causes non littéraires, mais politiques,

ou, pour mieux dire, religieuses. Il a pu dégrader les lettres : il a dégradé tout, mais les contaminés connaissent leur délit : point capital. Il n'en reste pas moins que, à des titres divers, les jeunes du jour se réclament, avec raison, de Rimbaud, Mallarmé, d'autres encore, et de Baudelaire tous. Jamais ne furent plus profondes leurs influences. Celles de Ronsard, Hugo, Moréas, demeurent de mode auprès : rien.

Il existe maints ronsardisants. Moréas compte encore des jeunes disciples. L'influence de Victor Hugo, manifeste chez tous les chasseurs d'images actuels, fut considérable, qu'on en convienne donc, sur Baudelaire et sur Rimbaud.

§

M. Paul Morand écrit dans « Rien que la terre », **la Nouvelle Revue française** (1er janvier) :

Un jour prochain, on s'apercevra que les compagnies de navigation nous ont trompés. Alors les Chinois et les nègres viendront nous disputer les bonnes terres ; il y aura une lutte de races pour les meilleurs climats, mais il y a une lutte de classes pour la possession des richesses. Si l'on n'invente pas d'ici là des fléaux scientifiques et des inondations artificielles, on peut compter sur nombre de guerres cosmiques et de suicides métaphysiques.

Comment n'être séduit par des images de cette qualité : « la trappe — cette légion étrangère de Dieu », où M. Paul Morand, enlumineur, tient à Chateaubriand par Victor Hugo, Vallès, Jules Renard et Léon Bloy. M. Paul Morand s'affirme un diplomate de 1926 et d'une clairvoyance qui pourrait être très utile, si la conduite de la France n'appartenait toujours, incurablement, à des vieillards ou à des hommes usés par trop d'échecs, quand il souhaite la réalisation des Etats-Unis d'Europe (vieille idée, encore, du Père Hugo) et montre la difficulté d'y parvenir :

Prenez l'exemple sous vos yeux, la France et l'Angleterre. Trois quarts d'heure de mer séparent ces peuples, parmi les plus grands de la terre. Ils sont aussi éloignés que la Perse l'est des Antilles, malgré plus de dix siècles d'échanges. Ils versèrent leur sang ensemble. Ils n'ont l'un pour l'autre — si l'on passe outre aux déclarations d'amour officielles — qu'ignorance et mépris. L'hypocrisie seule nous empêche d'appeler les étrangers des « porcs », des « immondes », comme font les Asiatiques. Tant que les nations s'ignoraient, la conversation internationale avait lieu, — latine ou française, — entre esprits d'élite et tout en était facilité. Aujourd'hui, Franklin, Voltaire, Erasme ne sont

plus ; on a des visites et contre-visites de conseillers municipaux. Et l'on s'étonne que la haine croisse en raison directe des statistiques douanières et du nombre des visas de passeport ? Chaque vertu est un nouvel obstacle. Pour les défauts, l'étranger s'en accommode; plus encore que les individus, les peuples ne sont aimés que pour leurs défauts. Qui eût pensé à se tourner vers l'Orient quand il détenait une sagesse et un secret de vivre qu'il n'a plus ? Pourquoi ne s'intéresser à lui qu'à l'heure où il s'enlise dans le fanatisme nationaliste, la gloutonnerie de l'argent, succombant aux nouveaux besoins que crée la fertile absurdité du commerce occidental ? La France qui est appréciée au dehors, c'est la France de Louis XV, celle du Second Empire, ce n'est pas la France de Louis XIV, celle de Verdun. Et puisque ce qui s'échange le mieux, ce ne sont pas les richesses mais les pauvretés, mieux vaut, peut-être, la bêtise des peuples qui s'ignorent, que la haine des gens qui se connaissent ?

Mais non ! Les peuples sont moins bêtes que la fausse élite dont le tragique égoïsme entretient une politique de haine, pour la défense de son argent, à l'abri de frontières fortifiées. Si la jeune diplomatie le veut, si elle croit en sa mission, les peuples se connaîtront pour s'unir. Qu'elle commence à ne plus voir un modèle dans « la France de Louis XIV », rongée de misère sous un prince arrogant et belliqueux. Qu'elle fasse aimer et comprendre la France actuelle, digne de toutes les pitiés et de tout l'amour du monde, parce que la guerre lui a coûté plus de sang et plus d'or qu'à ses alliés et à ses agresseurs, parce qu'elle ne voulait pas la guerre, parce que son peuple veut la paix sur le globe entier.

§

Mme Marie Gasquet fait revivre, dans **La Revue fédéraliste** (décembre), ce parfait prosateur français que fut Paul Arène. Elle se rappelle l'homme que, fillette, elle entendit parler, — qui lui disait :

Je suis un honnête homme, tu entends, honnête, honnête, et tu ne sais pas encore ce que ceci peut vouloir dire !... On m'a pris ma pensée, mes mots, mes images, et moi j'ai tout respecté du travail des autres, je suis un bon ouvrier, j'ai tout appris... Eh bien ! on me déteste, et je me déteste bien plus que tout le monde. Quand tu étais toute petite, tu m'appelais « espèce d'ours », maintenant c'est bien pire Je suis une vieille bête lâchée par tout le monde ! Une vieille bête qui écrit en français. Il n'y a plus que cela qui compte ! Tiens, demain, je

donnerai ta leçon de grammaire. Il est certain qu'on doit t'assom-er et te faire patauger là-dedans toute l'année ! Qui se soucie de la ntaxe ? Crois-moi si tu veux, la langue française, c'est un monas-re ! N'y entre pas qui veut ! Il faut montrer patte blanche. A toi, on enfant, je peux te dire, les yeux dans les yeux, que je suis un aître... Garde-le pour toi... C'est ma fierté de te le dire, comme ça vant ma page achevée...

Mme Marie Gasquet rapporte ce beau cri de Paul Arène : « Il y a que la poésie qui soit vérité ! » Elle montre ensuite le con-ur merveilleux de *la Chèvre d'Or* chez Mistral :

A la tombée du jour nous revînmes dans le cabinet du Maître. Une userie s'achevait. Il avait dû être question du symbolisme. J'étais trop fant et trop ignorante pour savoir de quoi il s'agissait, mais je me uviens du visage ému de Mistral — oh ! si ému ! — et d'Arène ar-ntant la pièce, lui disant :

— Tu es un poète de la race des dieux ! Ton félibrige, c'est le dernier énement religieux qui se soit produit. Naturellement, c'est un fait cial aussi, mais ça n'est pas ton affaire, les autres tireront les consé-iences pratiques de ta pensée et de ton œuvre. Il y aura forcément s interprétations absurdes, mais il y en aura où le meilleur de toi se olongera en pleine vie. Qu'est-ce que tu veux ? Moi, Fontségugne, ça 'abrutit d'admiration ! Vous partez sept poètes déjeuner sur l'herbe pan ! vous fondez le royaume de poésie. Depuis les douze pêcheurs sardines assis autour du Christ, qui fondèrent le royaume de Dieu, n'a rien vu de pareil !...

— Je crois que c'était plus simple, mon bon ami. Nous étions sept, us les sept écœurés de voir s'effriter notre passé, nos légendes, notre ngue, nos coutumes, nos droits et, de bonne foi, nous avons essayé de ut ressusciter. Nous n'inventions rien à Fontségugne, nous rénovions ulement notre cher passé.

— Oui, oui, d'accord, mais la conscience historique est venue après ! u avais vingt-quatre ans, Mistral ! Brillant comme tu l'étais au col-ge, tu donnes dans la littérature, tu fais tes premiers vers en français ce français que tu écris mieux qu'aucun de nous quand tu t'en mêles tu apportes tes vers à ta mère, tu les lui lis, elle ne comprend pas se met à pleurer... Toi, dans ces deux larmes, tu ressuscites une ce entière. C'est immense, cela ! Le reste est venu après. Etant poète, as fait le philosophe, le moraliste, l'historien, et pour toi ce fut jeu enfant ; mais le vrai du vrai, c'est que tu es le dernier enchanteur, omme de force à fabriquer des mythes... Tiens, je t'adore !

Paul Arène — voilà un beau nom d'écrivain, d'un vrai maître,

d'un classique incontestable. Qui le cite jamais ? C'est pourtant celui d'un authentique *mainteneur* de la langue française.

Mémento. — *La Revue nouvelle* (15 décembre) : « Le bonheur », très curieuse farce de M. Koumé Masao, écrivain japonais d'aujourd'hui, traduite par M.M. G. Arada et Ch. Jacob. Un article de ce dernier présente l'auteur.

Adam, « revue des modes masculines », n° 1, 15 décembre, est dirigé par M. Pierre de Trévières, 5, rue Nouvelle, à Paris, avec la collaboration de MM. A. de Fouquières, P. Juvenet, P. de Guingand, le comte de Guérande, Prosper Montagné. On y voit des images élégantes d'habits, de vestons, de souliers, de chapeaux, de cannes, de foulards. C'est un signe des temps, que l'importance du vêtement masculin, quand les femmes vont la tête tondue, paient les danseurs, fument, jouent à la Bourse et louent des garçonnières.

Revue de Paris (1er janvier) : Suite des lettres ardentes et désespérées de Mme de Staël au comte O'Donnell. — « La guirlande marine », poèmes de M. Alfred Droin. — « Nouvelles morts d'Elpénor », par M. Jean Giraudoux.

Les Marges (15 décembre) : « La jeunesse de Prosper Mérimée », par M. Maxime Revon.

Revue anglo-américaine (décembre) : « John Galsworthy », par Mme L. Cazamian. — « L'antiévolutionnisme aux Etats-Unis », par M. Ch. Cestre.

Le Crapouillot (15 décembre) : Numéro de Noël, consacré au « Bien manger ».

La Revue de France, (1er janvier) commence « Alberte », roman nouveau de M. Pierre Benoît. — « A Cologne, après l'armistice », journal du général Nudant. — Une série nouvelle des si remarquables souvenirs de M. Gustave Guiches qui, cette fois, écrit de Verlaine et Huysmans. — Conclusion de l'enquête de M. Jean Laporte sur la Crise des Professions libérales.

Revue des Sciences Politiques (octobre-décembre) : M. G. Mosca : « Sur *le Prince* de Machiavel ». — M. Ch. de la Ménardière : « Les enlèvements allemands en France pendant la guerre et les restitutions ».

Le Navire d'Argent (1er janvier) : « Lettre sur les malades », par M. Georges Duhamel. — De bien spirituelles « prédictions pour l'an 1926 », signées C. S. — Mme Adrienne Monnier loue avec sérieux certaine musique d'exercer « une grande et salutaire influence sur le corps ». C'est la musique de M. George Antheil, Américain, qui « a certainement du génie ». Mme Monnier termine par ces mots un peu confus : « Comme les rythmes thibétains et mongols qu'Antheil a beaucoup étudiés, elle chasse les démons et fixe les dieux sans leur demander leur avis. »

La Revue africaine (novembre ; publiée à Dakar) : « Le fétichisme Dahomey », par M. Guillaume Cyrille.

La nouvelle Revue critique (15 décembre) : «Elémir Bourges », par Jehan Durieux.

Esculape (décembre) : « Vieux écrits sur l'enfant malade », par M. le B. Bord. — Monographie d'un médecin du XVIIIe siècle : David-abodie, par M. René Fage.

L'Europe nouvelle (26 décembre) : « Le bilan de 1925 ».

Les Humbles (novembre) : « ... cailloux blancs », poèmes de Mme Hé-e Hardant, qui montre bien du talent.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

e jugement sincère de Sainte-Beuve sur Victor Hugo (*Le Journal des Dé-s*, 11 janvier). — M. Paul Valéry, symbole d'une génération à l'Académie ance-*Amérique*, 3 janvier). — Les vrais poètes — enfin ! — chez les tout ts. — Un nouveau manuel scolaire (*L'Intransigeant*, 11 janvier).

En attendant la publication en volume des « Carnets de Sainte-uve », voici une lettre de Sainte-Beuve sur Victor Hugo que blie **Le Journal des Débats**, sans pouvoir préciser à qui adressé le « morceau ». Car c'en est un, écrit M. S. Roche-ve : « Mais sans doute cette « consultation littéraire », pour tre pas destinée au public des *Lundis*, devait dépasser l'interlo-rice, et Sainte-Beuve, ce maître es-indiscrétions, comptait bien elle ne demeurerait pas secrète. Au fait, elle valait d'être nnue ».

Paris, 16 février 1854.

Chère Madame,

e veux rapidement répondre à votre petite consultation littéraire... e suis de tous les hommes celui qui suis le moins en position de exprimer sur le talent de Hugo, l'ayant tant loué et aimé autrefois, n certain moment. Poète moi-même et cherchant ma voie, j'ai trouvé 1827 V. Hugo, alors poète purement lyrique, très jeune, très grave à, avec de belles et grandes qualités qui pouvaient croître encore et gros défauts naïfs que l'âge pouvait diminuer. C'est sous cette forme ique, uniquement, que je l'ai admiré et adopté pour chef pendant lque temps, quoique par la nature de mes poésies je ne dusse aucu-nent lui ressembler ; mais il ouvrait un large chemin, comprenait nirablement tout ce qui tient à l'art et à l'instrumentation lyrique, et it dans cet ordre d'inspiration et de combinaisons de véritables qua-s de maître. Quand il a abordé le théâtre par *Marion de Lorme* et *Hernani* en 1830, il a fait deux pièces bien étranges déjà, déjà à ni grotesques et monstrueuses, mais avec des parties fortes ou même

gracieuses, et ce pouvait être deux portes vers un temple encore éloigné. Ce n'a été au contraire qu'une ouverture de caverne, et à partir de là il est tombé tout d'un coup dans des fantasmagories sur lesquelles aussi mon reste d'admiration et d'amitié, qui s'est prolongé encore quelque temps, n'a jamais pu m'arracher un éloge. Le principe du faux dans le théâtre de Victor Hugo, vient de ceci : il n'est pas un homme et il n'a pas une âme comme un autre ; il a des facultés extra ordinaires et disproportionnées, des facultés de couleur, de vision optique, d'imagination extérieure et descriptive, de compartiments pa antithèses et en quelque sorte d'architecture à lui qu'il porte partout et qui lui masquent d'autres choses et d'autres sentiments communs à la plupart des hommes. Imaginez un cyclope poète lyrique et descriptif, un Polyphème qui a commencé à quinze ans à jouer de la flûte d'une manière souvent ravissante et à faire des croquis étincelants pour Galatée ; en vieillissant, les défauts et les disproportions se sont de plus en plus marqués, l'orgueil a grandi comme un crocodile au fond du lac ; l'ambition est sans bornes, la sensibilité passionnée n'a pas de nuances, et il mêle aux choses les plus heureuses qu'il peut trouver encore dans l'ordre lyrique des énormités et des grossièretés dont il ne s'aperçoit pas.

Mais dans l'ordre dramatique, que sera-ce donc ? Quand on crée des personnages ou des caractères, on les crée toujours d'après la mesur intérieure et humaine qu'on porte en soi-même. Or il a cette mesur intérieure tout à fait en désaccord avec celle du commun des hommes Il a l'imagination trop forte et trop grosse, la sensibilité tou égoïste et passant aussitôt à l'état de passion fixe. Il a le jugemen faible et à côté ; il a une faculté d'artisan de paroles et de rythmes qu le fait ressembler à un forgeron habile, et il ne peut s'empêcher de joue de sa forge dans la bouche de chacun de ses personnages. Jugez par l du reste, et de l'effet que peuvent produire de telles qualités et de tel défauts se donnant toute carrière et s'étalant en plein théâtre. La criti que des journaux sur son compte a menti comme elle ment sur Balzac sur Musset, sur bien d'autres encore. Nous autres désabusés, nou sommes gênés par nos anciennes liaisons, par nos premières louange et par cette espèce de fausse opinion publique littéraire qu'on ne peu cependant affronter de but en blanc comme un Don Quichotte. C'e ainsi que l'honnête public est trompé, et que de judicieux lecteurs se d mandent après avoir lu s'ils ont réellement la vue bonne ou s'ils rêven

Votre bon sens, chère Madame, ne s'est donc pas bien fort tromp Vous sentez bien que je vous dis ici en bloc et d'une manière brusque qui aurait besoin de bien des explications aussi et de bien des nuance

Agréez... (*etc.*).

SAINTE-BEUVE.

Cette lettre nous apporte, semble-t-il, le vrai jugement de Sainte-euve sur Victor Hugo. Et c'est le jugement même que la criti-ie actuelle ne saurait que confirmer.

§

Répondant aux souhaits de bienvenue que lui adressait le omité France-Amérique, M. Paul Valéry, le nouvel Académicien, est exprimé en ces termes que reproduit le journal **France-mérique :**

Je voudrais vous dire comment il faut entendre les éloges que l'on ent de m'adresser. Ce n'est pas à moi qu'ils s'adressent ; c'est à toute e génération de poètes ou d'écrivains, amis ou camarades, qui depuis iquante ans ont travaillé, ont créé, et desquels je ne suis en quelque rte que l'émanation ; je me considère à l'Académie, comme leur présentant, comme leur symbole. M. Hanotaux a bien voulu trouver moi quelqu'un qui représentât cet ensemble d'hommes de lettres et i toujours été, dans ma propre pensée, simplement celui qui vient présenter, à l'Académie Française, un mouvement littéraire actif, traordinairement développé et extrêmement différencié — si vous me rmettez d'employer ce terme un peu pédant, — qui n'avait, jusqu'ici, nais eu l'honneur d'entrer à l'Académie Française. Je remercie le mité France-Amérique de sa réception.

S'il s'agit du symbolisme, il me semble que M. Henri de égnier le représentait déjà, avec majesté, à l'Académie. Que . Valéry nous dise le mouvement « extrêmement différencié » 'il symbolise, et qui n'avait jusqu'à lui « jamais eu l'honneur ... » (voir plus haut).

§

Sous ce titre : *Les Poètes chez les tout petits*, ou : *la jolie ée d'un instituteur*, M Guy Lavaud nous conte dans l'**Intran-geant** cette histoire :

Contre l'ineptie des manuels scolaires de littérature s'ouvrit, voici à du temps, une campagne qui fut vive et qui recueillit bien des hésions.

Puis le silence se fit. Les écoliers continuèrent à s'initier aux beautés la poésie française dans les livres qui, depuis cinquante ans, repro-isent des *Poésies du foyer et de l'école* de feu M. Eugène Manuel, and ce ne sont pas des extraits de *Charles VII chez ses grands ssaux* d'Alexandre Dumas.

Le silence se fit. Car on ne peut pas, n'est-ce pas, toujours protester.

On ne parlait donc plus de la réforme des manuels scolaires quand il y a plusieurs mois, des poètes qui ne s'attendaient guère à cett aubaine reçurent, d'un modeste instituteur de Bordeaux, une lettre. O demandait l'autorisation de publier des extraits de leurs œuvres dan un recueil destiné aux enfants de dix à seize ans ! Les destinataires d cette lettre étaient, je cite au hasard, Paul Fort, Albert Mockel, Saint-Pol Roux, Hugues Lapaire, Henri Pourrat, Alexandre Arnoux, Jea Lebrau, etc. Le signataire annonçait aussi son intention de mettr encore dans son Anthologie pour petits enfants des vers de Baudelaire de Moréas (du *Pèlerin passionné,* s'il vous plaît), de Charles Cros, d Verlaine, de Samain, de Van Lerberghe et d'Apollinaire, de Remy d Gourmont.

M. A. Got, c'est le nom de l'instituteur, avait été amené à ce proje en constatant dans l'exercice même de ses fonctions d'éducateur qu les tout petits confiés à ses soins s'égayaient autrement d'une chanso de Paul Fort que du théâtre en vers de M. Ernest Legouvé et qu'il préféraient même *La Ronde du filet*, de René Ghil :

Un petit et deux petits
(et va et vient)
poissons pris, on les a mis
(qui vient, qui veut, qui voulait)
poissons pris, on les a mis
dans le filet.

à la magnificence de ce vers :

Ces yeux, ce front, ce cœur avaient quatre-vingts ans.

Intéressé, j'écrivis à M. Got. Il voulut bien me soumettre son manuscrit, divisé en neuf parties ; d'abord pour les tout petits des rondes naïves, puis pour de moins petits des évocations fraîches et simples des sentiments naissants et ainsi de suite, suivant l'âge des enfants.

Tout cela choisi, sauf quelques légères et inévitables erreurs, avec u goût inné, des nuances dans la simplicité, une parfaite connaissanc de l'âme enfantine, une heureuse gradation des idées, de telle sort que, sans effort, l'esprit de l'écolier, parti de la poésie la plus simple d'une chanson de Verlaine : *Dame Souris trotte,* ou d'Alexandre Arnoux :

La vieille lavandière,
Ridée comme vieux cuir,
Lavait à la rivière
Linge plus noir que suie.
Fée, ô fée !
La lessive n'est pas achevée...

rminât ce périple poétique sur un frais poème de Samain ou sur
ıelques lignes de Baudelaire.

Gageure, dira-t-on. En tout cas gagnée, car M. A. Got a trouvé,
sque chez les poètes réputés par l'Université inintelligibles, des vers
nples et naturels, accessibles et comme écrits exprès pour des enfants
Ce livre, où M. Got avait mis toute son intelligence, toute son expé-
ence d'éducateur, eh bien, je l'ai promené dans Paris pendant six mois.
ıs un éditeur n'en a voulu. Il n'a intéressé personne. Ou plutôt il n'a
duit qu'un homme. Car, las de l'indifférence générale, et apprenant
e M. Got allait imprimer ce livre à ses frais, je suis allé un jour tout
nnement trouver un ancien ministre de l'Instruction publique. Je lui
expliqué la chose. Je lui ai laissé le manuscrit et quand il me l'a
ndu, il m'a dit avec une bravoure charmante : « C'est moi qui préfa-
rai cette Anthologie nouvelle. »

Peut-être maintenant M. Got trouvera-t-il un éditeur !

Peut-être aussi M. l'inspecteur primaire de Bordeaux, qui condamne
vèrement les méthodes d'éducation de M. Got et qui reproche à cet
stituteur de donner en leçon à ses élèves un texte contenant « une in-
rsion », « procédé dangereux, dit-il, et qu'il faut bannir au nom de
simple clarté et du bon sens » (encore heureux que la morale n'in-
vienne pas), peut-être, dis-je, M. l'inspecteur primaire de Bordeaux
mprendra-t-il que le règne d'Eugène Manuel n'est plus de ce monde.

Aux dernières nouvelles, l'éditeur serait trouvé. On comprend
mportance de cette petite révolution littéraire et quelle heureuse
luence elle peut avoir sur l'éducation poétique des enfants.

R. DE BURY.

ART

Exposition du Nouveau Groupe, galerie Georges Petit. — Exposition
ctor Charreton, galerie Georges Petit. — Exposition Liedbech, galerie Car-
ne. — Exposition Andrée Fontainas, galerie Marguerite Henry. — Exposi-
a Harboë, galerie Carmine. — Exposition de Mlle Charmy, galerie Bar-
anges. — Exposition de Mme Val, galerie Druet. — Exposition du groupe
citan, galerie Siot-Decauville. — Exposition Hebert, Lucien Laforge, Eller,
erie Devambez.

Chez Georges Petit, exposition du Nouveau Groupe.

Nous y retrouvons **Guillonnet** avec de gracieux paysages des
s Porquerolles, tapis drus d'herbes vives et de fleurs nivéales que
ılent d'élégantes silhouettes féminines, parmi la suavité de
ir flou et la douceur des horizons marins ; un jeu de tennis
ns un jardin d'Ile-de-France, tout doré du soleil adouci d'une
d'après-midi, un beau portrait de jeune femme très habilement

mis en décor. Guillonnet ne cesse de faire preuve d'une variété et d'une souplesse décoratives dont la commande de l'ornementation picturale d'une grande salle à l'Hôtel de Ville lui permettra la plus complète affirmation.

Lebasque est présent avec une suite délicate de paysages provençaux, de jardins de la banlieue de Toulon, avec des figures sveltes de jeunes femmes, présentées en vives et naturelles allures dans des décors d'arbustes et de fleurs.

Karbowsky montre des tableaux de fleurs, sur des fonds de boiseries grises, dans le joli arrangement XVIIIe siècle. Les fleurs, roses ou œillets, sont particulièrement vivantes, avec la plus souple observation des flexions de tiges et des lassitudes de la fleur.

Charlot nous montre des bergers, des chasseurs, et de clairs horizons du Morvan. C'est toujours vigoureux et appuyé.

Les dons de M. Dabat comme peintre orientaliste ne sont point contestables. Mais il n'envoie que des esquisses d'une vibrante virtuosité, d'une jolie finesse tachiste. Il semble désireux de la renouveler, partant, inquiet; attendons.

M. Jules Joets cherche aussi à modifier ses formules. La sincérité de cet art est certaine. Les portraits de gens du Nord qu'il enlève avec vigueur sur des fonds gris et simples sont empreints de caractère. C'est solide, il semble que M. Joets s'affirmera davantage en peintre caractériste.

De robustes paysages de Le Bail, des portraits appuyés de Gustave Pierre, des dessins de nus, d'un beau jaillissement nuancé, de Carrera, des montagnes brillantées de Communal, des fleurs d'Henri Dumont, de gracieux tableautins de Mlle Cormier.

Victor Charreton triomphe avec une large vue d'un plateau d'Auvergne, fin extrême d'automne, avec un avivement subtil des couleurs du premier plan par l'atmosphère nette et frigide, tandis que, dans le fond, les montagnes neigeuses se veloutent d'un blanc, apparemment uni, en réalité savamment orchestré. C'est une des plus belles pages que l'école française du paysage ait depuis longtemps montrées.

Une exposition toute récente de Victor Charreton, dans une petite salle de Georges Petit, permettait d'y percevoir toute la variété et la puissance de l'artiste. Des églises esseulées sous la pluie, des plans de village, avec, au fond, leur église grise, légèrement dorée par un matin de dégel, des ravins versicolores,

en accords riches et profonds des terrains et des arbres, des façades de maisons ravissantes de soleil matinal parmi l'éclat robuste, rose ou pourpre, des massifs de fleurs, des parterres étudiés dans leurs masses, des arbustes traités dans la splendeur de leur floraison, dans une extraordinaire beauté calme de l'atmosphère. Victor Charreton est un grand paysagiste.

Picart le Doux a de belles synthèses des paysages provinciaux, où arbres, fleurs, terrains, sont traités sobrement, sans détails, en éléments d'harmonie, avec une réelle distinction.

A la sculpture, des études franches et vigoureuses de Bigonet, des bustes, élégants et véridiques comme de premier jet, de Paulin, notamment ce beau buste, si expressif de ce grand peintre, Louise C. Breslau. M. Michel Colle est un paysagiste intéressant et un verrier de haut style simple. Sa recherche de formes et sa sobriété de coloration donnent à ses verreries un bel intérêt esthétique.

§

Galerie Carmine, une suite de jolis paysages verdoyants de M. **Liedbech** : faire impressionniste preste et souple.

Galerie Henry, exposition de Mlle **Andrée Fontainas**. Il y a là de belles qualités de peintre. Un ensemble de natures mortes est traité avec vigueur dans des gammes somptueuses. Les fonds très fournis, cherchés dans des notes vigoureuses et sombres, rabattent bien la lumière sur des céramiques, des poteries rustiques, des fleurs et des fruits de densité très juste.

De bons paysages, bien mis en page, notamment un marché de Venise, ou à travers des arcades, pittoresquement présentées, scintillent les mannes de fleurs des quais de Venise bordés d'églises et de palais.

Des intérieurs, de formule heureuse, avec des silhouettes féminines parfois empreintes d'une certaine raideur, par une volonté de stylisation qui laisse toute sa valeur à l'allure générale, mais atténue la lisibilité des visages. Cette critique n'empêche point que l'exposition de cette jeune artiste ne soit pleine de promesses.

Galerie Carmine, M. **Harboë** expose de grands tableaux de figures d'un excellent style et d'une facture vigoureuse. Les fonds sont constitués par de belles visions de paysage, affleurant à la fenêtre ouverte d'un intérieur, ou drapant le personnage de l'a-

bondance ornée de leur décor. L'effort de coloriste de M. Harboë est peut-être un peu détaillé, et les modulations de ses tons pourraient paraître parfois plus ornementales que logiques, mais le dessin est très harmonieux dans sa pleine sûreté.

§

Mlle **Charmy** nous montre des portraits d'un excellent caractère, celui de M. Elie Bois écrivant ; c'est très souple et très intuitif. Un portrait de Mlle Weill est une excellente page impressionniste, d'une criante vérité ; Mlle Charmy expose aussi de bons tableaux de fleurs, et des nus féminins, d'un bon jaillissement de mouvements, d'un art preste et vigoureux.

§

A la galerie Druet, des fleurs de **Val**. Ce sont surtout des tableaux de fleurs, d'un arrangement toujours sobre et élégant. Les vases de fleurs sont choisis parmi les plus colorés, soit qu'un médaillon ornemental les centre et les pare, soit que ce soit à la poterie populaire que l'artiste les emprunte. Les particularités des fleurs sont décrites avec un goût sûr; et l'agrément de couleur ne manque jamais.

§

Chez Siot-Decauville, le **groupe Occitan**. Richesse de sculpteurs qui eût été plus éclatante si Bourdelle, Despiau, Wlerick avaient répondu à l'appel régionaliste. Mais voici présents Abbal, le rénovateur de la taille directe, avec de menues cartes de visite, des terres cuites, enfants grondeurs et pleureurs, au mouvement d'une étonnante vérité, fillette portant un enfant; Dardé avec une surprise de nymphe endormie par un petit faune, remarquable par le curieux travail décoratif du bronze, la sveltesse animale, la vérité du bond, la bestialité rieuse de la face du petit faune et la jolie souplesse de la nymphe endormie; Guenot avec une Bacchante et une Léda gracieuses ; Macrou avec une maquette d'un monument à Rabelais et un cortège de Dionysos, d'une grâce un peu académique, grâce tout de même ; mais c'est bien avant que le délire sacré ait entraîné les Ménades. Les nymphes qui sont là n'ont ni cymbales, ni peau de tigre. Elles vont paisiblement à la vendange. Contesse a de jolies figurines.

Parmi les peintres, Ramey, avec de beaux paysages de Bruniquel en Périgord, et des curieuses et neuves natures-mortes

faites de masques, de jouets d'enfants et de poupées. Domergue-Lagarde campe franchement, en grande lumière, schématiquement détaillée, des vieilles et des vieux de Gascogne.

Chabaud traite le paysage de façon neuve et personnelle. Ce n'est point que cette méthode de peindre le midi avec du noir, du gris, du blanc, ne soit arbitraire. Mais le parti pris est rigoureusement suivi et cela scintille de lumière claire. Les personnages que l'artiste représente dans ces rues de villages provençaux sont traités avec quelque hiératisme. Pourtant, ces vieilles, dont la tête est ceinte d'un bandeau et le corps voilé d'une grande mante noire, sont traitées dans la vérité de leur allure majestueuse et on les voit bavarder avec solennité.

Bausil a de beaux paysages fleuris du Roussillon et un bon portrait de lui par lui même; ce sont aussi des paysages roussillonnais d'un bel accent ensoleillé que décrit M. Fons Godail. De bons paysages de M. Cadène. C'est aussi en Roussillon que M. Ramond prend les thèmes de paysages plus décoratifs que strictement colorés, mais empreints de vie fiévreuse. Mlle Pouvillon expose des intérieurs traités avec une certaine âpreté curieuse.

M. Bascoulès donne de vives sensations de paysages algériens désolés, et de rues blanches où passent des femmes au costume diapré de vives couleurs. M. La Clau campe avec relief la silhouette d'une vieille marchande à Toulouse. Notons M. Terrus, vigoureux et éclatant, des gravures de MM. Dufour et Rouquet.

Laprade a envoyé, en carte de visite, deux souples aquarelles.

Galerie Devambez, un paysagiste, M. **Hebert**, artiste intéressant. La vie du paysage breton notée à Longuivy; ciels sourds, eaux tumultueuses, pierrailles grises et moussues, terrains rèches, contraste de visions sobrement ensoleillées d'Antibes, vues architecturalement dans les profils de la vieille citadelle et de ses maisons pauvres, et de jolis coins de Bormes et des fil d'or dans la vibration d'un soleil heureux.

Des paganismes humoristiques et presque caricaturaux de **Lucien Laforge**, de la verve d'illustrateur et du dessin de peintre. De M. **Eller** le foisonnement de la rue de Paris avec une singulière prestesse à noter les silhouettes. Tempérament de caricaturiste qui n'hésite jamais devant la déformation, et même y saute à pieds joints. Mais de la vie, du mouvement, de l'esprit.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

La nouvelle exposition du Musée des Arts décoratifs : relevés de peintures de tombeaux thébains de la XVIIIe à la XXVIe dynastie ; les « vélins » du Muséum d'histoire naturelle ; un tapis persan des anciennes collections impériales d'Autriche. — La réouverture du Jeu de Paume. — Encore le Musée de Grenoble.

Au **Musée des Arts décoratifs** s'est ouverte le 12 janvier, pour un mois, une double exposition qui s'adresse aux curiosités les plus différentes. D'une part, dans le grand *hall*, l'évocation de la vie égyptienne d'il y a plus de trente siècles par des peintures relevées dans les hypogées thébains par Mlle Marcelle Baud, attachée à notre Institut français du Caire ; — d'autre part, dans les salles latérales, en contraste avec ces représentations funéraires aux tons à demi effacés, les plus fraîches et les plus vivantes visions de nature : fleurs et animaux de toute espèce retracés dans la vivacité de leurs couleurs et la vérité de leurs attitudes sur de précieux vélins par les artistes attachés depuis le XVIIe siècle au Jardin du Roi.

Les documents rapportés d'Egypte par Mlle Baud s'étendent de la XVIIIe dynastie (vers 1580 avant Jésus-Christ), et même du règne d'Amôsis qui la précéda, à la XXVIe qui se termina par la conquête de l'Egypte par Cambyse en 525. La période de la XVIIIe et de la XIXe dynastie marque, comme on sait, l'apogée de la civilisation égyptienne ; bien avant notre âge du fer, et trois siècles au moins avant la civilisation mycénienne et la guerre de Troie, Thèbes aux cent pylônes — remplacée par les villages actuels de Karnak et de Louqsor — est une grande et luxueuse cité où les arts fleurissent, où les architectes, les sculpteurs, les orfèvres comptent parmi les plus hauts dignitaires de la Cour. Pour ceux-ci avait été creusée dans le calcaire des dernières pentes de la chaîne libyque s'étendant sur la rive gauche du Nil, vis-à-vis de Thèbes, là où s'élève le Gournah actuel, une nécropole spéciale. C'est dans ces hypogées que Mlle Baud a retrouvé et copié, avec une patience et une conscience qui méritent tous les éloges, les documents, presque tous inédits, qu'elle met aujourd'hui sous nos yeux. Ces peintures ou dessins, que l'arrêt des travaux dans la tombe, une fois arrivé le jour des funérailles, a laissés parfois inachevés, et qui nous permettent ainsi de saisir sur le vif les procédés de travail des artistes, garnissaient les parois de la chapelle précédant le caveau où était enfouie la momie

et étaient destinés à suppléer et à perpétuer, par le pouvoir magique qu'on leur attribuait, les offrandes périssables déposées le jour des obsèques par la famille du mort dans cette chapelle pour sustenter le défunt dans sa vie d'outre-tombe. Aussi y voit-on la représentation, avec des détails parfois très pittoresques, de tous les actes nécessaires à cet entretien de l'existence : travaux agricoles (labourage, semailles, moisson, etc.) qui aboutissent à la fabrication du pain, vendanges, préparation du vin ou de la bière, élevage des troupeaux qui assureront la provision de viande, etc. Mais les sports et les divertissements ne sont pas oubliés : chasse et pêche au marais, banquets où les convives, tout en mangeant, respirent des fleurs et ont leurs oreilles récréées par la musique. Et, enfin, c'est le mort lui-même représenté dans l'exercice de ses fonctions civiles, militaires ou sacerdotales : un officier reçoit au nom de son souverain les tributs des barbares vaincus ; le gouverneur Ramosé se voit décerner par le roi, devant toute la cour, les distinctions que lui a values son zèle ; des figurations très détaillées de cérémonies religieuses ornent les tombes (reconstituées ici dans leur ensemble) des prêtres Amenmosé et Panehsy et du scribe royal Roy : scène des funérailles — le bateau ou le traîneau attelé de bœufs portant le sarcophage contenant la momie, suivi du cortège des pleureuses aux gestes et aux expressions copiés sur la vie ; — la momie introduite par Anubis dans le royaume des morts ; le rappel de la piété du défunt envers les dieux, Horus, Osiris, Isis et autres, auxquels il présente des offrandes. — Mlle Baud a joint à ces témoignages si curieux sur la vie et la religion égyptiennes quelques documents d'un autre genre : le relevé d'un immense bas-relief du temple de Khonsou à Karnak (XXIe dynastie), représentant la procession des barques portant les images divines escortant le vaisseau d'or du dieu Amon, qui chaque année descendait le Nil de Louqsor à Karnak, et des aquarelles ou des peintures à l'encaustique reproduisant des portraits funéraires de l'époque romaine.

Les « vélins » — au nombre de près de cinq cents — qu'on nous montre dans les salles voisines, et qui sont exposés pour la première fois, ont été choisis parmi les plus beaux de la collection peu connue et difficilement consultable, comprenant plus de 5.000 pièces, conservée au Muséum d'histoire naturelle et dont l'histoire et le catalogue détaillés ont été donnés en 1887 par

notre érudit confrère M. Henri Stein, dans l'*Inventaire des richesses d'art de la France* (1). Cette collection fut commencée à Blois dans la première moitié du XVIIe siècle par les ordres et aux frais de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, désireux de conserver le souvenir des plus belles espèces dont étaient peuplés le jardin botanique et la ménagerie qu'il avait créés dans sa résidence de Blois. Le premier peintre qu'il chargea de ce soin fut Nicolas Robert, de Langres. Venu de Blois à Paris pour être attaché, dans le même dessein, au Jardin du Roi lorsque celui-ci fut créé en 1626, il eut comme successeurs dans ces fonctions Jean Joubert, Claude Aubriet, Magdeleine Basseporte, Van Spaendouck avec ses élèves Pierre-Joseph Redouté et Nicolas Maréchal, enfin, sous la Révolution, Gombaud. Au XIXe siècle, la collection fut continuée, sous la direction des professeurs du Muséum, par divers artistes jusqu'à la suppression des crédits en 1895. D'abord déposé à la Bibliothèque du Roi, cet ensemble de documents en fut retiré en 1793, sauf quelques pièces que conserve aujourd'hui la Bibliothèque Nationale, et transféré au Muséum. Ces aquarelles, toutes de même format dans un encadrement de filets d'or, sont des merveilles d'exécution consciencieuse et délicate. L'exposition les présente dans leur ordre chronologique, avec en tête les portraits de Gaston d'Orléans, de Louis XIV et de Colbert (ce dernier dû à Nanteuil) peints en miniature dans des encadrements de fleurs, d'oiseaux et d'ornements. On admirera surtout les pièces du début et principalement celles de Nicolas Robert, d'une facture si légère et si souple, sans minutie ni sécheresse malgré leur fini, si évocatrices de la nature elle-même : voyez, par exemple, le cyclamen, le thlaspi, l'iris, les tulipes, le chardon bleu, l'aconit, puis, parmi les « vélins » d'Aubriet, le *carthamus corymbosus*, etc. Les « vélins » postérieurs ont, d'ordinaire, plus de sécheresse et, en général, les animaux — mammifères, oiseaux, reptiles, papillons, — sont moins réussis que les plantes, mais il en est pourtant, parmi eux, tels l'*Avis persica* et le *Canard blanc* de Nicolas Robert, qui susciteront également l'admiration.

On a exposé en même temps à l'entrée du grand hall, que décorent en outre deux belles tapisseries des Gobelins du XVIIe siècle de la suite des *Maisons royales* d'après les cartons de Le Brun, un merveilleux tapis persan du milieu du XVIe siècle

(1) *Paris : Monuments civils*, t. II, p. 116-324.

provenant des collections de la Maison impériale d'Autriche (il avait été offert par le tsar Pierre le Grand, en 1698, à l'empereur Léopold Ier) et conservé récemment encore, avec un autre tapis de même genre et de même origine, encore plus beau, au château de Schönbrunn. S'il est en ce moment à Paris, c'est que la commission de contrôle chargée de veiller au maintien des œuvres d'art offertes en garantie des prêts consentis par les Alliés au gouvernement autrichien a permis à celui-ci de s'en défaire pour augmenter les ressources de son budget (les possesseurs temporaires de cette pièce magnifique, MM. Cardinal et Harford, ne l'estiment pas moins de douze millions). Long de 7m60 et large de 3m25, d'une richesse de composition et d'une finesse d'exécution exceptionnelles, il offre sur un fond rose, dans un décor de feuillages stylisés, des fauves assaillant des cerfs et des daims, et est encadré d'une étroite bordure jaune où court une inscription en caractères coufiques, commentant la composition, et d'une seconde bordure plus large, d'un ton bleu verdâtre, ornée de rinceaux de feuillage du goût le plus exquis.

§

Depuis la clôture de l'exposition d'art roumain, le **Jeu de Paume** était resté fermé. C'est qu'avant d'y raccrocher les tableaux des écoles étrangères qu'il abrite en temps habituel, M. Dézarrois, promu conservateur spécial de ce musée, y procédait de concert avec M. Masson, conservateur en chef du Musée du Luxembourg, et une commission spéciale, à une revision des éléments qui le composaient. Le résultat, mis sous nos yeux le 11 janvier, a été l'élimination de près de 150 toiles qu'on a jugées trop vieillies et dont le départ a permis de mettre les autres mieux en valeur et de faire place aux acquisitions récentes. Parmi ces exclusions, nous regrettons celle de la toile de Frank Craig, *La Pucelle*, qui, avec son allure décorative et son agrément de coloris, n'était pas inférieure à beaucoup d'autres œuvres de cette même école anglaise, un peu trop abondamment représentée. Mais un vide plus grand et plus sensible est causé par le départ, pour des raisons plus glorieuses, du *Portrait de ma mère*, de Whistler, qui a eu les honneurs du Louvre. Le musée du Jeu de Paume — où, avouons-le, les chefs-d'œuvre n'abondent pas — a perdu là son principal joyau. Néanmoins on pourra encore trouver, notamment dans la section belge, qui constitue l'ensemble le

plus remarquable du musée, dans la section espagnole, parmi les œuvres russes et scandinaves et quelques toiles anglaises, au premier rang desquelles *L'Amour et la Vie* de Watts, des sujets de jouissance et, parfois, d'admiration. Mais que de lacunes et quelle disproportion injustifiée entre les différentes écoles ! Tandis que la Grande Bretagne occupe deux grandes salles avec près de cent toiles, deux œuvres seulement représentent l'Allemagne et cinq ou six la Suisse. Rien d'artistes comme Klinger, Velti, Hodler ni de la jeune école helvétique si intéressante. Il serait bien d'essayer de combler ces lacunes. En attendant, on aura plaisir à voir ou à revoir certaines œuvres entrées depuis peu au musée : le *Portrait d'Anna Pavlowa* par le peintre russe Sorine, le *Jour de pluie* par le Japonais Takeuchi, dans la manière des anciens kakémonos, le *Portrait de Jean-Paul Laurens* par le Roumain Stoenesco, *La Belle Fermière* et *Au café* des Hollandais Conrad Kickent et Maks, un *Nu féminin* du Japonais Tanaka et un autre de l'Egyptien Sabbagh.

§

Nous écrivions dans notre avant-dernière chronique (1) à propos des initiatives fâcheuses du jeune conservateur du **Musée de Grenoble** : « N'y a-t-il pas, au musée, une commission consultative d'achat chargée de contrôler ces fantaisies? » Ces lignes étaient déjà imprimées quand deux articles du *Bulletin de la vie artistique* nous ont appris que non seulement il existait au Musée de Grenoble une commission de ce genre, mais encore que, partageant notre sentiment et voulant protester contre le peu de cas fait de ses avis, elle venait de démissionner en bloc, et qu'un journal local, *La République de l'Isère et du Sud-Est*, publiant le procès-verbal de la séance où fut prise cette décision, l'avait accompagné de commentaires où nous voyons que la majeure partie de la population grenobloise avait été offusquée, comme nous, de voir « exilés dans les salles auparavant réservées à la sculpture, et le plus souvent exposés à contre-jour, ses artistes locaux. »

(1) V. *Mercure de France*, 1er janvier 1926, p. 238. Nous avons oublié, en parlant dans cette chronique de la collection Sembat dont s'est enrichi le Musée de Grenoble, de renvoyer, pour plus de détails, à l'excellent article que M. Paul Guiton lui a consacré dans le *Mercure* du 15 octobre 1924. Nous nous empressons de réparer cette omission.

Nous avons d'ailleurs appris en même temps, par la déclaration signée du vice-président de la commission consultative, M. le Dr Flandrin, que celle-ci n'avait pas attendu l'arrivée du nouveau conservateur pour faire place dans le musée aux œuvres de tendances modernes et que, loin d'être, comme veut le faire croire M. Andry-Farcy, hostile aux recherches de la jeune école, elle avait depuis plusieurs années frayé la voie où il s'est engagé avec une si folle suffisance et n'entend donc protester que contre une méthode désordonnée aux funestes effets :

S'élever contre la routine de conceptions et des choix dits académiques, apprendre à voir mieux les efforts et les talents de l'heure présente, ne plus tomber dans les fautes de prédécesseurs ignorants ou hostiles aux novateurs que le temps finit par consacrer alors qu'il n'est plus financièrement possible de les incorporer à notre patrimoine artistique, agir en somme comme un collectionneur averti et de goût : tel était le programme de ceux qui se groupaient il y a treize ans contre les vieilles erreurs et qui se retrouvent les mêmes aujourd'hui dans une manifestation de leur idéal resté intact.

De cet idéal, des méthodes pour y atteindre, M. le Conservateur n'a été que le successeur sans originalité et, trop souvent, que le déformateur et le mauvais génie.

Ayant séjourné trop peu d'heures à Grenoble pour être au courant de l'impression produite dans cette ville par les réformes de M. Andry-Farcy, et notre visite ayant précédé de deux mois la décision de la commission du musée, nous ne nous doutions pas que notre sentiment personnel se trouvait être si parfaitement d'accord avec celui de ses membres. Au risque de passer à notre tour, en certains milieux intéressés, pour un esprit rétrograde (réputation qui, d'ailleurs, ne s'accorderait guère avec l'éloge que nous avons fait des œuvres « modernes » qui en étaient dignes), et bien que M. Andry-Farcy, dans les communiqués qu'il prodigue à la presse, se proclame investi de « toute la confiance de la municipalité » (mais on voudrait savoir jusqu'où va en art la compétence de celle-ci), nous ne pouvons qu'approuver la commission, dont on vient de lire le programme si sensé, d'avoir dégagé sa responsabilité des expériences malheureuses dont le Musée de Grenoble est le théâtre depuis deux ans.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Marcel Poëte : *Paris*, 3 vol., éditions Nilsson. — Jules Mouquet : *Les Stœchades sont-elles nos îles d'Hyères ?* « Revue archéologique». — Les communications de la société du Vieux Montmartre.

Un intéressant ouvrage sur **Paris** est celui que vient de publier Marcel Poëte, et qui s'ajoute à son important bagage d'études historiques sur la capitale.

Méthodiquement divisé, ce nouveau travail, qui forme trois volumes, s'ouvre par un aperçu de l'*Art à Paris à travers les âges*. C'est une étude de l'établissement et du développement de la ville avec l'ère antique et le haut moyen âge ; l'essor aux XIe et XIIe siècles ; Paris centre d'industrie d'art ; et ce que la ville doit à son caractère de capitale royale. M. Marcel Poëte parle ensuite du déclin du moyen âge et de la première Renaissance ; de l'art urbain à l'époque. Le volume parle aussi de l'art classique au temps de Henri IV et de Louis XIII ; de la « ville » sous le Grand Roi, sous Louis XV et Louis XVI ; — ensuite l'auteur nous entretient du « caractère » de l'art sous la Révolution et le premier Empire ; du plan parisien dit « des artistes » et de l'art du moment ; du Paris de Napoléon Ier.

Nous arrivons à l'art parisien sous la Restauration et la Monarchie de Juillet — où l'art a été d'abord représenté par la baroque chapelle expiatoire. Enfin c'est l'apothéose moderne, — les gares, les chemins de fer ; c'est le règne de Napoléon III et la troisième République ; et, enfin, dans l'avenir, l'art de la cité sociale.

Le deuxième volume de M. Marcel Poëte revient aux vestiges de l'époque romaine, puis étudie le Palais et Notre-Dame, ainsi que les anciennes églises.

On sait que de l'époque romaine subsistent surtout des vestiges d'édifices, connus sous les noms de Palais des Thermes et des Arènes (rue Monge). Mais dès la période mérovingienne et surtout au moyen âge, les églises, chapelles, sanctuaires divers, se multiplièrent dans Paris, et rien que dans la Cité, où ne restent guère maintenant que Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, on en comptait une vingtaine.

Après avoir parlé de Notre-Dame, — que Viollet-le-Duc restaura peut-être trop abondamment — et dont il décrit l'état pri-

mitif et le quartier, avec le cloître, nous arrivons à l'Hôtel-Dieu (XIIe siècle), les ponts, etc.

La cathédrale actuelle fut achevée en 1177. On sait que le parvis était autrefois élevé de sept ou huit marches. L'église, que rapetisse le trop large espace qui s'étend devant elle, est encore enterrée jusqu'au niveau du pavage intérieur, et l'on y accède de plain-pied.

M. Marcel Poëte fait ensuite l'historique du Palais, qui fut primitivement l'habitation royale avant le Louvre, et décrit naturellement la Sainte-Chapelle. — Les bâtiments du Palais qui subsistent des vieilles époques remontent surtout à Philippe-le-Bel. Alors existait encore le donjon primitif du château, qui prit ensuite le nom de Tour de Montgomerry ; il dressait sa masse ronde coiffée en poivrière. A l'intérieur du bâtiment élevé en bordure du boulevard du Palais existent encore de belles salles, — dont une salle des gardes, de plus de 20 mètres de longueur, etc. Il est question ensuite du Palais à l'époque révolutionnaire, du cachot de Marie-Antoinette, etc. Les églises étaient d'ailleurs aussi nombreuses que dans la cité sur les deux rives de la Seine; et, spécialement le long des voies menant aux portes, s'égrenaient églises paroissiales, abbayes, chapelles. Sur la voie romaine de Lyon s'était élevée, dès le VIe siècle, l'abbaye de Sainte-Geneviève, dont il ne reste, derrière le Panthéon, que la tour et le bâtiment du réfectoire. A l'ouest, c'est l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés veuve des deux clochers de son transept, mais près de laquelle subsiste le palais abbatial de *Furstemberg*. L'église Saint-Sulpice, reconstruite au XVIIIe siècle, était la paroisse de ce quartier ; le bâtiment primitif remontait au XIIe siècle.

Au bas de la rue Saint-Jacques est restée debout encore l'église Saint-Julien-le-Pauvre ; et non loin ce joyau qu'est Saint-Séverin. Sur la rive droite, on retrouve de même la tour précieuse de Saint-Jacques-la-Boucherie, dont l'église fut supprimée par le tracé de la rue de Rivoli ; puis, en remontant la rue Saint-Martin, c'est l'église Saint-Merry, qui date du XVe siècle, mais remonte au IXe. Ensuite, c'est Saint-Martin-des-Champs, dont l'église remonte au temps de Philippe Ier ; Saint-Nicolas-des-Champs, autrefois compris dans l'enceinte du prieuré, était l'église paroissiale de ce quartier. Le tracé de la rue Saint-Martin serait l'ancienne voie romaine du nord. — Vers la Seine existe

encore l'église Saint-Gervais, près le tracé de la voie romaine Ouest-Est. C'est un édifice des xve et xvie siècles, auquel l'époque de Louis XV ajouta le vilain portail que l'on connaît. Dans l'ouest, on trouve également la jolie église de Saint-Germain-l'Auxerrois. Cette église, avec son porche décoré de statues, est un véritable bijou. Mais la théorie un peu rudimentaire de l'auteur ne tient pas compte de plusieurs dispositions de la ville médiévale.

Le troisième volume de M. Marcel Poëte retrace les grandes lignes de la topographie de Paris avec la ville marchande de la rive droite, dont les édifices caractéristiques, qui apparaissent bientôt, sont l'Hôtel de Ville et les Halles. A l'agglomération de la rive droite, surtout commerciale, s'oppose la rive gauche avec le monde de l'Université, — cité des études depuis au moins le xiiie siècle. Les établissements scolaires avec des couvents et hospices donnent les traits principaux de ce groupement spécial.

Mais je renvoie à l'ouvrage pour le détail de cet historique. Nous passons à l'étude des influences royales sur la ville, surtout de la rive droite que défendait à l'ouest le premier château du Louvre. C'est du côté oriental que s'élevait l'hôtel Saint-Paul, qu'habitèrent Charles V, Charles VI, Charles VII et leurs successeurs, jusqu'à Henri II, qui aurait surtout séjourné à l'hôtel des Tournelles, de l'autre côté de la rue Saint-Antoine, et devant lequel il fut tué. Après un long chapitre sur l'établissement du Louvre et les influences royales, nous arrivons à la floraison des couvents qui suivit au xviie siècle les guerres de la Réforme, puis c'est l'accroissement du côté des grands boulevards, etc.

Le mouvement des transformations modernes est dès lors commencé. Nous n'avons pas à apprécier ces transformations jugées nécessaires dans la ville actuelle et qui lui donnent la physionomie que nous connaissons, d'autant que M. Marcel Poëte a écrit un ouvrage historique sur Paris, beaucoup plus que le guide critique des monuments, qu'on aurait pu attendre. Son travail, avec les qualités et quelques-uns des défauts des précédentes publications, se lit d'ailleurs avec intérêt. Une illustration abondante complète l'ouvrage, dont elle est un véritable commentaire, et tous ceux qui suivent M. Marcel Poëte dans son intéressant effort prendront à son dernier ouvrage sur *Paris* un véritable plaisir, — le plus souvent de découvertes.

§

Dans la *Revue Archéologique*, M. Jules Mouquet a donné deux articles curieux sur les îles d'Hyères ou îles Bienheureuses, — Porquerolles, Port-Cros et l'île du Levant ou du Titan. On a cru jusqu'ici que les îles d'Hyères s'identifiaient avec les antiques Stœchades dont parle, ou plutôt auxquelles fait allusion Rabelais. Strabon, Pline, Claude Ptolémée ont décrit les Stœchades, etc. La discussion se poursuit longuement au cours des deux articles réunis par M. Jules Mouquet, qui reproduit en fac-similé l'inscription d'une pierre tombale découverte à Porquerolles.

Le second article publié par la *Revue Archéologique* continue la discussion. L'île du Levant, Port-Cros, et l'îlot voisin, Bagaud, furent érigés en marquisat des *îles d'or* par François Ier, en 1531. Mais les « îles Bienheureuses » ne sont pas absolument des merveilles. L'île du Levant, qu'on appelle encore île du Titan, est une terre montagneuse, à peu près déserte et où les ressources sont nulles ; il n'y a ni vivres ni hôtels pour les touristes, et seules les cigales y règnent en maîtresses. — Mais dans ce second article, il est surtout question des poètes qui ont parlé des fameuses îles et apprécié, — très diversement, — leur paysage ; entre autres Théo Varlet, qui a donné tout un volume de vers sur les terres dont nous parlons.

La poésie n'étant pas de mon ressort, je me permettrai de renvoyer à qui de droit le commentaire enthousiaste dont M. Jules Mouquet fait suivre sa dissertation.

§

La *Société du Vieux Montmartre* a pris l'habitude de nous communiquer le compte rendu de ses séances, au cours desquelles diverses questions intéressantes ont été discutées.

On nous parle d'abord du *Radet*, un des moulins de la Butte, dont les travaux d'agrandissement de la salle de bal, au Moulin de la Galette, ont amené le déplacement. Après des discussions et projets divers, on l'a remonté contre un escalier qui descend à pic le long de la rue Girardon et, comme accroché à la clôture de bois, il fait penser à un gros insecte grimpant le long d'une planche. Cela ne vaut pas le décor ancien, mais il y a une bonne intention tout de même.

Le territoire de Montmartre autrefois s'étendait au sud jusqu'à la ligne des grands Boulevards, et ainsi se trouvent justifiées des communications relatives à l'Opéra et à l'achèvement du boulevard Haussmann. Opération de voirie, à propos de laquelle on ferait bien des réflexions, et dont on peut dire qu'avec la folie actuelle des impôts — étant donné surtout que nul ne pourrait en démontrer la nécessité absolue — on devrait la remettre à des temps meilleurs.

Plus loin, la Société du Vieux Montmartre demande la remise en état, au cimetière du Calvaire, de la tombe de Félix Desportes, premier maire de la Butte en 1790, et en même temps la restauration du Calvaire lui-même; ensuite le classement serait demandé. Il est question aussi de la défense de Montmartre en 1814. « Les projets élaborés par le Comité de défense dont le général Allent a été l'âme (12 janvier-25 mars) ne furent pas exécutés; la défense même des barrières était en mauvais état ». Cartes et plans accompagnent cette démonstration.

On nous fait ensuite l'historique de l'hôtel de la Guimard, 11, rue de la Chaussée-d'Antin, construit en 1770, et qui comprenait une salle de spectacle en façade sur la rue de la Chaussée-d'Antin et un pavillon au fond d'un jardin, mis en loterie en 1786. Acquis par le banquier Perrégaux, puis par Laffitte, il disparut en 1860 pour l'élargissement de la rue de la Chaussée-d'Antin et le percement de la rue Meyerbeer.

Une dernière communication nous retient encore. Il s'agit de l'abattoir de Montmartre, qui fut le premier de ce genre à Paris. Commencé en 1810, il fut utilisé en 1818 et dura jusqu'en 1867. Il s'élevait à l'emplacement du collège Rollin, entre l'avenue Trudaine et le boulevard Rochechouart.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un procédé de style. A propos des « Incas » de Marmontel. — Dans la note qui a été insérée sous ce titre dans le numéro du *Mercure* du 1er décembre dernier (p. 572), j'avais introduit prudemment le mot « peut-être » au début de cette phrase : « Peut-être n'a-t-on pas remarqué que l'un des procédés... a tout simplement consisté à écrire de longs passages en vers non rimés. »

L'expérience prouve combien ce « peut-être » était opportun. Ayant continué mes investigations, j'ai appris, par un livre tout récent de M. l'abbé H. Bremond (*Les deux musiques de la prose*, Paris, « le Divan ») que la remarque en question avait été faite, et qu'elle était même à l'ordre du jour. Dans le volume, remarquable à tous égards, de l'éminent Académicien, le lecteur verra que le procédé a été notamment observé chez Pascal, Bossuet, Molière, Vauvenargues, Marmontel, Beaumarchais, Joubert (1), Musset, E. Bourges, R. Rolland, A. Beaunier, les frères Tharaud, d'autres encore, — sans compter l'abbé Bremond lui-même, qui avec une malice très fine s'amuse dans le volume en question à octosyllabiser lui aussi, parfois en prévenant son lecteur, et fort souvent sans en rien dire. Toutefois, le cas J.-J. Rousseau ne paraît pas avoir été déjà remarqué.

Il me semble cependant qu'emporté par l'ardeur de sa découverte, M. Bremond n'est parfois pas assez sévère pour la « réception » de certains fragments. Il paraît difficile de le suivre quand il accepte comme *vers*, octosyllabes ou alexandrins, des membres de phrase tels que les suivants :

Seigneur, j'ai reçu un soufflet !
(MOLIÈRE.)

Allons, tue, point de quartier.
(ID.)

Accoutumons-nous tellement
A aimer Jésus-Christ tout seul.
(BOSSUET.)

Servez donc ce roi immortel
Et si plein de miséricorde,
Qui vous comptera un soupir.
(ID.)

O vertu, tu n'es qu'un fantôme.
(VAUVENARGUES.)

Ils connaissaient une demeure,
Ils avaient quelque occupation.
(JOUBERT.)

(Joubert)...
A montré beaucoup de tendresse.
Il y en a infiniment

(1) Dans une thèse, que je suis fort coupable d'avoir ignorée, M. Pailhès a étudié longuement cette découverte chez Joubert (*Du nouveau sur Joubert*, Paris, 1900).

Dans cette jalousie subtile
Qu'il avoue qui le fait souffrir.
Si l'âme de (Mlle) Moreau
Porte la marque de l'intrus,
De cet Anglais dont elle a pris
La sensibilité (et) les tours...
(A. BEAUNIER.)

[« Huit membres, huit octosyllabes », dit M. Bremond ; n'est-ce pas un peu beaucoup ? Il y en a justement trois...]

Qu'as-tu à faire, dis-moi, de la gloire romaine,
Encore moins des folies de ces grands sacripants ?
Tu as assez des tiennes, elles sont à ta mesure.
(R. ROLLAND, citation empruntée par l'auteur à M. Thibaudet).

Et pas mal d'autres exemples analogues. Un certain minimum d'euphonie, d'absence d'hiatus, etc., paraît désirable avant de pouvoir parler de « vers ».

Au reste, — et M. Bremond n'a garde de s'y tromper, — il ne faudrait pas donner au procédé, puisque procédé il y a effectivement chez plusieurs notables écrivains, plus d'importance qu'il n'en mérite. Le rythme pur est une grande chose, mais combien petite à côté des impondérables qui donnent tout leur prix aux périodes qui savent enchanter nos oreilles. [« Le rythme seul ferait de nous des fossiles », dit très bien M. Bremond.] Je ne résiste pas au plaisir de prendre en exemple cette phrase, — une des plus belles qu'on ait écrites — empruntée à ce musicien-né de Pierre Louys ;

Car les nymphes sont transparentes,
Et peut-être sans le savoir
J'ai caressé leurs bras légers.

De cette prose admirable, ce n'est pas seulement la découpure en trois octosyllabes qui fait le charme indéfinissable, c'est la qualité, le choix et le balancement des mots ; [que l'on essaie de changer l'un deux par un synonyme de même mesure, l'effet sera totalement ou partiellement détruit]. Quelle analyse saurait expliquer complètement le pourquoi d'une telle suave perfection? Je ne courrai pas le risque de tenter cette analyse. Mais nous touchons ici à la théorie de la musique dans l'art d'écrire, et c'est un sujet réservé aux maîtres, et qu'on ne peut aborder que

d'une plume légère. A ce propos, on ne saurait trop signaler les études fondamentales que M. P. Claudel vient de publier dans la *Nouvelle Revue Française* (1925, p. 417 et 555), — et le discours prononcé par M. Bremond lui-même dans la dernière séance publique de l'Institut de France. Chacun a lu les détails de la polémique qui a suivi ce dernier discours.

HENRI VILLAT
Correspondant de l'Académie des Sciences,
Professeur à l'Université de Strasbourg.

LETTRES CATALANES

Miquel Llor : *Historia Gris* (1925). — Joseph Maria Capdevila : *Les Cent Millors Poesies Liriques de la Llengua Catalana* (Els nostres clàssics (1925). — Mémento.

Le roman régional n'est pas une nouveauté, mais il faut toujours découvrir la province. Un ministre peut la négliger ; un écrivain doit s'y soumettre. L'Espagne de 1890 ou de 1900 a produit un grand nombre d'écrivains régionalistes, qui ne revendiquaient pas ce titre et s'affiliaient à l'école naturaliste. Emilia Pardo Bazàn appartient aux maïs de la Galice, aux coquilles de Saint-Jacques ; le dur et simpliste Vicente Blasco Ibañez demeure Valencien dans les horizons de l'Amérique. Certes, la Catalogne n'a pas donné de romancier régionaliste aux lettres espagnoles, et ce fait mérite d'être retenu. Les romanciers catalans ne sont pas très nombreux par ailleurs, et il est étonnant qu'une ville comme Barcelone n'ait pas été plus souvent décrite. On peut citer Emili Vilanova, le représentant de la vieille ville et des classes populaires ; Enric de Fuentes, dont le sentimentalisme s'apparente à la poésie de Maragall ; Narcis Oller, qui a été, je crois, l'hôte des soirées de Médan, et qui a toujours préféré l'ange à la brute, comme le démontre déjà *La Papellona* ; Santiago Rusiñol, d'une gaîté lumineuse et fantasque, d'une verve épanouie, malgré son style à fleur de peau, étoile filante qui a éclairé le ciel de Paris. J'oublie deux ou trois noms, peut-être même le plus important, mais de toutes façons la liste n'est pas très longue. De plus, cette tradition du roman barcelonais paraissait brisée ces dernières années. Tandis que les poètes clarifiaient la langue, les romanciers ne voulaient pas éclore. On remarquait cette absence d'œuvres narratives. On affirmait que

le catalan, spontanément lyrique, dédaignait les complications de l'intrigue.

Remarque facile, conclusion rapide, mais bien séduisante aussi et assez juste au demeurant. Et toutefois, ce lyrisme natif n'éclate pas toujours avec évidence dans les œuvres versifiées, où les acides de l'ironie, de l'affectation, du dandysme, de l'intellectualisme, détruisent le concept lyrique en voulant le renouveler : belles qualités sans doute, belles intruses aux cheveux courts dans les molles prairies des neuf sœurs.

Je pense que Miquel Llor a pu faire ces observations avant d'écrire son premier roman, qu'il intitule avec une fine modestie : **Historia Gris**. Carles Soldevila, qui en a écrit la préface — l'auteur a choisi son préfacier avec discernement — nous le représente comme « un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, pâle, prématurément chauve, le dos un peu voûté, les yeux clairs derrière des lunettes d'or ». Azorin ne dirait pas mieux. Ce jeune homme si avisé a donc renouvelé la tradition du roman barcelonais. C'est déjà un grand mérite. Et il a étudié l'œuvre de ses devanciers, ce qui est non moins étonnant.

La transformation des mœurs de Barcelone, a-t-il pensé pour son usage, est une excellente matière pour un roman. Evoquer la Barcelone de 1860 n'est pas une entreprise impossible. La turbulence du présent n'a pas détruit les pierres du passé et le cloître de la cathédrale est intact. Il ne s'agit donc pas de reconstitution historique. Je coudoie dans la rue bien des personnes qui ont l'âme et l'allure de 1860. J'y découvre des monuments, des fontaines, des emblèmes de cette époque. Je respire cet air vieillot dans les intérieurs. Essayons de le faire revivre.

Et Miquel Llor nous a raconté la vie d'un fabricant de tissus de la vieille rue Saint-Père, la vie du bon célibataire Geroni Sert, qui a recueilli dans sa boutique tous les membres de sa famille. Une vie grise. Les parents s'agitent autour de ce consciencieux Geroni comme un monde de perruches, car il détient les cordons de la bourse. Parce qu'il a besoin d'affection, Geroni s'attache à son neveu, le fils de sa sœur Cristeta. Geroni et Cristeta, des noms de vieux théâtre Guignol.

Cependant, les affaires ne prospèrent plus ; les vieux procédés de fabrication ne peuvent plus les soutenir, et, de jour en jour, la clientèle s'écarte de la boutique. Geroni compte sur son neveu;

lui prête des qualités qu'il n'a pas ; l'enfant choyé, Peret, n'est qu'une tête brûlée ; il ne connaît que l'art de dresser des cocottes en papier autour de son assiette et de se laisser piper devant les tables de jeu. Et tout cela décourage la bonté de l'oncle Geroni. On réussit à marier Peret à une jeune fille trop charmante, venue de la campagne à Barcelone, comme une corbeille de fruits dorés roule dans un marché obscur.

C'était une fête que de voir Marie. Non pas une fête d'obligation, un dimanche coloré, mais une fête quotidienne, sans éclat, très suave, qui nimbait la jeune fille comme un miracle, et qui émanait des plis de sa robe, de ses mains, toujours froides et fines, de la clarté de ses yeux, tantôt bleus, tantôt couleur de violette.

Elle était la perle de Palau-Ermità, la petite ville que Miquel Llor décrit avec un humour gracieux et digne des silhouettes villageoises de Guerau de Liost, le poète de *L'Amour bocager* (1920). Malgré sa finesse native, Marie tombe dans un guet-apens familial. Passage de ramiers. Cruauté de la chasse au mariage. L'heureux Peret vit d'expédients, d'emprunts et d'inconscience. L'oncle Geroni se tient à l'écart. Et il vieillit comme sa fabrique. Et toutefois il comprend obscurément que Marie a été sacrifiée. Au crépuscule de sa vie, on l'attire dans un conseil de famille. On lui représente qu'il est incapable de gérer ses affaires et son capital, et qu'il doit se démettre en faveur des membres de la famille. Il s'indigne et il résiste. Il s'égare dans la nuit des rues de Barcelone, et tombe sur la margelle d'une fontaine, sous le coup de l'hémiplégie. Le vieux fabricant se fait transporter au domicile de son neveu Peret, et Marie l'assiste dans ses derniers moments ; elle entr'ouvre sur son agonie la fenêtre d'un rêve. Il avait ignoré la bonté de Marie. Il l'avait écartée avant de la connaître. Mais la bonté finit par trouver la bonté, dans le cristal de la dernière heure.

Cette histoire de Miquel Llor est racontée avec beaucoup de souplesse et de discrétion. Ce jeune romancier donne de la réalité à ses figures, et il montre également combien la réalité est différente pour chacun de nous. Nous connaissons assez peu les personnes qui nous entourent, parce que nos défauts ou nos qualités sont la condition de notre jugement.

Toutes les scènes en demi-teinte sont rapidement menées, avec un art réfléchi, où l'humour glisse dans la douleur. Il n'établit

pas de longs portraits. Les caractères, un peu voilés, un peu mystérieux, s'accusent à travers mille réflexions, avec une charmante mobilité. Le voyage des deux sœurs, Maria et Ramona, à Barcelone, et leur promenade dans le Parc en compagnie de deux modistes désinvoltes et futées, Gloria et Berta, sont décrits avec dextérité, et je n'ai pu m'empêcher de serrer entre deux doigts les quelques pages de ce chapitre. La psychologie est vive et mesurée ; l'auteur a le bon goût de dire des choses délicates sans prétendre les faire valoir. Il est assez occupé à faire vivre un milieu familial ; il est pris par son roman. Et certes, on a quelque peine à admettre le mariage de Peret et de Maria. La donnée est trop évidente après cet événement. Nous n'oublions plus que le roman est un jeu, mais le jeu est savant, et tout est adroitement mesuré. Nous devinons Miquel Llor qui observe ses personnages. Je ne serais pas étonné d'apprendre qu'il occupe des soirées trop chaudes à jouer aux échecs sous les calmes palmiers de l'Ateneo. Il se peut que ses livres de demain aient plus d'éclat ; celui-ci a la clarté et la propreté des majoliques bleues. On y discerne la fine marque de Barcelone.

§

M. Joseph Maria Capdevila, qui a réuni les **Cent meilleures Poésies lyriques de la Langue catalane,** n'ignore certainement pas l'outrecuidance de ce titre, et combien l'entreprise est fabuleuse. Choisissez les cent plus jolies filles des royaumes d'Ibérie, et je ne m'étonnerai pas que vous rameniez quelques maritornes, parmi tant de beautés brunes. Cependant, le choix de J. M. Capdevila est heureux. La première partie de son livre est consacrée aux vieux auteurs, mais elle ne dépasse pas le xve siècle, et des adeptes de la langue limousine, comme Cerveri de Girona, n'y figurent pas. La seconde concède une place restreinte aux premiers renaissants du xixe siècle, et comprend surtout des poèmes de Verdaguer (1845-1902), de Maragall (1860-1911) et de Miquel Costa y Llobera (1854-1922). Quelques auteurs modernes, comme l'élégiaque J. Alcover et Joaquim Ruyra y trouvent leur place ; enfin, une stèle est consacrée à Joaquim Folguera qui mourut à vingt-six ans (1893-1919). Le vide qui s'étend du xve au xixe siècle est comblé par la chanson populaire : Comte L'Arnau, La Dame d'Aragon, Montagnes de Canigou, et des « corrandes ». Quelques critiques barcelonais ne

cessent de s'élever contre la chanson populaire. Il est vrai que l'imitation en est trop répandue, mais c'est le privilège de la Catalogne d'avoir gardé un folklore vivant. Et comment résister à ce charme ?

Jeune fille, quand vous allez — à la fontaine dont l'eau est bonne, — vous y allez couleur d'œillet, — vous en revenez couleur de rose.

Ou ceci encore :

Mon frère, petite feuille de peuplier [germá meu, fulleta d'alber] — levez-vous, et faisons un tour. — Voyons qui manque à table — car il me semble que tous n'y sont pas. — Les personnes qui manquent ici — ce sont des personnes d'un grand prix. — Le père et la mère manquent. — Ils sont dans la gloire du ciel.

Et en catalan comme en espagnol, la « gloria » est le paradis.

Plusieurs des poésies qui figurent dans ce recueil sont justement classiques en Catalogne, et toutes valent par le jeu des rythmes. L'alexandrin, qui a eu un moment de faveur, semble devoir être abandonné. Ce sont : *La Vaca cega* (la vache aveugle) de Maragall, d'un sentiment aussi noble et plus virgilien, je veux dire plus douloureux, que *Il Bove* de Carducci ; les *Goigs de la Vierge de Nuria*, qu'il faut lire le soir, sur les pentes gazonnées de Font-Romeu. Ce sont encore ces paysages de Majorque : *El gorc blau* (le gouffre bleu) ; *Cala gentil* (gracieuse calanque) de Miquel Costa. Les tercets de Miquel Costa sur les *Ruines du théâtre romain de Pollentia*, bien qu'ils rappellent l'élégie sévillane de Rodrigo Caro : *A las ruinas de Italica* (fin XVIe), peuvent aussi être comparés aux *Carmina Sacra* de Louis Le Cardonnel. Parmi les auteurs du XVe siècle, je vois un madrigal de Roiç de Corella, assez semblable à celui de Gutierre de Cetina, mais je ne sais pourquoi M. Capdevila a supprimé les dix vers du début qui est allégorique, et où le merle et la pie présentent la requête d'amour et la situent dans le printemps des bocages. C'est pourtant une belle allégorie, brodée d'or, et qui fait penser à Marguerite de Valois.

MÉMENTO. — La collection Bernat Metge vient de donner le second tome des *Dialogues de Platon*, avec une traduction de Joan Crexells. On nous annonce la seconde édition de *Lo Somni de Bernat Metge*, note et glossaire de J.-M. de Casacuberta, préface de Nicolas d'Olwer (Collection Els Nostres Classics). Ces ouvrages seront l'objet d'une prochaine chronique.

JOSEPH-SÉBASTIEN PONS.

LETTRES CANADIENNES

Louis Philippe Geoffrion : *Zigzags autour de nos Parlers*, Deuxième série, Québec, chez l'auteur, 125 rue de la Claire-Fontaine. — Damase Potvin : *Le Français*, Montréal, Editions Garand. — Dr Joseph Cloutier : *L'Erreur de Pierre Giroir*, Québec, Imprimerie Le Soleil. — Marie Le Franc : *Grand-Louis l'Innocent*, Montréal, Compagnie de Publication de la Patrie. — Gilbert Knox : *The Land of Afternoon*, Ottawa, The Graphic Publishers.

M. Geoffrion, dans une deuxième série de ses savants **Zigzags**, continue à passer nos expressions au crible de son savoir. Le seul reproche qu'on puisse faire à ce philologue compétent, c'est de ne pas regarder au delà de l'horizon français ; en linguistique, on ne peut pas se cantonner longtemps dans sa paroisse ! Il est vrai que les bibliothèques où notre ami a accès sont plutôt d'ordre paroissial !

Pour ne pas mentionner certaines affinités romanes à peu près disparues en France, mais restées dans nos archaïsmes, j'ai constaté une ressemblance amusante et inattendue entre des tendances phonétiques communes aux Canadiens... et aux Turcs. De même chez les Russes. Ce qui prouve que les gosiers humains se ressemblent, sinon les mots et les mœurs. L'osmanli transforme volentiers un *g* dur médian en *y* : *déguil* (il n'est pas) se prononce *déyil*. Le titre honorifique que nous écrivons *bey* est sensé s'épeler *beg*, mais à cause des insuffisances de l'alphabet arabe, adopté par les Ottomans, on a réellement *bek*. Le son du langage relevé est donc *g* et il devient *y* quand on va vite, surtout chez le peuple. Ainsi, les Québecois appellent un de leurs anciens curés M. Fayuy pour Faguy. Evidemment, la même chose arrive probablement sur les bords de la Seine ou de la Loire, ou quelque autre cours d'eau plus cher aux Canadiens que le Bosphore, et moins loin. M. Geoffrion et la Société du Parler Français au Canada ne courent pas les aventures lointaines, mais ils font de l'apologétique en faveur d'un idiome décrié parfois par des gens qui ne parlent pas plus le *London English* que nous le *Parisian French*.

D'ailleurs, la plupart de nos écrivains aiment à prouver quelque chose, témoin ces deux romans de l'école du Terroir : **le Français** et l'**Erreur de Pierre Giroir**, qui veulent nous démontrer qu'il faut rester sur la terre et la cultiver. Cette injonction excellente n'est pas nouvelle ni très obéie, pas même par les auteurs qui la formulent et qui habitent la ville.

M. Potvin nous décrit longuement, oh ! très longuement, les charmes de la campagne canadienne : on voit qu'il l'a beaucoup plus étudiée que la grammaire française. Mais cette dernière est peut-être une des branches de l'exotisme qu'on veut bannir avec les œuvres de « M. Victor Hugo et de M. Balzac », condamnées en ces termes, récemment, par un des chefs du groupe terreux ! Sans doute, la grammaire suit la langue et n'est qu'une codification faite après coup par des pédants souvent divisés entre eux, alors que ceux qui ignorent leurs dissensions ne s'en portent pas plus mal ; mieux, des fois. Mais lorsqu'on écrit sans ces contraintes académiques, il faut que le fond fasse oublier la forme à ceux qui ont gaspillé beaucoup de leur jeunesse dans les méandres de la morphologie et de la syntaxe, jeux anciens moins utiles que les sports modernes. Par habitude, j'essaie d'appliquer un minimum de ces règles démodées, mais je ne suis pas homme à m'attarder à des chicanes de magisters vieillots et je me laisse facilement investir par la trame d'un beau récit, même si quelques mailles sont défectueuses. J'étais prêt à m'intéresser à l'histoire de ce héros qu'on s'étonne de voir importé spécialement d'Europe pour travailler à notre glèbe régionaliste. Cet admirable jeune homme lutte victorieusement contre tous les fléaux de la nature, excepté contre l'ennui du lecteur. Malgré toutes ces difficultés, il finit par gagner la médaille du mérite agricole et la main de sa bien-aimée, simple figurante dans ces tableaux agronomiques, mais peu vivants, auxquels un chant patriotique sert d'apothéose.

Le Dr Joseph Cloutier ne nous entretient pas de médecine, mais des conséquences fatales de l'abandon des biens-fonds rustiques.

Toutes les entreprises et les amours des principaux personnages sont malheureuses : le protagoniste s'adonne aux narcotiques et celle qu'il aime entre au couvent. Mais on permet à ces derniers de se retrouver austèrement au lit de mort de Pierre Giroir, qui confesse son erreur et nous engage à ne pas l'imiter. Les ornements rustiques de cette thrénodie en prose sont mieux émondés que dans le livre précédent, mais correction ne signifie pas art.

Marie Le Franc, qui a collaboré excellemment au *Mercure de France* et au *Pays*, de Montréal, avant que ce dernier journal

n'ait été tué par les foudres de l'Eglise, nous raconte la guérison d'un aliéné de guerre par l'amour. Je ne sais pas si ce traitement est employé dans les établissements où l'on soigne ces malades, mais on est impressionné par l'étrange poésie de l'histoire très intéressante de **Grand-Louis l'Innocent**, où les paysages interviennent en personnifications animistes, pour s'exprimer comme M. Salomon Reinach. Les idées et les images sont rendues pittoresquement et nous décèlent l'âme inspirée de l'auteur et, peut-être, les sources de son inspiration.

The Land of Afternon ou contrée de l'après-midi, nommée ainsi d'après le poème de Tennyson sur les Lotophages, est la région enchantée d'où l'on ne veut pas repartir après y avoir abordé. Raymond Dilling et sa femme avaient espéré découvrir un tel Eden à Ottawa, capitale du Canada. Le récit de leurs déboires et de leurs désillusions fait passablement causer ceux qui croient reconnaître des personnalités visées, et l'on discute pour trouver la clé, comme pour les caractères de La Bruyère.

Je soupçonne que le nom de plume de Gilbert Knox cache une femme, car le monde féminin est analysé avec plus de justesse et de fréquence que celui des messieurs. Par exemple, quel homme croirait qu'un député, déjà ministre, refuserait de devenir président du Conseil, démissionnerait même du parlement, parce qu'on lui demanderait de faire certaines concessions contraires à ses déclarations électorales ? Mais on nous dépeint avec une maîtrise ironique les combats féroces, mais non sanglants, que les mondaines *outaouaises* se livrent pour arriver à la suprématie. Les armes principales semblent être la rosserie, l'insolence et la médisance. On attaque la position des rivales, on conteste leur aristocratie ou leur distinction, on critique l'élégance de leur fêtes, de leurs maisons ou de leurs toilettes. La phrase qu'on entend le plus souvent aux réceptions du gouverneur général anglais (dont la fonction principale semble consister à faire danser et patiner un certain nombre d'élus), c'est : *Who on earth are those people ?* (Qui diable sont ces gens ?) J'en ai ouï de semblables dans d'autres parties de l'empire britannique, où l'on paraît beaucoup priser le passe-temps des enquêtes généalogiques. On oublie sa propre origine, d'autant plus boueuse, là où les aïeux furent surtout des colons, sinon des aventuriers. La question des nobles européens et asiatiques a

déjà été discutée ailleurs, et l'on sait que plusieurs d'entre eux ont eu des ascendances et des occupations plus ou moins recommandables. Ainsi, le Gotha biblique, qui remonte plus loin que celui d'Allemagne, nous révèle que nous descendons tous, grâce à l'inceste nécessaire des enfants d'Adam, de certains pasteurs et agriculteurs plus ou moins policés qu'on aurait sans doute hésité à inviter à Rideau Hall, où notre vice-roi habite.

Il faut croire que l'*afternon tea* ou même le whiskey d'Ontario ne procurent pas l'oubli de la patrie, comme le lotus aux antiques naufragés d'Afrique, car les Dilling, désabusés, retournent à Pinto Plains, leur village natal, situé dans la direction du soleil couchant, par rapport à Ottawa. C'est donc de ce côté qu'ils auraient dû chercher les joies vespérales mentionnées dans l'inscription poétique du début. Le bonheur est non seulement une question de philosophie, mais aussi de géographie, et il faut savoir *faire le point*, comme les navigateurs qui cherchent leur route sur la mer.

JULES BEAUCAIRE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Camille Aymard : *Bolchevisme ou Fascisme ? Français, il faut choisir !* Flammarion.

Le titre du livre de M. Camille Aymard : **Bolchevisme ou Fascisme ? Français, il faut choisir !** rappelle la vieille anecdote de l'examen militaire qu'aimait à raconter Clausewitz, le jeune lieutenant posant avec assurance : Deux hypothèses peuvent se présenter... le vieux général l'interrompt en souriant : Et c'est une troisième qui arrive !...

Assurément, s'il fallait choisir entre le Bolchevisme et le Fascisme, il n'y aurait pas à hésiter une seconde. Le bolchevisme est le comble de l'atrocité et le comble de la stupidité. De l'atrocité, car aucun régime, chez aucun peuple, dans aucun temps, n'a engendré plus de misères (massacres, guerres civiles, destructions, pestes, famines) et ceci avec des raffinements de cruauté que les Tartares ou les Peaux-Rouges n'ont pas connus et qui déshonorent vraiment l'homme. De la stupidité, car tout cet effroyable amas de cadavres et de décombres n'a abouti à rien du tout, absolument à rien ; non seulement le capitalisme privé a subsisté,

mais avec la Nep il a reparu aggravé du pire mercantilisme et du pire « exploitationisme », comme il arrive toujours quand on veut violenter la nature. Qu'on consulte là-dessus tous ceux qui reviennent de là-bas et parlent en toute sincérité, comme Henri Béraud dans son *Ce que j'ai vu à Moscou*. Actuellement, la pauvre Russie est revenue, avec en moins quelques dizaines de millions de pauvres diables et aussi quelques centaines de milliards de richesses, est revenue, dis-je à, son état social d'avant-guerre, avec cette différence que les gens de l'aristocratie tsariste (qui ne valaient pas cher) et ceux de l'*intelligentsia* et des zemtsvos (qui valaient beaucoup plus) sont remplacés par des juifs jusqu'ici assez nauséeux ; assurément ce ne sont pas les juifs qui ont fait la révolution bolchevique, Lénine était kalmouk et non juif ; ni qui l'ont dirigée, ils n'étaient qu'un sur dix environ dans le grand Conseil des Soviets (il serait d'ailleurs curieux de savoir leur proportion parmi les 18.000 fonctionnaires dirigeants des Soviets, ce qui importerait davantage), mais ils en ont profité, et si, avant ladite révolution, ils détenaient le capital russe dans une proportion, je suppose, de 10 o/o (leur proportion démographique étant de 5 o/o) ils doivent le détenir maintenant dans une proportion de 90 o/o.

Quelle autre figure fait en face le fascisme ! En trois ans, le gouvernement du Duce, très bien servi par MM. Volpi et de Stefani, a rétabli complètement la situation économique et financière de l'Italie, que la vague rouge de 1920 avait précipitée dans l'abîme. Le bilan général du pays a passé d'un déficit en 1921-1922 de 15.760 millions de lire à un excédent, en 1924-1925, de 2.076 millions. Partout on a procédé à des économies rigoureuses qui ont permis de supprimer ou d'alléger les impôts. Les travaux publics ont été réorganisés ; les postes et les chemins de fer ont donné des bénéfices ; le budget d'Etat, 20.456 millions de recettes, 20.247 de dépenses, marque un excédent de 209 millions de lire. En vérité, on a rarement vu un exemple de relèvement aussi décisif et aussi loyal (rien de la banqueroute de l'Allemagne) et s'il ne s'agissait que de comparer, pour les résultats, le gouvernement de M. Mussolini et celui de notre Cartel, on rougirait d'être Français.

Mais il y a autre chose. Le fascisme a été, d'abord, un mouvement révolutionnaire et il est dangereux de jouer avec le feu. Il est dangereux également, et même peu reluisant, de se faire sau-

ver par un dictateur quand on doit se sauver soi-même. Encore les dictatures font souvent payer bien cher les services qu'elles rendent, et elles sont toujours embarrassantes à terminer. Le général Primo de Rivera semble en train de liquider la sienne, et ceci fait l'éloge de son habileté et de sa loyauté. La régularisation qu'aura à faire Mussolini sera plus malaisée, mais l'ingéniosité italienne triomphera sans doute de la difficulté. Enfin les dictatures ne sont que des expédients d'occasion, et il faut trouver des régimes stables et intelligents, car, comme le disait Cavour, l'état de siège est la façon de gouverner des imbéciles.

Or, ces régimes-là ne sont pas impossibles à trouver, et il suffirait de quelques améliorations de détail pour rendre notre système parlementaire salutaire et supérieur à toutes les dictatures. En laissant de côté les mauvais remèdes (Chambres économiques, suffrages restreints, etc.), j'en vois au moins cinq qui seraient excellents :

1° Déclarer les députés, en principe, non rééligibles ; les anciens présidents, ministres, rapporteurs, en tout une centaine, le seraient seuls ; une autre centaine passerait au Sénat qui ne devrait plus être nommé comme aujourd'hui par les conseils généraux et municipaux, procédé qui empoisonne de politique ces assemblées ; le restant formerait (ceci pour faire passer la réforme qui sans cela ne passerait pas) une seconde Chambre consultative dont les membres garderaient leur traitement ; la réforme coûtera assez cher, car chaque quatre ans la seconde Chambre s'augmentera d'une forte fournée, mais bien moins que les surenchères électorales que nous valent les fins de session.

2° Refaire le règlement intérieur des Chambres. Un jury de censeurs étrangers à l'assemblée, tirés au sort parmi les hauts dignitaires de la Légion d'honneur, aurait le droit absolu et sans recours de suspendre, pour un laps de temps variant d'une semaine à une session, le membre de l'assemblée qui aurait manqué gravement aux convenances. D'autres réformes de détail amélioreraient le mode de travail des Chambres. Par exemple, les lois techniques seraient mieux étudiées et plus rapidement votées si les Chambres déléguaient leur pouvoir législatif à de grandes commissions élues au scrutin proportionnel et qui formeraient ainsi de petits Parlements subsidiaires et parallèles.

3° Le Cabinet devrait, en principe, être nommé pour une durée

de temps fixe, un an, par exemple ; il entrerait en fonctions le 1er janvier et en sortirait le 31 décembre ; dans l'intervalle, il ne poserait jamais la question de confiance et ne se retirerait que devant un vote émis à la majorité des deux tiers. Du coup, plus d'instabilité ministérielle, qui est le grand vice de notre parlementarisme d'intrigue et de chausse-trapes, et une très suffisante stabilité. Rome a vécu des siècles avec des consuls annuels.

4° Le Gouvernement aurait recours assez souvent à des consultations du pays plus ou moins étendues, tantôt le grand plébiscite portant sur 10 millions d'électeurs et 20 si les femmes y sont conviées, tantôt un plébiscite restreint de 500.000 notables, tantôt la consultation d'une élite de 1.000 membres qu'il serait très facile de constituer loyalement : 250 membres désignés par le grand Chancelier de la Légion d'honneur parmi les plus hauts dignitaires ; 250 désignés par le Président annuel de l'Institut parmi les membres des cinq académies et assimilés ; 250 désignés, moitié par les présidents de la Chambre et du Sénat parmi les meilleurs parlementaires, moitié par le vice-président du Conseil d'Etat parmi les plus hauts fonctionnaires ; 250 enfin désignés par les présidents des Unions des Chambres d'agriculture, de commerce et des arts et manufactures. Il devrait y avoir au moins une de ces consultations par an. Ces plébiscites n'empêcheraient pas d'ailleurs la création d'autres chambres consultatives (Conseil des femmes, Conseil des familles nombreuses, Conseil des travailleurs, sans oublier la Chambre des anciens députés). Un régime d'opinion publique, comme le sont nos démocraties modernes, doit prendre beaucoup d'avis.

5° Prévision, car il faut tout prévoir, de mesures à prendre en cas d'invasion étrangère, de coup de main réactionnaire et de coup de force révolutionnaire ; et aussi prévision, pour les temps de crises exceptionnelles, soit d'une dictature complète et très courte, soit de petites dictatures spécialisées, limitées et long intervallées, par exemple, en ce moment, une dictature aux économies. Prévision enfin d'une judicature de haute politique, non seulement remplaçant la Haute Cour actuelle, dont l'absurdité et l'iniquité sautent aux yeux, mais encore jugeant régulièrement soit les redditions de compte des susvisées dictatures, soit les faits et gestes des gouvernements antérieurs, à un an ou à cinquante ans d'intervalle ; ce serait une sorte de Tribunal d'honneur

historique qui jouerait un rôle efficace pour l'éducation civique et l'amélioration éthique de la nation.

Tout ceci n'est qu'indiqué (je vois par exemple que je n'ai pas expliqué comment le Sénat dans ce nouveau régime devrait être élu; il le serait ainsi : 100 membres élus par la Chambre expirante, 100 par le Sénat expirant en même temps, et 100 librement cooptés par les précédents, d'où plus d'intoxication politicienne de nos départements et communes), mais un exposé complet demanderait trop de place. Il suffit qu'à la question très importante, la plus importante de toutes celles d'aujourd'hui, posée par M. Aymard : *Bolchevisme ou Fascisme, lequel des deux?* j'aie répondu avec raisons à l'appui : *Aucun des deux.* Les réformes que je propose ne sont pas faciles à réaliser, soit! Elles le sont toujours plus qu'une révolution fasciste sur laquelle on ne nous donne d'ailleurs aucune clarté et qui pourrait bien dissimuler une restauration de royauté héréditaire dont personne en France ne veut. Que les bons citoyens se rendent compte qu'on ne se sauve, en politique comme partout, que par l'effort personnel, conscient et intelligent. Il n'y a de bon gouvernement en définitive que le self-gouvernement.

HENRI MAZEL.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

G. Hanotaux : *Le général Mangin*, Plon. — Général Camon : *L'Effondrement du Plan allemand en septembre 1914* ; *Ludendorff sur le Front russe*, Berger-Levrault.

M. G. Hanotaux consacre à la mémoire du **général Mangin** un petit livre, très élégamment présenté, qui est plein de bonnes intentions. Juste hommage à l'homme et au chef, dont la mort prématurée a laissé des regrets si vifs parmi ceux qui ont eu conscience de leur exceptionnelle valeur. Il n'est autre, croyons-nous, que la reproduction d'un article, paru dans la *Revue des Deux Mondes*, au lendemain de la mort. Mais l'hommage se perpétue par le livre. Il est curieux d'y relever, dès les premières lignes, une erreur matérielle assez singulière de la part d'un historien grave, qui aurait connu le général pendant trente-trois ans. Le beau-frère de Mangin, Joseph Ménard, avocat de la Patrie française, n'a jamais été capitaine dans notre armée, comme le dit M. G. Hanotaux. Il n'est pas davantage mort à la Côte d'Ivoire, mais dans son lit à Versailles. C'est le propre

frère de Mangin, qui fut capitaine et fut tué à la Côte d'Ivoire. Un autre de ses frères, également capitaine, a trouvé la mort au Tonkin. Un troisième, Père Blanc, après avoir fait toute la guerre, est venu mourir à Tombouctou en 1920. Cette erreur, qui n'est pas grave en soi une fois redressée, il est juste de reconnaître que M. G. Hanotaux rend à la mémoire du général un hommage auquel s'associent tous ceux qui ont connu ce magnifique soldat, si abominablement calomnié et si férocement jalousé parmi ses camarades. Le général Caloni a raconté dans son ouvrage sur Verdun une anecdote typique, que M. G. Hanotaux ne connaissait sans doute pas :

A la réunion hebdomadaire de Souilly, le général Mangin, invité à faire le récit détaillé de la victoire du 24 octobre, obtenait le plus grand succès auprès des auditeurs venus en très grand nombre assister à cette réunion ; ses lauriers ne manquaient pas pourtant de créer quelques jalousies et, au moment où le général Mangin rappelait le coup de soleil qui avait éclairé le fort de Douaumont, tandis que nos coloniaux apparaissaient sur sa superstructure, un des *principaux* auditeurs ne put s'empêcher de murmurer : Le soleil d'Austerlitz !

Et plus tard, cette prévention a continué. On a pu faire fond, parmi certain parti politique extrémiste, sur la poigne du général pour je ne sais quelle besogne louche. Quelle méconnaissance de ce grand caractère et quelle ignorance de ses véritables sentiments ! De son côté, M. Clemenceau n'a pas hésité à briser ce magnifique soldat, qui était en même temps un incomparable administrateur, au moment où son œuvre personnelle allait produire sur la rive droite du Rhin des fruits inattendus. Nous sommes bien près des événements pour dire aujourd'hui si le geste de M. Clemenceau fut vraiment opportun. L'histoire départagera ces deux hommes et nous dira lequel fut plus près de la vérité, de celui qui, avec sa générosité de sentiments et sa largeur d'esprit, travaillait, par le seul magnétisme qui se dégageait de sa personne, à accroître le patrimoine national, ou de celui qui mit tant d'empressement à entrer dans les vues de nos amis anglais et américains. Si l'on pouvait entrer dans le détail de la genèse des succès de Mangin, on trouverait presque toujours leur point de départ dans une initiative personnelle et une désobéissance formelle à des ordres restrictifs, qui entendaient limiter sa liberté d'action. Mangin a rongé son frein pendant la plus

grande partie de la guerre. Il condamnait, nous en sommes certains, cette guerre de tranchées, stupide et barbare, et nous sommes heureux d'avoir aujourd'hui à ce sujet le témoignage de M. G. Hanotaux. Mais comment l'éminent historien peut-il, avec la même sincérité, mettre sur le pavois le soldat qui condamnait le *grignotage* et le dénonçait comme l'instrument de notre perte, et porter aux nues, comme chacun le sait, le « casernier de génie » qui en fut le promoteur ? Nous touchons, ici, sur le vif, la preuve de la souplesse de jugement de M. G. Hanotaux.

M. le général Camon, dans son étude sur **l'Effondrement du Plan allemand en septembre 1914**, relève huit fautes capitales, imputables au commandement allemand, ayant provoqué l'écroulement du fameux plan Schlieffen, le vrai type du topo d'Académie de guerre. Cette étude, malgré de fréquentes redites et un ton professoral un peu obsédant, est d'une rigoureuse netteté. Elle met en évidence l'inaptitude des vieux généraux-courtisans du Kaiser (chacun son tour ; nous en étions là en 1870) à l'accomplissement d'une manœuvre stratégique, formidable sur l'épure, mais qui restait d'une singulière fragilité dans sa réalisation. Le général Camon est sans cesse préoccupé d'identifier tous les types de batailles aux concepts grecs, puniques, frédériciens ou napoléoniens. Ce n'est pas nous qui le blâmerons de relever l'importance de ces derniers concepts et de montrer la continuelle efficacité de leur mise en application. Mais trouvera-t-on peut-être qu'il va un peu loin, en suggérant (p. 71) que « la bataille mise en scène » à la Marne par le général Joffre « s'apparente au type napoléonien ». En tout cas, il n'y eut rien de la faute de ce dernier.

Une étude du même officier général est consacrée aux manœuvres de **Ludendorff sur le Front russe** en 1914-15. J'avoue ne pas réussir à m'échauffer sur les succès incontestables et réels de la VIIIe armée allemande en Prusse orientale. La trahison et d'autre part le fatalisme, l'insouciance, la légèreté incroyable du commandement russe ont joué un tel rôle en cette occurrence qu'il est difficile de discerner dans quelle mesure la stratégie a vraiment contribué à la dissociation des 1re et 2e armées russes. Tant que Ludendorff sera seul à faire entendre sa grosse voix, nous nous croirons autorisés à faire des réserves. On connaît sa modestie. La contribution de M. le général Camon

n'en est pas moins une préparation excellente aux conclusions que nous apportera l'Histoire, lorsque le temps sera venu de l'écrire.

JEAN NOREL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Maurice Ligot : *Au pays des Mauges* ; Peyronnet. 4 »

Art

Paul Gaultier : *Le sens de l'art, sa nature, son rôle, sa valeur.* Préface de M. Emile Boutroux ; Payot. 10 »

Octave Uzanne : *Canaletto.* Avec de nomb. reprod. ; Nilsson. 10 »

Géographie

Emmanuel de Martonne : *Les grandes régions de la France, description photographique, avec notices géographiques. Région méditerranéenne*, 61 planches, 3 cartes ; Payot. 15 »

Hagiographie

Lucie Delarue-Mardrus : *Sainte Thérèse de Lisieux* ; Fasquelle. 9 »

Histoire

Charles Rappoport : *La philosophie de l'histoire comme science de l'évolution* ; Rivière. 9 »

Linguistique

Gaston Esnault : *Métaphores occidentales.* (L'imagination populaire.) Essai sur les valeurs imaginatives concrètes du français parlé en Basse-Bretagne comparé avec le patois, parlers techniques et argots français ; Presses universitaires. 35 »

Adrien Timmermant : *Pourquoi parlons-nous comme nous parlons*, justification du langage dans sa genèse et dans son évolution phonétique et sémantique ; Victorion. 15 »

Littérature

Marie Bashkirtseff : *Confessions.* Préface de Pierre Borel ; Bloud et Gay. 7 50

Aloysius Bertrand : *Gaspard de la nuit*, édition publiée d'après le manuscrit de l'auteur par Bertrand Guégan ; Payot. « »

A. Blanc-Péridier : *La route ascendante de Maurice Barrès.* Préface de Charles Maurras ; Edit. Spes. 9 »

J. Dubois : *Pièces à dire pour Noël, Jour de l'an, Epiphanie, Fêtes religieuses*, morceaux choisis de divers auteurs ; Stock. 6 75

Paul Hazard : *Lamartine.* Avec 2 portraits ; Plon. 6 »

Paul Labrousse : *Le Don Juan de Molière* ; Imp. Kromwel, Fort de France. 1 50

Luc Albert Layé : *Louis Pergaud, poète, conteur et romancier franc-comtois*, 1882-1915. Avec un por-

trait de L. Pergaud par Edmond Rocher ; Edit. de Franche-Comté et Monts-Jura, Besançon. 8 50
P. Martino : *Parnasse et Symbolisme* ; Colin. 7 »
Albert Maybon : *Le théâtre japonais*. Nombr. illust. ; Laurens. 40 »
Elie Moroy : *La guirlande de Verlaine*, textes, souvenirs et documents de divers auteurs ; Edit. de la Semaine, Genève. « »
Sainte-Beuve : *Œuvres choisies*. Notice biographique et littéraire de Marcel Hervier ; Delagrave. 9 »
Léon Tolstoï : *Œuvres posthumes*. Traduction de G. d'Ostoya et Gustave Masson ; Bossard. 9 »
Léon Treich : *Histoires gauloises*. (Coll. d'Anas n° 9) ; Nouv. Revue franç. 5 »
Gérassimos Vocos : *Comment Socrate qualifie Homère* ; Presses du Montparnasse. 2 »

Musique

Charles Nef : *Histoire de la musique*. Edit. franç. par Yvonne Rokseth. Préface de M. André Piro ; Payot. 25 »

Poésie

Paul Fort : *Fantômes de chaque jour* ; Flammarion. 7 95
Jeanne Gaignière : *Nous deux* ; Figuière. « »
Francis Jammes : *Ma France poétique* ; Mercure de France. 9 »
A. Maury-Laroche : *Les trois écheveaux* ; Libr. Verdollin-Castellani, Nice. « »
Léon Vérane : *Le promenoir des amis*, pièces complémentaires ; Les Facettes. « »

Politique

La Russie, rapport officiel de la Délégation britannique des Trades-Unions en Russie et au Caucase, novembre et décembre 1924 ; Libr. de l'*Humanité*. 9 »

Questions militaires

A. Dejouany et L. Belbèze : *Les Alliés à Constantinople. Le service de santé du corps d'occupation français, son œuvre militaire, médicale et sociale*. Avec 3 cartes et 8 photog. Préface du médecin inspecteur général Toubert ; Presses universitaires. 15 »

Roman

Félicien Champsaur : *Le baiser du Soleil* ; Férenczi. 9 »
Henri Mylès : *Clair de Lune sur le Bosphore*, histoire orientale ; Floury. « »
J. Pourtal de Ladevèze : *Le déboire* ; Fabre, Nîmes. « »
Emmanuel Rancey : *La douleur sur les tréteaux* ; Le Sans-Pareil. « »
Jules Reboul : *Contes ardéchois* ; chez l'auteur, Cours du Temple, Privas. 9 »
Titayna : *La bête cabrée*. Préface de Pierre Mac Orlan ; Edit. Monde moderne. « »

Sciences

Niels Nielsen : *Tables numériques des équations de Lagrange* ; Gauthier-Villars. « »

Sociologie

Henri de Noussanne : *Vive l'empereur ou Comment en finir avec une République folle* ; Peyronnet. 5 »
Protocoles des Sages d'Israël ; Edit. La Vieille France. 5 »

Théâtre

Edouard Dujardin : *Théâtre*, II : *Marthe et Marie. Les époux d'Heur-le-Port. Le Retour des enfants prodigues* ; Mercure de France. 7 50

Varia

Almanach ouvrier et paysan, 1926; Libr. de l'*Humanité*. 5 »

Annuaire pour l'an 1926 publié par le Bureau des *Longitudes*, avec des notices scientifiques ; Gauthier-Villars. 8 »

Léonard Rosenthal : *Au jardin des gemmes*. Avec 12 illust. en couleurs de Léon Carré ; Payot. 25 »

L. Silvestre de Sacy : *Les arbres historiques de Saint-Germain-en-Laye et de ses forêts* ; les Amis du Vieux Saint-Germain. « »

MERCVRE.

ÉCHOS

René Boylesve. — Les apocryphes d'Oscar Wilde. — A propos d'une controverse scientifique. — Les traductions françaises de Ladislas Reymont. — A propos de la mort d'Hugues Rebell. — Un protestataire persévérant. — Une survivante d'Ekaterinenbourg. — Victor Hugo et Auguste de Châtillon : « A mi-hauteur ». — Une épigramme de Jean Richepin ? — Correspondance d'Elémir Bourges. — Deux comptes rendus d'un même fait divers. — Le Sottisier universel. — Publications du Mercure de France.

René Boylesve. — La mort de René Boylesve a douloureusement surpris le monde des lettres. Né en 1867, il n'avait pas encore doublé le cap de la soixantaine et on pouvait attendre encore de lui une longue série de livres délicats et nuancés.

C'était un laborieux et un consciencieux dont tous ses confrères pouvaient être fiers. La dignité de sa vie a été parfaite. Il ne voulait être qu'écrivain et même que romancier, ayant toujours évité d'écrire même de la critique et à plus forte raison de la philosophie ou de la sociologie. Il disait en souriant : Je porte des romans comme un pommier porte des pommes.

Ce fut quand il publia en librairie son premier roman, *Le Médecin des Dames de Néans*, qu'il adopta le nom de sa mère, Boylesve. Jusque-là il signait Tardiveau, et un moment Tardivaux. Ce fut sous ce dernier nom qu'il fut secrétaire de l'*Ermitage* en 1892 avec Adolphe Retté, en 1893 avec Stuart Merrill, en 1894 et 1895 avec Hugues Rebell. Il se plaisait dans le groupe amical des collaborateurs de cette revue, et je crois bien qu'il n'écrivit dans aucune autre jeune revue de ce temps. Il y fit de précieuses amitiés, Louis Le Cardonnel et Alphonse Germain d'abord, puis Hugues Rebell, plus tard Jacques des Gachons et Edouard Ducoté. D'autres peut-être lui agréaient moins, mais à tous il était sympathique.

Un portrait du « Musée de l'Ermitage », signé Fra Eremitano, le dépeignait ainsi, en avril 1892, dans le style tarabiscoté d'alors :

> Un gendelettre qui serait aussi un gendumonde, carnotement correct avec ses cheveux clairsemés à souhait et sa valoise barbe en pointe. Brun et svelte, le front bombé comme pour abriter la douceur profonde des yeux à la sclérotique très blanche, il évoque le lointain souvenir d'un de ces émirs andelous souvent nés d'Espagnoles et dont la mélancolie syrienne se teintait d'un mysticisme catholique, chevaleresque et galant.

Le premier conte qui fit connaître son nom, *l'Infirme*, parut dans le numéro de mars 1891 de l'*Ermitage*. (Ce même numéro contenait le *Paradoxe sur l'Architecte* de Paul Valéry, alors débutant lui aussi.) C'était une « légende de vitrail » dans le goût mystique d'alors, mais avec des touches d'une finesse exquise. D'autres contes suivirent, *Un reposoir*, *La Fête dans la Baie*, *Fiançailles*, etc., qui n'ont pas été recueillis dans ses œuvres et mériteraient de l'être ; les débuts d'un bon écrivain sont toujours intéressants à connaître.

Le dernier jet de mysticisme truculent de Boylesve fut une imprécation philosophique, *Aux manes de Renan*, qu'il signa simplement « Un ermite » et qu'on trouvera dans le numéro d'octobre 1892 de l'*Ermitage*. Ce fut presque aussitôt après, avec des notes sur les danseuses Mabell Stuart et Loïe Fuller, que commença, sous l'influence d'Hugues Rebell, son évolution vers le genre voluptueux, plus conforme à sa vraie nature, qui lui fit écrire son joli pastiche de la Renaissance, *Les Bains de Bade*, et plus tard *La Leçon d'amour dans un parc* et *Nymphes dansant avec des Satyres*.

Peut-être sont-ce ces œuvres charmantes qui vivront le plus longtemps. Toutefois ses contemporains furent, semble-t-il, plus intéressés par ses romans d'aujourd'hui, surtout par ses études de psychologie comme *L'Enfant à la balustrade* qui est sa propre histoire, *La jeune fille bien élevée*, *Madeleine jeune femme*, et par ses tableaux de la vie provinciale comme *Mademoiselle Clocque* et *La Becquée*. Dans cette partie de son œuvre il rivalise avec nos meilleurs romanciers ; Balzac, tourangeau comme lui, n'aurait pas désavoué certaines esquisses de Touraine et Flaubert se serait reconnu dans telle ou telle de ses œuvres : *Le Médecin des Dames de Néans*, par exemple, est une curieuse transposition, peut-être involontaire, de *Madame Bovary*, avec une note très personnelle et un mélange de tendresse et de sourire ironique qui manque à l'autre chef-d'œuvre.

Pour être complet, il faudrait signaler les autres romans de René Boylesve, ceux dont il a placé la scène en Italie, pays que *Le Lys rouge* d'Anatole France avait mis à la mode, et que pour ma part j'aime un peu moins, *Sainte-Marie des Fleurs* et *Le Parfum des Iles Borromées*, et ceux qui donnent mieux cette note délicate et attendrie qui le caractérisait, *Le Bel Avenir*, *Le meilleur ami*, *Mon amour*, *Tu n'es plus rien*. Enfin il ne faut pas oublier ces recueils au titre amusant, *La Marchande de pain pour les petits canards*, et *Le Carrosse aux deux lézards*... En somme, avant de s'endormir, Boylesve a pu jeter un regard satisfait sur son œuvre littéraire : une vingtaine de volumes dont aucun n'est médiocre, dont plusieurs sont remarquables et dont quelques-uns sont exquis. Ce serait le cas de répéter, en oubliant la

tristesse de son départ prématuré : J'en connais de plus misérables. — H. M.

§

Les apocryphes d'Oscar Wilde. — A la fin de l'historique de cette affaire, publié dans le *Mercure de France* du 1er octobre 1925, nous avons promis d'en indiquer les suites. On se souvient que Mr C. S. Millard, auteur de la *Bibliographie de l'Œuvre d'Oscar Wilde*, accusait une certaine Mrs Wodehouse Pearse d'avoir fabriqué de faux écrits de l'auteur de *De Profundis*, en particulier l'esquisse d'une sorte de féerie intitulée : *For Love of the King* qu'elle réussit à faire inclure dans la collection des Œuvres Complètes d'Oscar Wilde éditée par la maison Methuen. Aussitôt mise en cause, la dame disparut.

Mr C. S. Millard nous annonce qu'elle est retrouvée, et il le fait sans un mot ni une ligne de lui.

Ce matin une enveloppe arrive marquée au timbre humide : *Who wrote for Love of the King ?* formule dont Mr Millard orne depuis quelque temps sa correspondance. A l'intérieur, une demi feuille de papier à lettre sur laquelle sont collées deux coupures de journal, prises au *Daily Sketch* du mercredi 6 janvier 1926.

La coupure de gauche donne le portrait en buste d'une dame qui porte sur son bras gauche un perroquet. Au-dessus, en grandes capitales : « Inculpation de Vol ». Au-dessous, cinq lignes de texte disant :

Mrs Mabel Wodehouse Pearse (vue ici avec Co-Co, mascotte de guerre) a été renvoyée à une autre audience à Bow Street, hier, sur une inculpation d'avoir volé £ 240 à Mrs Bridget Wood. Mrs Wood cachait son argent sous le matelas de son lit.

La coupure de droite donne le fait divers en détail. Un titre : « Perroquet devant le tribunal. » Un sous-titre : « Femme écrivain inculpée de vol de billets. » Le texte :

Se donnant comme écrivain, Mabel Wodehouse Pearse, 53 ans, demeurant à Norfolk Square, Paddington, fut, hier, au tribunal de police de Bow Street, inculpée sur mandat d'avoir volé £ 240 en billets de £ 10, à Mrs Bridget Wood, femme âgée habitant à Alwych-buildings, W.

Mrs Wood reçut cet argent d'après le testament de son mari et elle le gardait caché sous le matelas de son lit, dans une maison où se trouvaient plusieurs locataires en meublé.

Le sergent-détective Burt déclara qu'il a arrêté Pearse à Paddington ce matin peu après son retour d'Irlande. En réponse à l'inculpation, elle répliqua : « Elle m'a prêté cet argent. » Elle avait en sa possession près de £ 100, y compris, dit le détective, quelques-uns des billets qui font l'objet de l'inculpation. Un renvoi a été accordé.

Mrs Wodehouse Pearse possède un perroquet fameux, « Co-Co », avec lequel elle comparut devant la cour. Bien qu'il sache parler français et anglais et soit très intelligent, l'oiseau ne vole pas.

C'est en quoi il se distingue de sa maîtresse, sans doute.

Maintenant qu'on tient la dame, va-t-on réussir à lui faire avouer ses faux et approchons-nous du dénouement de l'histoire ? En tout cas le réquisitoire de Mr C. S. Millard laissait prévoir que « ça devait finir comme ça ». — H.-D. D.

§

A propos d'une controverse scientifique.

Paris, 16 janvier.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi une courte intervention dans la polémique qui se poursuit depuis quelque temps dans le *Mercure* entre M. Marcel Boll et M. Daniel Berthelot. Celui-ci a, en effet, tenté de se justifier par des réponses que j'ai lues dans les numéros du 1er décembre et du 15 janvier, où vous les avez insérées. Malgré l'habileté de ces réponses, où voisinent tour à tour les citations d'auteurs scientifiques et les arguments personnels, elles ne peuvent utilement défendre la cause de M. D. Berthelot, car cette cause est indéfendable.

Je me bornerai aux questions touchant la théorie de la Relativité ; j'ai, en effet, particulièrement étudié cette théorie, et j'ai été profondément surpris lorsque j'ai lu les ouvrages où M. D. Berthelot a effleuré les problèmes qu'elle pose de sa plume spirituelle, mais bien mal renseignée...

La confusion entre les modes de propagation du son et de la lumière, que M. D. Berthelot a utilisée pour servir de base à quelques fines plaisanteries dans ses ouvrages, est extrêmement grave et interdit toute espèce de compréhension des fondements mêmes de la théorie d'Einstein. Il tente de justifier cette confusion (l'auteur dit *assimilation*), par une citation du livre de M. Borel, *l'Espace et le Temps*. On y lit en effet, au § 68 : « Le principe de Döppler-Fizeau se vérifie d'une manière satisfaisante. Tout se passe donc ici pour la lumière comme pour le son (1). » Et. M. Daniel Berthelot répète : « Si tout se passait pour la lumière comme pour le son... » en oubliant (volontairement ?) le petit mot de trois lettres *ici*, dont l'importance est extrême. En effet il y a, en dehors du phénomène de Döppler-Fizeau, un fait remarquable qui n'est pas du tout le même pour la lumière que pour le son, c'est celui-ci, que pour tous les observateurs (du moins pour tous ceux qui sont en translation uniforme par rapport au système solaire) la lumière se propage avec des vitesses égales dans tous les sens, alors qu'il n'en est nullement de même pour le son. C'est cette constatation expérimentale qui a conduit les fondateurs de la théorie relativiste, MM. Lorentz et

(1) E. Borel, *L'Espace et le Temps*, p. 165.

Einstein, à orienter leurs travaux dans la direction qu'ils ont suivie depuis avec un si grand succès.

Si M. Daniel Berthelot avait compris ce fait fondamental, se serait-il permis les comparaisons qui émaillent son ouvrage, notamment celle entre la théorie de la Relativité et les recettes d'immortalité des alchimistes (*sic*) lorsqu'il écrit qu'avec le nouvel « élixir de longue vie », « il y aurait un temps pour le musicien, un autre pour le peintre. Aux uns comme aux autres, le mouvement procure la jeunesse éternelle, mais celle du sourd n'est pas celle de l'aveugle. Faites votre choix » (1) ! Il ajoute même (oubliant que seule la propagation de la lumière *dans le vide* est isotrope pour tous les observateurs) que « l'immortalité des poissons ne saurait être celle de l'homme ». Il insiste encore en joignant cette fine remarque ; « Déjà le doux saint François d'Assise avait imaginé un paradis de deuxième zone pour les bêtes (2). »

C'est vraiment dommage que des images aussi spirituelles doivent tomber au rancart, mais elles sont plus loin du sujet que ne l'est Sirius de notre monde solaire. J'en dirai autant de la comparaison de M. D. Berthelot entre les relativistes et les spirites (re-*sic*), annoncée d'ailleurs avec fracas sur la bande-réclame qui décorait de ses caractères noirs sur fond vert l'opuscule de cet auteur paru en 1922 sur la théorie d'Einstein.

Encore un mot au sujet de la phrase que M. Daniel Berthelot essaye de défendre dans sa lettre insérée dans le *Mercure* du 1er décembre : « Un auditeur qui s'éloigne d'un concert à 340 mètres par seconde entend indéfiniment la même note (3). » De la part de quelqu'un qui prétend connaître la théorie de l'effet Döppler-Fizeau, c'est là quelque chose de colossal. Mais ce n'est pas moins extraordinaire de la part de quiconque a étudié d'une façon élémentaire la propagation des ondes sonores. Pour entendre un son en effet, il faut percevoir *plusieurs* vibrations successives ; or un observateur qui s'éloigne d'un concert à la vitesse du son voyage toujours avec la même vibration. En vain M. D. Berthelot argue-t-il, dans la lettre précitée, qu'il s'agit là d'une « limite », et qu'il « suppose qu'il subsiste une différence infiniment petite ». En réalité, à partir du moment où la différence de vitesse entre l'onde sonore et l'observateur est telle que celui-ci devrait recevoir 16 vibrations à la seconde (et cette différence est loin d'être infiniment petite !), *il n'entend plus rien du tout*. Ceci me rappelle un mot d'un professeur d'un de nos grands établissements scientifiques, à qui j'avais montré la phrase citée plus haut, et qui s'était écrié, indigné : « Oh !

(1) D. Berthelot : *La physique et la métaphysique des théories d'Einstein*, pp. 38-39.

(2) *Ibid.*, p. 39.

(3) *Ibid.*, p. 38.

par exemple ! Je lui donne la note que l'auditeur entendrait réellement : *la note zéro !* »

Il est évident que cette phrase suffirait à faire « coller » n'importe quel candidat au bachot... Qu'elle ait échappé à M. D. Berthelot en un jour de fatigue cérébrale, ce serait encore excusable. Mais qu'il ait dépensé plus d'une demi-page de texte serré à la défendre contre les justes critiques de M. Boll, c'est ce qui confond l'imagination. Vraiment il a perdu là une occasion remarquable de laisser sa plume sur son écritoire.

Veuillez agréer, etc... ANDRÉ METZ.

§

Les traductions françaises de Ladislas Reymont.

Dijon, 6 janvier 1926.

Monsieur,

Je lis, dans les « Echos » du *Mercure de France* du 1er janvier, que *les Paysans* sont le seul livre de Ladislas Reymont qui ait été traduit en français. C'est là indication erronée : Paul Cazin, l'auteur de l'*Humaniste à la guerre* et d'autres œuvres nourries d'un humanisme plus vrai, plus spontané à mon sens que celui d'Anatole France, a publié en 1912 et chez Perrin la traduction d'une œuvre de Reymont : *L'Apostolat au pays du Knout* ; et en 1925, de concert avec André Jacquet et chez Picart, la traduction d'une longue nouvelle du même Reymont : *Justice*.

Je crois qu'il conviendrait de le faire savoir, d'autant plus qu'il a été à peine question de Paul Cazin dans les nombreux articles suscités depuis un an par l'attribution du Prix Nobel à Ladislas Reymont. La seule mention importante en a été faite par Reymont lui-même au cours de son entretien avec Frédéric Lefèvre.

Une grande amitié unissait cependant le grand écrivain polonais et son premier traducteur français, dont témoigne l'article publié par celui-ci : « Pour le cercueil de Ladislas Reymont » dans *la Pologne*, du 15 décembre 1925.

J'ajoute, pour terminer, que je suis un ami et un admirateur de Paul Cazin, et que je prends spontanément sa défense. Lui, entièrement absorbé par la rédaction d'un roman : *Le Sphinx et l'Olivier*, qui paraîtra chez Plon l'été prochain, aurait ignoré votre écho ou oublié de le rectifier.

Recevez, etc. HENRI VILLEMOT.

§

A propos de la mort d'Hugues Rebell. — A la suite des articles de Mme Louise Faure-Favier dans les *Marges* (15 novembre 1925) et d'Auriant dans le *Mercure de France* (15 janvier 1926), M. Marius

Boisson, après avoir analysé ces textes dans *Comœdia* (18 janvier), ajoute :

Nous avons connu Hugues Rebell dans les deux dernières années de sa vie ; l'article de Mme Faure-Favier et l'écho de M. Auriant nous donnent l'envie d'écrire, nous aussi, quelques souvenirs : le temps de les rassembler, le temps aussi d'un voyage à la soupente, pour y retrouver, si possible, des lettres, et nous les publierons.

Dès aujourd'hui, nous pouvons dire que plusieurs personnes pourraient parler de la fin d'Hugues Rebell, si toutefois certaines ne sont pas mortes depuis 1905 ; et ce sont :

La fille L..., domiciliée rue Lamarck dès 1905 (s'il y a quelque chose de mystérieux, celle-là sait tout) ;

Un certain de L... ;

Une concierge de la rue des Francs-Bourgeois (ou sa fille) ;

Le fils de la mère R... ;

Un certain homme d'affaires G... (?) ;

Un libraire en chambre de la rue des Francs-Bourgeois nommé L... ;

Enfin : le poète et romancier Gustave Le Rouge, nous-même Marius Boisson, Charles Grolleau (parlant pour l'éditeur Carrington décédé), et enfin Curnonsky, parent de Rebell et qui a, je crois, son mot à dire, lui ausi. Dès à présent, nous demandons à nos confrères de nous adresser, s'ils le veulent bien, leurs déclarations ; et nous le demandons en particulier à MM. Ernest Raynaud et Ernest-Charles.

§

Un protestataire persévérant. — Nous avons reçu de M. Lousberg la nouvelle lettre suivante :

Liége, ce 12 janvier 1926.

Monsieur le Directeur,

Usant du droit de réponse, je vous prie de vouloir bien insérer dans votre prochain numéro la lettre ci-contre, suite à l'article de M. André Billy, paru dans le numéro de votre revue du 1er janvier dernier :...... *sed perseverare, diabolicum!* Suis-je responsable de ce fait que Billy doit s'habiller pour aller au théâtre ? De ce fait qu'il ne sait pas se mettre à table à l'heure ? De ce fait qu'il ne sait plus aller à pied et que le théâtre de l'Atelier n'est pas, comme tant d'autres, où il se serait certainement amusé, à la portée du premier imbécile venu ?

C'est dur « de s'entendre dire » après tant de dérangements « par un auteur mécontent qu'on a critiqué sa pièce sans être allé la voir » ! Sur la foi de son serment, je veux bien l'admettre qu'il est allé l'entendre. Mais alors je dois constater qu'il ne l'a pas comprise ! Et M. Billy en fait l'aveu. Il reconnaît qu'il a dû prendre des renseignements pour s'éclairer ; sans doute auprès de quelqu'un qui avait compris ? Et il reconnaît que s'il s'était inspiré, pour son compte rendu, des articles de ses confrères, il n'aurait pas commis cette erreur ! Quel aveu !

Que M. Billy se console, ce n'est pas un péché de ne pas tout comprendre. Ce qui est une faute, c'est de croire que l'on comprend tout ! Et si je ne me trompe, M. Billy, qui avoue aujourd'hui n'avoir pas compris, n'a cependant

pas hésité à faire un résumé du sujet de la pièce ! Je lui demande pardon si je suis un peu dur ! Qu'il ne croie surtout pas que c'est un auteur mécontent qui lui répond ! Mettre sur le compte du mécontentement la réponse d'un auteur qui se défend est un peu facile et pas très élégant de la part d'un Monsieur qui s'appelle « un critique ». Je me défends contre des attaques quasi personnelles d'un critique un peu billy...eux.

Car si mes seins sont en capilotade, M. Billy doit certainement avoir la vésicule biliaire encombrée. (Il mange trop vite.)

Pensez donc : il va insinuer qu'il se trouve des critiques qui s'inspirent, pour leur compte rendu, des articles de leurs confrères. Décidément, il n'épargne personne !

Mais son libraire a dû certainement le prévenir que l'on venait d'acheter un exemplaire de ses ouvrages : l'acheteur, c'est moi. Je tiens à le lire, en effet, pour apprécier ses appréciations à leur juste valeur. Je suis convaincu que sa prose doit être, sinon maladive, tout au moins fielleuse. Comme tous les malades qui s'obstinent dans leurs erreurs, tout en les confessant, il déclare : « La pièce sent d'une lieue le travail d'une vieille fille. » Pouah ! Quelles expressions !

S'il ne le sait pas, que M. Billy apprenne que les écrits sont souvent autobiographiques. La vieille fille eût été plus lubrique ! Son héroïne eût couché avec son héros. — Pauvre héros ! — Une vieille fille n'aurait pas manqué une semblable occasion !

M. Billy a passé une soirée ennuyeuse ? Je comprends cela ! Il n'a pas compris ! Il avait précipité son dîner et il digérait mal !

Qu'il soigne son estomac à seule fin de digérer ceci !

Veuillez agréer, etc. AD. LOUSBERG.

§

Une survivante d'Ekaterinenbourg ? — Cette nouvelle a beau venir de Berlin, elle n'en ressemble pas moins à celles que nous avions groupées naguère sous la rubrique *Nouvelles de Russie*.

Il n'est question à Berlin, rapporte *le Petit Parisien* du 1er janvier 1926, que d'une dame Paule Tschaïkowsky, qui prétend être la princesse Anastasie, fille du tsar. Emportée pour morte après le massacre d'Ekaterinenbourg, mais vivant encore, elle aurait été soignée et sauvée par l'officier d'origine polonaise dont elle porte le nom, l'ayant épousé dès qu'elle fut rétablie.

Elle serait actuellement en traitement dans un sanatorium de la banlieue de Berlin, où l'impératrice douairière de Russie serait venue la voir à plusieurs reprises.

Mais n'a-t-on pas déjà fait courir le bruit que Nicolas II lui-même et plusieurs membres de la famille impériale vivaient paisiblement dans la commune de *Les Choux* (arrondissement de Gien, Loiret), sous les pseudonymes de M. S. Gourovitch et de Luyckx ? Nous avons commenté ici même, le 1er août 1923, cette nouvelle publiée par la *Gazette de Charleroi*, le 5 juillet précédent.

§

Victor Hugo et Auguste de Châtillon : « A mi-hauteur ». — Le portrait de Victor Hugo et de son fils François-Victor par le peintre Auguste de Châtillon, qui ne songeait guère alors à la *Levrette en paletot*, figure au musée Victor-Hugo et a été souvent reproduit. On connaît également la complainte que l'avarice du poète millionnaire vis-à-vis du compagnon de sa jeunesse, pour qui la vie n'avait été que déboires, inspira au bon Pothey :

Faites comm'moi, cher ami, je golgothe !
Oui, tout doucement, je golgothe !

Châtillon n'avait pourtant pas gardé rancune au poète de la *Légende des Siècles* de « l'horreur des parasites » qui, malgré la prière de Mme Victor Hugo, lui avait fermé les portes de Hautevillehouse.

— Hugo ! disait-il, un soir, à Maxime Rude, en un café aujourd'hui disparu de la place Pigalle, surnommé l'*Epinette*, personne n'a été plus que moi l'intime de Victor Hugo. Songe donc, ajoutait-il, avec la naïveté qui le caractérisait, du temps qu'il habitait Saint-Germain, pendant l'été, nous allions tous les deux dans la campagne, le soir, après dîner. A un moment, nous nous arrêtions ; chacun choisissait sa place, à l'abri d'un buisson, et nous continuions de causer, longuement, — à mi-hauteur, — tu comprends ?

Et vous aussi, sans doute. — Mais, le Maître n'avait-il pas quelque jour parlé de « la fiente de l'esprit qui vole » ? Il est vrai qu'il s'agissait du calembour. — P. D.

§

Une épigramme de Jean Richepin ? — Un calalogue d'autographes a attribué récemment à Jean Richepin l'épigramme manuscrite suivante qui se trouve sur le faux-titre d'un exemplaire des *Destins* de Sully-Prud'homme :

Cette philosophique lyre
Nous offre de maigres festins ;
Et le plus triste des *Destins*,
C'est de les lire.

L'écriture semble bien être celle de Jean Richepin...

§

Correspondance d'Elémir Bourges. — M. Louis Thomas nous prie de publier la lettre suivante :

Mon cher directeur,

Préparant un volume sur Elémir Bourges, je serais reconnaissant aux personnes qui posséderaient des lettres du grand écrivain de m'envoyer copie des fragments présentant un intérêt général (mentionner la date et le destinataire), ainsi que de tous documents pouvant m'aider dans mon travail.

Adresses : jusqu'au 15 avril 1926 : 161 West 54 th Street, à New-York, et ensuite : 20, rue de la Justice, à Sèvres (S.-et-O.).

§

Deux comptes rendus d'un même fait-divers. — Il s'agit de l'affreuse histoire de ce chien qui, enfermé pendant 15 jours avec le cadavre de sa maîtresse et pressé par la faim, dévore ce cadavre :

Petit Journal, 17 janvier :

On crut d'abord que c'étaient les rats qui avaient rongé le cadavre, mais en s'approchant, M. Mollard constata la présence de la petite chienne « Papillotte », qui était presque enfouie dans le thorax de sa maîtresse et léchait encore ses babines sanglantes...

Journal, même date :

Près du cadavre aussi affreusement déchiqueté, se tenait un petit fox-terrier, qui, à la vue des arrivants, se précipita, en aboyant joyeusement.

§

Le Sottisier universel.

« Déesses de Paris, ô fiertés et douceurs,
Beaux yeux, bouches de jais, chevelures dorées.

THÉODORE DE BANVILLE, *Les Cariatides*, livre sixième, Paris, Jules Tardieu, édit., 1864, page 401.

Il s'agit de la Russie des Soviets dont le monogramme de la faucille et du marteau est une nouvelle constellation dans le ciel de nos espérances sociales. — *L'Humanité*, 16 novembre.

ENVOI DE NAVIRES ALLEMANDS A CHANGHAÏ. — On mande de Manille à l'agence Reuter, 1er décembre, que trois destroyers sont partis à destination de Changhaï. — *Journal des Débats*, 3 décembre.

Le prix de la Renaissance est décerné chaque année à l'auteur du meilleur ouvrage paru ou joué dans le courant des quatorze derniers mois de l'année. — Communiqué du « Prix de la Renaissance » reproduit par l'*Intransigeant* et différents journaux du 29 décembre.

AFFAIRE D'EXORCISME DE BOMBON : interview du curé Desnoyers. — Alors que le brigadier de gendarmerie me dégageait de mes agresseurs, dont déjà quelques-uns se préparaient à me brûler la plante des pieds, les membres de la secte chantèrent le *Magnificat*, ce qui prouve combien leur fanatisme est grand. — *Liberté*, 6 janvier 1926.

On mande de Mexico que le Sénat américain a adopté en principe, samedi, le projet de loi sur le pétrole qui oblige tous les étrangers possédant des biens fonciers au Mexique à se faire naturaliser ou à liquider leurs droits de propriété. — *Le Temps*, 14 décembre.

Bref, toutes les variétés de tabacs et les cigarettes scaferlati, qui intéressent surtout les fumeurs... (*Le Journal*, 8 décembre 1925).

Outre que cela] peut amener de redoutables incidentsdiplomatiques, en un temps où tiennent une partie du Rif les descendants chaussés d'espadrilles de cette redoutable infanterie espagnole que célébra le cygne de Meaux,je crains... — *La Volonté*, 8 janvier 1926.

Salle Comœdia, 51, rue Saint-Georges,
dimanche 27 décembre
JACLINE AUREL
avec le concours de la Société des instruments anciens
Ouverture des poètes 20 h. 30.
(Prospectus de concert.)

A 7 h. 05, la tête de Castro tombait la première après que ce dernier eut crié : « Vive l'anarchie ! » Son complice expiait à son tour et justice était faite à 7 h. 08. Recassens essaya de pousser le même cri que Castro, mais il en fut empêché. — *Feuille Havas*, 14 janvier.

§

Publications du Mercure de France :

MA FRANCE POÉTIQUE, poésies, par Francis Jammes. Vol. in-16, 9 francs. La première édition a été tirée à 1100 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma, savoir : 1075 ex. numérotés de 243 à 1317, à 30 francs ; 25 ex. marqués de A à Z, hors commerce. Il a été tiré : 22 ex. sur japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 22, à 100 francs ; 220 ex. sur Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 23 à 242, à 60 francs.

THÉATRE, II (*Marthe et Marie, Les Epoux d'Heur-le-Port, Le Retour des Enfants prodigues*), par Edouard Dujardin. Vol. in-18, 7 fr. 50.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CLXXXV

—

CLXXXV — N° 663. — 1er FÉVRIER

30e Mille

GALTIER-BOISSIÈRE

LA BONNE VIE

le roman du « milieu »

Sous son apparente impassibilité de témoin impartial, M. Galtier-Boissière ironise ; mais c'est à peine s'il force la note. Il ne révèle ses intentions caricaturales que dans la façon dont il se substitue à la Providence pour récompenser les crapules avisées et prudentes, tandis qu'il montre à quelle fin lamentable est condamné le dernier des mecs *héroïques. Il y a bien de l'esprit dans son livre, négligemment composé, et qui est moins un roman qu'une suite de tableaux ou de pochades et rassemble des anecdotes, selon toute probabilité authentiques. On le lit en riant, d'un bout à l'autre, et sans répugnance, car la bonne humeur, ici, emporte tout, comme le vent marin les mauvaises odeurs dans son grand souffle. Mais M. Galtier-Boissière est mieux qu'un auteur gai : un satirique, et de qualité.*

(Le Mercure de France.) JOHN CHARPENTIER.

Un vol. sous couverture rempliée de Dignimont : **9** fr.

BERNARD GRASSET

et à l'Office de Livres du « CRAPOUILLOT »,
3, place de la Sorbonne, Paris

Du même auteur : **LOIN DE LA RIFLETTE** (nouvelle édition).. **5** fr.

CHEZ  PLON

JEHANNE D'ORLIAC

ANNE DE BEAUJEU
ROI DE FRANCE

In-16 avec 3 illustrations hors-texte.................................... 9 fr.

RÉIMPRESSIONS EN ÉDITION ORDINAIRE
DE VOLUMES PARUS DANS LE ROSEAU D'OR

JACQUES MARITAIN

TROIS RÉFORMATEURS
(Luther, Descartes, Rousseau)

In-16 .... 10 fr.

HENRI GHÉON

LE COMÉDIEN ET LA GRACE
— Drame —

In-16.. 10 fr.

G. K. CHESTERTON

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

In-16 .... 9 fr.

COLLECTION "NOBLES VIES, GRANDES ŒUVRES"

PAUL HAZARD
Professeur au Collège de France

LAMARTINE

In-8° 1/2 colombier, cartonné.. 6 fr.

Déjà parus :

HENRY BORDEAUX.... **Guynemer** (Le Chevalier de l'air).
MARY DUCLAUX...... **Victor Hugo.**
RENÉ BAZIN.......... **Charles de Foucauld.**
EDOUARD MAYNIAL... **Vie de Jean-Henri Fabre** (L'Homère des insectes).
PAUL APPELL........ **Henri Poincaré.**

Pour paraître :

GEORGES CLEMENCEAU

DÉMOSTHÈNE

In-8° 1/2 colombier, cartonné.. 6 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR 22, rue Huyghens, 22, PARIS

VIENNENT DE PARAITRE :

LOUIS SADOUL

LES CRIMES DES "CARDINAUX"

Préface de Me Henri ROBERT
de l'Académie Française

9 fr.

H. G. WELLS

BARNSTAPLE

CHEZ LES HOMMES-DIEUX

ROMAN

Traduit de l'anglais par **Louis LABAT**

9 fr.

DOCTEUR CABANÈS

L'ENFER DE L'HISTOIRE

LES RÉPROUVÉS ET LES CALOMNIÉS

12 fr.

LA CONNAISSANCE

*9, Galerie de la Madeleine, Paris-VIIIe*

Collection des Chefs-d'Œuvre, nº 31

GEORGES EEKHOUD

MES COMMUNIONS

avec 5 eaux-fortes et 15 dessins de Frans de Geetere

Ce livre, le plus remarquable de l'auteur de *Cycle Patibulaire*, *La Nouvelle Carthage*, *Escal Vigor*, etc..., reçoit, dans cette nouvelle édition, une forme et une consécration définitives.

Il a été tiré : 10 japon (souscrits) ; 100 hollande : **90** fr., et 600 Rives à **56** fr.

Collection Les Textes, nº 7.

J. BARBEY D'AUREVILLY

DISJECTA MEMBRA

Edition documentaire en 2 volumes, avec notes de R.-L. Doyon et un portrait inédit. . . . . **50** fr.

Collection d'Art, nº 14.

JOACHIM DU BELLAY

LES REGRETS

Edition du IVe centenaire, avec lettrines de S.-J. de Roos, bois gravé de Steiner, typographie et maquette de *Charles Nypels*, de Maastricht. Une œuvre remarquable de typographie et de goût.

350 exemplaires : sur vergé Pannekoek. . . . . **175** fr.

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN & BOUTELLEAU, Éditeurs, PARIS. R. C. Seine 181.484

7, rue du Vieux-Colombier, VI[e]. *Téléphone : Fleurus 00-70. Chèque Postal 29-360*

CHARLES FEGDAL

ATELIERS d'ARTISTES

35 Portraits **80 Reproductions**

QUELQUES OPINIONS

«... Charles Fegdal a été chez 35 artistes et raconte ce qu'il y a vu avec bien de l'esprit et de la clairvoyance. Il a été chez des peintres, des graveurs, des sculpteurs, chez Asselin, Guérin, Marquet, Van Dongen, Favory, André Lhote, Galanis, Louis Jou, Bourdelle, Matéo Hernandez, etc...» *(L'Eclair.)*

«... Atmosphère de travail et de passion... Charles Fegdal, cicerone incomparable...» (PIERRE BONARDI, *La Volonté.*)

«... Ces portraits sont plaisants, agréables à lire...» (RENÉ JEAN, *Comœdia.*)

«... Charles Fegdal note d'une manière piquante les tics de chacun de ses modèles...» (MAURICE RAYNAL, *L'Intransigeant.*)

«... Les illustrations vous enchanteront, le texte vous instruira et vous intéressera...» (*Semaine à Paris*, CH. DE SAINT-CYR.)

«... En quelques pages il situe un artiste et son art...» (LUCIEN WAHL, *Information.*)

«... Grâce à son talent descriptif, nous apprenons à connaître chez eux, dans leur cadre familier, quelques-uns des plus notoires représentants de la jeune école.» (R. CHAVANCE, *La Liberté.*)

Un volume 19×24, numéroté, prix............ **50** fr.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

RENÉ SUDRE

INTRODUCTION A LA MÉTAPSYCHIQUE HUMAINE

Un volume in-8 de 448 pages, de la *Bibliothèque Internationale de Science Psychique.* **25 fr.**

PERRY BELMONT

Ancien Président de la Commission des Affaires étrangères

LA POLITIQUE DES ÉTATS-UNIS ET L'EUROPE (1778-1919)

Edition française avec un avertissement et une note biographique par LOUIS-PAUL ALAUX

Un volume in-8.. **25 fr.**

MEMOIRES DE ROBERT LANSING

ANCIEN SECRÉTAIRE D'ÉTAT AUX AFFAIRES ÉTRANGÈRES DES ÉTATS-UNIS
ANCIEN MEMBRE DE LA DÉLÉGATION AMÉRICAINE
A LA CONFÉRENCE DE LA PAIX.

Édition française par LOUIS-PAUL ALAUX

Un volume in-8 de la *Collection de Mémoires, Etudes et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre mondiale*.. **20 fr.**

H. G. WELLS

MARIAGE

Roman traduit de l'anglais par P. HOLLARD et M. LEFEBVRE

Un volume in-16.. **14 fr.**

HENRY FAES ET P.L. MERCANTON

LE MANUEL DU SKIEUR

2e édition revue et complétée

Un volume in-8.. **10 fr.**

ACTUALITÉ

MÉMOIRES DU PRINCE LOUIS WINDISCHGRÆTZ

Un volume in-8.. **12 fr.**

Vie mouvementée de l'ancien ministre si étrangement mêlé au scandale hongrois.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

OEUVRES DE FRANCIS JAMMES

POÉSIE

De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir. *Poésies 1888-1897.* Vol. in-18 .... 9 »

Le Deuil des Primevères. *Poésies 1898-1900.* Vol. in-18 .... 9 »

Le Triomphe de la Vie (*Jean de Noarrieu. Existences*). Vol in-18. 9 »

Clairières dans le Ciel, 1902-1906 (*En Dieu. Tristesses. Le Poète et sa Femme. Poésies diverses. L'Eglise habillée de feuilles*). Volume in-18 .... 9 »

Les Géorgiques chrétiennes. Vol. in-18 .... 9 »

La Vierge et les Sonnets. Vol. in-16 .... 7 »

Le Tombeau de Jean de La Fontaine, suivi de **Poèmes mesurés.** Vol. in-16 .... 7 50

Choix de Poèmes, avec une Étude de Léon Moulin, et une Bibliographie ; portrait de l'auteur par Jacques-Emile Blanche. Vol. in-16 .. 9 »

Le Premier livre des Quatrains. Vol. in-8 .... 5 »

Le Deuxième livre des Quatrains. Vol. in-8 .... 5 »

Le Troisième livre des Quatrains. Vol. in-8 .... 5 »

Le Quatrième livre des Quatrains. Vol. in-8 .... 5 »

ROMAN

Le Roman du Lièvre. (*Le Roman du Lièvre. Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Des Choses. Contes. Notes sur des Oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur Jean-Jacques Rousseau et Madame de Warens aux Charmettes et à Chambéry.*) Vol. in-18 .... 9 »

Ma Fille Bernadette. Vol. in-18 .... 9 »

Feuilles dans le vent. (*Méditations. Quelques Hommes. Pomme d'Anis. La Brebis égarée, etc.*). Vol. in-16 .... 9 »

Le Rosaire au Soleil, roman. Vol. in-18 .... 9 »

Monsieur le Curé d'Ozeron, roman. Vol. in-18 .... 9 »

Le Poète Rustique, roman .... 9 »

Cloches pour deux mariages. (*Le Mariage basque. Le Mariage de raison*). Vol. in-16 .... 9 »

A LA MÊME LIBRAIRIE :

EDMOND PILON

Francis Jammes et le Sentiment de la Nature. (Collection *Les Hommes et les Idées*) avec un portrait et un autographe. Vol. in-16. 2 50

MESSAGERIES MARITIMES

Reg. du Com. Seine { 81.016 / 176.390

Paquebots-poste français

Portugal — Italie — Grèce — Turquie — Égypte — Syrie — Arabie
Indes — Indo-Chine — Chine — Japon — Côte Orientale d'Afrique
Océan Indien — Madagascar — La Réunion — Maurice
Australie — Établissements Français de l'Océanie
Nouvelle-Zélande—Nouvelle-Calédonie.

SIÈGE SOCIAL : *Paris, 8 rue Vignon, — 9 rue de Sèze.*
AGENCE GÉNÉRALE : *Marseille, 3 place Sadi-Carnot.*

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

LES SPORTS D'HIVER EN SAVOIE

Pour faciliter les relations entre les stations de sports d'hiver de la Savoie, il est délivré, jusqu'au 15 mars 1926, des billets d'aller et retour spéciaux :

Au départ des gares de Paris, Dijon-Ville, Lyon-Perrache, Marseille-Saint-Charles, Saint-Etienne-Châteaucreux, Grenoble, Chambéry, Aix-les-Bains-Mont-Revard, Annecy, Genève-Eaux-Vives, pour Chamonix-Mont-Blanc, Saint-Gervais-Le Fayet, Sallanches-Combloux (Mégève-Mont-d'Arbois).

Au départ des gares de Paris, Dijon-Ville, Lyon-Perrache, Marseille-Saint-Charles, Saint-Etienne-Châteaucreux, Grenoble, Annecy et Genève-Cornavin, pour Aix-les-Bains-Mont-Revard.

Ces billets sont valables 15 jours (dimanches et fêtes compris) et peuvent être prolongés deux fois de 8 jours moyennant supplément.

Les porteurs de billets pour Chamonix-Mont-Blanc, Saint-Gervais et Sallanches-Combloux, peuvent, à l'aller ou au retour, s'arrêter à Aix-les-Bains pour se rendre au Revard.

En outre, les voyageurs munis de billets d'aller et retour de Paris pour Aix-les-Bains peuvent revenir par Chamonix, Saint-Gervais ou Sallanches-Combloux en payant un supplément à la gare d'Aix-les-Bains.

Les Sports d'Hiver dans le Massif de la Chartreuse

Pour développer les Sports d'hiver dans le Massif de la Chartreuse un Service automobile P.-L.-M. fonctionne, tous les jours, jusqu'au 10 février 1926, entre Grenoble et Saint-Pierre de Chartreuse.

Grenoble, départ 8 h. — Saint-Pierre de Chartreuse, arrivée 10 h.
Saint-Pierre de Chartreuse, départ 15 h. — Grenoble, arrivée 17 h.
Prix : trajet simple : 15 fr. — Aller et retour : 25 fr.

Le Service automobile est en correspondance à la gare de Grenoble avec les trains de et pour Lyon et Paris :

Paris, départ 20 h. 05 — Lyon, départ 4 h. 23 — Grenoble, arrivée 7 h. 10.
Grenoble, départ 18 h. 10 — Paris, arrivée 6 h. 55 (*viâ* Chambéry) — Grenoble, départ 20 h. 23 — Lyon, arrivée 23 h.

LA CHAUMIÈRE

à Capbreton-sur-Mer (Landes)

Pension de famille, ouverte toute l'année. Climat délicieux. Air vivifiant. Prix modérés. Arrangements pour familles. Cuisine soignée. Chauffage central. Salles de Bains. Tennis. Vaste parc planté de pins maritimes.

BULLETIN FINANCIER

Ienacé chaque jour par de nouvelles élucubrations fiscales, notre marché a un cer- mérite à conserver son sang-froid ; sans doute se montre-t-il moins brillant qu'au ps des vacances parlementaires, mais enfin il est résistant et on ne saurait lui deman- mieux. En ce qui concerne les impôts sur les opérations de bourse, certains projets t jusqu'à prélever 0.70 o/o du capital négocié ; quant à la retenue sur les coupons, absorbe dans bien des cas 75 o/o du revenu ! Mais il y a mieux, l'impôt parfois est érieur au montant brut du coupon. On dirait que nos législateurs en fièvre de destruc- s'exercent à tuer la matière imposable, la suppression des titres au porteur, dont il aussi question, ne pouvant que stimuler l'exportation des capitaux.

os rentes restent dans l'expectative, fermes aux alentours de leurs cours précédents ; fonds russes sont fermes, en concordance avec l'évolution qui se produit ou semble loir se produire en Russie Soviétique ; le groupe ottoman est en reprise : Unifié, 35 ; Banque Ottomane, 1072.

vec des demandes nombreuses, nos grandes banques sont en sensible plus-value : dit Lyonnais, 1730 ; Société Générale, 815 ; Comptoir d'Escompte, 891. Le conseil de ernier établissement annonce la mise en paiement, à partir du 31 janvier, d'un mpte de dividende de 15 fr. brut, soit 9 fr. 44 net au porteur. Cet acompte est égal elui réparti l'an dernier.

es valeurs industrielles françaises sont languissantes ; à noter toutefois la fermeté affaires d'alimentation et de grands magasins. Faiblesse des pétrolifères, ainsi que valeurs de caoutchouc, influencées par la campagne menée contre la hausse des prix a matière. Tous les titres de ce groupe sont en régression, mais durera-t-elle ?

l'encontre de la plupart des sociétés qui, ayant émis des obligations nettes d'impôts sents et futurs, ont pris à leur charge ceux votés le 4 décembre dernier, certaines ont supporter par leurs obligataires, tels les Etablissements Nicolas qui ont payé le pon de janvier 6 o/o à raison de 11,43 au lieu de 15 fr. Les capitalistes, qui sem- t se porter en ce moment sur les valeurs à revenu fixe, ont donc dès maintenant à un choix entre elles.

LE MASQUE D'OR.

Compagnie Franco-Espagnole du chemin de fer de Tanger à Fez

rocède actuellement à l'émission de 200.000 Bons décennaux de 500 francs, 7 o/o nets.

Service de l'Emprunt est garanti :

our les intérêts, par le Gouvernement français ;

our l'amortissement, par le Gouvernement chérifien, entre le 1er Janvier 1928 (point épart de l'amortissement) et le 1er Janvier qui suivra l'ouverture entière de la ligne xploitation et, à partir de cette dernière date, par le Gouvernement français.

prix d'émission est fixé à 425 fr. par titre portant jouissance du 1er janvier 1926. intérêt annuel de 35 fr. sera payable en deux coupons semestriels le 1er janvier et r juillet de chaque année. Le premier coupon viendra à échéance le 1er juillet 1926.

paiement des coupons et le remboursement des titres seront effectués nets de tous ôts chérifiens et français, présents et futurs, y compris la taxe française de smission sur les titres au porteur.

s Bons sont amortissables au pair, en huit années au plus, à partir de 1928, soit au par voie de tirages au sort, soit par rachats en Bourse au-dessous du pair.

ne Société civile est créée pour la représentation des droits des porteurs de Bons.

notice prescrite par la loi de finances du 30 janvier 1907 a été publiée au « *Bulle- les Annonces Légales Obligatoires* à la charge des Sociétés Financières » du 18 Jan- 1926.

s formalités exigées par la loi du 31 mai 1916 ont été remplies.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères. Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

a) *Sans limitation de date* : Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Cuba, Espagne, Ethiopie, Grèce, Hongrie, Italie et colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal, Roumanie, Russie, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Uruguay, Yougoslavie.

b) *Jusqu'au 1er janvier 1927* : Canada, Etats-Unis, Suède. Pour cette catégorie, les prix ci-dessous ne s'appliquent qu'à la période finissant le 15 décembre 1925 ; la période allant du 1er janvier 1927 à la fin de l'abonnement est comptée au tarif étranger le plus fort.

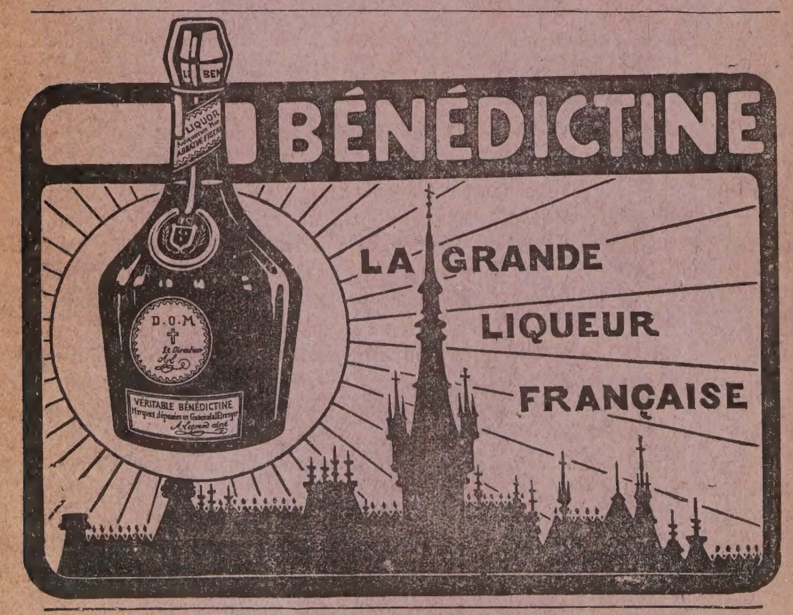
Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 4 fr. 50.

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 100 fr. | 6 mois : 54 fr. | 3 mois : 28 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.



Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.